14. S. 295

COLLECTION

UNIVERSELLE,

DES

MÉMOIRES PARTICULIERS

RELATIFS

A L'HISTOIRE DE FRANCE.

TOME LXV.

A LONDRES,

Et se trouve à PARIS,

RUE ET HOTEL SERPENTE.

1790.

COLLECTION
UNIVERSELLE
DES
MÉMOIRES PARTICULIERS,
RELATIFS
A L'HISTOIRE DE FRANCE.
TOME LXV.

CONTENANT la fin des Dames Galantes de BRANTOME.

XVIe SIECLE.

IL paroît chaque mois un Volume de cette Collection, auſſi régulièrement que le travail peut le permettre.

Le prix de la Souſcription pour douze Volumes à Paris, eſt de 54 livres pour les nouveaux Souſcripteurs, à dater du premier Décembre 1788, & de 48 livres pour les anciens. Ceux qui voudront recevoir les Volumes en Province, par la poſte, payeront de plus 7 livres 4 ſols.

Il faut s'adreſſer à M. Cuchet, Libraire, rue & Hôtel Serpente, à Paris, & avoir ſoin d'affranchir le port de l'argent & des lettres.

SUITE
DES DAMES GALANTES.

DISCOURS SECOND.

Sur le Sujet qui contente le plus en Amour, ou le Toucher, ou la Vue, ou la Parole.

INTRODUCTION.

VOICY une queſtion en matiere d'amour qui mériteroit bien un plus profond & meilleur diſcoureur que moy, ſçavoir qui contente plus en la joüiſſance de l'amour, ou le tact, qui eſt l'attouchement, ou la parole, ou la veuë? Monſieur Paſquier, très-grand perſonnage certes, en ſa Juriſprudence, qui eſt ſa profeſſion, comme en autres belles & humaines ſciences en fait un diſcours par ſes lettres (a), qu'il nous a laiſſé par eſcrit; mais il y a eſté par trop bref: & pour eſtre ſi grand homme, il ne devoit là-deſſus eſpargner ſa belle parole, comme il a fait; car s'il euſt voulu un peu eſlargir, & en dire bien au vray & au naturel, ce qu'il euſt ſceu bien dire, ſa lettre qu'il en a faite là-deſſus en euſt eſté bien plus plaiſante & agréable.

(a) Dans une lettre à M. de *Ronſard*. Voyez les *lettres de Paſquier*, page 87 du Tome I.

Il en fonde ſon diſcours principal ſur quelques rimes anciennes du Comte Thibaut de Champagne, leſquelles je n'avois jamais veues, ſi-non ce petit fragment que ce Monſieur Paſquier produit-là, & trouve que ce bon & brave ancien Chevalier dit très-bien, non en ſi bons termes que nos gallants poëtes d'aujourd'huy, mais pourtant en très-bon ſens & bonne raiſon : auſſi avoit-il un très-beau & digne ſubjet (a) pourquoy il diſoit ſi bien, qui eſtoit la Reyne Blanche de Caſtille, mere de S. Loüis, de laquelle il fut aucunement eſpris, voire beaucoup, & l'avoit priſe pour maiſtreſſe. Mais pour cela, quel mal & quel reproche pour cette Reyne ? Encore qu'elle fuſt très-ſage & très-vertueuſe, pouvoit-elle engarder le monde de l'aymer, & bruſler au feu de ſa beauté & de ſes vertus ; puiſque c'eſt le propre de la vertu & d'une perfection, que de ſe faire aymer ? Le tout eſt de ne ſe laiſſer aller à la volonté de celuy qui ayme.

Voilà comme il ne faut trouver eſtrange, ny blaſmer cette Reyne, ſi elle fut tant aymée, & que durant ſon regne & ſon autorité, il y ait eu

(a) On a prétendu que les vers galans du comte de Champagne, n'avoient point pour objet la mere de Louis IX. Mais que cela ſoit ou non, l'hiſtoire dépoſe en faveur de la chaſteté de cette princeſſe ; & on doit plutôt s'en rapporter aux monumens qu'aux ſarcaſmes épigrammatiques de Brantôme.

en France des diviſions, ſéditions & querelles : car comme j'ay ouy dire à un très-grand perſonnage, les diviſions s'eſmeuvent autant pour l'amour que pour les brigues de l'eſtat; & du temps de nos peres, il ſe diſoit un proverbe ancien, que tout le monde en vouloit au cas de la Reyne folle.

Je ne ſçay pour quelle Reyne ce proverbe ſe fit, comme poſſible fit ce Comte Thibaut, qui, poſſible, ou pour n'eſtre bien traité d'elle, comme il vouloit, ou qu'il en fuſt dédaigné, ou un autre mieux venu que luy, conçeut en ſoy ces dépits, qui le précipiterent, & le firent perdre en ces guerres & tumultes; ainſi qu'il arrive ſouvent quand une belle ou grande Reyne, ou Dame, ou Princeſſe, ſe met à régir un Eſtat : un chacun deſire là ſervir, honorer & reſpecter, autant pour avoir l'honneur d'eſtre bien venu d'elle, & eſtre en ſes bonnes graces, comme de ſe vanter de régir & gouverner l'Eſtat avec elle, & en tirer du profit. J'en alléguerois quelque exemple; mais je m'en paſſeray bien.

Tant y a que ce Comte Thibaut pris ſur ce beau ſubjet, que je viens de dire, à bien eſcrire, poſſible à faire cette demande que nous repréſente Monſieur Paſquier, auquel je renvoye le lecteur curieux, ſans en toucher icy aucune rime; car ce ne ſeroit qu'une ſuperfluité. Maintenant, il me

ſuffira d'en dire ce qu'il m'en ſemble, tant de moy; que de l'advis des plus gallands que moy.

ARTICLE PREMIER.

De l'Attouchement en Amour.

OR, quant à l'attouchement, certainement il eſt plaiſant & très-délectable, d'autant que la perfection de l'amour, c'eſt de joüir; & ce joüir ne ſe peut faire ſans l'attouchement; car tout ainſi que la faim & la ſoif ne ſe peuvent ſoulager & appaiſer, ſi-non par le manger & le boire; auſſi l'amour ne ſe paſſe, ny par l'ouye, ny par la venë, mais par le toucher, l'embraſſer & par l'uſage de Vénus: à quoi le badin fat Diogene cynique rencontra badinement, mais ſalaudement pourtant, quand il ſouhaitoit qu'il peut abattre ſa faim en ſe frottant le ventre, tout ainſi qu'en ſe frottant ſa verge, il paſſoit ſa rage d'amour. J'euſſe voulu mettre cecy en paroles plus nettes; mais il le faut paſſer fort légérement. Ou bien, comme fit cet amoureux de Lamia (a), qui, ayant eſté par trop exceſſivement rançonné d'elle pour joüir de ſon amour, ny peut ou ny voulut entendre; & pour ce s'adviſa, ſon-

(a) L'auteur brouille ce conte. Voyez les *Apophtegmes de Lycoſthene*, page 615 &c. Plutarque, dans la *vie de Démétrius*. Brantôme a parlé après Guevare.

geant en elle, à ſe corrompre, ſe polluër, & paſſer ſon envie en ſon imagination : ce qu'elle ayant ſceu, le fit convenir devant le Juge, qu'il euſt à l'en ſatisfaire & la payer ; lequel ordonna, qu'au ſon & tintement de l'argent qu'il luy monſtreroit, elle ſeroit payée, & en paſſeroit ainſi ſon envie, de meſme que l'autre, par ſonge & imagination en elle, avoit paſſé la ſienne.

Il eſt bien vray que l'on m'alléguera force eſpeces de Vénus, que les anciens philoſophes déguiſent ; mais de ce, je m'en rapporte à eux, & aux plus ſubtils qui en voudront diſcourir. Tant y a, puiſque le fruit de l'amour mondain n'eſt autre que la jouiſſance, il ne faut point la penſer bien avoir, qu'en touchant & embraſſant : ſi eſt-ce que pluſieurs ont bien eu opinion que ce plaiſir eſtoit fort maiſtre, ſans la veuë & la parole ; & de ce nous en avons un bel exemple dans les *Cent Nouvelles de la Reyne de Navarre*, de cet honneſte Gentilhomme, lequel, ayant joüi pluſieurs fois de cette honneſte Dame de nuit, bouchée avec ſon toret de nez, (car les maſques n'eſtoient encore en uſage,) en une gallerie ſombre & obſcure, encore qu'il conneuſt bien au toucher, qu'il n'y avoit rien que de bon, friand & exquis, ne ſe contenta point de telle faveur, mais voulut ſçavoir à qui il avoit affaire : par-quoi, en l'embraſſant & la tenant un jour, il la marqua d'une

craye au derriere de ſa robbe qui eſtoit de velours noir ; & puis le ſoir après ſouper, (car leurs aſſignarions eſtoient à certaine heure aſſignée,) ainſi que les Dames entroient dans la ſalle du bal, il ſe mit derriere la porte : & les eſpiant attentivement paſſer, il vient à voir entrer la ſienne marquée ſur l'eſpaule, ce qu'il n'euſt jamais penſé ; car en ſes façons, contenances, & paroles, on l'euſt priſe pour la ſapience de Salomon, telle que la Reyne la deſcrit.

Qui fut esbahy, ce fut ce Gentilhomme, pour ſa fortune aſſiſe ſur une femme qui n'euſt jamais creu moins d'elle, que de toutes les Dames de la Cour : vray eſt, qu'il voulut paſſer plus outre, & ne s'arreſter-là, car il voulut le tout deſcouvrir, & ſçavoir d'elle pourquoy elle ſe cachoit ainſi de luy, & ſe faiſoit ainſi ſervir à couvert & en cachette : mais elle très-bien ruſée, nia & renia tout, juſques à ſa part de Paradis, & la damnation de ſon ame, comme eſt la couſtume des Dames, quand on leur va objecter des choſes de leur cas, qu'elles ne veulent qu'on les ſçache, encore qu'on en ſoit bien certain, & qu'elles ſoient très-vrayes.

Elle s'en dépita : par ainſi, le Gentilhomme perdit ſa bonne fortune. Bonne, certes, elle eſtoit ; car la Dame eſtoit grande, & valoit le faire, & qui plus eſt, parce qu'elle faiſoit de la ſucrée, de la chaſte, de la prude, de la feinte en cela & pour

voit avoir double plaiſir; l'un pour cette jouiſſance ſi douce, ſi bonne & ſi délicate; & le ſecond, à la contempler ſouvent devant le monde en ſa mine froide & modeſte, & ſa parole toute chaſte, rigoureuſe, rechignarde, ſongeant en ſoy ſon geſte laſcif, folaſtre, maniment & paillardiſe, quand ils eſtoient enſemble.

Voilà pourquoy ce Gentilhomme eut grand tort de lui en avoir parlé, mais devoit tousjours continuer ſes coups, & manger ſa viande, auſſi bien ſans chandelle qu'avec tous les flambeaux de ſa chambre.

Bien devoit-il ſçavoir qui elle eſtoit, & en faut loüer ſa curioſité, d'autant que, comme dit le conte, il avoit peur d'avoir affaire à quelque eſpece de diable : car volontiers ces diables ſe transforment, prennent la forme des femmes pour habiter avec les hommes, & les trompent ainſi; auſquels pourtant, à ce que j'ay ouy dire à aucuns magiciens ſubtils, eſt plus aiſé de s'accommoder de la forme & viſage d'une femme, que non pas de la parole.

Voilà pourquoy ce Gentilhomme avoit raiſon de la vouloir voir & reconnoiſtre; & à ce qu'il diſoit luy-meſme, l'abſtinence de la parole luy faiſoit plus d'appréhenſion que la veuë, & le mettoit en reſverie de monſieur le diable, dont en cela il monſtra qu'il craignoit Dieu.

Mais après avoir le tout descouvert, il ne devoit rien dire. Mais quoi! ce dira quelqu'un, l'amitié & l'amour n'est point bien parfaite ny accomplie, si on ne la déclare, & du cœur & de la bouche; & pour ce, ce Gentilhomme la luy voulut bien faire entendre : mais il n'y gagna rien; car il perdit tout aussi. Qui eust connu l'humeur de ce Gentilhomme, il sera tenu pour excusé; car il n'estoit si froid ny disert pour joüer ce jeu, & se masquer d'une telle discrétion : à ce que j'ay ouy dire à ma mere, qui estoit à la Reyne de Navarre, & qui en sçavoit quelques secrets de ses nouvelles, & qu'elle en estoit l'une des devisantes, c'estoit feu mon oncle de la Chastegneraye (a), qui estoit brusque, prompt, & un peu volage.

Le conte est déguisé pourtant, pour le cacher mieux; car mon dit oncle ne fut jamais au service de la grande Princesse, maistresse de cette Dame, ouy bien du Roy son frere : & si n'en fut autre chose; car il estoit bien aymé & du Roy & de la Princesse.

La Dame, je ne la nommeray point; mais elle estoit veufve, & dame d'honeur d'une très-grande Princesse, & qui sçavoit faire la mine de prude plus que dame de la Cour.

(a) Celui qui fut tué en duel devant Henri II, par Chabot, sieur de Jarnac.

J'ay ouy conter d'une Dame de la Cour de nos derniers Roys, que je connois, laquelle eſtant amoureuſe d'un fort honneſte Gentilhomme de la Cour, vouloit imiter la façon d'amour de cette Dame précédente, mais autant de fois qu'elle venoit de ſon aſſignation & de ſon rendez-vous, elle s'en alloit à ſa chambre, ſe faiſoit regarder de tous coſtez à une de ſes filles ou femme de chambre, ſi elle n'eſtoit point marquée; & par ce moyen, ſe garda d'eſtre meſpriſe & reconnue.

Auſſi ne fut-elle jamais qu'à la neufvieſme aſſignation que la marque fut auſſi-tôt deſcouverte & reconnue de ſes femmes; & pour ce, de peur d'eſtre ſcandaliſée, & tomber en opprobre, elle briſa-là, & oncques puis ne retourna à l'aſſignation.

Il euſt mieux valu, ce dit quelqu'un, qu'elle luy euſt laiſſé faire ſes marques tant qu'il euſt voulu, & autant de fois les deffaire & effacer; & pour ce, euſt eu double plaiſir, l'un de ce contentement amoureux, & l'autre de ſe moquer de ſon homme, qui travailloit tant à cette pierre philoſophale, pour la deſcouvrir & connoiſtre, & & n'y pouvoit jamais parvenir.

J'en ay ouy conter d'une autre du temps du Roy François premier, de ce beau eſcuyer Gruffy, qui eſtoit un eſcuyer de l'eſcuyer dudit Roy, & mourut à Naples au voyage de Monſieur de Lau-

trec, & d'une très-grande Dame de la Cour, qui en devint très-amoureuſe : auſſi eſtoit-il très-beau, & ne l'appelloit-on ordinairement que le beau Gruffy, dont j'en ay veu le portrait, qui le monſtre tel.

Elle attira un jour un ſien valet-de-chambre, en qui elle ſe fioit, pourtant inconnu & non veu en ſa chambre, qui luy vint dire un jour, luy bien habillé qui ſentoit ſon Gentilhomme, qu'une très-belle & honneſte Dame ſe recommandoit à luy, & qu'elle en eſtoit ſi amoureuſe qu'elle en deſiroit fort l'accointance plus que d'homme de la Cour; mais par tel ſi, qu'elle ne vouloit pour tout le bien du monde, qu'il la viſt & la connuſt, mais qu'à l'heure du coucher, & qu'un chacun de la Cour ſeroit retiré, il le viendroit quérir & prendre en un certain lieu qu'il luy diroit, & delà il le meneroit coucher avec cette Dame, mais par tel pact auſſi, qu'il luy vouloit boucher les yeux avec un beau mouchoir blanc, comme un trompette qu'on mene en ville ennemie, afin qu'il ne puiſſe voir ny reconnoiſtre le lieu ny la chambre là où il le meneroit, & le tiendroit touſjours par les mains, afin de ne deffaire ledit mouchoir; car ainſi luy avoit commandé ſa maiſtreſſe de luy propoſer ces conditions, pour ne vouloir eſtre connue de luy; juſques à quelque temps certain & préfix qu'il luy dit & promit: & pour ce,

qu'il y penſaſt & adviſaſt bien s'il y vouloit venir à cette condition, afin qu'il luy ſçeuſt dire le lendemain ſa réponſe; car il le viendroit quérir & prendre en un lieu qu'il luy diroit; & ſur-tout, qu'il fuſt ſeul, & il le meneroit en une part ſi bonne, qu'il ne s'en repentiroit point d'y eſtre allé. Voilà une plaiſante aſſignation, & compoſée d'une eſtrange condition.

J'aimerois autant celle-là d'une Dame Eſpagnolle, qui manda à quelqu'un une aſſignation, mais qu'il portaſt avec luy trois S. S. S. qui eſtoient à dire, *ſolio*, *ſolo*, *ſegreto*, ou *ſage*, *ſeul*, *ſecret*: l'autre luy manda qu'il iroit; mais qu'elle ne ſe garniſt & fourniſt point de trois F. F. F. qui eſt, qu'elle ne fuſt *fea*, *flaca*, ny *fria*, ou qu'elle ne fuſt, ny *laide*, ny *flaſque*, ny *froide*.

Partant, le meſſager ſe départit avec Gruffy, qui fut en peine & en ſonge, luy ayant grand ſubjet de penſer que ce fuſt quelque partie joüée de quelque ennemy de Cour, pour luy donner quelque venue, ou de mort, ou de charité envers le Roy. Songeoit auſſi quelle Dame ce pouvoit eſtre, ou grande ou moyenne, ou petite, ou belle, ou laide, qui plus luy faſchoit, (encore que tous chats ſont gris la nuit, ce dit-on, & tous cas ſont cas ſans clarté.) Par-quoy, après en avoir conféré à un de ſes compagnons les plus privez, il réſolut de tenter le riſque, & que pour l'amour d'une

grande, qu'il préſumoit bien eſtre, il ne falloit rien craindre & appréhender : par quoy, le lendemain, que le Roy, les Reynes, les Dames, & tous & toutes celles de la Cour ſe furent retirez pour ſe coucher, ne faillit de ſe trouver au lieu que le meſſager l'avoit aſſigné, qui ne faillit auſſitoſt à l'y venir trouver avec un ſecond, pour luy aider à faire le guet, ſi l'autre n'eſtoit point ſuivi de page, ny laquais, ny valet, Gentilhomme. Auſſi-toſt qu'il le vit, luy dit ſeulement : *allons Monſieur, Madame vous attend.* Soudain, il le banda, & le mena par lieux eſtroits, obſcurs, travers, & inconnus ; de ſorte que l'autre lui dit franchement qu'il ne ſçavoit là où il le menoit : puis il entra dans la chambre de la Dame, qui eſtoit ſi ſombre & ſi obſcure, qu'il ne pouvoit rien voir ny connoiſtre, non plus que dans un four.

Bien la trouva-il ſentant à bon, & très-bien parfumée, qui lui fit eſpérer quelque choſe de bon : par-quoy, le fit deshabiller auſſi-toſt, & luy-meſme le deshabilla, & après le mena par la main, lu ayant oſté le mouchoir, au lit de la Dame, qui l'attendoit en bonne dévotion, & ſe mit auprès d'elle à la taſter, l'embraſſer, la careſſer, où il n'y trouva rien que très-bon & exquis, tant à ſa peau qu'à ſon lit & ſon linge, qu'il taſtonnoit avec les mains : & ainſi paſſa la nuit joyeuſement avec cette belle Dame, que j'ay bien ouy

nommer. Pour fin, tout le conrenta en toures façons, & connut qu'il eſtoit très-bien hébergé pour cette nuit; mais rien ne luy faschoir, dit-il, ſi-non que jamais n'en ſçeut tirer aucune parole.

Il n'avoit garde: car il parloit aſſez ſouvent à elle le jour, comme aux aurres Dames; & pour ce, l'euſt connue auſſi-roſt. De folaſtreries, de mignardiſes, de careſſes, d'attouchements, de toutes autres ſortes de démonſtrations d'amours & paillardiſe, elle n'y eſpargnoit aucune: tant y a qu'il ſe trouva bien.

Le lendemain matin, à la pointe du jour, le meſſager ne faillit de le venir eſveiller, & le lever & habiller, le bander, & le retourner au lieu où il l'avoir pris, & de lui dire adieu juſques au rerour, qui ſeroit bienroſt, & ne le fir ſans luy demander, s'il luy avoir menty, & s'il ſe trouvoit bien de l'avoir creu, & ce qu'il lui en ſembloit d'avoir ſervy de fourtier, & s'il l'avoit bien logé?

Le beau Gruffy, après l'avoir remercié cent fois, luy dir adieu, & qu'il ſeroit toujours preſt de retourner pour ſi bon marché, & revoler quand il voudroit; ce qu'il fit: & la feſte en dura un bon mois, au bout duquel fallut à Gruffy partir pour ſon voyage de Naples, qui prir congé de ſa Dame, & luy dit adieu à grand regret, ſans en tirre d'elle un ſeul parler aucunement de bouche,

ſi-non ſoupirs & larmes, qu'il luy ſentoit couler des yeux. Tant y a qu'il partit d'avec, ſans la connoiſtre nullement, ny s'en appercevoir.

Depuis on dit que cette Dame pratiqua cet amour avec deux ou trois autres de cette façon, ſe donnant ainſi du bon temps : & diſoit on, qu'elle s'accommodoit de cette aſtuce, d'autant qu'elle eſtoit fort avare, & par ainſi elle eſpargnoit le ſien, & n'eſtoit ſubjecte à faire préſents à ſes ſerviteurs; car enfin, toute grande Dame pour ſon honneur doit donner, ſoit peu ou prou, ſoit argent, bagues ou joyaux, ou ſoit riches faveurs: par ainſi, la gallante ſe donnoit joye à ſon cas, & eſpargnoit ſa bourſe, en ne ſe manifeſtant ſeulement qui elle eſtoit; & pour ce ne pouvoit eſtre repriſe de ſes deux bourſes, ne ſe faiſant jamais connoiſtre. Voilà une terrible humeur de grande Dame!

Aucuns en trouveront la façon bonne, autres la blaſmeront, autres la tiendront pour très-excorte, autres l'eſtimeront bonne meſnagere; mais je m'en rapporte à ceux qui en diſcoureront mieux que moi : ſi eſt-ce que cette Dame ne peut encourir tel blaſme, que cette Reyne, qui ſe tenoit à l'hoſtel de Neſles à Paris, laquelle, faiſant le guet aux paſſants, & ceux qui luy revenoyent & agréoient le plus, de quelque ſorte de gens que ce fuſſent, les faiſoit appeller & venir à ſoy; & après en avoir

tiré ce qu'elle en vouloit, les faiſoit précipiter du haut de la tour, qui paroiſt encore, en bas en l'eau, & les faiſoit noyer (a).

Je ne peux dire que cela ſoit vray; mais le vulgaire, au moins la pluſpart de Paris, l'affirme; & n'y a ſi commun, qu'en lui monſtrant la tour ſeulement & en l'interrogeant, que de luy-meſme ne le die.

Laiſſons ces amours, qui ſont pluſtoſt des avortons que des amours, leſquels pluſieurs de nos Dames d'aujourd'huy abhorrent, comme elles en ont raiſon, voulant communiquer avec leurs ſerviteurs, & non comme avec rochers & marbres: mais après les avoir bien choiſis, ſe ſçavent genriment & bravement faire ſervir & aimer d'eux. Et puis, en ayant connu leurs fidélitez & loyalle perſévérance, ſe proſtituent à eux par un fervent amour, & ſe donnent du plaiſir avec eux; non en maſques, ny en ſilence, ny muettes, ny parmy les nuits & ténebres, mais en beau plein jour ſe font voir, taſter, roucher, embraſſer & les enrretiennent de beaux & laſcifs diſcours, de mots folaſtres,

(a) Voyez *Bayle, Dict. crit.* au mot BURIDAN. *Villon* dans ſa Ballade des Dames du temps jadis.

Semblablement où eſt la Reine,
Qui commanda que Buridan
Fuſt jetté en un ſac en Seine?

& paroles lubriques : quelquesfois pourtant s'aident de masques ; car il y a plusieurs Dames, qui quelquesfois sont contraintes d'en prendre en le faisant, si c'est à la haste qu'elles le fassent, de peur de gaster leur teint ou ailleurs ; afin que si elles s'eschauffent par trop, & si sont surprises, qu'on ne connoisse leur rougeur, ny leur contenance estonnée, comme j'en ai veue : & le masque cache tout, & ainsi trompent le monde.

Article II.

De la Parole en Amour.

J'ay ouy dire à plusieurs Dames & cavaliers, qui ont mené l'amour, que sans la veue & la parole, ils aimeroient autant ressembler les bestes brutes, lesquelles, par un appetit naturel & sensuel, n'ont autre soucy ni amitié, que de passer leur rage & chaleur.

Aussi ay-je ouy dire à plusieurs Seigneurs & gallands Gentilshommes, qui ont couché avec des grandes Dames, & les ont trouvées cent fois plus lascives & débordées en leurs paroles, que les femmes communes, & autres.

Elles le peuvent faire à finesse, d'autant qu'il est impossible à l'homme, tant vigoureux soit-il, de tirer au collier & labourer tousjours ; mais quand il vient à poste & au relasche, il trouve si bon & si

ſi appetiſſant, quand ſa Dame l'entretient de propos laſcifs & mots folaſtrement prononcés, que quand Vénus ſeroit la plus endormie du monde, ſoudain elle eſt reſſuſcitée : meſme que pluſieurs Dames, entretenant leurs amants devant le monde, fuſt aux chambres des Reynes & Princeſſes, & ailleurs, les pipoient; car elles leur diſoient des paroles ſi laſcives & ſi friandes, qu'elles & eux ſe corrompoient, comme dedans un lit : nous les regardants, penſions qu'elles tinſſent d'autres propos.

C'eſt pourquoy Marc-Antoine aima tant Cléopatre, & la préféra à ſa femme Octavia, qui eſtoit cent fois plus aimable & belle que Cléopatre; mais cette Cléopatre avoit la parole ſi affectée (a), & le mot ſi à propos, avec ſes façons & graces laſcives, que Marc-Antoine oublia tout pour ſon amour.

Plutarque nous en fait foy, ſur aucuns brocards & ſobriquets, qu'elle diſoit ſi gentiment, que Marc-Antoine, la voulant imiter, ne reſſembloit à ſes devis (encore qu'il vouluſt fort faire du gallant) qu'un ſoldat & gros gendarme, au prix d'elle & ſa belle phraſe de parler.

Pline fait un conte d'elle, que je trouve fort beau, & par ce, je le répéteray icy un peu. C'eſt qu'un jour, ainſi qu'elle eſtoit en ſes gaillardes humeurs,

(a) Affectée, *peut-être.*

& qu'elle s'eſtoit habillée à l'advenant & à l'advantage, & ſur-tout de la teſte, d'une guirlande de diverſes fleurs convenante à toute paillardiſe : ainſi qu'ils eſtoient à table, & que Marc-Antoine voulut boire, elle l'amuſa de quelque gentil diſcours ; & cependant qu'elle parloit, à meſure elle arrachoit de ſes belles fleurs de ſa guirlande, qui néantmoins eſtoient toutes ſemées de poudre empoiſonnée, & les jettoit peu-à-peu dans la couppe que tenoit Marc-Antoine pour boire ; & ayant achevé ſon diſcours, ainſi que Marc-Antoine voulut porter la couppe au bec pour boire, Cléopatre lui arreſte tout court la main, où ayant apoſté un eſclave ou criminel qui eſtoit-là près, le fit venir à luy, & luy fit donner à boire ce que Marc-Antoine alloit avaller, dont ſoudain il en mourut, & puis ſe tournant vers Marc-Antoine, luy dit : *Si je ne vous aimois comme je fais, je me fuſſe maintenant défaite de vous, & euſſe fait le coup volontiers, ſans que je vois bien que ma vie ne peut eſtre ſans la voſtre.* Cette invention & cette parole pouvoient bien confirmer Marc-Antoine en ſon amitié, voire le faire croupir davantage aux coſtez de ſa charnure.

Voilà comment ſervit l'éloquence & le beau dire à Cléopatre, que les hiſtoires nous ont eſcrites très-bien-diſante : auſſi ne l'appelloit-il que ſimplement la Reyne, pour plus grand honneur, ainſi

qu'il eſcrivit à Octave Céſar avant qu'ils fuſſent déclarez ennemys : *Qui t'a changé*, dit-il, *pour ce que j'embraſſe la Reyne ? Elle eſt ma femme. Ay-je commencé dès à cette heure ? Tu embraſſe Druſile, Tortalle, Leontille, ou Ruffille, ou Salure Litiſeme, ou toutes. Que t'en chaut-il ſur quelle tu donnes, quand l'envie t'en prend ?*

Par-là, Marc-Antoine loüoit ſa conſtance & la variété de l'autre, d'en aimer tant à coup, & luy n'aimoit que ſa Reine, dont je m'eſtonne qu'Octave l'aima après la mort de Marc-Antoine.

Il ſe peut faire qu'il en joüit, quand il la vit, & la fit venir ſeule en ſa chambre, & qu'elle harangua : poſſible qu'il n'y trouva pas ce qu'il penſoit, ou la meſpriſa pour quelque autre raiſon, & en voulut faire ſon triomphe à Rome, & la monſtrer en parade ; à quoy elle remédia par ſa mort avancée.

Certes, pour retourner à noſtre dire premier, quand une Dame ſe veut mettre ſur l'amour, ou qu'elle y eſt une fois bien engagée, il n'y a orateur au monde qui die mieux qu'elle.

Voyez comme Sophonisbe nous a eſté deſcrite de Tite-Live, d'Appian, & d'autres, ſi bien-diſante à l'endroit de Maſſiniſſe ; lors qu'elle vint à luy pour l'aimer, gagner, & reclamer, & après quand il luy fallut avaller le poiſon. Bref, toute Dame, pour eſtre bien aimée, doit bien parler ; & volon-

tiers on en voit peu qui ne parlent bien, & n'ayent des mots pour eſmouvoir le ciel & la terre, fut-elle gelée en plein hyver.

Celles, ſur-tout, qui ſe mettent à l'amour, & ſi elles ne ſçavent rien dire, elles ſont ſi deſſavourées, que le morceau qu'elles vous donnent, n'a ny gouſt, ny ſaveur : & quand Monſieur du Bellay, parlant de ſa courtiſanne, & déclarant ſes mœurs, dit qu'elle eſtoit ſage au parler, & folaſtre à la couche (a), cela s'entend en parlant devant le monde, & entretenant l'un & l'autre ; mais lors que l'on eſt à part avec ſon amy, toute gallante Dame veut eſtre libre en ſa parole, & dire ce qu'il lui plaiſt, afin de tant plus eſmouvoir Vénus.

J'ay ouy faire des contes à pluſieurs qui ont joüi de belles & grandes Dames, ou qui ont eſté curieux de les eſcouter parlant avec d'autres dans le lit, qu'elles eſtoient auſſi libres & folles en leur parler, que courtiſannes qu'on euſt ſceu connoiſtre : & qui eſt un cas admirable, c'eſt que, pour eſtre ainſi accouſtumées à entretenir leurs marys,

(a) La vieille courtiſanne, *fol.* 449 b. des *Œuv. poét. de Joach. du Bellay*. Edit. de 1597.

De la vertu je ſavois deviſer :
Et je ſavois tellement déguiſer,
Que rien qu'honneur ne ſortoit de ma bouche ;
Sage au parler & folaſtre à la couche.

ou leurs amys, de mots, propos, ou diſcours ſallauds & laſcifs, meſme nommer tout librement ce qu'elles portent au fond du ſac, ſans farder; & pourtant, quand elles ſont en leurs diſcours, jamais ne s'extravaguent, ny aucuns de ces mots ſallauds leur viennent à la bouche: il faut bien dire qu'elles ſe ſavent bien commander & diſſimuler; car il n'y a rien qui fretille tant que la langue d'une Dame & fille de joye.

Si ay-je connu une très-belle & honneſte Dame de par le monde, qui deviſant avec un honneſte Gentilhomme de la Cour des affaires de la guerre durant ces civiles, elle luy dit: *J'ay ouy dire que le Roy a fait rompre tous les cas de ce pays.* Elle vouloit dire *les ponts.* Penſez que, venant de coucher d'avec ſon mary, ou ſonger à ſon amant, elle avoit encore ce nom frais en la bouche; & le Gentilhomme s'en eſchauffa en amour d'elle pour ce mot.

Une autre Dame que j'ay connu, entretenant une autre grande Dame plus qu'elle, & luy loüant & exaltant ſes beautez, elle luy dit après: *Non, Madame, ce que je vous en dis, ce n'eſt point pour vous adultérer;* voulant dire *adulater,* comme elle le rabilla ainſi: penſez qu'elle ſongeoit à l'adultere & à adultérer. Bref, la parole en jeu d'amour a une très-grande efficace; & où elle manque, le plaiſir en eſt imparfait: auſſi, à la vérité, ſi un

beau corps n'a une belle ame, il reſſemble mieux ſon idole qu'un corps humain; & s'il ſe veut bien faire aymer, tant beau ſoit-il, il faut qu'il ſe faſſe ſeconder d'une belle ame : que s'il ne l'a de nature, il la faut façonner par art.

Les courtiſannes de Rome ſe mocquent fort des gentilles femmes de Rome, leſquelles ne ſont apprises à la parole comme elles; & diſent que *chiavano come cani, che ſono quiete de la boca come ſaſſi* (a).

Et voilà pourquoy j'ay connu beaucoup d'honneſtes Gentilshommes, qui ont refuſé l'accointance de pluſieurs Dames, je vous dis très-belles, par ce qu'elles eſtoient idiotes, ſans ame, ſans eſprit, & ſans parole, & les ont quittées tout à plat; & diſoient qu'ils aymoient autant avoir affaire avec une belle ſtatuë de quelque beau marbre blanc, comme celuy qui en ayma une à Athenes juſques à en joüit.

Et pour ce, les eſtrangers, qui vont par pays, ne ſe mettent gueres à aymer les femmes eſtrangeres, ny volontiers s'en capricient pour elles, d'autant qu'ils ne s'entendent point, ny leur parole ne leur touche aucunement au cœur; j'entends ceux qui n'entendent leur langage : & s'ils s'accoſtent

(a) C'eſt à-dire : *Elles s'abandonnent comme chiennes, & ſont muettes de la bouche comme pierres.*

d'elles ; ce n'eſt que pour contenter autant la nature ; & eſteindre autant de feu naturel beſtialement, & puis *andar in barca* (a) comme dit un Italien un jour, deſembarquant à Marſeille ; allant en Eſpagne ; & demandant où il y avoit des femmes. On lui monſtre un lieu où ſe faiſoit le bal de quelques nopces. Ainſi qu'une Dame le vint accoſter & à raiſonner, il luy dit : *V. S. mi pardoni, non voglio tarlare ; voglio ſolamente chiavare, e poi me mandar in barca* (b).

Le François ne prend un grand plaiſir avec une Allemande, une Suiſſe, une Flamande, une Angloiſe, une Eſcoſſoiſe, une Eſclavonne, ou autre eſtrangere ; encore qu'elle babillaſt le mieux du monde, s'il ne l'entend ; mais il ſe plaiſt grandement avec ſa Dame Françoiſe, ou avec l'Italienne, ou Eſpagnolle : car couſtumiérement, la pluſpart des François aujourd'huy ; au moins ceux qui ont un peu veu, ſçavent parler ou entendre ce langage ; & qui ne ſçait s'il eſt affecté & propre pour l'amour ? Car quiconque aura à faire avec une Dame Françoiſe, Italienne, Eſpagnolle & Grecque, & qu'elle ſoit diſerte, qu'il die hardiment qu'il eſt pris & vaincu.

(a) C'eſt-à-dire : *Se retirer à la barque.*

(b) C'eſt-à-dire : « Pardonnez-moi, Madame. Je ne veux « point jaſer, mais ſeulement agir ; & puis me retirer à « la barque.

D'autres-fois nos Dames Françoiſes n'ont eſté ſi belles, ny ſi enrichies, comme elles ſont aujourd'huy; mais il y a long-temps que l'Italienne, l'Eſpagnolle & la Grecque, le ſont : & volontiers n'ay-je guères veu femmes de cette langue, ſi elle a pratiqué tant ſoit peu le meſtier de l'amour, qui ne ſçache très-bien dire. Je m'en rapporte à ceux qui ont pratiqué celles-là.

Tant y a qu'une belle Dame, & remplie de belles patoles, contente doublement.

Article III.

De la Veue en Amour.

Parlons maintenant de la veuë. Certainement, puiſque la veuë & les yeux ſont les premiers qui attaquent au combat de l'amour, il faut advouer qu'ils donnent un très-grand contentement, quand ils nous font voir quelque choſe de beau, & de rare en beauté.

Je dis quelle eſt la choſe au monde que l'on puiſſe voir plus belle, qu'une belle femme, ſoit habillée, ou bien parée, ſoit nue entre deux draps? Pour l'habillée, vous n'en voyez que le viſage à nud; mais auſſi quand un beau corps, orné d'une riche & belle taille, d'un port & d'une grace, d'une apparence & ſuperbe majeſté, à nous ſe préſente à plein, quelle plus belle monſtre & agréa-

ble veuë peut-il eſtre au monde ? Et puis, quand vous en venez à joüir tout ainſi couverte & habillée ſuperbement, la convoitiſe & joüiſſance en redoublent, encore que l'on ne voye que le ſeul viſage du reſte des autres parties du corps : car mal-aiſement peut-on joüir d'une grande Dame ſelon toutes les commoditez que l'on deſireroit bien, ſi ce n'eſtoit dans une chambre bien à loiſir & lieu ſecret, ou dans un lit bien à plaiſir ; car elle eſt tant eſclairée !

Et c'eſt pourquoy une grande Dame, dont j'ay ouy parler, quand elle rencontroit ſon ſerviteur à propos, & hors de veuë & deſcouverte, elle prenoit l'occaſion tout auſſi-toſt à propos pour s'en contenter le plus promptement & briefvement qu'elle pouvoit, en luy diſant un jour : *C'eſtoient des ſottes le temps paſſé, qui par trop ſe voulant delicater en leurs amours & plaiſirs, ſe renfermoient, ou en leurs cabinets, ou autres lieux ſecrets & couverts, & là faiſoient tant durer leurs jeux & esbats, qu'auſſi-toſt elles eſtoient deſcouvertes & divulguées. Aujourd'huy il faut prendre le temps le plus bref que l'on pourra, & auſſi-toſt aſſailly, auſſi-toſt inveſty & achevé ; & par ainſi, nous ne pouvons eſtre ſcandaliſées.*

Je trouve que cette Dame avoit raiſon ; car ceux qui ſe ſont meſlez de cet eſtat d'amour, ils ont

tousjours tenu cette maxime, qu'il n'y a que le coup en robbe.

Auſſi quand l'on ſonge que l'on brave, foulle, preſſe; gourmande, abbat, & porte par terre, les draps d'or, les toilles d'argent, les clinquants, les eſtoffes de ſoye, avec les perles & pierreries, l'ardeur & le contentement s'en augmentent bien davantage, & certes plus qu'en une bergere ou autre femme de pareille qualité, quelque belle qu'elle ſoit.

Et pourquoy jadis Vénus fut trouvée ſi belle & tant deſirée, ſi-non qu'avec ſa beauté elle eſtoit gentiment habillée, & ordinairement parfumée, qu'elle ſentoit toujours bon de cent pas loin? Auſſi tient-on que les parfums animent fort à l'amour.

Voilà pourquoy les Empérieres & grandes Dames de Rome s'en accommodent bien fort; comme font auſſi nos grandes Dames de France, & ſur-tout auſſi celles d'Eſpagne & d'Italie, qui de tout temps en ont eſté plus curieuſes & exquiſes que les noſtres, tant en parfums qu'en parures de ſuperbes habits, deſquelles nos Dames en ont pris depuis les patrons & belles invenrions: auſſi les autres les avoient appriſes des médailles & ſtatues anciennes de ces Dames Romaines, que l'on voit encore parmy pluſieurs antiquitez, qui ſont

encore en Eſpagne & en Italie ; leſquelles, qui les contemplera bien, trouvera leurs coëffures & leurs habits en perfection, & très-propres à ſe faire aymer. Mais aujourd'huy, nos Dames Françoiſes ſurpaſſent tout : mais à la Reyne de Navarre elles en doivent ce grand-mercy.

Voilà pourquoy il fait bon & beau d'avoir affaire à ces belles Dames ſi bien en point, ſi richement & pompeuſement parées.

De ſorte que j'ay ouy dire à aucuns courtiſans, mes compagnons, ainſi que nous deviſions enſemble, qu'ils les aymoient mieux ainſi que deſacouſtrées & couchées nues entre deux linceuils, & dans un lit le plus enrichy de broderie que l'on ſçeuſt faire.

D'autres diſoient, qu'il n'y avoit que le vray naturel, ſans aucun fard ny artifice ; comme un grand Prince que je ſçay, lequel pourtant faiſoit coucher ſes courtiſannes & Dames dans des draps de taffetas noir, (a) bien tendus, toutes nues, afin que leur blancheur & délicateſſe paruſt bien mieux parmy ce noir, & donnaſt plus d'esbat.

Il ne faut doutet vrayement que la veuë ne ſoit plus agréable que toutes celles du monde, d'une

(a) Le divorce Satyrique attribue cette invention à la Reine Marguerite, pour rendre le Roi de Navarre, ſon mari plus amoureux d'elle, & plus laſcif.

belle femme toute parfaite en beauté; mais malaiſément ſe trouve-t-elle.

Auſſi on trouve par eſcrit, que Zeuxis, cet excellent peintre, ayant eſté prié, par quelques honneſtes Dames & filles de ſa connoiſſance, de leur donner le pourtrait de la belle *Heleine*, & la leur repréſenter ſi belle comme l'on diſoit qu'elle avoit eſté, il ne leur en voulut point refuſer, mais avant qu'en faire le pourtrait, il les contempla fixement toutes, & en prenant de l'une & de l'autre ce qu'il y put voir de plus beau, il en fit le tableau comme de belles pieces rapportées, & en repréſenta par icelles Helene ſi belle, qu'il n'y avoit rien à dire, & qui fuſt tant admirable à toutes: mais grand-mercy à celles qui y avoient bien tant aidé par leurs beautez & parcelles, comme Zeuxis avoit fait par ſon pinceau. Cela vouloit dire, que de trouver ſur Helene toutes les perfections de beauté, il n'eſtoit pas poſſible, encore qu'elle l'ait eſté en l'extrémité très-belle.

En cas qu'il ne ſoit vray, l'Eſpagnol dit, que pour rendre une femme toute parfaite & abſolue en beauté, il luy faut trente beaux Sis (a), qu'une

(a) Ils ſont pris d'un vieux livre François, intitulé: *De la louange & beauté des Dames.* François Corniger les a mis en dix-huit vers latins. Vincentio Calmeta les a mis auſſi en vers italiens, qui commencent par *Dolce Flaminia.*

Dame Eſpagnolle me dit une fois dans Toledo, là où il y en a de très-belles, bien gentilles, & bien appriſes. Les trente ſont donc telles :

Tres coſas blancas, el cuero, los dientes, y las manos.
Tres negras : los ojos, las cejas, y las peſtannas.
Tres coloradas : los labios, las mexillas, y las unnas,
Tres larguas : el guerpo, los cabellos, y las manos.
Tres cortas : los dientes, las orejas, y los pies.
Tres anchas : los pechos, la frente, y el antrecejo.
Tres eſtrechas : la boca, l'una y otra, la cinta, y l'entrada del pié.
Tres grueſſas : el braço, el muſlo, y la pantorilla.
Tres desgaldas : los dedos, los gabellos y los labios.
Tres pequennas : latetas, las naris, y la cabeça.

Qui ſont en François, afin qu'on l'entende ;

» Trois choſes blanches : la peau, les dents & les mains.
» Trois noires : les yeux, les ſourcils & les paupières.
» Trois rouges : les levres, les joues & les ongles.
» Trois longues : le corps, les cheveux & les mains.
» Trois courtes : les dents, les oreilles & les pieds.
» Trois larges : la poitrine ou le ſein, le front & l'entre-» ſourcil.
» Trois eſtroites : la bouche, l'une & l'autre, la ceinture » ou la taille, & l'entrée du pied.
» Trois groſſes : le bras, la cuiſſe & le gros de la jambe.
» Trois déliées : les doigts, les cheveux & les levres.
» Trois petites : les tetins, le nez & la teſte ».

Sont trente en tout.

Il n'eſt pas inconvénient, & ſe peut que tous

ces Sis en une Dame peuvent eſtre tous enſemble : mais il faut qu'elle ſoit faite au moule de la perfection; car de les voir tous aſſemblez ſans qu'il y en ait quelqu'un à redire, & qui ne ſoit en défaut, il n'eſt pas poſſible.

Je m'en rapporte à ceux qui ont veu de belles femmes, ou en verront, & qui voudront eſtre ſoigneux de les contempler, & eſſayer ce qu'ils en ſçauront dire. Mais pourtant, encore qu'elles ne ſoient accomplies ny embellies de tous ces points, une belle femme ſera tousjours belle, mais qu'elle en aye la moitié, & en aye les points principaux que je viens de dire : car j'en ay veu force qui en avoient à dire plus de la moitié, qui eſtoient très-belles & fort aimables, ny plus ny moins qu'un bocage eſt trouvé tousjours beau en printemps, encore qu'il ne ſoit remply de tant de petits arbriſſeaux qu'on voudroit bien, mais que les beaux & grands arbres touffus paroiſſent. C'eſt aſſez de ces grands, qui peuvent eſtouffer la défectuoſité des autres petits.

Monſieur de Ronſard me pardonne, s'il luy plaiſt. Jamais ſa maiſtreſſe, qu'il a faite ſi belle, ne parvint à cette beauté, ny quelqu'autre Dame qu'il ait veu de ſon temps, ou en ait eſcrit : & fuſt ſa belle Caſſandre, que je ſçay bien qu'elle a eſté belle, mais il l'a déguiſée du faux nom; ou bien ſa Marie, qui n'a jamais autre nom porté

que celuy-là, quant à celle-là; mais il eſt permis aux poëtes & peintres de dire & faire ce qu'il leur plaiſt, ainſi que vous avez dans Roland le Furieux de très-belles beautez, deſcrites par l'Arioſte, d'Alcine, & autres.

Tout cela eſt bon; mais comme je tiens d'un grand perſonnage, jamais nature ne ſçauroit faire une femme ſi parfaite, comme une ame vive & ſubtile de quelque bien-diſant, ou le crayon & pinceau d'un divin peintre la nous pourroient repréſenter. Baſte, les yeux humains ſe contentent tousjours de voir une belle femme de viſage beau, blanc, bien fait: & encore qu'il ſoit brunet, c'eſt tout un; il vaut bien quelquefois le blanc, comme dit l'Eſpagnolle: *aunque io ſia mormica, no ſoi da menos preciar;* c'eſt-à-dire *encore que je ſois brunette, je ne ſuis à meſpriſer.* Auſſi la belle Marfiſe *era bruneta alquanto* (a), mais que le brun n'efface le blanc par trop. Un viſage auſſi beau, faut qu'il ſoit porté par un corps façonné & fait de meſme: je dis autant des grands que des petits; mais les grandes tailles paſſent tout.

Or, d'aller chercher des points de beautez ſi exquis, comme je viens de dire, ou qu'on nous les dépeint, nous nous en paſſerons bien, & nous

(a) C'eſt-à-dire: *étoit un peu brunette.*

resjoüirons à voir nos beautez communes : non que je les veuille dire communes autrement ; car nous en avons de ſi rares, que ma foy elles valent bien plus que toutes celles que nos poëtes fantaſques, nos quinteux peintres, & nos pindariſeurs de beautez, ſçaurroient repréſenter.

Hélas ! voicy le pis ! Telles beautez belles, tels beaux viſages, en voyons-nous aucuns, admirons, deſirons leur beau corps, pour l'amour de leurs belles faces. Quand néantmoins elles viennent à eſtre découvertes, & eſtre miſes en blanc, nous en font perdre le goût ; car ils ſont ſi laids, tarez, tachez, marqués, & ſi hideux, qu'ils en démentent bien le viſage ; & voilà comme ſouvent nous y ſommes trompez.

Nous en avons un bel exemple d'un Gentilhomme de l'iſle de Majorque, qui s'appelloit Raymond Lulle, de fort bonne, riche & ancienne maiſon, qui, pour ſa nobleſſe, valeur & vertu, fut appelé en ſes plus belles années au gouvernement de cette iſle, eſtant en cette charge, comme ſouvent arrive aux gouverneurs des provinces & places, il devint amoureux d'une belle Dame de l'iſle, des plus habiles, belles & mieux diſantes de-là. Il la ſervit longuement & fort bien ; & luy demandant tousjours ce bon point de joüiſſance : elle, après l'avoir refuſé tant qu'elle peut, lui donna un jour aſſignation, où il ne manqua,

manqua, ny elle auſſi, où elle comparut plus belle que jamais, & bien en point. Ainſi qu'il penſoit entrer en Paradis, elle luy vint à deſcouvrir ſon ſein & ſa poitrine, toute couverte d'une quinzaine d'emplaſtres : & les arrachant l'une après l'autre, & de dépit les jettant en terre, luy monſtra un miſérable cancre, & les larmes aux yeux, luy remonſtra ſes miſeres & ſon mal, luy diſant & demandant s'il y avoit tant en elle qu'il en deut eſtre tant eſpris ? Et ſur ce luy en fit un ſi pitoyable diſcours, que luy, tout vaincu de pitié du mal de cette belle Dame, la laiſſa ; & l'ayant recommandée à Dieu pour ſa ſanté, ſe défit de ſa charge, & ſe rendit Hermite. Et eſtant de retour de la guerre ſainte, où il avoit fait vœu, s'en alla eſtudier à Paris ſous Arnaldus de Villanova, ſçavant philoſophe : & ayant fait ſon cours, ſe retira en Angleterre, où le Roy pour lors le receut avec tous les bons accueils du monde pour ſon grand ſçavoir, & qu'il tranſmua pluſieurs barres & lingots d'or & d'argent, en lingots & barres de fer, cuivre & d'eſtain, mépriſant cette commune & triviale façon de tranſmuer le plomb & le fer en or, parce qu'il ſçavoit que pluſieurs de ſon temps ſçavoient faire cette beſogne auſſi-bien que luy, qui ſçavoit faire l'un & l'autre : mais il vouloit faire un par deſſus les autres.

Je tiens ce conte d'un gallant homme, qui m'a dit le tenir d'un Juriſconſulte Oldrade, qui parle de Raymond Lulle, du commentaire qu'il a fait ſur le code *de falſâ Monetâ*. Auſſi il le tenoit, ce diſoit-il, de Carolus Bovillus (a), Picard de nation, qui a compoſé un livre en latin de la *vie de Raymond Lulle* (b).

Voilà comment il paſſa ſa fantaiſie de l'amour de cette belle Dame : ſi que poſſible d'autres n'euſſent pas fait & n'euſſent laiſſé à l'aymer & fermer les yeux, meſme en tirer ce qu'ils vouloient, puiſque c'eſtoit le meſme : car la partie où il tendoit, n'eſtoit touchée d'un tel mal.

J'ay connu un Gentilhomme & une Dame veufve de par le monde, qui ne firent pas ces ſcrupules ; car la Dame eſtant touchée d'un gros vilain cancre au tetin, il ne laiſſa de l'eſpouſer, & elle auſſi le prendre, contre l'advis de ſa mere :

(a) En françois, *Charles de Bovilles*. On a de lui pluſieurs ouvrages.

(b) C'eſt un *in*-4°. imprimé à Paris, chez *Aſcenſus*, le 3 des *Nones* de Décembre 1511. Le conte eſt au feuillet 34 b. du vol. qui commence par un commentaire ſur la première partie de l'évangile ſelon Saint-Jean Cette vie a pour titre : *Epiſtola in vitam Ramundi Lullii Eremitæ* : & *Charles Bovilles* la dédie *Ramundo Boucherio Juriſperito*. Elle n'eſt que de ſept feuillets, & eſt datée d'Amiens, le 27 Juin 1511.

& toute malade & maléficiée qu'elle eſtoit, & elle & luy s'eſmeurent & ſe remuerent tellement toute la nuit, qu'ils en rompirent & enfoncerent le fond du chaſlit.

J'ay connu auſſi un fort honneſte Gentilhomme, mon grand amy, qui me dit qu'un jour eſtant à Rome, luy advint d'aymer une Dame Eſpagnolle, & des belles qui fuſt en la ville. Quand il l'accoſtoit, elle ne vouloit permettre qu'il la viſt, ny qu'il la touchaſt par ſes cuiſſes nues, ſi-non avec ſes calleçons, ſi bien que quand il y vouloit toucher, elle luy diſoit en Eſpagnol : *Ah ne me toucays ;* (a) *bazeis me coquillas*, qui eſt à dire *vous me chatouillez*. Un matin, paſſant devant ſa maiſon, trouvant ſa porte ouverte, il monta tout bellement, où eſtant entré ſans rencontrer ny fanteſque, ni page, ny perſonne, & entrant en ſa chambre, la trouva qu'elle dormoit ſi profondément, qu'il eut loiſir de la voir toute nue ſur le lit, & la contempler à ſon aiſe, car il faiſoit très-grand chaud. Il dit qu'il ne vit jamais rien de ſi beau que ce corps, fors qu'il vit une cuiſſe belle, blanche, polie & refaite; mais l'autre, elle l'avoit toute ſeche, exténuée, & eſtiomenée, qui ne paroiſſoit pas plus groſſe que le bras d'un petit enfant. Qui fut eſtonné ? ce fut le Gentilhomme

(a) *Ah! ne me touchez pas.*

qui la plaignit fort, & oncques plus ne la tourna viſiter, ny avoir affaire à elle.

Il ſe voit force Dames, qui ne ſont pas ainſi eſtiomenées de catharres; mais elles ſont ſi maigres, dénuées, aſſéchées & deſcharnées, qu'elles n'en peuvent rien monſtrer que le baſtiment: comme j'ay connu une très-grande, que Monſieur de Ciſtron (a), qui diſoit le mot mieux qu'homme de la Cour, en brocardant affermoit, qu'il valoit mieux de coucher avec une ratoire de fil d'archal, qu'avec elle; & comme dit auſſi un honneſte Gentilhomme de la Cour, auquel nous faiſions la guerre qu'il avoit affaire à une Dame aſſez grande: *Vous vous trompez*, dit-il, *car j'ayme trop la chair, & elle n'a que les os*: & pourtant, à voir ces deux Dames ſi belles par leurs beaux viſages, on les euſt jugées pour des morceaux très-charnus & bien friands.

Un très-grand Prince de par le monde vint une fois à eſtre amoureux de deux belles Dames tout-à-coup, ainſi que cela arrive ſouvent aux Grands qui ayment les variétez. L'une eſtoit fort blanche, & l'autre brunette, mais toutes deux très-belles & fort aymables, ainſi qu'il venoit un jour de voir la brunette, la blanche jalouſe luy

(a) Peut-être c'eſt l'Evêque de *Siſteron*, que Beze, ſous l'année 1563, traite de *maquereau de Cour*.

dit : *Vous venez de voler pour Corneille.* A quoy luy respondit le Prince, un peu irrité & faſché de ce mot : *Et quand je ſuis avec vous, pour qui volé-je ?* La Dame respondit : *Pour un phénix.* Le Prince, qui disoit des mieux, répliqua : *Mais dites pluſtoſt pour l'oiſeau de paradis, là où il y a plus de plume que de chair ;* la taxant par-là, qu'elle estoit maigre aucunement : auſſi estoit-elle fort jovanotte pour estre graſſe, ne se logeant couſtumiérement que ſur celles qui entrent dans l'âge, qu'elles commencent à se fortifier & renforcer de membres, & autres choſes.

Un Gentilhomme la donna bonne à un grand Seigneur, que je ſçay. Tous deux avoient belles femmes. Ce grand Seigneur trouva celle du Gentilhomme fort belle, & bien advenant. Il luy dit un jour : *Un tel, il faut que je couche avec voſtre femme.* Le Gentilhomme, ſans ſonger, car il disoit très-bien le mot, luy respondit : *Je le veux, mais que je couche avec la voſtre.* Le Seigneur luy répliqua : *Qu'en ferois-tu ? car la mienne eſt ſi maigre, que tu n'y prendrois nul gouſt.* Le Gentilhomme luy respondit : *Je la larderay ſi menu, que je la rendray de bon gouſt.*

Ils s'en voyent tant d'autres, que leurs viſages popins & gentils font deſirer leurs corps ; mais quand on y vient, on les trouve ſi décharnues que le plaiſir & la tentation en ſont bientoſt paſſez.

Entr'autres l'on y trouve l'os barré, qu'on appelle ſi ſec & ſi décharné, qu'il foule & maſche plus tout nud, que le baſt d'un mulet s'il l'avoit ſur luy. A quoy pour ſuppléer, telles Dames ſont couſtumieres de s'ayder de petits couſſins bien mollets & délicats à ſouſtenir le coup, & engarder de la maſcheure, ainſi que j'ay ouy parler d'aucunes, qui s'en ſont aidées ſouvent, voire des calleçons de ſatin gentiment rembourrez : de ſorte que les ignorants, les venants à toucher, n'y trouvoient rien que tout bon, & croyoient fermement que c'eſtoit leur en bon point naturel ; car par-deſſus ce ſatin, il y avoit de petits calleçons de toille volante & blanche : ſi bien que l'amant, donnant le coup en robbe, s'en alloit de ſa Dame ſi content & ſatisfait, qu'il la tenoit pour très-bonne robbe.

D'autres y a-t-il encore qui ſont de la peau fort maléficiées & marquetées comme marbre, ou en œuvres à la moſayque, tavellées comme faons de biche, gratteleuſes, & ſubjectes à des dartes farinées & farineuſes ; bref, gaſtées tellement, que la veuë n'en eſt gueres plaiſante.

J'ay ouy parler d'une grande Dame, & ay connue & connois encore, qui eſt pelue, velue ſur la poitrine, ſur l'eſtomach, ſur les épaules, & le long de l'eſchine, & à ſon bas, comme un ſauvage.

Je vous laiſſe à penſer ce que veut dire cela, ſi le proverbe eſt vray, que perſonne ainſi vélue, eſt ou riche, ou lubrique. Celle-là a l'un & l'autre, je vous en aſſeure, & s'en fait fort bien donner, ſe voir & deſirer.

D'autres ont la chair d'oiſon ou d'eſtourneau plumée, harée, brodequinée, & plus noire qu'un beau diable.

D'autres ſont opulentes en tetaſſes avallées, pendantes plus que d'une vache allaitant ſon veau.

Je m'aſſeure que ce ne ſont pas les beaux tetins d'Helene, laquelle voulant un jour préſenter au temple de Diane une coupe gentille par certain vœu, employant l'orfevre pour la luy faire, luy en fit prendre le modele ſur un de ſes beaux tetins, & en fit la coupe d'or blanc, qu'on ne ſçauroit qu'admirer de plus, ou la coupe, ou la reſſemblance du tetin ſur quoy il avoit pris le patron, qui ſe monſtroit ſi gentil & ſi poupin, que l'art en pouvoit faire deſirer le naturel. Pline dit ceci par grande admiration & ſpéciauté, où il traite qu'il y a de l'or blanc (a), ce qui eſt fort eſtrange, & que cette coupe fuſt faite d'or blanc.

Qui voudroit faire des coupes d'or ſur ces grandes tetaſſes que je dis, & que je connois, il faudroit

(a) Brantome a ici en vue le chap. IV du XXXIIIe livre de Pline ; mais on n'y lit pas cela à beaucoup près.

bien fournir de l'or à monſieur l'orfévre, & ne ſeroit après ſans coup à grande riſée, quand on diroit : *Voilà des coupes ſur des tetins de telles & telles Dames.*

Ces coupes reſſembleroient, non pas coupes ; mais de vrayes auges, qu'on voit de bois toutes rondes, dont on donne à manger aux porceaux : & d'autres y a-t il que le bout de leur tetin reſſemble à une vraie guigne pourrie.

D'autres y a-t-il, pour deſcendre plus bas, qui ont le ventre ſi mal poly & ridé, qu'on les prendroit pour des vieilles gibecieres ridées de ſergents ou hoſtelliers ; ce qui advient aux femmes, qui ont eu des enfants, & qui n'ont eſté bien ſecourues & graiſſées de graiſſe de baleine de leurs ſages-femmes. Mais d'autres y a-t-il qui les ont auſſi beaux & polys que le ſein, auſſi follet comme ſi elles eſtoient encore filles.

D'autres il y en a, pour venir encore plus bas ; qui ont leur nature hideuſe & peu agréable. Les unes y ont nullement le poil friſé, mais ſi long & pendant, que vous diriez que ce ſont des mouſtaches d'un Sarazin, & pourtant n'en oſtent jamais la toiſon, & ſe plaiſent à la porter telle, d'autant qu'on dit : *Chemin jonchou, & cas velu, ſont fort propres à marcher.* J'en ouy parler de quelque très-grande qui les porte ainſi.

J'ay ouy parler d'une autre belle & honneſte

Dame, qui les avoit ainſi longues, qu'elle les entortilloit avec des cordons ou rubans de ſoye cramoyſie, ou autre couleur, & ſe les friſſonnoit ainſi comme des friſons de pertuques, & puis ſe les attachoit à ſes cuiſſes, & en tel eſtat quelquefois ſe les préſentoit à ſon mary, ou à ſon amant; ou bien ſe les détortoit de ſon ruban & cordon, ſi bien qu'elles paroiſſoient friſſonnées par après, & plus gentilles qu'elles n'euſſent fait autrement.

Il y avoit bien-là de la curioſité & de la paillardiſe & tout: car ne pouvant d'elle-meſme faire & ſuivre ſes friſons, il falloit qu'une de ſes femmes de ſes plus favorites la ſerviſt en cela; en quoy ne peut eſtre autrement qu'il n'y aye de la lubricité en toutes façons qu'on la pourra imaginer.

Aucunes, au contraire, ſe plaiſent à le porter & tenir raz, comme la barbe d'un Preſtre.

D'autres femmes y a-t-il, qui n'y ont de poil du tout, ou peu, comme j'ay ony parler d'une fort grande & belle Dame, que j'ay connue; ce qui n'eſt gueres beau, & donne un mauvais ſonpçon: ainſi qu'il y a des hommes qui n'ont que de petits bouquets de barbe au menton, & n'en ſont pas plus eſtimez de bon ſang, ainſi que ſont les blanquets & blanquettes (a).

D'autres en ont l'entrée ſi grande, vague, large, qu'on les prendroit pour l'entrée de la Sibylle.

(a) Je crois qu'ici ce ſont les *ladres*, les *ladreſſes*.

J'en ouy parler d'aucunes, & bien grandes, qui les ont telles qu'une jument ne les a ſi amples ; encore qu'elles s'aydent d'artifice le plus qu'elles peuvent, pour eſtreſſir la porte ; mais dans deux ou trois fréquentations, la meſme ouverture retourne : & qui plus eſt, j'ay ouy dire, que, quand bien on les arregarde leur cas d'aucunes, il leur cloiſe comme celuy d'une jument quand elle eſt en chaleur. L'on m'a conté de trous, qui monſtrent telles cloiſes, quand on y prend garde de les voir.

J'ay ouy parler d'une Dame grande & belle & de qualité, à qui un de nos Roys avoit impoſé le nom de *pan de cas* ; tant il eſtoit large & grand : & non ſans raiſon ; car elle ſe l'eſt fait en ſon vivant ſouvent meſurer à pluſieurs merciers & arpenteurs, & que tant plus elle s'eſtudioit le jour à l'eſtreſſir, la nuit en deux heures on le luy eſlargiſſoit ſi bien, que ce qui ſe faiſoit en une heure, on le défaiſoit en l'autre, comme la toile de Penelope. Enfin, elle en quitta tous artifices, & en fut quitte pour faire eſlection des plus gros mouſles qu'elle pouvoit trouver.

Tel remede fut très-bon, ainſi que j'ay ouy-dire d'une fort belle & honneſte fille de la Cour, laquelle l'eut au contraire ſi petit & eſtroit, qu'on deſeſpéroit à jamais le forcement de ſon pucelage : mais par l'advis de quelque médecin, ou de ſage-

femme, ou de ſes amys ou âmyes, elle en fit tenter le gué ou l'enforcement par des plus menus & petits mouſles, puis vint aux moyens, puis aux grands, à la mode des talus, que l'on fait, ainſi que Rabelais ordonna les murailles de Paris imprenables; & puis, par tels eſſais les uns après les autres, s'accouſtuma ſi bien à tous, que les plus grands ne luy faiſoient la peur que les petits auparavant faiſoient ſi grande.

Une grande Princeſſe eſtrangere que j'ay connue, laquelle l'avoit ſi petit & eſtroit, qu'elle ayma mieux n'en taſter jamais, que de ſe faire inciſer, comme les médecins le conſeilloient. Grande vertu certes de continence, & rare!

D'autres en ont les labies longues & pendantes plus qu'une creſte de cocq d'Inde, quand il eſt en colere; comme j'ay ouy-dire que pluſieurs Dames ont, non-ſeulement elles, mais auſſi les filles.

J'ay ouy faire ce conte à feu Monſieur de Randan, qu'une fois eſtants de bons compagnons à la Cour enſemble, comme Monſieur de Nemours, Monſieur le Vidame de Chartres, Monſieur le Comte de la Roche (a), Meſſieurs de Montpezat, Givry, Genlis, & autres, ne ſçachant que faire, allerent voir piſſer les filles un jour; cela s'entend cachés en-bas, & elles en-haut. Il y en eut une

(a) De la Rochefoucault.

qui piſſa contre terre : je ne la nomme point : & d'autant que le plancher eſtoit de tables, elle avoit ſes landilles ſi grandes, qu'elles paſſerent par la fente des tables ſi avant, qu'elle en monſtra la longueur d'un doigt, ſi que Monſieur de Randan, par cas, ayant un baſton qu'il avoit pris à un de ſes laquais, où il y avoit un fichon, & perça ſi dextrement ſes landilles, & les couſit ſi bien contre la table, que la fille, ſentant la piqûre, tout-à-coup s'éleva ſi fort, qu'elle les aſſerta toutes, & de deux parts qu'elle en avoit, en fit quatre, & leſdites landilles en demeurerent découpées en mode de barbe d'eſcreviſſe ; dont pourtant la fille s'en trouva très-mal, & la maiſtreſſe en fut fort en colere.

Monſieur de Randan & la compagnie en firent le conte au Roy Henry (a), qui eſtoit bon compagnon, qui en rit pour ſa part ſon ſaoul, & en appaiſa le tout envers la Reyne, ſans en rien déguiſer.

Ces grandes landilles ſont cauſe qu'une fois j'en demanday la raiſon à un médecin excellent, qui me dit, que quand les filles & femmes eſtoient en ruth, elles les touchoient, manioient, viroyent, contournoient, allongeoient & tiroient ſi ſouvent, qu'eſtant enſemble s'entredonnoient mieux de plaiſir.

(a) Henri II.

Telles filles & femmes ſetoient bonnes en Perſe, non en Turquie, d'autant qu'en Perſe leur nature reſſemble de je ne ſçay quoy le membre viril, diſoit-il : au contraire, en Turquie, les femmes ne le ſont jamais ; & pour ce les Perſes les appellent hérétiques, pour n'eſtre circoncíſes, d'autant que leur cas, diſent-ils, n'a nulle forme, & ne prennent plaiſir de les regarder comme les Chreſtiens. Voilà ce qu'en diſent ceux qui ont voyagé en Levant.

Telles femmes & filles, diſoit ce médecin, ſont fort ſubjettes à faire la fricarelle, *Donna con Donna.*

J'ay ouy parler d'une très-belle Dame, & des plus qui ait eſté en la Cour, qui ne les a ſi longues ; car elles luy ſont accourcies par un mal que ſon mary luy donna, voire qu'elle n'a de levre que d'un coſté, pour avoir eſté tout mangée de chancres ; ſi bien qu'elle peut dire, ſon cas eſtropié & demy-demembré ; & néantmoins cette Dame a eſté fort recherchée de pluſieurs ; meſme elle a eſté la moitié d'un Grand quelquefois dans ſon lit.

Un Grand diſoit à la Cour un jour, qu'il voudroit que ſa femme reſſemblaſt celle-là, & qu'elle n'euſt qu'à demy, tant elle en avoit trop.

J'ay auſſi bien ouy parler d'une autre bien plus grande qu'elle cent fois, qui avoit un boyau qui luy pendilloit long d'un grand doigt au-dehors de

la nature, & diſoit-on pour n'avoir eſté bien ſervie en une de ſes couches par ſa ſage-femme; ce qui arrive ſouvent aux filles & femmes qui ont fait des couches à la dérobade, ou par accident ſe ſont gaſtées ou grévées : comme une des belles jeunes Dames de par le monde que j'ay connue, qui eſtant veufve, ne ſe voulut jamais remarier, pour eſtre deſcouverte d'un ſecond mary, qui l'en euſt peu priſée, & poſſible maltraitée.

Cette grande que je viens de dire, nonobſtant ſon accident, enfantoit auſſi aiſément comme ſi elle euſt piſſé; car on diſoit ſa nature très-ample : & ſi pourtant elle a eſté bien aymée & bien ſervie à couvert; mais mal aiſément le laiſſoit-elle voir-là.

Auſſi volontiers, quand une belle & honneſte femme, qui ſe met à l'amour & à la privauté, ſi elle ne vous permet de voir ou taſter cela, dites hardiment qu'elle a quelque tare, & que la veuë & le toucher n'approuvera guere; ainſi que je tiens d'un honneſte femme : car s'il n'y en a point, & qu'il ſoit beau, (comme certes il y en a de plaiſantes à voir & manier), elle eſt auſſi curieuſe & contente d'en faire le monſtre, & en preſter l'attouchement, que de quelqu'autre de ſes beautez qu'elle ait : autant pour ſon honneur, & n'eſtre ſoupçonnée de quelque défaut & laideur en cet endroit, que pour le plaiſir qu'elle y prend elle-

meſme à le contempler & mirer, & ſur-tout auſſi pour accroiſtre la paſſion & tentation davantage à ſon amant.

De plus, les mains & les yeux ne ſont pas membres virils, pour rendre les femme putains & leurs marys cocus; encore qu'après la bouche, ils aydent à faire des grandes approches pour gagner la place.

D'autres femmes y a-t-il, qui ont la bouche de-là ſi paſle, que l'on diroit qu'elles y ont la fievre : & telles reſſemblent aucuns yvrognes, leſquels encore qu'ils boivent plus de vin qu'une truye de lait, ils ſont paſles comme treſpaſſez; auſſi les appelle-t-on traiſtres au vin, non pas ceux qui ſont rubiconds : ainſi telles par ce coſté-là, on les peut dire traiſtreſſes à Vénus, ſi ce n'eſt que l'on dit *paſle putain, & rouge paillard.* Tant y a que cette partie ainſi paſle & tranſie n'eſt point plaiſante à voir, & n'a garde de reſſembler à celle d'une des plus belles Dames que l'on en voye, & qui tient grand rang, laquelle j'ay veu, qu'on diſoit qu'elle portoit les trois belles couleurs ordinairement enſemble, qui eſtoient incarnat, blanc & noir : car cette bouche de-là eſtoit coulourée & vermeille comme corail; le poil d'alentour gentiment friſonné, & noir comme ébeine; auſſi le faut-il, c'eſt l'une des beautez : la peau eſtoit blanche

comme albaſtre, qui eſtoit ombragée de ce poil noir. Cette veuë eſt belle de celle-là, & non des autres que je viens de dire.

D'autres y en a-t-il qui ſont ſi bas ennaturées & fendues juſques au cul : meſme les petites femmes, que l'on devroit faire ſcrupule de les toucher, pour beaucoup d'ordes & ſalles raiſons que je n'oſerois dire ; car on diroit que les deux rivieres s'aſſemblant & touchant quaſi enſemble, il eſt en danger de laiſſer l'une, & naviger à l'autre ; ce qui eſt par trop vilain.

J'ay ouy conter à Madame de Fontaine-Chanlandry, dite la belle Torcy, que la Reyne Eléonor, ſa maiſtreſſe, eſtant habillée & veſtue, paroiſſoit une très-belle Princeſſe, comme il y a encore pluſieurs qui l'ont veuë telle en noſtre Cour, & de belle & riche taille ; mais eſtant deshabillée, elle paroiſſoit du corps une géante, tant elle l'avoit long & grand ; mais tirant en-bas, elle paroiſſoit une naine, tant elle avoit les cuiſſes & les jambes courtes avec le reſte.

D'une autre grande Dame ay-je ouy parler, qui eſtoit bien au contraire ; car par le corps, elle ſe monſtroit une naine, tant elle l'avoit court & petit, & du reſte en bas une géante ou coloſſe, tant elle avoit les cuiſſes & jambes grandes, hautes & fendues, & pourtant bien proportionnées & charnues,

ſi

ſi qu'elle en couvroit ſon homme ſous elle, mais qu'il fuſt petit, fort-aiſément, comme une tiraſſe de chien couchant.

Il y a force marys & amys, parmy nos Chreſtiens, qui voulant en tout différer des Turcs, ne prennent plaiſir de regarder le cas des Dames; d'autant, diſent-ils, comme je viens de dire, qu'ils n'ont nulle forme : nos Chreſtiens, au contraire, qui en ont, diſent-ils, de grands contentements à les contempler fort, & ſe délecter en telles viſions; & non-ſeulement ſe plaiſent à les voir, mais à les baiſer, comme beaucoup de Dames l'ont dit & deſcouvert à leurs amans, ainſi que dit une Dame Eſpagnolle à ſon ſerviteur, qui la ſaluant un jour, luy dit : *Bezo las manos y los pies, Segnora* (a). Elle luy dit : *Segnor* (b), *en el medio eſta la mejor ſtation.* Comme voulant dire qu'il pouvoit baiſer le mitant auſſi-bien que les pieds & mains : & pour ce, diſent aucunes Dames, que leurs marys & ſerviteurs y prennent quelque délicareſſe & plaiſir, & en ardent davantage, ainſi que j'ay ouy-dire d'un très-grand Prince, fils d'un très-grand Roy de par le monde, qui avoit pour maiſtreſſe

(a) C'eſt-à-dire; *Madame, je vous baiſe les mains & les pieds.*

(b) C'eſt-à-dire; *Monſieur, la ſtation du milieu eſt bien meilleure.*

une très-grande Princeſſe. Jamais il ne la touchoit, qu'il ne luy viſt cela, & ne le baiſaſt pluſieurs fois. Ce fut par la perſuaſion d'une très-grande Dame favorite du Roy, qu'il le fit; laquelle, tous trois un jour eſtant enſemble, ainſi que ce Prince muguetoit ſa Dame, luy demanda, *s'il n'avoit jamais veu cette belle partie dont il jouiſſoit?* Il reſpondit que non: elle luy dit: *Vous n'avez donc rien fait, & ne ſçavez ce que vous aymez; voſtre plaiſir eſt imparfait, & il faut que vous le voyez.* Par-quoy, ainſi qu'il s'en voulut eſſayer, & qu'elle en faiſoit de la reveſche, l'autre vint par-derriere, la prit & renverſa ſur un lit, & la tint tousjours juſques à ce que le Prince l'euſt contemplé à ſon aiſe, & baiſé ſon ſaoul, tant il le trouvoit beau & gentil; & pour ce, continua tousjours.

D'autres y a-t-il qui ont leurs cuiſſes ſi mal proportionnées, advenantes, & mal faites en olive, qu'elles ne méritent d'eſtre regardées & conſidérées, comme de leurs jambes, qui en ſont de meſme, dont aucunes ſont ſi groſſes, qu'on en diroit le gras eſtre le ventre d'une couille qui eſt pleine.

D'aurres les ont ſi greſles & menues, & ſi heronnieres, qu'on les prendroit pluſtoſt pour des fluſtes que pour des cuiſſes & jambes: je vous laiſſe à penſer que peut eſtre le reſte.

Elles ne reſſemblent pas une belle & honneſte Dame, dont j'ay ouy parler, laquelle eſtant en bon point, & non trop en extrémité, (car en toutes choſes il faut un *medium*,) après avoir donné à coucher à ſon amy, elle luy demanda le lendemain au matin comment il s'en trouvoit? Il luy reſpondit, que très-bien, & que ſa bonne & graſſe chair luy avoit fait grand bien. *Pour le moins*, dit-elle, *avez-vous couru la poſte, ſans emprunter de couſſinet.*

D'autres Dames y a-t-il, qui ont tant d'autres vices cachés, ainſi que j'en ay ouy parler d'une, qui eſtoit Dame de réputation, qui faiſoit ſes affaires fécales par le devant; & de ce que j'en demanday la raiſon à un médecin ſuffiſant, qui me dit, parce qu'elle avoit eſté percée trop jeune, & d'un homme trop fourni & robuſte: dont ce fut grand dommage; car c'eſtoit une très-belle femme & veufve, qu'un honneſte Gentilhomme que je ſçay, la vouloit eſpouſer: mais en ſachant tel vice, la quitta ſoudain, & un autre après la prit auſſi-toſt.

J'ay ouy parler d'un galland Gentilhomme, qui avoit une des belles femmes de la Cour, & n'en faiſoit cas. Un autre, n'eſtant ſi ſcrupuleux que luy, habitant avec elle, trouva que ſon cas puoit ſi fort, qu'on ne pouvoit endurer cette ſenteur; & par ainſi, connut l'enclouëure du mary.

J'ay ouy parler d'une autre, laquelle eſtant l'une des filles d'une grande princeſſe, qui pétoit par ſon devant : des médecins m'ont dit que cela ſe pouvoit faire, à cauſe des vents & ventoſitez qui peuvent ſortir par-là, & meſme quand elles font la fricarelle.

Cette fille eſtoit avec cette princeſſe, lorſqu'elle vint à Moulins, la Cour y eſtant du temps du Roy Charles neufvieſme, qui en fut abreuvé, dont on en rioit bien.

D'autres y en a-t-il, qui ne peuvent tenir leur urine, qu'il faut qu'elles ayent tousjours la petite eſponge entre les jambes, comme j'en ay connu deux grandes, & plus que Dames, dont l'une eſtant fille, fit l'évaſion tout à trac dans la ſalle du bal du temps du Roy Charles neufvieſme, dont elle fut fort ſcandaliſée.

D'une autre grande Dame ay-je ouy parler, que quand on luy faiſoit cela, elle ſe compiſſoit à bon eſcient, ou ſur le fait, ou après comme une jument quand elle a été faillie : à telles falloit-il jeter le ſeillaud d'eau, comme à la jument, pour la faire retenir.

Tant d'autres y a-t-il qui ſont ordinairement en ſang & leurs mois, & d'autres qui ſont viciées, maléficiées, tarottées, marquetées & marquées, tant par accident de vérole de marys ou amys, que par leurs mauvaiſes habitudes & humeurs ; com-

me celles qui ont les jambes louvetines & autres fluxions & marques, que par les envies de leurs meres, eſtant enceintes d'elle, portent ſur elles, comme j'en ay ouy parler d'une qui eſt toute rouge par une moitié du corps, & l'autre non, comme un échevin de ville.

D'autres ſont ſi ſubjettes à leurs flux menſtruaux, que quaſi ordinairement leur nature flue, comme un mouton à qui on a coupé la gorge de frais, dont leurs marys ou amans ne s'en contentent gueres, pour l'aſſidue fréquentation que Vénus ordonne & deſire en ſes jeux: car ſi elles en ſont ſaines & nettes une ſemaine du mois, c'eſt tout, & leur font perdre le reſte de l'année: ſi que de douze mois, ils en ont cinq ou ſix francs, voire moins, c'eſt beaucoup, à la mode de nos ſoldats de Bande, auxquels à monſtre les commiſſaires & tréſoriers font perdre de douze mois de l'an plus de quatre, en leur faiſant monter les mois juſques à quarante & cinquante jours, ſi que les douze mois de l'an ne leur reviennent pas à huit. Ainſi s'en trouvent les marys & amans, qui telles femmes ont & ſervent; ſi ce n'eſt que du tout pour aſſoupir leur paillardiſe, ſe veuillent ſouiller vilainement ſans aucun reſpect d'immondicité: & leurs enfans qui en ſortent, s'en trouvent mal, & s'en reſſentent.

Si j'en voulois raconter d'autres, je n'aurois

jamais fait, & auſſi que les diſcours en ſeroient trop ſallauds & deſplaiſans : & ce que j'en dis & dirois, ce ne ſeroit des femmes petites & communes, mais des femmes moyennes & grandes Dames, qui de leurs viſages beaux font mourir le monde, & point le couvert.

Si feray-je encore ce petit conte, qui eſt plaiſant, d'un Gentilhomme, qu'il me fit, qui eſt, qu'en couchant avec une belle Dame, & d'étoffe, & en luy feſant ſa beſongne, il luy trouva en cette partie quelques poils ſi piquans & aigus, qu'avec toutes les incommoditez il la peut achever, tant cela le piquoit & le ſçonnoit. Enfin, ayant fait, il voulut taſter avec ſa main : il trouva, qu'alentour de ſa motte, il y avoit une douzaine de certains fils garnis de ces poils, ſi aigus, longs, roides, & piquans, qu'ils en euſſent ſervy aux cordonniers à faire des rivets, comme de ceux de porceaux : & les voulut voir, ce que la Dame luy permit avec grande difficulté, & trouva que tels fils entournoient la piece ny plus ny moins, que vous voyez une médaille entournée de rubis & diamans, pour ſervir & mettre en enſeigne en un chapeau ou en un bonnet.

Il n'y a pas long-temps qu'en une certaine contré de Guyenne, une Damoiſelle mariée, de fort bon lieu & de bonne part, ainſi qu'elle adviſoit eſtudier ſes enfans, leur précepteur, par une cer-

taine manie ou frénéſie, ou poſſible pour rage d'amour qui luy vint ſoudain, il prit une eſpée qui eſtoit de ſon mary ſur le lit, & luy en donna ſi bien, qu'il luy perça les deux cuiſſes, & les deux labies de ſa nature de part en part, dont depuis elle en cuida mourir, ſans le ſecours du médecin & d'un bon chirurgien. Son cas pouvoit bien dire, qu'il avoit eſté en deux diverſes guerres, & attaqué fort diverſement. Je croys que la veuë après n'en eſtoit gueres plaiſante, pour eſtre ainſi balafré, & ſes aiſles ainſi briſées: je les dis aiſles, parce que les Grecs appellent ces labies, *Hymenea;* les latins les nomment *Alas;* & les François labies, levres, landrons, landilles, & autres mots: mais je trouve qu'a bon droit les latins les appellent aiſles; car il n'y a animal, ny oiſeau, ſoit-il faucon, niais, ny ſot comme celuy de nos fillaudes, ſoit-il de paſſage, ou à gard, ou bien dreſſé, de nos femmes mariées & veufves, qui aille mieux, ny ait l'aiſle ſi vîte.

Je le puis auſſi appeller animal, avec Rabelais, d'autant qu'il ſe meut de ſoy-meſme; & ſoit à le toucher, ou à le voir, on le ſent & voit ſe mouvoir de ſoy, & remuer de luy-meſme, quand il eſt en apperit.

D'autres, de peur de rumes & catarre, ſe coiffent dans le lit de couvre-chefs alentour de la teſte plus que ſorcieres: au partir de-là, bien habillées, elles

ſont affetées comme poupines, & d'autres fardées & peintrées comme images belles au jour, & la nuit dépeintes & très-belles.

Il faudroit viſiter telles Dames avant les aymer, eſpouſer, & en jouir, ainſi que faiſoit Octave Céſar; car avec ſes amys, il faiſoit deſpouiller aucunes grandes Dames & Matrones Romaines, voire des vierges meures d'âge, & les viſitoit d'un bout à autre, comme ſi ce fuſſent eſclaves vendues, par un certain macquignon en faiſant trafic, nommé Torane; & ſelon qu'il les trouvoit à ſon gré & ſon point, ny tarées, il en jouiſſoit.

De meſme en font les Turcs en leur Bazeſtan en Conſtantinople, & autres grandes villes, quand ils achettent des eſclaves de l'un & l'autre ſexe.

Or, je n'en parleray plus; encore je penſe en avoir trop dit: & voilà comme nous ſommes bien trompez en beaucoup de veuës, que nous penſons & croyons très-belles. Mais ſi nous y ſommes en aucunes Dames deceus, nous y ſommes autant édifiés & ſatisfairs en aucunes autres, leſquelles ſont ſi belles, ſi nettes, ſi ſaines, propres, fraiſches, caillées, ſi amiables, & en bon poinr, bref, ſi parfaites & accomplies en toutes parties du corps, qu'après elles toutes veuës mondaines ſont chétives, & vaines; donr il y a des hommes qui, en telles contemplations, s'y perdent tellement, qu'ils ne

ſongent qu'aux actions, auſſi-bien ſouvent telles Dames ſe plaiſent à ſe monſtrer ſans nulle difficulté, pour ne ſe ſentir tachées d'aucunes macules, pour nous faire plus entrer en tentation & concupiſcence.

Nous eſtant un jour au ſiege de la Rochelle, le pauvre feu Monſieur de Guiſe, qui me faiſoit l'honneur de m'aymer, s'en vint me monſtrer des tablettes qu'il venoit de prendre à Monſieur frere du Roy, notre Général, dans la poche de ſes chauſſes, & me dit : *Monſieur me vint faire un deſplaiſir, & la guerre pour l'amour d'une Dame; mais je veux avoir ma revanche : voyez ce que j'ay mis dedans, & liſez ;* me donnant les tablettes. Je vis eſcris de ſa main ces quatre vers qu'il venoit de faire, mais le mot de f. y eſtoit tout à trac.

Si vous ne m'avez connue,
Il n'a pas tenu à moi ;
Car vous m'avez bien veu nue,
Et vous ai montré de quoy.

Puis me nommant la Dame, où pour mieux dire fille, de laquelle je me doutois, pourtant je luy dis que je m'eſtonnois fort, qu'il ne l'euſt touchée & connu, d'autant que les approches en avoient eſté grandes, & que le bruit en eſtoit commun ; mais il m'aſſeura que non, & que ce n'avoit eſté que ſa faute. Je luy repliquay : *il falloit*

donc, Monſieur, ou qu'alors il fuſt ſi las & recreu d'ailleurs, qu'il n'y peuſt fournir, ou qu'il fuſt ſi ravy en contemplation de cette beauté nue, qu'il ne ſe ſouciaſt de l'action. Poſſible, me reſpondit ce Prince, *qu'il ſe pourroit faire ; mais tant y a que ce coup il y faillit, & je luy en fais la guerre. Je luy vais remettre ſes tablettes dans ſa poche, qu'il viſitera ſelon ſa couſtume, & il lira ce qu'il y faut ; & après, me voilà vangé.* Ce qu'il fit, & ne fut après ſans en tire tous deux à bon eſcient, & s'en faire la guerre plaiſamment ; car pour lors, c'eſtoit une amitié & privauté entr'eux deux, bien depuis eſtrangement changée.

Une Dame de par le monde, ou pluſtoſt fille, eſtant fort aymée & privée d'une grande Princeſſe, eſtoit dans le lit ſe rafraichiſſant, comme c'eſtoit ſa couſtume ; il vint un Gentilhomme la voir, qui pour elle bruſloit d'amour, mais il n'en avoit autre choſe. Cette Dame fille eſtant aymée & privée de ſa maiſtreſſe, s'approchant d'elle tout bellement ſans faire ſemblant de rien, tout-à-coup vint à tiret toute la couverture de deſſus elle, ſi bien que le Gentilhomme, point pareſſeux de ſes yeux, aucunement les jetta auſſi-toſt deſſus, qui vit, à ce que depuis il m'a fait le conte, la plus belle choſe qu'il vit ny ne verra jamais, qui eſtoit ce beau corps nud, & ſes belles parties, & cette blanche, polie & belle charnure, qu'il penſa voir les beau-

tez du Paradis. Mais cela ne dura gueres; car tout auſſi-toſt, la couverture fut tournée prendre par la Dame, la fille en eſtant partie, de-là, & de bonheur. Cette belle Dame, tant plus elle ſe remuoit à reprendre la couverture, tant plus elle ſe faiſoit paroiſtre; ce qui n'endommageoit nullement la veuë & le plaiſir du Gentilhomme, qui autrement ne s'empreſſoit à la recouvrir; bien ſot fuſt-il eſté: pourtant, tellement quellement elle recouvra ſa couverture, & ſe remit, en courouçant aſſez doucement contre la fille, & luy diſant qu'elle le payeroit. La Demoiſelle luy dit, qui eſtoit un peu à l'eſcart: *Madame, vous m'en aviez fait une; pardonnez-moy ſi je vous l'ay rendue*: & paſſant la porte, s'en alla; mais l'accord fut fait auſſi-toſt.

Cependant le Gentilhomme ſe trouva ſi bien de telle veuë, & en telle extaſſe de plaiſir & contentement, que je luy ay ouy dire cent fois, qu'il n'en vouloit d'autre en ſa vie, que de vivre au ſonger ordinaire de cette contemplation; certes, il avoit raiſon: car ſelon la monſtre de ſon beau viſage, le nompareil, & ſa belle gorge, dont elle a tant repeu le monde, pouvoit aſſez monſtrer que deſſous il y avoit de caché de plus exquis; & me diſoit qu'entre telles beautez, que c'eſtoit la Dame la mieux flanquée, & la plus haute qu'il euſt jamais veuë: auſſi le pouvoit-elle eſtre; car elle eſtoit de très-riche taille; meſme entre les beautez il

faut qu'elle le ſoit, ny plus ny moins qu'une forteresſe de frontiere.

Après que ce Gentilhomme m'euſt tout conté, je ne luy peu dire que : *Vivez donc, vivez donc, mon grand amy, avec cette contemplation divine, & cette beauté, que jamais ne puiſſiez mieux mourir; & moy au moins, avant mourir, puis-je ayoir une telle veuë!*

Le Gentilhomme en eut pour jamais cette obligation à la Damoiſelle; & tousjours depuis l'honora, & l'ayma de tout ſon cœur. Auſſi luy eſtoit-il ſerviteur fort; mais il ne l'eſpouſa; car un autre, plus riche que luy, la luy embla, ainſi qu'eſt la couſtume à toutes de courir aux biens.

Telles veuës ſont belles & agréables; mais il ſe faut donner garde qu'elles ne nuiſent, comme celle de la belle Diane nue au pauvre Actéon, ou bien une que je vais vous dire.

Un Roy le par le monde ayma fort en ſon temps une bien belle & grande dame veufve, ſi bien qu'on l'en tenoit charmé; car peu il ſe ſouvenoit des autres, voire de ſa femme, ſi-non que par intervalle; car cette belle Dame emportoit tousjours les plus belles fleurs de ſon jardin, & qui faſchoit fort la Reyne; car elle ſe ſentoit auſſi agréable que ſerviable, & digne d'avoir d'auſſi friands morceaux, dont elle s'en esbahiſſoit fort, de quoy en ayant fait ſa complainte à une ſienne grande Dame favorite,

elle complota avec elle d'adviſer, s'il y avoit tant de quoy, meſme eſpier par un trou le jeu que joüeroit ſon mary & ſa Dame : par quoy elle adviſa de faire pluſieurs trous au-deſſus de la chambre de ladite Dame, pour voir le tour, & la vie qu'ils demenoyent tous deux enſemble : dont ſe mirent en tel ſpectacle; mais elles n'y virent rien que très-beau; car elles apperceurent une femme très-belle, blanche, délicate, & très-fraiſche, moitié en chemiſe, & moitié nue, faire des careſſes à ſon amant, des mignarderies, des folaſtreries bien grandes, & ſon amant, luy rendre la pareille; de ſorte qu'ils ſortoient du lit tout en chemiſe, ſe couchoient, & s'esbatoient ſur le tapis velu qui eſtoit auprès du lit, afin d'éviter la chaleur du lit, & pour mieux en prendre le frais; car c'eſtoit aux grandes chaleurs.

Ainſi que j'ay connu auſſi un très-grand Prince, qui prenoit de meſme ſon déduit avec ſa femme, qui eſtoit la plus belle Dame du monde, afin d'éviter le chaud que produiſoient les grandes chaleurs de l'eſté, ainſi que luy-meſme diſoit.

Cette Princeſſe donc, ayant veu le tout, de deſpit ſe mit à pleurer, gémir, ſoupiter & s'attriſtèr, luy ſemblant & auſſi le diſant, que ſon mary ne luy rendoit le ſemblable, & ne faiſoit les folies qu'elle luy avoit veu faire avec l'autre.

L'autre Dame qui l'accompagnoit, ſe mit à la

conſoler, & luy remonſtrer pourquoy elle s'attriſtoit ainſi; ou bien, puiſqu'elle avoit eſté ſi curieuſe de voir telles choſes, qu'il n'en falloit pas eſpérer de moins.

La Princeſſe ne reſpondit autre choſe, ſi-non : *Hélas, ouy! j'ay voulu voir des choſes que je ne devois avoir voulu voir, puiſque la veuë m'en fait mal.*

Toutesfois, après s'eſtre conſolée & réſolue, elle ne s'en ſoucia plus; & le plus qu'elle peut, continua ce paſſe-temps de veuë, & le convertit en riſée, & poſſible en autre choſe.

J'ay ouy parler d'une grande Dame, de par le monde, mais grandiſſime, qui, ne ſe contentant de laſciveté naturelle, car elle eſtoit grande putain, eſtant marié & veufve, auſſi eſtoit-elle très-belle : pour la provoquer & exciter davantage, faiſoit deſpouiller ſes Dames & filles, je dis les plus belles, & ſe délectoit fort à les voir, & puis elle les battoit du plat de la main ſur les feſſes, avec de grandes clacquades & blamuſes aſſez rudes, & les filles, qui avoient délinqué en quelque choſe, avec de bonnes verges : & alors ſon contentement eſtoit de les voir remuër, & faire les mouvements & tordions de leurs corps & feſſes, leſquels, ſelon les coups qu'elles recevoient, en monſtroient de bien eſtranges & plaiſants.

Aucunes-fois, ſans les deſpouiller, les faiſoit

trouſſer en robbe, (car pour lors elles ne portoient point de calleçons), & les clacquetoit & foüettoit ſur les feſſes, ſelon le ſujet qu'elles luy donnoient, ou pour les faire rire ou pleurer : & ſur ces viſions & contemplations, y aiguiſoit ſi bien ſes appetits, qu'après elle les alloit paſſer bien ſouvent à bon eſcient avec quelque bon galland homme, bien fort & robuſte.

Quelle humeur de femme! Si bien qu'on dit, qu'ayant une fois veu par la feneſtre de ſon chaſteau, qui viſoit ſur la ruë, un grand cordonnier, eſtrangement proportionné, piſſer contre la muraille dudit chaſteau, elle eut envie d'une ſi belle & grande proportion; & de peur de gaſter ſon fruit par ſon envie, elle luy manda par un page de la venir trouver en une allée ſecrette de ſon parc, où elle s'eſtoit retirée, & là ſe proſtitua à luy, à condition qu'elle en engroſſaſt. Voilà ce que ſervoit la veuë à cette Dame.

Et de plus, j'ay ouy dire qu'outre ſes femmes & ſes filles qui eſtoient à ſa ſuite, les eſtrangeres qui la venoient voir, dans les deux ou trois jours, ou toutes les fois qu'elles y venoient, elle les apprivoiſoit auſſi-toſt au jeu, faiſant monſtrer aux ſiennes premiérement le chemin, & aller devant elles, & les autres après; ſi bien qu'elles eſtoient eſtonnées de ce jeu les unes & les autres. Vrayment, voilà un plaiſant exercice.

J'ay ouy parler d'un Grand, qui prenoit ainſi plaiſir à voir ſa femme nue ou habillée, & la foüetter de clacquades, & la voir manier de ſon corps.

J'ay ouy dire à une grande Dame, qu'eſtant fille, ſa mere la foüettoit tous les deux jours quatre fois, non pour avoir forfait, mais parce qu'elle penſoit qu'elle prenoit plaiſir à la voir remüer ainſi les feſſes & le corps, pour aurant en prendre d'appetit ailleurs: & tant plus elle alla ſur l'âge de quatorze ans, elle perſiſta & s'y acharna de telle façon, qu'à meſure qu'elle l'accoſtoit, elle la contemploit encore plus.

J'ay ouy dire pis d'un très-grand Seigneur & Prince, il y a plus de quatre-vingt ans, qu'avant qu'aller habiter avec ſa femme, ſe faiſoit foüetter, ne pouvant ſe mouvoir, ny relever ſa nature baiſſante, ſans ce ſot remede. Je deſirerois volontiers qu'un médecin excellent m'en diſt la raiſon.

Ce grand perſonnage Pie (a) de la Miranda, raconte (b) avoir veu un certain galland en ſon temps, qui, d'autant plus qu'on l'eſtrilloit à grandes ſinglades d'eſtrivieres, c'eſtoit lors qu'il eſtoit le plus enragé pour les femmes; & n'eſtoit jamais ſi vaillant après elles, s'il n'eſtoit ainſi eſtrillé. Voilà de terribles humeurs de perſonnes!

(a) Pic de la Mirandole.

(b) Dans le Livre III. de ſon Traité *contre l'Aſtrologie judiciaire*.

Encore

Encore celle de la veuë des autres eſt plus agréable que la derniere.

Moy, eſtant à Milan un jour, on me fit un conte de bonne part, que Monſieur le Marquis de Peſcaire, dernier mort, Vice-Roy de Sicile, devint grandement amoureux d'une fort belle Dame; ſi-bien qu'un matin, penſant que ſon mary fuſt allé dehors, l'alla viſiter, qui la trouva encore au lit, & en deviſant avec elle, n'en obtint rien que la voir & la contempler à ſon aiſe, ſous le linge, & la toucher avec la main.

Sur ces entrefaites, ſurvint le mary, qui n'eſtoit du qualibre du Marquis en rien, & les ſurprit de telle ſorte, que le Marquis n'eut loiſir de retirer ſon gant, qui s'eſtoit perdu, je ne ſçay comment, parmy les draps, comme il arrive ſouvent. Puis, luy ayant dit quelques mots, il ſortit de la chambre, conduit pourtant du Gentilhomme, qui, après eſtre retourné, par cas fortuit, retrouva le gant du Marquis perdu dans les draps, dont la Dame ne s'en eſtoit point apperceue. Il le prit & le ſerra; & puis faiſant la mine froide à ſa femme, demeura long temps ſans coucher avec elle, ny la toucher: par quoy un jour elle ſeule dans ſa chambre, mettant la main à la plume, ſe mit à faire ce quadrain:

Vigna era, vigna ſon,
Era podata, or più non ſon;

E non sò per qual ragion
Non mi poda il mio patron.

Et puis elle laiſſa ce quadrain écrit ſur la table. Le mary vint, qui vit ces vers ſur la table, prend la plume, & fait reſponſe :

Vigna eri, vigna ſei,
Eri podata, or più non ſei,
Per lo Graffio del leon,
Non ti poda il tuo patron.

Et puis, les laiſſa auſſi ſur la table. Le tout fut apporté au Marquis qui fit reſponſe.

A la vigna, che voi dite,
Io fui, e qui reſtai,
Alzai il pampano, guardai la vite;
Mà (ſi dio m'ajuti) non toccai.

Cela fut rapporté au mary, qui, ſe contentant d'une ſi honorable reſponſe, & juſte ſatisfaction, reprit ſa vigne, & la cultiva auſſi bien que devant; & jamais mary & femme ne furent mieux.

Je m'en vais les traduire en françois, afin que chacun l'entende.

Je ſuis eſté une belle vigne, & le ſuis encore.
Je ſuis eſté d'autresfois très-bien cultivée:
A cette heure, je ne le ſuis point; & ſi ne ſcay
Pourquoi mon patron ne me cultive plus.

RESPONSE.

Ouy, vous avez eſté vigne telle, & l'eſtes encor,
Et d'autresfois bien cultivée, à cette heure non plus,
Pour l'amour de la griffe du lion,
Votre mary ne vous cultive plus.

RESPONSE DU MARQUIS.

A la vigne, que vous autres dites,
Je ſuis eſté certes, & y reſtay un peu :
J'en hauſſay le pampre, & en regarday le raiſin ;
Mais Dieu ne me puiſſe aider, ſi jamais j'y ai touché.

Par cette griffe du lion, il veut dire le gant qu'il avoit trouvé eſgaré entre les linceuls.

Voilà encore un bon mary qui ne s'ombragea pas trop, & ſe deſpouillant de ſoupçon, pardonna ainſi à ſa femme : & certes il y a des dames, leſquelles ſe plaiſent tant en elles-meſmes, qu'elles ſe contemplent & ſe regardent toutes nues, de ſorte qu'elles ſe raviſſent, ſe voyant ſi belles, comme Narciſſus. Que pouvons-nous donc faire, les voyans & arregardans ?

Mariane, femme d'Hérode, belle & honneſte Dame, ſon mary voulant un jour coucher avec elle en plein midy, & voir à plein ce qu'elle portoit, luy refuſa à plat, ce dit Joſephe.

Il n'uſa pas de puiſſance de mary, comme un grand Seigneur que j'ay connu, à l'endroit de ſa

femme, q' eſtoit des belles, qui l'aſſaillit ainſi en plein jour, & la mit toute nue, elle le deſniant fort. Après, il luy renvoya ſes femmes pour l'habiller, qui la trouverent toute honteuſe & eſpleurée.

D'autres Dames y a-t-il, leſquelles, à deſſein, ne font pas grand ſcrupule de faire à pleine veuë la monſtre de leur beauté, & ſe deſcouvrir nues, afin de mieux encapricier & marteller leurs ſerviteurs, & les mieux attirer à elles; mais ne veulent permettre nullement la touche précieuſe, au moins aucunes, pour quelque temps: car ne ſe voulant arreſter en ſi beau chemin, paſſent plus outre, comme j'en ay ouy parler de pluſieurs, qui ont ainſi long-temps entretenu leurs ſerviteurs de ſi beaux aſpects.

Bien-heureux ſont ceux qui s'y arreſtent avec patience, ſans ſe perdre par trop en tentation: & faut que celuy ſoit bien enchanté de vertu, qui, en voyant une belle femme, ne ſe gaſte point les yeux; ainſi que diſoit Alexandre quelquesfois à ſes amis, que les filles des Perſes faiſoient grand mal aux yeux de ceux qui les regardoient: & pour ce, tenant les filles du Roy Darius priſonnieres, jamais ne les ſaluoit qu'avec les yeux baiſſez, & encore le moins qu'il pouvoit, de peur qu'il avoit d'eſtre ſurpris de leur excellente beauté.

Ce n'eſt pas dès-lors ſeulement, mais d'aujourd'hui, qu'entre toutes les femmes d'Orient, les Perſiennes ont le los & le prix d'eſtre les plus belles & accomplies en proportion de leurs corps & beauté naturelle, gentilles, propres en leurs habits & chauſſures, & meſmement ſur toutes celles de l'ancienne & royale ville de Seiras, (a) leſquelles ſont tellement louées en leurs beautez, blancheurs & plaiſantes civilitez & bonne grace, que les Mores, par un ancien & commun proverbe, diſent que leur prophete Mahomet ne voulut jamais aller à Seiras, de crainte que s'il y euſt veu une fois ces belles femmes, jamais après ſa mort ſon ame ne fuſt entrée en Paradis. Ceux qui y ont eſté & en ont eſcrit, le diſent ainſi; en quoy on notera l'hypocrite contenance de ce bon maraud & rompu prophete; comme s'il ne ſe trouvoit pas eſcrit, ce dit Belon, en un livre arabe, intitulé: *des bonnes couſtumes de Mahomet*, le louant de ſes forces corporelles, qui ſe vantoit de pratiquer & repaſſer ſes onze femmes en une même heure l'une après l'autre. Au diable ſoit le maraud; n'en parlons plus: quand tout eſt dit, je ſuis bien à loiſir d'en parler.

J'ai veu faire cette queſtion ſur ce trait d'Alexandre, que je viens de dire, & de Scipion l'Afri-

(a) Schiras.

cain, lequel des deux acquit plus grande loüange de continence?

Alexandre ſe défiant des forces de ſa chaſteté, ne voulut point voir ces belles Dames Perſiennes: Scipion, après la priſe de Carthage la neufve, vit cette belle fille Eſpagnolle que ſes ſoldats luy amenerent, & luy offrirent pour la part de ſon butin, laquelle eſtoit ſi excellente en beauté, & en ſi bel âge de priſe, que par-tout où elle paſſoit, elle animoit & attiroit les yeux de tous à la regarder, & Scipion meſme, lequel l'ayant regardée & ſaluée fort courtoiſement, s'enquit de quelle ville d'Eſpagne elle eſtoit, & de ſes parents. Il luy fut dit, entr'autres choſes, qu'elle eſtoit accordée à un jeune homme, nommé Allucius, Prince des Celtibériens, à qui il la rendit, & à ſes pere & mere, ſans la toucher, dont il obligea la Dame, les parents & le fiancé, ſi bien qu'ils ſe rendirent depuis très-affectionnez à la République de Rome. Mais que ſçait-on, ſi dans l'ame cette belle Dame n'euſt point deſiré avoir eſté un peu percée & entamée premierement de Scipion; de luy, dis-je, qui eſtoit beau, jeune garçon, brave, vaillant, victorieux? Poſſible que ſi quelque privé ou privée des ſiennes & des ſiens luy euſt demandé en foy & conſcience, ſi elle ne l'euſt pas voulu, je laiſſe à penſer ce qu'elle euſt reſpondu, ou fait quelque petite mine appro-

chante de l'avoir deſiré : & s'il vous plaiſt, ſi ſon climat d'Eſpagne, & ſon ſoleil couchant, ne la ſçavent pas rendre, & pluſieurs autres Dames d'aujourd'huy & de cette contrée, belles & pareilles à elle, chaudes, & aſpres en cela, comme j'en ay veu quantité. Il ne faut donc point douter, ſi cette belle & honneſte fille fuſt eſté requiſe & ſollicitée de ce beau jeune homme, Scipion, qu'elle ne l'euſt pris au mot, voire ſur l'autel de ſes Dieux prophanes.

En cela ce Scipion a eſté certes loüé d'aucuns, de ce grand don de continence : d'autres il en a eſté blaſmé ; car en quoy peut monſtrer un brave & valeureux Cavalier la généroſité de ſon cœur, qu'envers une belle & honneſte Dame, ſi-non luy faire paroiſtre par effet, qu'il priſe ſa beauté, & l'ayme beaucoup, ſans luy uſer de ces reſpects, froideurs, modeſties & diſcrétions, que j'ay veu appeller ſouvent, à pluſieurs Dames & Cavaliers, pluſtoſt ſottiſes & faillement de cœur, que vertus? Non, ce n'eſt pas ce qu'une belle & honneſte Dame ayme dans ſon cœur ; mais une bonne joüiſſance, ſage, diſcrete & ſecrete.

Enfin, comme me dit un jour une honneſte Dame, liſant cette hiſtoire, c'eſtoit un ſot que Scipion, tout brave & généreux Capitaine qu'il fuſt, d'aller obliger des perſonnes à ſoy & au party romain, par un ſi ſot moyen, qu'il euſt peu faire

par un autre plus convenable; & meſme, puiſque c'eſtoit un butin de guerre, duquel en cela on doit triompher, autant ou plus que de toute autre choſe.

Le grand fondateur de ſa ville ne fit pas ainſi; quand les belles Dames Sabines furent ravies, à l'endroit de celle qu'il eut pour ſa part, & en fit à ſon bon plaiſir, ſans aucun reſpect, dont elle s'en trouva bien, & ne s'en ſoucia gueres, ny elle, ny ſes compagnes, qui firent leur accord auſſi-toſt avec leurs marys & raviſſeurs, & ne s'en formaliſerent comme leurs peres & meres, qui en firent eſmouvoir groſſe guerre.

Il eſt vray qu'il y a gens & gens, femmes & femmes, qui ne veulent accointance de tout le monde en cette façon : & toutes ne ſont point pareilles à la femme du Roy Ortiagon, l'un des Roys Gaulois d'Aſie, qui fut belle en perfection; & ayant eſté priſe en ſa deffaite par un centenier Romain, & ſollicitée de ſon honneur, la trouvant ferme, elle qui eut horreur de ſe proſtituer à luy, eſtant une perſonne ſi vile & baſſe, il la prit par force & violence, que la fortune & adventure de guerre luy avoient données par droit d'eſclavitude, dont bien-toſt il s'en repentit, & en eut la vengeance; car elle luy ayant promis une grande rançon pour ſa liberté, & tous deux eſtant allez au lieu aſſigné pour en toucher l'argent, le fit

tuer ainſi qu'il le comptoit, & puis emporta la teſte à ſon mary, auquel ſonfeſſa véritablement que cettuy-là luy avoit violé ſa chaſteté, mais qu'elle en avoit eu ſa vengeance en cette façon: ce que ſon mary approuva & l'honora grandement, & depuis ce temps-là, dit l'hiſtoire, conſerva ſon honneur juſqu'au dernier ſoupir de ſa vie avec toute ſainteté & gravité; enfin, elle en eut ce bon morceau, fuſt qu'il vînt d'un homme de peu.

Lucrece n'en fit pas de meſme; car elle n'en taſta point, bien qu'elle fuſt ſollicitée d'un brave Roy: en quoy elle fit doublement de la ſotte (a), de ne luy complaire ſur le champ & pour un peu, & de ſe tuer.

Pour tourner à Scipion, il ne ſavoit point encore bien le train de la guerre, pour le butin & pour le pillage: car à ce que je tiens d'un grand Capitaine des noſtres, il n'eſt telle viande au monde pour cela, qu'une femme priſe en guerre, & ſe mocquoit de pluſieurs autres ſes compagnons, qui recommandoient ſur toutes choſes, aux aſſauts & ſurpriſes des villes, l'honneur des Dames, meſme aux autres lieux & rencontres: car elles ayment les hommes de guerre tousjours plus que les autres,

(a) Brantôme un peu plus haut, a traité Mahomet de *maraud & de rompu.* On le demande au lecteur: la morale de Brantôme vaut-elle mieux?

& leur violence leur en fait venir plus d'appetit ; & puis on n'y trouve rien à redire, le plaiſir leur en demeure, l'honneur des marys n'en eſt nullement honny, & puis les voilà bien gaſtez ; & qui plus eſt, ſauvent les biens & les vies de leurs marys : ainſi que fit la belle Eunoc, femme de Bogud ou Bocchus, Roy de Mauritanie, à laquelle Ceſar fit de grands biens & à ſon mary ; non tant, faut-il croire, pour avoir ſuivy ſon party, comme Juba, Roy de Bithynie, celuy de Pompée ; mais parce que c'eſtoit une belle femme, & que Ceſar en eut l'accointance & douce jouiſſance.

Tant d'autres commoditez de ces amours y a-t-il que je paſſe ; & toutesfois, ce diſoit ce grand capitaine, ſes autres grands compagnons, pareils à luy, s'amuſoient à de vieilles routines & ordonnances de guerre, veulent qu'on garde l'honneur des femmes, deſquelles il faudroit auparavant ſavoir en ſecret & en conſcience l'advis, & puis en décider : ou poſſible ſont ils du naturel de noſtre Scipion, lequel ne ſe contentant tenir de celuy du chien de l'hortolan, lequel, comme j'ay dit cy-devant, ne voulant manger des choux du jardin de ſon maiſtre, empeſche que les autres n'en mangent. Ainſi qu'il fit à l'endroit du pauvre Maſſiniſſe, lequel ayant tant de fois hazardé ſa vie pour luy, & pour le peuple Romain, tant ſué, peiné & travaillé, pour luy acquérir de gloire &

de victoire, il luy refusa & osta la belle Reyne Sophonisbe, qu'il avoit prise & choisie pour son principal & précieux butin: il la luy enleva, pour l'envoyer à Rome à vivre le reste de ses jours en misérable esclave, si Massiniſſe n'y eust remédié. Sa gloire en fust esté plus belle & plus ample, si elle y eust entrée & comparue en glorieuse & superbe Reyne, femme de Massiniſſe, & qu'on eust dit, la voyant passer: *voilà l'une des belles vestiges des conquestes de Scipion;* car la gloire certes gist bien plustost en l'apparence des choses grandes & hautes, que des basses.

Pour fin, Scipion en tout ce discours fit de grandes fautes, ou bien il estoit ennemy du tout du sexe féminin, ou du tout impuissant de le contenter: bien qu'on die, que sur ses vieux jours il se mit à faire l'amour à une des servantes de sa femme; ce qu'elle supporta fort patiemment pour des raisons qui se pourroient là-dessus alléguer.

Or, pour sortir de la digression que j'en viens de faire, & pour rentrer au plein chemin que j'avois laissé, je dis pour fin à ce discours: que rien au monde n'est si beau à voir & regarder, qu'une belle femme pompeusement habillée, ou délicatement deshabillée & couchée; mais qu'elle soit saine, nette, sans tarre & sur-os, ny malandre, comme j'ay dit.

Le Roy François disoit (a) qu'un Gentilhomme, tant simple soit-il, ne sçauroit mieux recevoir un Seigneur, tant grand soit-il, en sa maison ou chasteau, mais qu'il y appossast une belle femme saine à sa veuë, & monstrast un beau cheval, & un beau levrier : car en jettant son œil tantost sur l'un, tantost sur l'autre, & sur le tiers, il ne se sçauroit jamais fascher en cette maison ; mettant ces trois choses belles & plaisantes à voir & admirer, & en faisant cet exercice très-agréable.

La Reyne Isabelle de Castille disoit, qu'elle prenoit un très-grand plaisir à voir quatre choses : *Hombre d'armas en campo, Obisho puesto en Pontifical, linda Dama en la cama, y ladron en la horca.* C'est-à-dire : *Un homme d'armes sur les champs, un Evesque en son Pontificat, une belle Dame dans un lit, & un larron au gibet.*

J'ay ouy raconter à feu Monsieur le Cardinal de Lorraine le Grand, dernier décédé, que lorsqu'il alla à Rome vers le Pape Paul IV, pour rompre la trefve faite avec l'Empereur, il passa à Venise, où il fut très-honorablement receu. Il n'en faut point douter, puisqu'il estoit un si grand favory d'un si

(a) Ce propos de François I. est le plus violent trait de satyre qu'on puisse lancer contre lui : c'est en peu de mots l'histoire de sa vie privée.

grand Roy. Tout ce grand & magnifique Sénat alla au-devant de luy ; & paſſant par le grand canal, où toutes les feneſtres des maiſons eſtoient bordées de toutes les belles femmes de la ville, qui eſtoient là accourues, pour voir cette entrée, il y en eut un des plus grands qui l'entretenoit ſur les affaires de l'Eſtat, & luy en parloit fort ; mais ainſi qu'il jettoit fort les yeux fixement ſur ces belles Dames, il luy dit en ſon patois & langage : *Monſeigneur, je croy que vous ne m'entendez pas, & vous avez raiſon, car il y a bien plus de plaiſir & différence de voir ces belles Dames à ces feneſtres, & ſe ravir en elles, que d'ouyr parler un faſcheux vieillard comme moy ; & parlaſt-il de quelque grande conqueſte à voſtre advantage.* Monſieur le Cardinal, qui n'avoit faute d'eſprit & de mémoire, luy reſpondit de mot à mot à tout ce qu'il luy avoit dit ; laiſſant ce bon vieillard fort ſatisfait de luy, & en admirable eſtime qu'il eut de luy, qui, pour s'amuſer à la vue de ces belles Dames, n'avoit rien oublié, ny obmis de ce qu'il luy avoit dit.

Qui aura veu la Cour de nos Roys François premier & Henry deuxieſme, & autres Roys ſes enfants, advouera bien, quel qu'il ſoit, & euſt-il veu tout le monde, n'avoir rien veu jamais de ſi beau que nos Dames qui ont eſté en leur Cour, & de nos Reynes, leurs femmes, meres & ſœurs :

mais plus belles choſes encore euſt-il veu, ce dit quelqu'un, ſi le grand-pere de maiſtre Gonnin euſt vécu, qui, par ſes inventions, illuſions & ſorcelleries & enchantements, les euſt peu repréſenter deveſtues & nues, comme l'on dit qu'il fit une fois en quelque compagnie privée, que le Roy François luy commanda; car il eſtoit un homme fort expert & ſubtil en ſon art; & ſon petit-fils, que nous avons veu, n'y entendoit rien au prix de luy.

Je penſe que cette veuë ſeroit auſſi plaiſante, comme fut jadis celle des Dames Egyptiennes en Alexandrie, en l'accueil & réception de leur grand dieu Apis, au-devant duquel elles alloient en très-grande cérémonie, & levant leurs robbes, cottes & chemiſes, & les retrouſſant le plus haut qu'elles pouvoient, les jambes fort eſlargies, eſquarquillées, luy monſtroient leur cas tout-à-fait; & puis ne le revoyant plus, penſez qu'elles cuidoient l'avoir bien payé de cela: qui en voudra voir le conte, qu'il liſe Alexandre *ab Alexandro*, ou ſixieſme livre des *Jours jovials*. Je penſe que telle veuë en eſtoit bien plaiſante; car pour lors les Dames d'Alexandrie eſtoient très-belles, comme encore ſont aujourd'huy.

Si les vieilles & laides faiſoient de meſme, paſſe; car la veuë ne ſe doit jamais eſtendre que ſur le beau, & fuyr le laid tant que l'on peut.

En Suiſſe, les hommes & femmes ſont peſle-meſle aux bains & eſtuves, ſans faire aucun acte deshonneſte, & en ſont quittes en mettant un linge devant : s'il eſt bien délié, encore peut-on voir choſe qui plait ou deplaiſt, ſelon le beau ou le laid.

Avant que finir ce diſcours, je ditay encore ce mot. En quelle contemplation, tentation & recréation de veuë pouvoient entrer auſſi les jeunes Seigneurs, Chevaliers, & Gentilshommes, Plébéiens, & autres Romains, le temps paſſé, le jour que ſe célébroit la feſte de Flora à Rome, laquelle on dit avoir eſté la plus belle, la plus gentille, & la plus triomphante courtiſanne qu'oncques exerça le putaniſme dans Rome, voire ailleurs (a); & qui plus la recommandoit en cela, c'eſt qu'elle eſtoit de bonne maiſon & de grande lignée; & pour ce, telles grandes Dames de ſi grande étoffe volontiers plaiſent plus, & la rencontre en eſt plus excellente que des autres.

Auſſi cette Dame Flora eut cela de bon & de meilleur que Lays, qui s'abandonnoit à tout le monde comme une bagace, & Flora aux grands; ſi-bien que ſur le ſeuil de ſa porte, elle avoit mis cet eſcriteau : *Roys, Princes, Dictateurs*; *Con-*

(a) Fauſſetés ridicules que Brantôme a puiſées dans Ant. de Guevare. Voyez le Livre I de ſes Epitres Dorées.

ſuls, Cenſeurs, Pontifes, Queſteurs, Ambaſſadeurs, & autres grands Seigneurs, entrez; & non d'autres.

Lays ſe faiſoit toujours payer avant la main, & Flora point : diſant qu'elle faiſoit ainſi avec les grands, afin qu'ils fiſſent de meſme avec elle comme grands & illuſtres; & auſſi qu'une femme d'une grande beauté & haut lignage ſera tousjours autant eſtimée qu'elle ſe priſe : & ſi ne prenoit ſi-non ce qu'on luy donnoit; diſant que toute Dame gentille devoit faire plaiſir à ſon amoureux pour amour, & non pour avarice, d'autant que toutes choſes ont certain prix, fors l'amour.

Pour fin, en ſon temps elle fit l'amour fort gentiment, & ſe fit ſi bravement ſervir, que quand elle ſortoit de ſon logis quelquesfois pour ſe promener en ville, il y avoit aſſez à parler d'elle pour un mois, tant pour ſa beauté, ſes belles & riches parures, ſes ſuperbes façons, ſa bonne grace, que pour la grande ſuite des courtiſans & ſerviteurs, & grands Seigneurs, qui eſtoient avec elle, & qui la ſuivoient & accompagnoient comme vrais eſclaves, ce qu'elle enduroit fort patiemment : & les Ambaſſadeurs eſtrangers, quand ils s'en retournoient en leurs provinces, ſe plaiſoient plus à faire des contes de la beauté & ſingularité de la belle Flora, que de la grandeur de la république de Rome, & ſur-tout

ſur-tout de ſa grande libéralité, contre le naturel pourtant de telles Dames; mais auſſi eſtoit-elle outre le commun, puiſqu'elle eſtoit noble.

Enfin, elle mourut ſi riche & ſi opulente, que la valeur de ſon argent, meubles & joyaux, eſtoit ſuffiſante pour refaire les murs de Rome, & encore pour déſangager la République. Elle fit (a) le peuple Romain ſon héritier principal; & pour ce, luy fut dreſſé dans Rome un temple très-ſomptueux, qui de Flora fut appellé Florian.

La premiere feſte que l'Empereur Galba célébra jamais, fut celle de l'amoureuſe Flora, en laquelle eſtoit permis aux Romains & Romaines de faire toutes les desbauches, deshonneſtetez, ſalauderies & débordemens à l'envy, dont ils ſe pourroient adviſer; en ſorte que l'on eſtimoit la plus ſainte & la plus gallante, celle qui, ce jour-là, faiſoit plus de la diſſolue, & de la deshonneſte, & débordée.

Penſez qu'il n'y avoit ny fiscaigne, (que les chambrieres & eſclaves Mores danſent les dimanches à Malthe en pleine place devant le monde,) ny ſarabande, qui en approchaſt, & qu'elles n'y

(a) C'étoit bien-là une reſtitution, puiſque l'opulence de Flora provenoit de tous les dons de ces hommes ſalariés par la nation.

oublioient, ny mouvements, ny remuements laſcifs, ny geſtes paillards, ny tordions bizarres : & qui en pouvoit excogiter de plus diſſolus & débordez, tant plus gallante eſtoit la Dame ; d'autant que telle opinion eſtoit parmi les Romains, que qui alloit au temple de cette déeſſe en habit, geſte & façon plus laſcifs & paillards, auroit meſmes graces & opulents biens, que Floria avoit eus.

Vrayment voilà des belles opinions & ſolemniſation de feſte ; auſſi eſtoient-ils payens : là-deſſus ne faut douter s'ils oublioient nul genre de laſciveté, & ſi long-temps avant ces bonnes Dames eſtudioient leurs leçons, ny plus ny moins que les noſtres à apprendre un ballet ; & ſi elles eſtoient affectionnées en cela : les jeunes hommes, voire les vieux, y eſtoient bien autant empreſſez à voir & contempler telles laſcives ſimagrées. Si telles ſe pouvoient bien repreſenter parmy nous, le monde en feroit bien ſon profit en toute ſorte ; & pour eſtre à telle veuë, le monde ſe tueroit de la preſſe.

Il y a aſſez là à gloſer qui voudra ; je le laiſſe aux gallands : qu'on liſe Suetone, Pauſanias, grec, & Manilius, latin, aux livres qu'ils ont faits des Dames illuſtres, fameuſes & amoureuſes, on verra tout ; ce conte encore, & puis non plus.

Il se lit, que les Lacédémoniens allerent une fois pour mettre le siége devant Messine, à quoy les Messéniens les prévinrent; car ils sortirent d'abord sur eux les uns & les autres, tirerent & coururent à Lacédémone, pensant la surprendre & la piller, cependant qu'ils s'amuseroient devant leur ville; mais ils furent valeureusement repoussés & chassés par les femmes qui estoient demeurées: ce que sçachant les Lacédémoniens rebrousserent chemin, & tournerent vers leur ville; mais de loin ils descouvrirent toutes leurs femmes en armes, qui avoient donné la chasse, dont ils furent en allarme; mais elles se firent aussi-tost à eux connoistre, & leur raconterent leur fortune, dont ils se mirent de joye à les baiser, & carresser de telle sorte, que, perdant toute honte, & sans avoir la patience d'oster les armes, ny eux ny elles, leur firent cela bravement en mesme place qu'ils se rencontrerent, où l'on peut voir choses & autres, & ouyr un plaisant son & clicquets (a) d'armes & d'autre chose: en mémoire de quoy ils firent bastir un temple & simulacre à la déesse Vénus, qu'ils appellerent *Vénus l'armée*, au contraire de tous les autres qui la peignent toute nue. Voilà une plaisante cohabitation, & un beau sujet de peindre Vénus armée, & l'appeller ainsi!

(a) Cliquetis.

Il ſe voit ſouvent parmy les guerres, meſme aux priſes des villes par aſſauts, force ſoldats joüir des femmes, n'ayant le loiſir & la patience de ſe deſarmer, pour paſſer leur rage & appetit, tant ils ſont tentez; mais de voir le ſoldat armé habiter avec la femme armée, il s'en voit peu.

Il faut là-deſſus ſonger le plaiſir qui s'en peut enſuivre, & quel plus grand pouvoit être en ce beau myſtere, ou pour l'action, ou pour la veuë, ou pour la ſonnerie des armes. Cela giſt en l'imagination qu'on en pourroit faire, tant pour les agents que pour les arregardants, qui eſtoient-là pour lors.

Or, c'eſt aſſez; faiſons fin: j'euſſe fait ce diſcours plus ample de pluſieurs exemples; mais je craignois que, pour eſtre trop laſcif, j'en euſſe encouru mauvaiſe réputation.

Si faut-il qu'après avoir tant loüé les belles femmes, que je faſſe le conte d'un Eſpagnol, qui, voulant mal à une femme, me la dépeiguit un jour comme il falloit, & me dit: *Segnor, vicia, es como la lampada azeintunada d'igleſia, y de hechura del armario larga y deſvayada, el color y geſto como maſcara mal pintada, el tale como una campana ò mola de molino, la vita como idolo del tiempo antiquo, el andar y viſion d'una antiqua fantaſma de la noche, que tanto tuvieſſe encuentrar la de noche, como ver una mandegora. Jeſus,*

Jeſus, Dios me libre de ſu malencuentro, no ſe contenta de tener en ſu caſa por hueſped al proviſor de Obiſpo, ny ſe contenta con la demaſia a converſation del vicario ny del guardian, ny de la amiſtade antiqua del dean, ſino que agora de nuevo atomado al que pide para las animas de purgatorio, par acabar ſu negra vida. C'eſt-à-dire:

« voyez-là : elle eſt comme une lampe vieille & » toute graiſſeuſe d'huile d'égliſe : de forme & » façon : elle reſſemble une armoire grande & » vague & mal baſtye ; & ſa couleur & la grace » comme un maſque mal peint, & la taille comme » une cloche de monaſtere ou meule de moulin ; » le viſage comme d'une idole du temps paſſé ; » le regard & l'aller comme un fantoſme anti- » que qui va de nuit, de ſorte que je craindrois » autant de la rencontrer de nuit, comme de » voir une mandragore. Jeſus, Jeſus ! Dieu m'en » garde de telle rencontre ! Et ne ſe contente pas » d'avoir pour hoſte ordinaire chez ſoy le proviſor » de l'Eveſque, ny ſe contente de la demeſurée » converſation du vicaire, ny de la continue » viſite du gardien, ny de l'ancienne amitié du » doyen, ſi-non qu'à cette heure de nouveau, elle » a pris en main celui qui demande pour les » ames du purgatoire, & ce, pour achever ſa » noire vie ».

Voilà comment l'Eſpagnol, qui a ſi bien dépeint les trente beautez d'une dame, comme j'ay dit ci-deſſus en ce diſcours, quand il veut la ſçait bien déprimer.

DISCOURS TROISIEME.

Sur la Beauté de la belle Jambe, & la Vertu qu'elle a.

ENTRE pluſieurs beautez que j'ay veu loüer entre nous autres courtiſans, & autant propres à attirer à l'amour, c'eſt qu'on eſtime fort une belle jambe à une belle Dame, dont j'ay veu pluſieurs Dames en avoir gloire & ſoin de les entretenir.

Entre autres j'ay ouy raconter d'une très-grande Princeſſe de par le monde, que j'ay connue, laquelle aimoit une de ſes Dames par-deſſus toutes les ſiennes, & la favoriſoit plus que toutes les autres, ſeulement parce qu'elle luy tiroit ſes chauſſes ſi bien tendues, & en accommodoit la greve, & mettoit ſi proprement ſes jarretieres, & mieux que toute autre; de ſorte qu'elle eſtoit fort advancée auprès-d'elle, meſme luy fit de grands biens: & par ainſi ſur cette curioſité qu'elle avoit d'entretenir ainſi ſa jambe belle, (il faut penſer que ce n'eſtoit pour la cacher ſous ſa juppe, ny ſon cotillon, ny ſa robbe; mais pour en faire parade quelquesfois avec de beaux calleçons de toile d'or ou d'argent, ou autres eſtoffes, très proprement & mignonement faits, qu'elle portoit d'ordinaire:) car on ne ſe plaiſt point tant en ſoy, qu'on ne

veuille pour cela en faire part aux autres de la veüe & du reſte.

Cette Dame auſſi ne ſe pouvoit pas excuſer, en diſant que c'eſtoit pour plaire à ſon mary, comme la pluſpart d'elles le diſent, & meſme les vieilles, quand elles ſe font pimpantes & gorgiaſſes, encore qu'elles ſoyent vieilles; mais cette-cy eſtoit (a) veufve: il eſt vray que du temps de ſon mary, elle faiſoit de meſme, & pour ce ne voulut diſcontinuer par après, l'ayant perdu.

J'ay connu force belles & honneſtes filles, qui ſont autant curieuſes de tenir ainſi prétieuſes leurs belles & gentilles jambes: mais elles ont raiſon; car il y giſt plus de laſcivité qu'on ne penſe.

J'ay oüy parler d'une grande & très-belle Dame; du temps du Roy François, laquelle s'eſtant rompue une jambe, & ſe l'eſtant fait rhabiller, elle trouva qu'elle n'eſtoit pas bien, & eſtoit demeurée toute torte: elle fut ſi réſolue, qu'elle ſe la fit rompre une autre fois au rhabilleur, pour la mettre à ſon point, comme auparavant (b), & la

(a) Voilà bien Catherine de Médicis. Voyez à l'article qui la concerne dans les Dames illuſtres, ce que Brantôme dit de ſa belle jambe, & de ſon bas de ſoie toujours bien tiré.

(b) Un de nos premiers Mercures Galans parle d'un

rendre aussi belle & aussi droite (a). Il y en eut quelqu'une, qui s'en esbahit fort; mais, à icelle une autre dame fit responſe: *à ce que je vois, vous ne ſçavez pas quelle vertu amoureuſe porte en ſoy une belle jambe.*

J'ay connu autresfois une belle & honeſte fille, de par le monde, laquelle eſtant fort amoureuſe d'un grand Seigneur, pour l'attirer à ſoy, & en eſcroquer quelque bonne pratique, & n'y pouvant parvenir, un jour, eſtant en une allée du parc, & le voyant venir, elle fit ſemblant que ſa jarretiere tomboit; & ſe mettant un peu à l'eſcart, hauſſa ſa jambe, & ſe mit à tirer ſa chauſſe, & rhabiller ſa jarretiere.

Ce grand Seigneur l'adviſa fort, & en trouva la jambe très belle, & s'y perdit ſi bien, que cette jambe opéra en luy plus que n'avoit fait ſon beau viſage; jugeant bien à ſoy, que ces deux belles colomnes ſouſtenoient un beau baſtiment: & du depuis l'advoüa-t-il à ſa maiſtreſſe, qui en

jeune homme ſi paſſionné pour la danſe, qu'ayant la jambe un peu cagneuſe, ſe la fit rompre, pour pouvoir danſer de meilleure grace.

(a) Ignace de Loyola avoit autrefois fait la même choſe, afin de porter ſa bottine de meilleure grace. Voyez le commentaire de ſa vie en différens auteurs, & particulièrement dans l'hiſtoire de *Dom Inigo de Guipuſcoa*, Chevalier de la Vierge.

diſpoſa après comme elle voulut. Notez cette invention & gentille façon d'amour.

J'ay ouy parler d'une belle & honneſte dame, ſur-tout fort ſpirituelle, plaiſante, & de bonne humeur, laquelle ſe faiſant un jour tirer ſa chauſſe à ſon valet-de-chambre, elle luy demanda s'il n'entroit pour cela en rut, tentation, & concupiſcence (a): encore dit-elle & franchit le mot tout outre. Le valet-de-chambre, penſant bien dire, pour le reſpect qu'il luy portoit, reſpondit, que non. Elle ſoudain, hauſſant la main, luy donna un grand ſoufflet, *Allez*, dit-elle, je vous donne *voſtre congé; vous ne me ſervirez plus; vous eſtes un ſot.*

Il y a force valets de filles aujourd'huy, qui ne ſont ſi continents, en levant, en habillant, & chauſſant leurs maiſtreſſes: il y a auſſi des Gentils-hommes qui n'euſſent fait ce trait, voyant un ſi bel appas.

Ce n'eſt d'aujourd'huy ſeulement qu'on a eſtimé la beauté des belles jambes & des beaux pieds; car ce n'eſt qu'une meſme choſe: mais du temps des Romains, nous liſons que Lucius Vitellius, pere de l'Empereur Vitellius, eſtant fort amoureux de

(a) On en a dit autant de Mademoiſelle, couſine germaine de Louis XIV, à cela près, qu'à ceux de ſes pages, à qui ſes charmes donnoient de la tentation, elle donnoit quelques louis pour pouvoir ſe ſatisfaire ailleurs.

Meſſaline, & deſirant eſtre en grace avec ſon mary, par ſon moyen, la pria un jour de luy accorder un don. L'impériere (a) luy demanda, *& quoy ? C'eſt, Madame*, dit-il, *qu'il vous plaiſe qu'un jour je vous deſchauſſe vos eſcarpins.* Meſſaline, qui eſtoit toute courtoiſe pour ce ſubjet, ne luy voulant refuſer cette grace; & l'ayant deſchauſſée, en garda un eſcarpin, & le porta tousjours ſur ſoy entre la chemiſe & la peau, le baiſant le plus ſouvent qu'il pouvoit, adorant ainſi le beau pied de la Dame par l'eſcarpin, puiſqu'il ne pouvoit avoir à ſa diſpoſition le pied naturel, ny la belle jambe.

Vous avez le Milord d'Angleterre des *Cent Nouvelles de la Reyne de Navarre*, qui porta de meſme le gand de ſa maiſtreſſe, & ſi bien enrichy. J'ay connu force Gentilshommes, qui premier de porter leurs bas de ſoye, prioient premier leurs maiſtreſſes de les eſſayer, & porter devant eux quelques huit ou dix jours, de plus que du moins, & puis les portoient en une très-grande vénération & contentement d'eſprit & de corps.

J'ay connu un Seigneur de par le monde, qui, eſtant ſur la mer avec une des plus belles & grandes Dames de tout le monde, qui voyageoit par ſon pays, & d'autant que ſes femmes eſtoient malades

(a) L'Impératrice.

de la marée, & pour ce très-mal diſpoſées pour la ſervir, le bonheur fut pour luy, qu'il fallut qu'il la couchaſt & levaſt; mais en la couchant & levant, la chauſſant & deſchauſſant, il en devint ſi amoureux, qu'il s'en cuida déſeſpérer, encore qu'il luy fuſt proche. Certes, la tentation en eſt par trop extreſme, & il n'y a nul ſi mortifié, qui ne s'en eſmeuſt.

Nous liſons de Poppea Sabina, femme de Néron, qui eſtoit la plus favorite des ſiennes, laquelle fut la plus profuſe en toutes ſortes de ſuperfluïtez, d'ornements, de parures, de pompes, & de ſes couſtumes d'habits; elle portoit des eſcorpions & pianelles toutes d'or. Cette curioſité ne tendoit pas pour cacher ſa jambe, ny ſon pied; à Néron ſon cocu de mary: luy ſeul n'en avoit pas tout le plaiſir & la veuë; il y en avoit bien d'autres. Elle pouvoit bien avoir cette curioſité en elle, puiſqu'elle faiſoit ferrer les pieds de ſes juments, qui traiſnoient ſon coche (a), de fers d'argent & d'or.

Monſieur Saint-Hyeroſme reprend bien fort une fort belle Dame de ſon temps, qui eſtoit trop curieuſe de la beauté de ſa jambe, par ces propres mots: *Par la petite botine brunette, ou bien tirée,*

(a) Ces profuſions en rappellent de plus modernes: chaque ſiècle a eu ſes Poppée & ſes Meſſaline.

& luiſante, elle ſert d'appeau aux jeunes gens, & d'amorce par le ſon des bloquettes. Penſez que c'eſtoit quelque façon de chauſſure, qui courroit de ce temps-là ; qui eſtoit par trop affectée, & peu ſéante aux prudes femmes. La chauſſure de ces botines eſt encore aujourd'huy parmy les Dames de Turquie, & des plus grandes, & des plus chaſtes.

J'ay ouy-dire & faire une queſtion, quelle jambe eſtoit plus tentative ou attrayante, ou la nue, ou la couverte, ou la chauſſée? Pluſieurs croyent qu'il n'y a que le naturel, meſme quand elle eſt bien faite au tour de la perfection, & ſelon la beauté, que dit l'Eſpagnol, que j'ay dit cy-devant, ce qu'elle eſt bien blanche & bien polie & monſtrée à propos dans un beau lit ; car autrement, ſi une Dame la vouloit monſtrer toute en marchant, ou autrement, & des ſouliers aux pieds, quand elle ſeroit la plus pompeuſement habillée du monde, elle ne ſeroit jamais trouvée bien décente, ny belle, comme une qui ſeroit bien chauſſée d'une belle chauſſure de ſoye de couleur, ou de filet blanc, comme l'on fait à Florence, pour porter l'eſté, dont j'ay veu d'autres fois nos Dames en porter, avant le grand uſage que nous avons eu depuis des chauſſes de ſoye ; & après faudroit qu'elles fuſſent tirées, & tendues comme la peau d'un tambourin, & puis attachées avec une belle jarretiere, ou avec

eſguillettes, ou autrement, ſelon la volonté & humeur des Dames; & puis faut accompagner le pied d'un bel eſcarpin blanc, & d'une mule de velours noir ou d'autre couleur; ou bien d'un beau petit patin, tant bien fait que rien plus, comme j'en ay veu porter à une Dame de par le monde, des mieux faits, & plus mignonnement.

En quoy faut adviſer auſſi la beauté du pied; car s'il eſt trop grand, il n'eſt plus beau: s'il eſt trop petit, il donne mauvaiſe opinion & ſignifiance de ſa Dame, d'autant qu'on dit, *à petit pied, grand cas*; ce qui eſt un peu odieux: mais il faut qu'il ſoit un peu médiocre.

J'en ay veu pluſieurs qui ont porté grandes tentations, & meſme quand leurs Dames le faiſoient ſortir & paroiſtre à demy hors du cotillon, le faiſoient remüer & frétiller par certains petits tours & remuements laſcifs, eſtant couverts d'un beau petit patin peu liégé, ou d'un eſcarpin blanc pointu, & point quarré par le devant, & le blanc eſt le plus beau: mais ces petits eſcarpins ſont pour les grandes & hautes Dames; car ils ne ſont propres pour les courtaudes & nabottes, qui ont leurs grands chevaux & patins liégés de deux pieds: autant vaudroit remüer cela comme la maſſe d'un géant, ou la marotte d'un fou.

D'une autre choſe auſſi ſe doit bien garder la

fille, de ne déguiſer ſon ſexe, & s'habiller en garçon, ſoit pour maſcarade, ou autre choſe; car encore qu'elle euſt la plus belle jambe du monde, elle s'en monſtre difforme, d'autant qu'il faut que toutes choſes ayent leur propriété & bienſéance, tellement qu'en demettant leur ſexe, elles defigurent du tout leur beauté & gentilleſſe naturelle.

Voilà pourquoy il n'eſt pas bienſéant qu'une femme ſe garçonne, pour ſe faire monſtrer plus belle, ſi ce n'eſt, pour ce gentiment adoniſer d'un beau bonnet, avec la plume attachée à la guelfe, ou gibeline, ou bien au-devant du front, pour ne trancher ny de l'un ny de l'autre; comme depuis peu de temps nos Dames d'aujourd'huy ſe ſont miſes en vogue: mais pourtant, à toutes il ne ſied pas bien: il faut avoir le viſage poupin, & fait exprès, ainſi qu'on a veu à noſtre Reyne de Navarre, qui s'en accommodoit ſi bien, qu'à voir le viſage ſeulement adoniſé, on n'euſt ſceu juger de quel ſexe elle tranchoit, ou d'un jeune garçon, ou d'une belle Dame qu'elle eſtoit.

Dont il me ſouvient d'une de par le monde, qui, la voulant imiter ſur l'âge de vingt-cinq ans, & de par trop haute & grande taille, hommaſſe & nouvellement venue à la Cour, penſant faire de la gallante, comparut un jour à la ſalle du bal; mais ce ne fut pas ſans eſtre regardée, & aſſez brocar-

dée, jusques au Roy, qui en donna aussi-tost la sentence ; car il disoit des mieux de son royaume : & il dit qu'elle ressembloit à une bateleuse, ou pour dire plus proprement, de ces femmes en peinture que l'on porte de Flandres, & que l'on met au-devant des cheminées des hostelleries & cabarets avec des flustes d'Allemands au bec ; si bien, qu'il luy fit dire, si elle comparoissoit plus en tel habit & contenance, qu'il luy feroit signifier de porter la fluste, pour donner l'aubade & récréation à la noble compagnie : telle guerre lui fit-il, autant pour ce que cette coëffure luy séoit mal, que par haine qu'il portoit à son mary.

Voilà pourquoy tels déguisements ne séent pas bien à toutes ; car quand bien cette Reyne de Navarre, qui est la plus belle du monde, se fust autrement déguisée de son bonnet, elle n'eust jamais paru si belle comme elle estoit : & aussi n'auroit-elle sceu prendre forme plus belle que la sienne ; car de plus belle n'en sçauroit-elle prendre, ny emprunter de tout le monde : & si elle eust voulu monstrer sa jambe, que j'ay ouy-dire à aucunes de ses Dames, & la peindre pour la plus belle & mieux faite du monde, ou bien, n'estant pas chaussée proprement sous ses habits, on ne l'eust jamais trouvée si belle. Ainsi faut-il que les belles Dames comparoissent & fassent monstre de leurs beautez.

J'ay

J'ay leu dans un livre eſpagnol, intitulé *El viaje del principe* (a), qui fut celuy que le Roy d'Eſpagne fit en ſes Pays-bas du temps de l'Empereur Charles, ſon pere; entr'autres accueils, qu'il receut parmy ſes riches & opulentes villes, ce fut de la Reyne de Hongrie en ſa ville de Bains; dont le proverbe fut, *mas brava que las feſtas de Bains* (b).

Entre autres magnificences fut, que, durant le ſiege d'un chaſteau, qui fut battu en feinte, & aſſiégé en forme de place de guerre, (je l'ay deſcrit ailleurs (c),) elle fit un feſtin, ſur tous autres à l'Empereur ſon frere; à la Reyne Eléonor ſa ſœur, au Roy ſon nepveu, & à tous les Seigneurs & Dames de la Cour; & ſur la fin du feſtin, comparut une Dame (d), accompagnée de ſix nymphes Orcades, veſtues à l'antique, à la nymphale, & à la mode de la vierge chaſſereſſe, toutes veſtues d'une toile d'argent & verd, & un croiſſant au front, tout couvert de diamants, qui ſembloient imiter la lumiere de la lune, portant chacune ſon arc, ſes fleches en ſa main, & leur car-

(a) C'eſt-à-dire: Le *Voyage du Prince.*

(b) C'eſt-à-dire: *Plus magnifique que les fêtes de Bains.*

(c) *Vers le milieu du discours* LIXe des Capitaines François.

(d) Diane, *apparemment.*

quois fort riche au coſté, leurs bottines de meſme toile d'argent, tant bien tirées que rien plus. Et ainſi entrerent dans la ſalle, menans leurs chiens après elles, & préſenterent à l'Empereur, & luy mirent ſur ſa table toutes ſortes de venaiſons, en paſté, qu'elles avoient priſes en leur chaſſe.

Et après vint Palès, la Déeſſe des paſteurs, avec ſix Nymphes, veſtues toutes de blanc de toille d'argent, avec les garnitures de meſme en la teſte, toutes couvertes de perles, & avoient auſſi des chauſſes de pareille toile avec eſcarpins blancs, qui portoient toutes ſortes de laitages, & les poſerent devant l'Empereur.

Puis, pour la troiſieſme bande, vint la Déeſſe Pomona, avec ſes ſix Nymphes Naïades, qui porterent le dernier ſervice du fruit. Cette Déeſſe eſtoit la fille de donna Béatrix Pacheco, Comteſſe d'Autremont, Dame d'honneur de la Reyne Eléonor, laquelle ne pouvoit avoir alors que neuf ans. Car c'eſt elle qui eſt aujourd'huy madame l'Admirale de Chaſtillon, que monſieur l'Admiral eſpouſa en ſecondes nopces; laquelle fille apporta, avec ſes compagnes, toutes ſortes de fruits qui ſe pouvoient alors trouver, car c'eſtoit en eſté, des plus beaux & plus exquis, & les préſenta à l'empereur avec une harangue ſi éloquente, ſi belle & prononcée de ſi bonne grace, qu'elle s'en

fit fort aimer & admirer de toute l'aſſemblée, veu ſon jeune âge, que dès-lors on préſagea ce qu'elle eſt aujourd'huy, une belle, ſage, honneſte, vertueuſe, habile & ſpirituelle Dame.

Elle eſtoit pareillement habillée à la Nymphale, comme les autres, veſtue de toille d'argent bleue, chauſſée de même, & garnie à la teſte de force pierreries; mais c'eſtoient toutes émeraudes, pour repréſenter en partie la couleur du fruit qu'elles apportoient: & outre le préſent du fruit, elle en fit un à l'Empereur & au Roy d'Eſpagne, d'un rameau de victoire tout eſmaillé de verd, ſes branches toutes chargées de groſſes perles & pierreries, & qui eſtoit fort beau à voir & ineſtimable; & à la Reine Eléonor un évantail, avec un miroir dedans, tout garni de pierreries de grande valeur.

Certes, cette Princeſſe & Reyne de Hongrie monſtroit bien qu'elle eſtoit une honneſte Dame en tout, & qu'elle ſçavoit ſon entregent auſſi-bien que le meſtier de la guerre; & à ce que j'ay ouy dire, l'Empereur avoit un grand contentement d'avoir une ſi honneſte ſœur & digne de luy.

Or, l'on ne pourroit objecter pourquoy j'ay fait cette digreſſion en forme de diſcours? C'eſt pour dire que ces filles, qui joüerent ainſi leur

perſonnage, avoient eſté priſes & choiſies de plus belles d'entre toutes celles des Reynes de France & de Hongrie, & madame de Lorraine, qui eſtoient Françoiſes, Eſpagnolles, Italiennes, Flamandes, Allemandes & Lorraines. Parmy leſquelles n'y avoit faute de beauté; & on ſçait que la Reyne de Hongrie avoit été curieuſe d'en choiſir des plus belles & de meilleure grace.

Madame de Fontaine-Chalandry, qui eſt encore en vie, qui eſtoit lors fille de la Reyne Eléonor, en ſçauroit bien que dire, & on l'appelloit lors la belle Torcy, qui me l'a conté. Tant y a que je tiens d'elle & d'ailleurs, que les Seigneurs & Gentilshommes de cette Cour s'amuſerent à regarder & contempler les belles jambes, greves & beaux petits pieds de ces Dames; car veſtues ainſi à la Nymphale, elles eſtoient courtement habillées, & en pouvoit faire une très-belle monſtre plus que de leurs beaux viſages qu'ils voyoient tous les jours, mais non leurs belles jambes, dont aucuns en vindrent plus amoureux par la vue, & monſtre d'icelles belles jambes, que non pas de celles de leurs beaux viſages, d'autant qu'au-deſſus des belles colomnes, couſtumiérement il y a de belles corniches, des frizes, des beaux architraves, riches chapiteaux bien polis & enraillés.

Si faut-il que je faſſe encore cette digreſſion,

& que j'en paſſe ma fantaiſie, puiſque nous ſommes ſur les feintes & repréſentations : quaſi en meſme temps que ces belles feintes ſe faiſoient aux Pays-Bas, & ſur-tout à Bains, ſur la réception du Roy d'Eſpagne, ſe fit l'entrée du Roy Henry (a), tournant de viſiter ſon pays Piedmont, & ſes garniſons à Lyon, qui certes fut des belles & des plus triomphantes, ainſi que j'ay ouy dire à d'honneſtes Gentilshommes & Dames de la Cour qui y eſtoient.

Or, ſi cette feinte & repréſentation de Diane & de ſa chaſſe fut trouvée belle en ce feſtin royal de la Reyne de Hongrie, il s'en fit une à Lyon qui fut bien autre & mieux imitée; car ainſi que le Roy marchoit, venant à rencontrer un grand obéliſque à l'antique, à coſté de la main droite, il rencontra de meſme un préau ceint ſur le grand chemin d'une muraille de quelque peu plus de ſix pieds de hauteur, & ledit préau auſſi haut de terre, lequel avoit eſté diſtinctement remply d'arbres de moyenne fuſtaye, entreplantez de taillis eſpais, & à force touffes, d'autres petits arbriſſeaux avec auſſi force arbres fruitiers. Et dans cette petite foreſt, s'esbattoient des petits cerfs tous en vie, biches, chevreux, toutesfois privez,

(a) Henri II.

& lors Sa Majeſté entrouyt aucuns cornets & trompes ſonner, & tout auſſi-tot apperçeut venir, au travers de ladite foreſt, Diane (a) chaſſant avec ſes compagnes & vierges foreſtieres, elle tenant en la main un riche arc turquois, avec ſa trouſſe pendant au coſté, accouſtrée alentour de Nymphes, à la mode que l'antiquité nous la repréſente encore ; ſon corps eſtoit avec un demy-bas à ſix grands lambeaux ronds de toille d'or, noire, ſemée d'eſtoilles d'argent, les manches & demeurant de ſatin cramoiſy, avec profilure d'or, trouſſée juſques à demy-jambe, découvrant ſa belle jambe & greve, & ſes bottines à l'antique de ſatin cramoiſy, couvertes en broderie de perles ; ſes cheveux eſtoient entrelaſſés de gros cordons de riches perles, avec quantité de pierreries & joyaux de grande valeur : & au-deſſus du front un petit croiſſant d'argent, tout brillant de menus petits diamants ; car d'or, ne fuſt eſté ſi beau, ny ſi bien repréſentant le croiſſant naturel, qui eſt clair & argentif.

Ses compagnes eſtoient accoutrées de diverſes façons d'habits de ſatin & de taffetas rayé d'or, tant plein que vuide, le tout à l'antique, & de

(a) Cette fête faiſoit alluſion au nom de Diane de Poitiers, Ducheſſe de Valentinois : auſſi en étoit-elle l'ame & l'objet.

pluſieurs autres couleurs à l'antique, entremeſlés, tant pour la biſarreté, que pour la gayeté; les chauſſes & bottines de ſatin; leurs teſtes adornées de meſme à la Nymphale, avec force pierres & perles.

Aucunes conduiſoient des limiers & petits levriers, eſpagneux & autres chiens, en laiſſe de gros cordons de ſoye blanche & noire, couleurs du Roy, pour l'amour d'une Dame du nom de Diane qu'il aymoit: les autres accompagnoient & faiſoient courre les chiens qui faiſoient grand bruit.

Les autres portoient de petits dards de Breſil, le fer doré, avec de petites & gentilles houppes pendantes de ſoye noire & blanche, les cornets & trompes d'or, d'argent pendantes en eſcharpes & cordons de fil d'argent & ſoye noire.

Et ainſi qu'elles apperçeurent le Roy, un lion (a) ſortit du bois, qui eſtoit privé & fait de longuement à cela, qui ſe vint jetter aux pieds de ladite Déeſſe, luy faiſant feſte; laquelle, le voyant ainſi doux & privé, le prit avec un cordon d'or & d'argent & de ſoye noire, & ſur l'heure le préſenta au Roy, s'approchant avec le lion ſur le bord du

(a) Le Lion étoit l'emblême du Souverain ſoumis à l'empire de Diane.

mur du préau joignant le chemin, & à un pas auprès de Sa Majeſté, lui offrit ce lion par un dixain en rime, telle qu'il ſe faiſoit de ce temps, mais pourtant très-mal rimée & ſonnante; & par celle rime qu'elle prononça de ſi bonne grace, ſous ce lion doux & gratieux, luy offrit toute ſa ville de Lyon, douce & gratieuſe, & humiliée à ſes loix & commandements.

Cela dit & fait d'une fort bonne grace, Diane & toutes ſes compagnes luy firent une fort humble révérence, qui les ayant toutes regardées & ſaluées, monſtrant qu'il avoit très-agréable leur chaſſe, les remerciant de bon cœur, ſe partit d'elles, & ſuivit ſon chemin & ſon entrée.

Or, notrez que cette Diane, & toutes ſes compagnes, eſtoient les plus apparentes & belles femmes mariées, veufves & filles de Lyon, où il n'y a point de faute, qui joüerent leurs myſteres ſi bien, que la pluſpart des Princes & Seigneurs, Gentilshommes & Courtiſans, en demeurerent fort ravis. Je vous laiſſe à penſer s'ils en avoient raiſon.

Madame de Valentinois, dite Diane de Poitiers, que le Roy ſervoit, au nom de laquelle cette chaſſe & myſtere ſe faiſoit, n'en fut pas moins contente, & en ayma fort toute ſa vie la

ville de Lyon ; auſſi eſtoit-elle leur voiſine, à cauſe de la Duché de Valentinois, qui en eſt fort proche.

Or, puiſque nous ſommes ſur le plaiſir qu'il y a de voir une belle jambe, il faut croire, comme j'ay ouy dire, que non le Roy ſeulement, mais tous ſes gallants de la Cour, prirent un beau & merveilleux plaiſir à contempler & mirer celles des belles Nymphes ſi folaſtrement accoutrées & retrouſſées, qu'elles en donnoient autant & plus de tentation pour monter au ſecond eſtage, que d'admiration & de ſubjet à loüer une ſi belle invention.

Pour laiſſer donc noſtre digreſſion, & retourner où je l'avois priſe, je dis que nous avons veu faire en nos Cours, & repréſenter par nos Reynes, & principalement par la Reyne-Mere, de fort gentils ballers ; mais d'ordinaire, entre nous autres courtiſans, nous jettions les yeux ſur les pieds & jambes des Dames qui les repréſentoient, & prenions plaiſir par-deſſus tout, de leur voir porter leurs jambes ſi gentiment, & démener & fretiller leurs pieds ſi affectement que rien plus ; car leurs robbes & cottes eſtoient bien plus courtes qu'à l'ordinaire, mais non pourtant à la Nymphale, ny ſi hautes comme il falloit, & qu'on euſt deſiré : néantmoins nos yeux s'y baiſſoient un

peu, & meſme loſqu'on danſoit la volte, qui en faiſant volter la robbe, monſtroit tousjours quelque choſe d'agréable à la veuë, dont j'en ay veu pluſieurs s'y perdre, & s'en ravir entr'eux-meſmes.

Ces belles Dames de Siennes, au commencement de la révolte de leur ville, firent trois bandes des plus belles & des plus grandes qui fuſſent; chacune bande montoit à mille, qui eſtoient en tout trois mille, l'une veſtue de taffetas violet, l'autre de blanc, & l'autre incarnat: toutes habillées à la Nymphale d'un fort court accoutrement; ſi-bien qu'à plein, elles monſtroient la belle jambe & belle greve, & firent ainſi leur monſtre par la ville devant Monſieur le Cardinal de Ferrare, & de Termes, Lieutenant-Général de noſtre Roy Henry; toutes réſolues, & promettant de mourir pour la République & pour la France, & toutes preſtes de mettre la main à l'œuvre, pour la ſatisfaction de la ville, comme desjà elles avoient la faſcine ſur l'eſpaule, ce qui ravit en admiration tout le monde. Je mets ce conte ailleurs, où je parle des femmes généreuſes; car il touche un des plus beaux traits qui fut jamais fait parmy les gallantes Dames

Pour ce coup, je me contenteray de dire, que j'ay ouy raconter à pluſieurs Gentilshommes &

ſoldats, tant François qu'eſtrangers, meſme à aucuns de la ville, que jamais choſe au monde plus belle ne fut veuë, à cauſe qu'elles eſtoient toutes grandes Dames, & principales citadines de ladite ville, les unes plus belles que les autres, comme l'on ſçait que la beauté n'y manque point parmy les Dames, car elle y eſt commune, & s'il faiſoit beau voir leur viſage, il faiſoit autant beau voir & contempler leurs belles jambes & greves, par leurs gentilles chauſſures, tant bien tirées & accommodées, comme elles ſçavent très-bien faire, & auſſi qu'elles s'eſtoient fait faire leurs robbes fort courtes à la Nymphale, afin de plus légérement marcher; ce qui tentoit & eſchauffoit les plus refroidis & mortifiés; & ce qui faiſoit bien autant de plaiſir aux regardans, eſtoit que leurs viſages eſtoient bien veus tousjours, & ſe pouvoient voir, mais non pas leurs belles jambes & greves.

Ce ne fut pas ſans raiſon qu'elles inventerent cette forme d'habiller à la Nymphale; car elle produit beaucoup de bons aſpects & de bonnes œillades; car ſi l'habit en eſt court, il eſt fendu par les coſtez, ainſi que nous voyons par ces belles antiquitez de Rome, qui en augmentent davantage la veuë laſcive.

Mais aujourd'huy les belles Dames & filles de

Cyr (a), & qui les rend aimables certes, ce ſont bien leurs beautez & leurs gentilleſſes; mais auſſi leurs gorgialles façons de s'habiller, & ſur-tout leurs robbes fort courtes, qui monſtrent à plein leurs belles jambes & belles greves, & leurs pieds affectez & bien chauſſés.

Sur quoy il me ſouvient, qu'une fois à la Cour, une Dame, fort belle & de riche taille, contemplant une belle & magnifique tapiſſerie de chaſſe, où Diane, & toute ſa bande de vierges chaſſereſſes eſtoient fort naifvement repréſentées, & toutes veſtues, monſtroient leurs beaux pieds & belles jambes, elle avoit une de ſes compagnes auprès d'elle, qui eſtoit de fort baſſe & de petite taille; qui s'amuſoit ainſi à regarder cette tapiſſerie, elle luy dit : *Ha! petite, ſi nous nous habillions toutes de cette façon, vous le perdriez comptant, & n'auriez grand advantage; car vos gros patins vous découvriroient, & n'auriez telle grace en voſtre marcher, & à monſtrer voſtre jambe comme nous autres, qui avons la taille longue & haute, par quoy il vous faudroit cacher, & ne paroiſtre gueres : remerciez donc la ſaiſon & les robbes longues que nous portons, qui vous favori-*

(a) Cypre peut-être, ou même Sienne, dont il eſt parlé à la pag. 279.

ſent beaucoup & qui vous couvrent vos jambes ſi dextrement, qu'elles reſſemblent avec vos grands & hauts patins, d'un pied de hauteur, pluſtoſt une maſſue qu'une jambe : car qui n'auroit de quoy ſe battre, il ne faudroit que vous couper une jambe, & la prendre par le bout ; & du coſté de votre pied, chauſſé & enté dans vos grands patins, on feroit rage de bien battre.

Cette Dame avoit beaucoup de ſubjet de dire telles paroles; car la plus belle jambe du monde, ſi elle eſt ainſi enchaſſée dans ces gros patins, elle perd du tout ſa beauté, d'autant que le gros pied bot luy rend une difformité par trop grande; car ſi le pied n'accompagne bien la jambe en belle chauſſure & gentille forme, tout n'en vaut rien.

Par quoy, les Dames qui prennent ces grands & gros lourdeauts de patins, penſent embellir & enrichir leurs tailles, & par elles s'en faire mieux aymer & paroiſtre; mais de l'autre coſté, elles appauvriſſent leurs belles jambes & belles greves, qui vaut bien autant en ſon naturel, qu'une grande taille contrefaite.

Auſſi, au temps paſſé, le beau pied portoit une telle laſciveté en ſoy, que pluſieurs Dames Romaines prudes & chaſtes, au moins qui les vouloient contrefaire, & encore aujourd'hui pluſieurs Dames en Italie, à l'imitation du vieux

temps, font autant ſcrupule de le montrer au monde, comme leur viſage, & le cachent ſous leurs grandes robbes le plus qu'elles peuvent, afin qu'on ne le voye pas, & conduiſent en leur marcher ſi ſagement, diſcretement & compaſſement, qu'il ne paſſe jamais devant la robbe.

Cela eſt bon pour celles qui ſont confites en preudhommie ou ſemblance, & qui ne veulent point donner de tentation : nous leur devons cette obligation ; mais je croys que, ſi elles avoient cette liberté, elles feroient monſtre & du pied & de la jambe, & d'autres choſes : auſſi qu'elles veulent monſtrer à leurs marys par une certaine hypocriſie, & ce petit ſcrupule, qu'elles ſont femmes d'honeur ; d'ailleurs je m'en rapporte.

Je ſçay un Gentilhomme fort gallant, qui pour avoir veu à Rheims, au ſacre du Roy dernier, la belle jambe (a), chauſſée d'un bas de ſoye blanc, d'une belle & grande Dame veufve, & de haute taille, par deſſous les eſchaffaux que l'on fait pour les Dames à voir le ſacre, en devint ſi épris, que depuis il s'en cuida déſeſpérer d'amour ; & ce que

(a) Brantôme aimoit beaucoup les belles jambes des femmes : on peut s'en convaincre en liſant ſes Dames Illuſtres, à l'article de Catherine de Médicis.

n'avoit peu faire le beau viſage, la belle jambe & le beau viſage le firent : auſſi cette Dame méritoit bien en toutes ſes belles parties, de faire mourir un honneſte Gentilhomme. J'en ay tant connus d'autres pareils de cette humeur.

Tant y a pour fin, que j'ay veu tenir pour maxime à pluſieurs courtiſans, mes compagnons, la monſtre d'une belle jambe & d'un beau pied, eſtre fort dangereuſe, & enſorceler les yeux laſcifs à l'amour ; & je m'eſtonne que pluſieurs bons eſcrivains, tant de nos poëtes qu'autres, n'en ont eſcrit des loüanges, comme ils ont fait d'autres parties de leurs corps. De moy, j'en aurois dit davantage ; mais j'aurois peur que pour trop loüer ces parties du corps, l'on m'objectaſt que je ne me ſouciaſſe gueres des autres ; & auſſi qu'il me faut eſcrire d'autres ſubjets, & qu'il ne m'eſt permis de m'arreſter tant ſur un.

Par quoy, je fais fin en diſant ce petit mot : « Mes Dames, ne ſoyez ſi curieuſes à vous » faire paroiſtre grandes de taille, & vous monſ- » trer autres, que vous n'adviſiez à la beauté de » vos jambes, leſquelles vous avez belles, au » moins aucunes ; mais vous en gaſtez le luſtre » par ces patins ſi hauts & grands chevaux. Cer- » tes il vous en faut bien ; mais ſi démeſurément, » vous en dégoutez le monde plus que vous ne » penſez ».

Sur ces diſcours loüera qui voudra les autres beautez des Dames, comme ont fait pluſieurs poëtes; mais une belle Dame, une belle jambe, une belle greve bien façonnée, & un beau pied, ont une grande faveur & pouvoir en l'empire d'amour.

DISCOURS.

DISCOURS QUATRIEME.

Sur les Femmes mariées, les Veufves & les Filles ; ſavoir, deſquelles les unes ſont plus portées à l'amour que les autres.

INTRODUCTION.

MOY eſtant un jour à la Cour d'Eſpagne à Madrid, & diſcourant avec une fort honneſte Dame, comme il arrive d'ordinaire, ſelon la couſtume du pays, elle me vint faire cette demande : *qual era mayor fuego d'amor, el de la biuda, el de la cacada, ô de la hija moça*, c'eſt-à-dire, *quel eſtoit le plus grand feu, ou celuy de la veufve, ou de la mariée, ou de la fille jeune?* Après luy avoir dit mon advis, elle me dit le ſien en telles paroles *lo que me parece deſta coſa es, que aunque las moças con el hevor de la ſangre ſe diſponen a querer mucho, no deve ſer tanto come lo que quieren las caſadas y biudas, con la gran experiencia del negotio. Eſta raſon deve ſer natural, como lo ſeria del que por haver nacido ciego, de la perfection de la luz, no puede judiciar de ella con tanto deſſeo come el que vido, y fue privado de la viſta*, qui ſonne en françois : « Ce » qui me ſemble de cette choſe eſt, qu'encore » que les filles, avec cette grande ſerveur de

» ſang, ſoient diſpoſées d'aimer fort ; toutefois » elles n'aiment point tant, comme les femmes » mariées & les veufves, par une grande expé- » rience de l'affaire : & la raiſon naturelle y eſt » en cela ; d'autant qu'un aveugle né, & qui dès » ſa naiſſance eſt privé de la veuë, il ne la peut » tant deſirer, comme celuy qui en a joüi ſi dou- » cement, & après l'a perdue ». Puis adjouſta : *que con menos pena ſe abſtienne d'una coſa la perſona que nunca ſupo, que aquella que vive enamorada del guſto paſſado*, qui ſignifie : *d'autant qu'avec moins de peine, on s'abſtient d'une choſe que l'on n'a jamais taſtée, que de celle que l'on a aimée & eſprouvée.* Voila les raiſons qu'en alléguoit cette Dame ſur ce ſubjet.

Or, le vénérable & docte Bocace, parmy ſes queſtions de ſon *Philocoppe* (a), en la neufviefme, fait celle-là meſme : de laquelle de ces trois, de la mariée, de la veufve, & de la fille, l'on ſe doit pluſtoſt rendre amoureux, pour plus heureuſement conduire ſon deſir à effect ? Bocace

(a) *Il Filocolo*, ou *Filocopo, amore piacevole di Florio e Bianco-Fiore*, eſt un roman de Boccace, qui fut d'abord imprimé à Veniſe, par Gabriel Petri, en 1472, *in-folio*, & quantité d'autres fois, depuis dans le XV & le XVI ſiècles. Adrien Sevin le mit en françois, & ſa traduction fut imprimée à Paris, chez Jean Loys, en 1541, *in-folio* ; & diverſes autres fois depuis.

reſpond par la bouche de la Reyne qu'il introduit parlante, que, combien què ce ſoit très-mal fait, & contre Dieu & ſa conſcience, de deſirer la femme mariée, qui n'eſt nullement à ſoy, mais ſubjecte à ſon mary, il eſt fort aiſé d'en venir à bout, & non pas de la fille & veufve, quoy que telle amour ſoit périlleuſe, d'autant que plus on ſouffle le feu, il s'allume davantage, autrement il s'eſteint. Auſſi toutes les choſes faillent en les uſant, fors la luxure qui en augmente. Mais la veufve, qui a eſté long-temps ſans tel effet, ne le ſent quaſi point, & ne s'en ſoucie non plus, que ſi jamais elle n'euſt eſté mariée; & eſt pluſtoſt reſchauffée de la mémoire, que de la concupiſcence. Et la pucelle, qui ne ſçait & ne connoiſt encore ce que c'eſt, ſi non par imagination, le ſouhaite tiédement. Mais la mariée, eſchauffée plus que les autres, deſire ſouvent venir en ce point, dont quelquesfois elle en eſt outragée de paroles par ſon mary & bien battue; mais deſirant s'en venger, (car il n'y a rien de ſi vindicatif que la femme, & meſme par cette choſe), le fait Cocu a bon eſcient, & en contente ſon eſprit: & auſſi que l'on s'ennuye à manger tousjours d'une meſme viande; meſme les grands Seigneurs & Dames bien ſouvent délaiſſent les bonnes & délicates viandes, pour en prendre d'autres. Davantage, quant aux filles, il y a trop de peine &

conſommation de temps, pour les réduire & convertir à la volonté des hommes : & ſi elles aiment, elles ne ſçavent qu'elles aiment. Mais aux veufves, l'ancien feu aiſément reprend ſa force, leur faiſant deſirer auſſi-tôt ce que par longue diſcontinuation de temps elles avoient oublié, & leur tarde de retourner & parvenir à tel effet, regrettant le temps perdu, & les longues nuits paſſées froidement dans leurs lits de viduité, peu eſchauffées.

Sur ces raiſons de cette Reyne parlante, un certain Gentilhomme nommé *Farament*, reſpondant à la Reyne, & laiſſant les femmes mariées à part, comme eſtant aiſées à esbranler ſans uſer de grands diſcours pour dire le contraire, reprend celuy des filles & des veufves, & maintient la fille eſtre plus ferme en amour, que non pas la veufve. Car la veufve, qui a reſſenty par le paſſé les ſecrets d'amour, n'aime jamais fermement, ains en doute & lentement, deſirant promptement l'un, puis l'autre, ne ſçachant auquel elle ſe doive conjoindre pour ſon plus grand profit & honneur : & quelquefois ne veut aucun des deux, ains vacille en ſa délibération, & la paſſion amoureuſe n'y peut prendre pied ny fermeté. Mais tout le contraire ſe rencontre en la pucelle, & toutes choſes luy ſont inconnues, laquelle ne tend ſeulement qu'à faire un amy, & y mettre toute

ſa penſée après l'avoir bien choiſi, & luy complaire en tout, croyant que ce luy eſt un très-grand honneur d'eſtre ferme en ſon amour, & attend, avec une ardeur plus grande, les choſes qui n'ont jamais eſté ny veues d'elle, ny ouyes, ny eſprouvées, & ſouhaite beaucoup plus que les autres femmes expérimentées, de voir, ouyr, & eſprouver toutes choſes. Auſſi le deſir qu'elle a de voir choſes nouvelles, la maiſtriſe fort : elle s'enquiert à celles qui ſont expérimentées, leſquelles luy augmentent le feu davantage : &, par ainſi, elle deſire la conjonction de celuy qu'elle a fait ſeigneur de ſa penſée. Cette ardeur ne ſe rencontre pas en la veufve, d'autant qu'elle y a desjà paſſé.

Or, la Reine de Bocace, reprenant la parole, & voulant mettre fin à cette queſtion, conclud que la veufve eſt plus ſoigneuſe du plaiſir d'amour cent fois, que la pucelle ; d'autant que la pucelle veut garder chérement ſa virginité & ſon pucelage, veu que tout ſon honneur y conſiſte ; joint que les pucelles ſont naturellement craintives, & meſme en ce fait mal-habiles, & ne ſont pas propres à trouver les inventions & commoditez aux occaſions qu'il faut pour tels effets. Ce qui n'eſt pas ainſi en la veufve, qui eſt déjà fort exercée, hardie & ruſée en cet art, ayant desjà fort donné & aliéné ce que la pucelle attend de

donner; ce qui eſt occaſion qu'elle ne craint d'eſtre viſitée ou accuſée par quelque ſignal de breſche; elle connoiſt mieux les ſecrettes voyes pour parvenir à ſon attente. Au reſte la pucelle craint ce premier aſſaut de virginité; car il eſt à d'aucunes quelquefois plus ennuyeux & cuiſant, que doux & plaiſant; ce que les veufves ne craignent point, mais s'y laiſſent aller & couler très-doucement, quand bien l'aſſaillant ſeroit des plus rudes; & ce plaiſir eſt contraire à pluſieurs autres, duquel, dès le premier coup, on s'en raſſaſie le plus ſouvent, & ſe paſſe légérement: mais en cettuy-ci, l'affection du retour en croiſt tousjours. Par-quoy la veufve donnant le moins, & qui la donne ſouvent, eſt cent fois plus libérale que la pucelle, à qui il convient abandonner ſa très-chere choſe, à quoy elle ſonge mille fois. C'eſt pourquoy, conclud la Reyne, il vaut mieux s'adreſſer à la veufve qu'à la fille, eſtant plus aiſée à gagner & corrompre.

Article premier.

De l'Amour des femmes Mariées.

OR, maintenant, pour prendre & déduire les raiſons de Bocace, & les eſplucher un peu, & diſcourir ſur icelles, ſelon les diſcours que j'en ay veu faire aux honneſtes Gentilshommes & Da-

mes ſur ce ſubjet, comme l'ayant bien expérimenté : je dis qu'il ne faut douter nullement que, qui veut toſt avoir joüiſſance d'un amour, il ſe faut adreſſer aux Dames mariées, ſans que l'on s'en donne grande peine, & que l'on conſomme beaucoup de temps ; d'autant que, comme dit Bocace, tant plus on attiſe un feu, & plus il ſe fait ardent. Ainſi eſt-il de la femme mariée, laquelle s'eſchauffe ſi fort avec ſon mary, que luy manquant de quoy eſteindre le feu qu'il donne à ſa femme, il faut bien qu'elle emprunte d'ailleurs, ou qu'elle bruſle toute vive. J'ay connu une Dame aſſez grande, & de bonne ſorte, qui diſoit une fois à ſon amy, qui me l'a conté, que, de ſon naturel, elle n'eſtoit aſpre à cette beſogne, tant que l'on diroit bien, (mais qui ſçait?) & que volontiers aiſément bien ſouvent elle s'en paſſeroit, n'eſtoit que ſon mary la venant attiſer, & n'eſtant aſſez ſuffiſant & capable pour luy amortir ſa chaleur, qu'il luy rendoit ſi grande & ſi chaude, qu'il falloit qu'elle couruſt au ſecours à ſon amy : encore ne ſe contentant de luy bien ſouvent, ſe retiroit ſeule, ou en ſon cabinet, ou en ſon lit, & là toute ſeule paſſoit ſa rage tellement quellement, ou à la mode Lesbienne, ou autrement par quelque autre artifice ; voire juſques là (diſoit-elle) que n'euſt eſté la honte, elle s'en fuſt fait donner par les premiers qu'elle euſt trouvés,

dans une ſalle du bal à l'eſcart, ou ſur des degrez ; tant elle eſtoit tourmentée de cette mauvaiſe ardeur. Semblable en cela aux juments qui ſont ſur les confins de l'Andalouſie, leſquelles devenant ſi chaudes, & ne trouvant leurs eſtalons pour ſe faire faillir, ſe mettent leur nature contre le vent qui regne en ce temps-là, qui leur donne dedans, & par ce moyen paſſent leurs ardeurs, & s'empliſſent de la ſorte : d'où viennent ces chevaux ſi viſtes, que nous voyons venir deçà, comme retenants la viſteſſe naturelle du vent leur pere. Je croys qu'il y a pluſieurs marys qui deſireroient fort que leurs femmes trouvaſſent un tel vent, qui les rafraiſchiſt, & leur fiſt paſſer leur chaleur, ſans qu'elles allaſſent rechercher leurs amoureux, & leur faire des cornes fort vilaines.

Voilà un naturel de femme que je viens d'alléguer, qui eſt bien eſtrange, d'autant qu'il ne bruſle ſi-non lorſqu'on l'attiſe. Il ne s'en faut pas eſtonner ; car, comme diſoit une Dame Eſpagnole : *Que, quanto me quiero ſacao de la braza, tanto mas mi marido me abraza en el brazero* ; c'eſt-à-dire : *Que tant plus je me veux oſter des braiſes, tant plus mon mary me bruſle en mon brâſier.* Et certes elles y peuvent bruſler, & de cette façon, veu que par les paroles, par les ſeuls attouchements & embraſſements, voire par attraits, elles ſe laiſſent aller fort aiſément, quand

elles trouvent les occaſions, ſans aucun reſpect du mary.

Car pour dire le vray, ce qui empeſche plus toute fille ou femme d'en venir-là bien ſouvent, c'eſt la crainte qu'elles ont d'enfler par le ventre : ce que les mariées ne craignent nullement; car ſi elles enflent, c'eſt le pauvre mary qui a tout fait, & porte toute la couverture. Et quant aux loix d'honneur qui leur défendent cela, qu'allegue Bocace, la pluſpart des femme s'en mocquent, diſant pour leurs raiſons valables, que les loix de nature vont devant, & que jamais elle ne fit rien en vain, & qu'elle leur a donné des membres & des parties tant nobles, pour en uſer & mettre en beſogne, & non pour les laiſſer chomer oiſivement, ne leur défendant ny impoſant plus qu'aux autres aucune vacation. Diſent plus, (au moins aucunes de nos Dames) que cette loy d'honneur n'eſt que pour celles qui n'aiment point, & qui n'ont fait d'amys honneſtes auſquels eſt très-mal-ſéant & blaſmable de s'aller abandonner, & proſtituer leur chaſteté & leurs corps, comme ſi elles eſtoient quelques courtiſannes; mais celles qui aiment, & qui ont fait des amys, cette loy ne leur défend nullement qu'elles ne les aſſiſtent en leurs feux qui les bruſlent, & ne leur donnent de quoy pour les eſteindre; & que c'eſt proprement donner la vie à un qui la demande,

ſe montrant en cela benignes, & nullement barbares ny cruelles, comme diſoit Regnaud ſur le diſcours de la pauvre Genevieſve affligée. Sur quoy j'ay connu une fort honneſte Dame & grande, laquelle un jour ſon ámy l'ayant trouvée en ſon cabinet, qui traduiſoit cette ſtance dudit Regnaud: *una dona deve donque morire*, en vers françois auſſi beaux & bien faits que j'en vis jamais, (car je les vis depuis;) & ainſi qu'il luy demanda ce qu'elle avoit eſcrit : *Tenez, voilà une traduction que je viens de faire, qui ſert d'autant de ſentence par moy donnée, & arreſt formé, pour vous contenter en ce que vous deſirez, dont il n'en reſte que l'exécution;* laquelle, après la lecture, ſe fit auſſi-toſt. Lequel arreſt fut bien meilleur que s'il euſt eſté rendu à la tournelle : car encore que l'Arioſte ornaſt les paroles de Regnaud de très-belles raiſons, je vous aſſeure qu'elle n'en oublia aucune à les très-bien traduire & repréſenter : bien que la traduction valoit bien autant pour eſmouvoir, que l'original, & donna bien à entendre à tel amy, qu'elle luy vouloit donner la vie, & ne luy eſtre nullement inexorable, ainſi que l'autre en ſçeut bien prendre le temps.

Pourquoy donc une Dame, quand la nature la fait bonne & miſéricordieuſe, n'uſera-t-elle librement des dons qu'elle luy a donnés ſans en eſtre ingrate, ou ſans répugner & contredire du

tout contre elle ? Comme ne fit pas une Dame dont j'ay ouy parler, laquelle voyant un jour dans une ſalle ſon mary marchet & ſe promener, elle ne ſe put empeſcher de dire à ſon amant: *Voyez* (dit-elle) *noſtre homme marcher. N'a-t-il pas la vraye encloüeure* (a) *d'un Cocu? N'euſſé-je pas donc offenſé grandement la nature, puiſqu'elle l'avoit fait & deſtiné tel, ſi je l'euſſe démentie & contrefaite?* J'ay ouy parler d'une autre Dame, laquelle ſe plaignant de ſon mary qui ne la traitoit pas bien, l'eſpioit avec jalouſie, & ſe doutoit qu'elle luy faiſoit des cornes. *Mais il eſt bon*, (diſoit-elle à ſon amy :) *il lui ſemble que ſon feu eſt pareil au mien ; car je luy eſteins le ſien en un tournemain, & en quatre ou cinq gouttes d'eau : mais au mien, qui a un braſier bien plus grand, & une fournaiſe plus ardente, il y en faut davantage ; car nous ſommes du naturel des hydropiques, ou d'une foſſe de ſable, qui d'autant plus qu'elle avale d'eau, & plus elle en veut avaler.*

Une autre diſoit bien mieux, qu'elles eſtoient ſemblables aux poules, qui ont la pépie faute d'eau, & qui en peuvent mourir ſi elles ne boivent. L'on peut dire le meſme de ces femmes, que la ſoif engendre la pépie, & qu'elles en meurent bien ſouvent, ſi l'on ne leur donne à.

(a) *Ou* Encolure.

boire ſouvent ; mais il faut que ce ſoit d'autre eau que de fontaine. Une autre Dame diſoit, qu'elle eſtoit du naturel du bon jardin, qui ne ſe contente pas de l'eau du ciel, mais en demande à ſon jardinier, pour en eſtre plus fructueux. Une autre Dame diſoit qu'elle vouloit reſſembler aux bons œconomes & meſnagers, leſquels ne donnent tout leur bien à meſnager & faire valoir à un ſeul, mais le départent à pluſieurs mains ; car une ſeule n'y pourroit fournir pour le bien eſvaluer. Semblablement vouloit-elle ainſi meſnager ſon cas pour le mélioràr, & elle s'en trouvoit mieux. J'ay ouy parler d'une honneſte Dame, qui avoit un amy fort laid, & un fort beau mary, & de bonne grace ; auſſi la Dame eſtoit très-belle. Une ſienne familiere luy remonſtrant pourquoy elle n'en choiſiſſoit un plus beau ? *Ne ſçavons-nous pas* (dit-elle) *que, pour bien cultiver une terre, il y faut plus d'un laboureur, & volontiers les plus beaux & les plus délicats n'y ſont pas les plus propres, mais les plus ruraux & les plus robuſtes.* Une autre Dame que j'ay connue, qui avoit un mary fort laid, & de fort mauvaiſe grace, choiſit un amy auſſi laid que luy ; & comme une ſienne compagne lui demanda pourquoy ? *C'eſt* (dit-elle) *pour mieux m'accouſtumer à la laideur de mon mary.*

Une autre Dame, diſcourant un jour de l'a-

mour, tant à ſon égard que des autres de ſes compagnes, dit ces paroles : *Si les femmes eſtoient tousjours chaſtes, elles ne ſçauroient ce que c'eſt de leur contraire;* ſe fondant en cela ſur l'opinion d'Héliogabale, qui diſoit que la moitié de la vie devoit eſtre employée à cultiver les vertus, & l'autre moitié dans les vices; autrement, ſi l'on eſtoit tousjours d'une meſme façon, tout bon ou tout mauvais, il ſeroit impoſſible de juger de ſon contraire qui ſert ſouvent de tempérament. J'ay veu de grands perſonnages approuver cette maxime, & meſme pour les femmes. Auſſi la femme de l'Empereur Sigiſmond, qui s'appelloit *Barbe*, diſoit qu'eſtre tousjours en un meſme eſtat de chaſteté, appartenoit aux ſottes, & en reprenoit fort ſes Dames & Damoiſelles, qui perſiſtoient en cette ſotte opinion. Ainſi que de ſon coſté elle la renvoya bien loin; car tout ſon plaiſir fut en feſtes, danſes, bals & amours; en ſe mocquant de celles qui ne faiſoient pas de meſme, ou qui jeuſnoient pour macérer leur chair, & qui faiſoient des retraites. Je vous laiſſe à penſer s'il faiſoit bon à la Cour de cet Empereur & Impératrice, je dis pour ceux & celles qui ſe plaiſoient à l'amour.

J'ay ouy parler d'une fort honneſte Dame & de réputation, laquelle venant à eſtre malade du

mal d'amour qu'elle portoit à ſon ſerviteur, ſans vouloir hazarder ce petit honneur qu'elle portoit entre ſes jambes, à cauſe de cette rigoureuſe loy d'honneur, tant recommandée & preſchée des marys, & d'autant que de jour en jour elle alloit bruſlant & ſeichant, de ſorte qu'en un inſtant elle ſe vit devenir ſeiche, maigre, allongie, tellement que comme auparavant elle s'eſtoit veu fraiſche, graſſe & en bon point, & puis toute changée par la connoiſſance qu'elle en eut dans ſon miroir : *Comment* (dit-elle alors) *ſeroit-il donc dit qu'à la fleur de mon âge, & qu'à l'appétit d'un léger point d'honneur, & volage ſcrupule, pour retenir par trop mon feu, je vinſſe ainſi peu à peu à me ſeicher, me conſommer, & devenir vieille & laide avant le temps, ou que j'en perdiſſe le luſtre de ma beauté, qui me faiſoit eſtimer, priſer & aimer; & qu'au lieu d'une Dame de belle chair, je devinſſe une carcaſſe, ou pluſtoſt une anatomie, pour me faire chaſſer & bannir de toute bonne compagnie, & eſtre la riſée d'un chacun ? Non, je m'en garderay bien, mais je m'aideray des remedes que j'ay en ma puiſſance.* Et, par ainſi, elle exécuta tout ce qu'elle avoit dit : & ſe donnant de la ſatisfaction & à ſon amy, reprit ſon en bon-point, & devint belle comme devant, ſans que ſon mary ſçeuſt le remede dont elle avoit uſé;

mais l'attribuant aux médecins qu'il remercioit & honoroit fort, pour l'avoir ainſi remiſe à ſon gré, pour en faire mieux ſon profit.

J'ay ouy parler d'une autre bien grande, de fort bonne humeur, & qui diſoit bien le mot, laquelle eſtant maladive, ſon médecin luy dit un jour qu'elle ne ſe trouveroit jamais bien, ſi elle ne le faiſoit. Elle ſoudain reſpondit : *& bien, faiſons-le donc.* Le médecin & elle s'en donnerent au cœur joy, & ſe contenterent admirablement bien. Un jour entr'autres, elle luy dit : *On dit par-tout que vous me le faites ; mais c'eſt tout un, puiſque je me porte bien*, & franchiſſoit touſjours le mot gallant qui commence par f. *Et tant que je pourray, je le feray, puiſque ma ſanté en dépend.*

Ces deux Dames ne reſſembloient pas à cette honneſte Dame de Pampelune, que j'ay dit encore cy-devant, dans les *cent Nouvelles de la Reyne de Navarre*, laquelle eſtant devenue eſperduement amoureuſe de M. *Davannes*, ayma mieux cacher ſon feu & le couver dans ſa poitrine qui en bruſloit, & mourir, que de faillir à ſon honneur. C'eſt de quoy j'ay ouy diſcourir cy-deſſus à quelques honneſtes Dames & Seigneurs. C'eſtoit une ſotte & peu ſoigneuſe du ſalut de ſon ame, d'autant qu'elle-meſme ſe donnoit la

mort, eſtant en ſa puiſſance de l'en chaſſer, & pour peu de choſe.

Car enfin, comme diſoit un ancien proverbe François, *d'une herbe de pré tondue, & d'un C. f., le dommage en eſt bientoſt rendu.* Et qu'eſt-ce après que tout cela eſt fait? La beſogne, comme d'autres, après qu'elle eſt faite, paroiſt-elle devant le monde? La Dame en va-t-elle plus mal droit? Y connoiſt-on rien? Cela s'entend quand on beſogne à couvert, à huys clos, & que l'on n'en voit rien. Je voudrois bien ſavoir, ſi beaucoup de grandes Dames que je connois, (car c'eſt en elles que l'amour va pluſtoſt loger, comme dit cette Dame de Pampelune, c'eſt aux grands portaux que battent les grands vents), délaiſſent de marcher la teſte haut, eſlevée, ou en cette Cour ou ailleurs, & de paroiſtre braves comme une Bradamante, ou une Marfiſe. Et qui ſeroit celuy tant préſomptueux, qui oſaſt leur demander ſi elles en viennent? Leurs marys meſme (vous dis-je) ne leur oſeroient dire quoy que ce ſoit, tant elles ſçavent ſi bien contrefaire les prudes, & ſe tenir en leur marche altiere: & ſi quelqu'un de leurs marys penſe leur en parler ou les menacer, ou outrager de paroles ou d'effets, les voilà perdus. Car encore qu'elles n'euſſent ſongé aucun mal contr'eux, elles ſe jettent auſſi-toſt à la vengeance,

vengeance, & la leur rendent bien; car il y a un proverbe ancien, qui dit, que quand & auſſitoſt que le mary bat ſa femme, ſon cas en rit: cela s'appelle, qu'il eſpere faire bonne chere, connoiſſant le naturel de ſa maiſtreſſe qui le porte, & qui, ne pouvant ſe venger d'autres armes, s'aide de luy pour ſon ſecond & grand amy, pour donner la venue au galland de ſon mary, quelque bonne garde & veille qu'il faſſe auprès d'elle.

Car pour parvenir à leur but, le plus ſouverain remede qu'elles ont, c'eſt d'en faire leurs plaintes entr'elles-meſmes, ou à leurs femmes & filles de chambre, & puis les gagner, ou à faire des amys nouveaux, ſi elles n'en ont point; ou ſi elles en ont, pour les faire venir aux lieux aſſignez: elles font la garde que le mary n'entre & ne les ſurprenne. Or, ces Dames gagnent leurs filles & femmes, & les corrompent par argent, par préſents, par promeſſes; & bien ſouvent aucunes compoſent & contractent avec elles; à ſçavoir, que leur Dame & maiſtreſſe, de trois venuës que l'amy leur donnera, la ſervante en aura la moitié, ou au moins le tiers. Mais le pis eſt, que bien ſouvent les maiſtreſſes trompent leurs ſervantes, en prenant tout pour elles, s'excuſant que l'amy ne leur en a pas plus donné, ains ſi petite portion, qu'elles-meſmes n'en ont pas eu aſſez pour elles, & paiſſent ainſi de bayes ces pauvres filles,

femmes & ſervantes, pendant qu'elles ſont en ſentinelle & font bonne garde. En quoy il y a de l'injuſtice; & je croys que ſi cette cauſe eſtoit plaidée, par des raiſons alléguées d'un coſté & d'autre, il y auroit bien à débattre & à rire. Car enfin, c'eſt un vray larcin de leur deſrober ainſi leur ſalaire & penſion convenue. Il y a d'autres Dames qui tiennent fort bien leur pact & promeſſe, & ne leur en deſrobent rien, & ſont comme les bons facteurs de boutiques, qui font juſte part de leur gain & profit du talent à leur maiſtre ou compagnon; & par ainſi, telles Dames méritent d'eſtre bien ſervies, pour eſtre ſi bien reconnoiſſantes des peines qu'on a pris à les ſi bien veiller & garder. Car enfin, elles ſe mettent en danger & hazard.

Ce qui eſt arrivé à une que je ſçay, qui, faiſant un jour le guet, pendant que ſa maiſtreſſe eſtoit en ſa chambre avec ſon amy, & faiſoit grande chere, & ne chomoit point; le maiſtre-d'hoſtel du mary la reprit & la tança aigrement de ce qu'elle faiſoit, & qu'il valoit mieux qu'elle fuſt avec ſa maiſtreſſe, que d'eſtre ainſi maquerelle, & faire la garde au-dehors de ſa chambre, & un ſi mauvais tour au mary de ſa maiſtreſſe, & adjouſta qu'il l'en advertiroit. Mais la Dame le gagna par le moyen d'une autre de ſes filles-de-chambre, de laquelle il eſtoit amoureux, luy pro-

mettant quelque choſe par les prieres de la maiſtreſſe, & auſſi qu'elle luy fit quelque préſent, dont il fut appaiſé. Toutesfois depuis elle ne l'ayma jamais, & luy garda bonne; car eſpiant une occaſion priſe à la volée, le fit chaſſer par ſon mary.

Je ſçay une belle & honneſte Dame, laquelle ayant une ſervante en qui elle avoit mis ſon amitié, luy faiſoit beaucoup de bien, meſme uſoit envers elle de grandes privautez, & l'avoit très-bien dreſſée à telles menées; ſi bien que quelquesfois, quand elle voyoit le mary de cette Dame longuement abſent de ſa maiſon, empeſché à la Cour, ou en autre voyage, bien ſouvent elle regardoit ſa maiſtreſſe en l'habillant, qui eſtoit des plus belles & plus aimables, & puis diſoit: *Hé! n'eſt-il pas bien malheureux, ce mary, d'avoir une ſi belle femme, & la laiſſer ainſi ſeule ſi longtemps, ſans la venir voir? Ne mérite-t-il pas que vous le faſſiez cocu tout à plat? Vous le devez; car ſi j'étois auſſi belle que vous, j'en ferois autant à mon mary s'il demeuroit autant abſent.* Je vous laiſſe à penſer ſi la Dame & maiſtreſſe de cette ſervante trouvoit gouſt à cette noix; meſme ſi elle n'avoit pas trouvé chauſſure à ſon pied, & ce qu'elle pouvoit faire par après, par le moyen d'un ſi bon inſtrument.

Or, il y a des Dames qui s'aident de leurs ſervantes pour couvrir leurs amours, ſans que leurs

marys s'en apperçoivent, & leur mettent en main leurs amants pour les entretenir, & les tenir pour ſerviteurs; afin que, ſous cette couverture, les marys entrant dans la chambre de leurs femmes, croyent que ce ſont les ſerviteurs de telles ou de telles Demoiſelles; &, ſous ce prétexte, la Dame a un beau moyen de jouer ſon jeu, & le mary n'en connoiſt rien.

J'ay connu un fort grand Prince, qui ſe mit à faire l'amour à une Dame d'atours d'une grande princeſſe, ſeulement pour ſavoir les ſecrets des amours de ſa maiſtreſſe, pour y mieux parvenir en après.

J'ay veu jouer en ma vie quantité de ces traits, mais non pas de la façon que faiſoit une honneſte Dame de par le monde, que j'ay connue, laquelle fut ſi heureuſe d'eſtre ſervie de trois braves & gallants Gentils-hommes l'un après l'autre, leſquels la laiſſant, venoient à aymer & ſervir une très-grande Princeſſe, qui eſtoit ſa Dame, ſi bien qu'elle rencontra là-deſſus gentiment, qu'elle eſtoit Reyne des Romains (a).

Ce qui luy eſtoit un honneur bien plus grand, qu'à une que je ſçay, laquelle eſtant à la ſuite d'une grande Dame mariée, ainſi que cette grande Dame

(a) Le titre de *Roi des Romains* n'eſt proprement qu'une ſtation pour parvenir à la dignité d'*Empereur*.

fut ſurpriſe dans ſa chambre par ſon mary, lorſqu'elle ne venoit que de recevoir un petit poulet de papier de ſon amy, vint à eſtre ſi bien ſecondée par cette Dame qui eſtoit avec elle, qu'auſſi-toſt elle prit finement le poulet, & l'avala tout entier, ſans en faire à deux fois, ny que le mary s'en apperceuſt; qui l'en euſt ſans doute très-mal traittée, s'il euſt veu le dedans. Ce qui fut une très-grande obligation de ſervice, que la grande Dame à toujours reconnu.

Je ſçay bien des Dames pourtant qui ſe ſont trouvées mal, pour s'eſtre trop fiées à leurs ſervantes; & d'autres auſſi qui ont couru le meſme haſard, pour ne s'y eſtre pas fiées. J'ay ouy parler d'une Dame belle & honneſte, qui avoit pris & choiſi un Gentilhomme, des braves, vaillants & accomplis de la France, pour luy donner joüiſſance & plaiſir de ſon gentil corps. Elle ne ſe voulut jamais fier à pas une de ſes femmes; & le rendez-vous ayant eſté donné en un logis autre que le ſien, il fut dit & concerté qu'il n'y auroit qu'un lit en la chambre, & que ſes femmes coucheroient à l'anti-chambre. Comme il fut arreſté, ainſi fut-il joüé; & d'autant qu'il ſe trouva une chatonniere à la porte, ſans y penſer, & ſans y avoir préveu que ſur le coup, ils s'adviſerent de la boucher avec un ais, afin que, ſi l'on la venoit à pouſſer, qu'elle fiſt bruit, qu'on l'entendiſt, & qu'ils fiſſent ſilence,

& y pourveuſſent. Or, d'autant qu'il y avoit anguille ſous roche, une de ſes femmes, faſchée & deſpitée de ce que ſa maiſtreſſe ſe deffioit d'elle, qu'elle tenoit pour la plus confidente des ſiennes, ainſi qu'elle luy avoit ſouventesfois monſtré, elle s'adviſa, quand ſa maiſtreſſe fut couchée, de faire le guet, & eſtre aux eſcoutes à la porte. Elle l'entendoit bien gazouiller tout bas; mais elle connut que ce n'eſtoit point la lecture, qu'elle avoit accouſtumé de faire en ſon lit, quelques jours auparavant, avec ſa bougie, pour mieux colorer ſon fait. Sur cette curioſité qu'elle avoit de ſçavoir mieux le tout, ſe préſenta une occaſion fort bonne, & fort à propos; car, eſtant entré d'aventure un jeune chat dans la chambre, elle le prit avec ſes compagnes, le fourra & le pouſſa par la chatonniere, en la chambre de ſa maiſtreſſe, non ſans abattre l'ais qui l'avoit fermée, ny ſans faire bruit. Si-bien que l'amant & l'amante, en eſtant en cervelle, ſe mirent en ſurſaut ſur le lit, & adviſerent à la lueur de leur flambeau & bougie, que c'eſtoit un chat qui eſtoit entré, & avoit fait tomber la trape. Par-quoy, ſans autrement ſe donner de la peine, ſe recoucherent, voyant qu'il eſtoit tard, & qu'un chacun pouvoit dormir, & ne refermerent pourtant ladite chatonniere, la laiſſant ouverte, pour donner paſſage au retour du chat, qu'ils ne vouloient laiſſer là-dedans renfermé toute

la nuit. Sur cette belle occaſion, ladite Dame ſuivante, avec ſes compagnes, eurent moyen de voir choſes & autres de leur maiſtreſſe; leſquelles depuis déclarerent le tout au mary, d'où s'enſuivit la mort de l'amant, & le ſcandale de la Dame. Voilà à quoy ſert un deſpit & une meſfiance que l'on prend quelquefois des perſonnes, qui nuiſent le plus ſouvent autant que la trop grande confiance : ainſi que je ſçay d'un très-grand perſonnage, qui eut une fois deſſein de prendre toutes les filles-de-chambre de ſa femme, qui eſtoit une très-grande & belle Dame, & les faire geſner, pour leur faire confeſſer tous les deſportements de ſa femme, & les ſervices qu'elles luy faiſoient en ſes amours. Mais cette partie pour ce coup fut rompue, pour éviter plus grand ſcandale. Le premier conſeil vint d'une Dame, que je ne nommeray pas, qui vouloit mal à cette grande Dame. Dieu l'en punit après.

Pour venir à la fin de nos femmes, je conclus qu'il n'y a que des femmes mariées dont on puiſſe tirer de bonnes denrées, & preſtement; car elles ſçavent ſi bien leur meſtier, que les plus fins & les plus hauts hupez de marys y ſont trompez. J'en ay dit aſſez au chapitre des cocus (a), ſans en parler davantage.

(a) Diſcours I.

Article II.

De l'Amour des Filles.

Partant, ſuivant l'ordre de Bocace, noſtre guide en ce diſcours, je viens aux filles: leſquelles certes il faut advouer, que de leur nature, pour le commencement, elles ſont très-craintives, & n'oſent abandonner ce qu'elles tiennent ſi cher, à raiſon des continuelles perſuaſions & recommandations que leur font leurs peres & meres & maiſtreſſes, avec les menaces rigoureuſes; ſi bien que quand elles en auroient toutes les envies du monde, elles s'en abſtiennent le plus qu'elles peuvent. Et auſſi elles ont peur que ce meſchant ventre les accuſe auſſi-toſt, ſans lequel elles mangeroient de bons morceaux: mais toutes n'ont pas ce reſpect; car fermant les yeux à toutes conſidérations, elles y vont hardiment, non la tête baiſſée, mais très-bien renverſée. En quoy elles errent grandement, d'autant que le ſcandale d'une fille desbauchée eſt très-grand & d'importance, mille fois plus que d'une femme mariée, ny d'une veufve; car elle ayant perdu ce beau tréſor, en eſt ſcandaliſée, vilipendée, monſtrée au doigt de tout le monde, & perd de très-bons partis de mariage: quoy que j'en aye bien connu pluſieurs, qui ont eu tousjours quelque malotru, qui, ou volontairement, ou à

l'improviſte, ou ſciemment, ou dans l'ignorance, ou bien par contrainte, s'eſt allé jetter entre leurs bras, & les eſpouſer telles qu'elles eſtoient, encore bien-aiſes.

J'en ay connu quantité des deux eſpeces qui ont paſſé par-là ; entr'autres une ſervante qui ſe laiſſa fort ſcandaleuſement engroſſer & aller à un Prince de par le monde (a), & ſans cacher ny mettre ordre à ſes couches, & eſtant descouverte, elle ne reſpondoit autre choſe, ſi-non : *Qu'y ſaurois-je faire ? Il ne m'en faut pas blaſmer, ny ma faute, ny la pointe de ma chair, mais mon peu de prévoyance : car ſi j'euſſe été bien fine & bien adviſée, comme la pluspart de mes compagnes, qui ont fait autant que moy, voire pis, mais qui ont très-bien ſçeu remédier à leurs groſſeſſes & à leurs couches, je ne fuſſe pas maintenant miſe en cette peine, & on n'y euſt rien connu.* Ses compagnes, pour ce mot, luy en voulurent très-grand mal : & elle fut renvoyée hors de la troupe par ſa maiſtreſſe (b), qu'on diſoit pourtant luy avoir commandé d'obéir aux volontez du Prince ; car elle avoit affaire de luy,

(a) Je ne ſais ſi on peut traiter de ſervante Mademoiſelle de Limeuil. A cela près tout convient ici aux amours de cette fille & du Prince de Condé.

(b) Catherine de Médicis. C'étoit-là de ces moyens que ſa politique employoit.

& deſiroit le gagner (a). Au bout de quelque temps elle ne laiſſa pour cela de trouver un bon party, & ſe marier richement; duquel mariage en étoit ſorty une très-belle lignée. Voilà pourquoy ſi cette pauvre fille euſt eſté ruſée, comme ſes compagnes & autres, cela ne luy ſuſt arrivé : car certes, j'ay veu en ma vie des filles auſſi ruſées & fines que les plus anciennes femmes mariées; voire juſqu'à eſtre très-bonnes & ruſées maquerelles, ne ſe contentant de leur bien, mais en pourchaſſoient à autruy.

Ce fut une fille en noſtre Cour, qui inventa & fit jouer cette belle comédie, intitulée *le Paradis d'Amour*, dans la ſalle de Bourbon, à huys clos, où il n'y avoit que les comédiens qui ſervoient de joueurs & de ſpectateurs tout enſemble. Ceux qui en ſçavent l'hiſtoire m'entendent bien. Elle fut jouée par ſix perſonnages, de trois hommes & trois femmes : l'un eſtoit Prince, qui avoit ſa Dame, qui eſtoit grande, mais non pas trop auſſi, toutes-

(a) La Reine mère la fit conduire au couvent des Cordelières d'Auxonne : quelque tems après elle ſe maria. Bayle veut qu'elle ait eu pour mari Scipion Sardini, Baron de Chaumont-ſur-Loire. Le Laboureur dans ſes additions aux mémoires de Caſtelnau prétend que le mari qu'elle épouſa, fut Geoffroy de Gauſac, ſeigneur de Fremont, qui avoit été ſon premier tenant (Remarques ſur la confeſſion de Sancy, chap. IX.

fois il l'aimoit fort : l'autre eſtoit un ſeigneur, & celuy-là jouoit avec la grande Dame, qui eſtoit de riche matiere : le troiſieme eſtoit gentil-homme, qui s'apparioit avec la fille ; car la gallante qu'elle eſtoit, elle vouloit jouer ſon perſonnage auſſi-bien que les autres. Auſſi couſtumiérement l'autheur d'une comédie joue ſon perſonnage, ou le prologue, comme fit celle-là, qui certes, toute fille qu'elle eſtoit, le joua auſſi-bien, ou poſſible mieux que les mariées. Auſſi avoit-elle veu ſon monde ailleurs qu'en ſon pays : & comme dit l'Eſpagnol, *raffinada en Secobia*, c'eſt-à-dire, *raffinée en Ségovie*, qui eſt un proverbe en Eſpagne, d'autant que les bons draps ſe raffinent en Ségovie.

J'ay ouy parler & raconter de beaucoup de filles qui, en ſervant leurs Dames & maiſtreſſes de dariolettes (a), vouloient auſſi taſter de leurs morceaux. Telles Dames auſſi ſouvent ſont eſclaves de leurs damoiſelles, craignant qu'elles ne les deſcouvrent, & publient leurs amours. Ce fut une fille à qui j'ouys dire un jour que c'eſtoit une

(a) Confidentes. *Dariolette* eſt le nom d'une jeune fille confidente d'*Heliſenne* dans *Amadis*, L. I. C. 2 ; & ce nom, qui vient de *disregulata*, repréſente cette jeune fille ſous un habit *riolé*, ou de petite étoffe rayée. Par la même raiſon, on appelle *Darioles* de petits flancs, à cauſe des bandes de pâte dont ils ſont couverts. (Voyez l'Amadis de M. le Comte de Treſſan).

grande ſottiſe aux filles de mettre leur honneur à leur devant: & que ſi les unes ſottes en faiſoient ſcrupule, qu'elle n'en daignoit faire; & qu'à tout cela il n'y a que le ſcandale: mais la mode de tenir ſon cas ſecret & caché, rabille tout; & ce ſont des ſottes & indignes de vivre au monde, qui ne s'en ſçavent aider & la pratiquer. Une Dame Eſpagnole, penſant que ſa fille appréhendaſt le forcement du premier lit nuptial, & y allant, ſe mit à l'exhorter & perſuader que ce n'eſtoit rien, qu'elle n'y auroit point de douleur, & que de bon cœur elle voudroit eſtre à ſa place, pour luy faire mieux à connoiſtre; la fille reſpondit: *bezos las manos, ſegnora madre, de tal merced, que bien la tomare, yo por my*: c'eſt-à-dire: *grand mercy ma mere, d'un ſi bon office, que moy-meſme je me le feray bien.*

J'ay ouy raconter d'une fille de très-haut lignage, laquelle s'en eſtant aydée à ſe donner du plaiſir, on parla de la marier vers l'Eſpagne. Il y eut quelqu'un de ſes plus ſecrets amys, qui luy dit un jour, en jouant, qu'il *s'eſtonnoit fort d'elle, qui avoit tant aimé le Levant, de ce qu'elle alloit naviguer vers le Couchant & Occident*; parce que l'Eſpagne eſt vers l'Occident. La dame luy reſpondit: *ouy, j'ay ouy dire aux mariniers, qui ont beaucoup voyagé, que la navigation du Levant eſt très-plaiſante & agréable; ce que j'ay ſouvent pra-*

piqué par la bouſſole que je porte ordinairement ſur moy : mais je m'en aideray quand je ſeray en l'Occident, pour aller droit au Levant. Les bons interpretes ſçauront bien interpréter cette allégorie, & la deviner, ſans que je la gloſe. Je vous laiſſe à penſer par ces mots, ſi cette fille avoit toujours dit ſes heures de noſtre-Dame.

Une autre que j'ay ouy nommer, laquelle ayant ouy raconter des merveilles de la ville de Veniſe, de ſes ſingularitez & de la liberté qui régnoit pour toutes perſonnes, & meſme pour les putains & courtiſannes : *Hélas* ! dit-elle à une de ſes compagnes, *ſi nous euſſions fait porter tout noſtre vaillant en ce lieu-là par lettre de banque, & que nous y fuſſions pour faire cette vie courtiſaneſque, plaiſante & heureuſe, à laquelle tout autre ne ſçauroit approcher, quand bien nous ſerions Emperieres de tout le monde!* Voilà un plaiſant ſouhait & bon ; & de fait, je croys que celles qui veulent faire cette vie, ne peuvent eſtre mieux que là.

J'aymerois autant un ſouhait que fit une Dame du temps paſſé, laquelle ſe faiſant raconter à un pauvre eſclave, eſchappé de la main des Turcs, des tourmens & maux qu'ils luy faiſoient, & à tous les autres pauvres chreſtiens, quand ils les tenoient : celuy qui avoit eſté eſclave, luy en raconta aſſez, & de toutes ſortes de cruautez. Elle s'adviſa de luy demander ce qu'ils faiſoient aux

femmes ? *Hélas ! madame*, (dit-il) *ils leur font tant cela, qu'ils les en font mourir ! Pleuſt-il doncques au Ciel* (reſpondit-elle) *que je mouruſſe pour la foy ainſi matyre !*

Trois grandes Dames eſtoient enſemble un jour, que je ſcay, qui ſe mirent ſur des ſouhaits. L'une dit : *je voudrois avoir un tel pommier qui produiſiſt tous les ans autant de pommes d'or, comme il produit de fruits naturels.* L'autre diſoit: *je voudrois qu'un tel pré me produiſiſt autant de perles & pierreries, comme il fait de fleurs.* La troiſieſme qui eſtoit fille, dit : *je voudrois avoir une fuye* (a) *dont les trous me valuſſent autant que celuy d'une telle Dame favoriſée d'un tel Roy, que je ne nommeray point ; mais je voudrois que mon trou fuſt viſité de plus de pigeons que n'eſt le ſien.*

Ces Dames ne reſſembloient pas à une Dame Eſpagnole, dont la vie eſt eſcrite dans l'Hiſtoire d'Eſpagne, laquelle un jour que le grand Alphonſe, Roy d'Arragon, faiſoit ſon entrée dans Sarragoſſe, ſe vint jetter à genoux devant luy, & luy demander juſtice. Le Roy, ainſi qu'il la vouloit ouyr, elle demanda de luy parler à part, ce qu'il luy octroya : & s'eſtant plainte de ſon mary, qui couchoit avec elle trente-deux fois tant de jour que de nuit, qu'il ne luy donnoit patience, ni ceſſe, ny repos; le Roy, ayant envoyé quérir le mary, &

(a) Colombier.

ſçeu qu'il eſtoit vray, ne penſant point faillir, puis qu'elle eſtoit ſa femme : le Conſeil de Sa Majeſté arreſté ſur ce fait, le Roy ordonna qu'il ne la toucheroit que ſix fois ; non ſans s'émerveiller grandement (dit-il) de la grande chaleur & puiſſance de cet homme, & de la grande froideur & continence de cette femme, contre tout le naturel des autres (dit l'hiſtoire) qui vont à jointes mains requérir leurs marys & autres hommes, pour en avoir & ſe douloir quand ils donnent à d'autres ce qui leur appartient.

Cette Dame ne reſſembloit pas à une fille, damoiſelle de maiſon, laquelle, le lendemain de ſes nopces, racontant à aucunes de ſes compagnes ſes adventures de la nuit paſſée : *Comment !* dit-elle : *& n'eſt-ce que cela ? Comme j'avois entendu dire à aucunes de vous autres, & à d'autres femmes, & à d'autres hommes, qui font tant des braves & gallants, & qui promettent monts & merveilles. Ma foy, mes compagnes & amys, cet homme* (parlant de ſon mary) *qui faiſoit tant de l'eſchauffé amoureux & du vaillant, & d'un ſi bon coureur de bague, pour toute courſe n'en a fait que quatre, ainſi que l'on court ordinairement trois pour la bague, & l'autre pour les dames : encore entre les quatre, y a-t-il fait plus de poſes, qu'il n'en fut fait hier au ſoir au grand bal.* Penſez que puiſqu'elle ſe plaignoit de ſi peu, elle en vouloit

avoir la douzaine : mais tout le monde ne reſſemble pas au Gentil-Homme Eſpagnol. Et voilà comme elles ſe moquent de leurs marys.

Ainſi que fit une, laquelle, au commencement & premier ſoir de ſes nopces, ainſi que ſon mary la vouloit charger, elle fit de la reveſche & de l'opiniaſtre fort à la charge. Mais il s'adviſa de luy dire que, s'il prenoit ſon grand poignard, il y auroit bien un autre jeu, & qu'il y auroit bien à crier ; de quoy elle, craignant ce grand dont il la menaçoit, ſe laiſſa aller auſſi-toſt : mais ce fut elle qui le lendemain n'en eut plus peur, & ne s'eſtant contentée du petit, luy demanda du premier abord où eſtoit ce grand dont il l'avoit menacée le ſoir avant? A quoy le mary reſpondit, qu'il n'en avoit point, & qu'il ſe mocquoit ; mais qu'il falloit qu'elle ſe contentaſt de ſi peu de proviſion qu'il avoit ſur luy. Alors elle dit : *Eſt-ce bien fait cela, de ſe moquer ainſi des pauvres & ſimples filles ?* Je ne ſçais ſi l'on doit appeler cette fille ſimple & niaiſe, ou bien fine & ruſée, qui en avoit taſté auparavant. Je m'en rapporte aux deffiniteurs.

Bien plus eſtoit ſimple une autre fille, laquelle s'eſtant plainte à la juſtice qu'un galland l'avoit priſe par force ; & luy enquis ſur ce fait, il reſpondit : *Meſſieurs, je m'en rapporte à elle, s'il eſt vray, & ſi elle-meſme n'a pris mon cas, & l'a mis de la main propre dans le ſien. Ha ! Meſſieurs,* (dit

(dit la fille) *il eſt bien vray, cela : mais qui ne l'euſt fait ? Car après qu'il m'eut couchée & trouſſée, il me mit ſon cas roide & pointu comme un baſton contre le ventre, & m'en donnoit de ſi grands coups, que j'eus peur qu'il ne me le perçaſt, & n'y fiſt un trou. Dame, je le pris alors, & le mis dans le trou qui eſtoit tout fait.* Si cette fille eſtoit ſimplette, ou le contrefaiſoit, je m'en rapporte.

Je vous feray deux contes de deux femmes mariées, ſimples comme celle-là, ou bien ruſées, ainſi qu'on voudra. Ce fut d'une tres-grande Dame que j'ay connue, laquelle eſtoit très-belle, & pour cela fort deſirée. Ainſi qu'un jour un très-grand Prince la requit d'amour, voire l'en ſollicitoit fort, en lui promettant de très-belles & grandes conditions, tant de grandeurs que de richeſſes, pour elle & pour ſon mary; tellement qu'elle, ayant de telles douces tentations, y preſta aſſez doucement l'oreille : toutesfois, du premier coup, ne s'y voulut laiſſer aller; mais, comme ſimplette, nouvelle & jeune mariée, n'ayant encore bien veu ſon monde, vint deſcouvrir le tout à ſon mary, & luy demander advis ſi elle le feroit ? Le mary luy reſpondit ſoudain : *nenny, m'amie. Hélas ! que penſeriez-vous faire, & de quoy parlez-vous d'un infame trait à jamais irréparable, pour vous & pour moy ? Ha ! mais, Monſieur,* (repliqua la Dame) *vous ſerez auſſi grand, &*

moy ſi grande, qu'il n'y aura rien à redire. Pour fin, le mary ne voulut dire *ouy ;* mais la Dame, qui commença à prendre cœur par après, & ſe faire habile, ne voulut perdre ce party, & le prit avec ce Prince, & avec d'autres encore, en renonçant à ſa ſotte ſimplicité. J'ay ouy faire ce conte à un qui le tenoit de ce grand Prince, & l'avoit ouy de la Dame à laquelle il en fit la reprimande, & qu'en telles choſes il ne falloit jamais s'en conſeiller au mary, & qu'il y avoit autre conſeil en ſa Cour. Cette Dame eſtoit auſſi ſimple, ou plus qu'une autre que j'ay ouy dire, à laquelle un jour un honneſte Gentilhomme préſentant ſon ſervice amoureux, aſſez près de ſon mary, qui entretenoit pour lors de devis une autre Dame, il luy vint mettre ſon éprevier, ou, pour plus clairement parler, ſon inſtrument entre les mains. Elle le prit, & le ſerrant fort eſtroitement, & ſe tournant vers ſon mary, luy dit : *mon mary, voyez le beau préſent que me fait ce Gentilhomme ; le recevray-je ? dites-le moy.* Le pauvre Gentilhomme, eſtonné, retire à ſoy ſon éprevier de ſi grande rudeſſe, que, rencontrant une pointe de diamant qu'elle avoit au doigt, le luy eſſerta de telle façon d'un bout à l'autre, qu'elle le cuida perdre du tout, & non ſans grandes douleurs, voire en danger de la vie, ayant ſorty la porte aſſez haſtivement, & arrouſant la chambre du

ſang qui deſgoutoit par-tout. Mais le mary ne courut après luy, pour luy faire aucun outrage pour ce ſubjet. Il s'en mit ſeulement fort à rire, tant pour la ſimplicité de ſa pauvre femmelette, que pour le beau préſent produit, joint qu'il en eſtoit aſſez puny. Voilà deux femmes fort ſimples, leſquelles, & quelques-unes de leurs ſemblables, (car il y en a aſſez), ne reſſemblent pas à pluſieurs, & à une infinité qui ſe rencontrent dans le monde, qui ſont plus doubles & fines que celles-là, qui ne demandent conſeil à leurs marys, ny qui leur monſtrent tels preſents qu'on leur fait.

J'ay ouy racontet en Eſpagne d'une fille, laquelle la premiere nuit de ſes nopces, ainſi que ſon mary, s'efforçoit & s'afanoit (a) de forcer ſa forteresſe, non ſans ſe faire mal, elle ſe mit à rire, & luy dit: *Segnor, bien es razon que ſeays martyr, pues que io ſoy virgen; mas, pues que io tomo la patientia, bien la podeys tomar*; c'eſt-à-dire, *Seigneur, c'eſt bien raiſon que vous ſoyez martyr, puiſque je ſuis vierge; mais d'autant que je prends patience, vous la pouvez bien prendre.* Celle-là, en revanche de l'autre qui s'eſtoit mocqué de ſa femme, ſe mocquoit bien de ſon mary.

(a) *Ahanoit*, ſe fatiguoit. De l'Eſpagnol *afanar*, qui répond à notre *ahaner*.

Comme certes pluſieurs filles ont bien raiſon de ſe mocquer à telle nuit, meſme quand elles ont ſçeu auparavant ce que c'eſt, ou l'ont appris d'autres, ou d'elles-meſmes, s'en ſont doutées & imaginées ce grand point de plaiſir qu'elles eſtiment très-grand & perdurable. Une autre Dame Eſpagnolle, qui, le lendemain de ſes nopces, racontant les vertus de ſon mary, en dit pluſieurs : *Fors*, dit-elle, *que no era buen condator y arithmethico, porque no ſapra multiplicar*; en François, *qu'il n'eſtoit point bon compteur & arithméticien, parce qu'il ne ſçavoit pas multiplier.*

Une Dame de bon lieu & de bonne maiſon, que j'ay connue & ouy parler, le ſoir de ſes nopces, que chacun eſtoit aux eſcoutes à l'accouſtumée, comme ſon mary luy eut livré le premier aſſaut, eſtant un peu ſur ſon repos, non pas du dormir, lui demanda ſi elle en voudroit encore; gentiment elle luy reſpondit, *ce qu'il vous plaira, Monſieur.* Penſez qu'à telle reſponſe le gallant mary devoit eſtre bien eſtonné.

Telles filles qui diſent de telles ſornettes ſi promptement après les nopces, pourroient bien donner de bons martels à leurs pauvres marys, & leur faire accroire qu'ils ne ſont les premiers qui ont mouillé l'ancre dans leur fond, ny les derniers qui le mouilleront; car il ne faut point

douter que qui ne s'efforce & ne ſe tue à ſaper ſa femme, qu'elle ne s'adviſe à luy faire porter des cornes, ce diſoit un ancien proverbe François : *& qui ne la contente pas, va ailleurs chercher ſon repas.* Toutefois quand une femme tire ce qu'elle peut de l'homme, elle l'aſſomme, c'eſt-à-dire, qu'il en meurt ; & c'eſt un dire ancien, qu'il ne faut tirer de ſon amy ce qu'on voudroit bien, & qu'il le faut eſpargner tant que l'on peut, mais non pas le mary, duquel il en faut tirer ce qu'on peut. Voilà pourquoy, dit le refrain Eſpagnol, *que el primero penſamiento de la mager, luego que es caſada, es de enbiudarſe* ; c'eſt-à-dire : *Le premier penſement de la femme mariée, eſt de ſonger à ſe faire veufve.* Ce refrain n'eſt pas général, comme j'eſpere le dire ailleurs, mais il n'eſt que pour aucunes.

Il y a de certaines filles, qui, ne pouvant tenir longuement leurs chaleurs, ne s'addonnent aiſément qu'aux Princes & aux Seigneurs qui ſont gens fort propres pour les esbranler, tant pour leurs faveurs, que pour leurs préſents, & auſſi, pour l'amour de leurs gentilleſſes ; car enfin, tout eſt beau & parfait en eux, encore qu'ils fuſſent des fats. Au contraire, j'en ay veu d'autres, qui ne les recherchent pas, mais les fuyent grandement, à cauſe qu'ils ont un peu la réputation d'être ſcandaleux, grands vanteurs, cauſeurs & peu ſecrets,

aimant mieux des Gentils-hommes ſages & diſcrets, deſquels pourtant le nombre eſt rare: & bien-heureuſe pourtant eſt celle-là qui en trouve. Mais pour obvier à tout cela, elles choiſiſſent, (au moins aucunes) leurs valets, deſquels aucuns ſont beaux, d'autres non. Comme j'en ai connu qui l'ont fait; & ſi n'en faut prier longuement leurſdits valets; car les levant, couchant, deshabillant, chauſſant, deschauſſant, & leur baillant leurs chemiſes, comme j'ay veu beaucoup de filles à la Cour & ailleurs, qui n'en faiſoient aucune difficulté ny ſcrupule; il n'eſt pas poſſible qu'eux voyant beaucoup de belles choſes en elles, n'en euſſent des tentations, & pluſieurs d'elles, qu'elles ne le fiſſent exprès; ſi bien qu'après que les yeux avoient bien fait leur office, il falloit bien que d'autres membres du corps vinſſent à faire le leur.

J'ay connu une fille de par le monde, belle s'il en fut jamais, qui rendit ſon valet compagnon d'un grand Prince, qui l'entretenoit, & qui penſoit eſtre le ſeul heureux jouiſſant; mais le valet, en cela, alloit de pair avec luy; auſſi l'avoit-elle bien ſçeu choiſir; car il eſtoit très-beau & de très-belle taille: ſi bien que dans le lit, ou bien à la beſogne, on n'y euſt connu aucune différence. Encore le valet en beaucoup de beautez emportoit le Prince, auquel telles amours & telles privautez furent inconnues, juſques à ce qu'il la quitta pour

ſe marier; & pour cela, il n'en traita plus mal le valet, mais ſe plaiſoit fort de le voir : & quand il le voyoit en paſſant, il diſoit ſeulement : *Eſt-il poſſible que cet homme ayt eſté mon corrival? Ouy je le voys; car oſtez ma grandeur, il m'emporte d'ailleurs.* Il avoit auſſi meſme nom que le Prince, & fut un très-bon tailleur, & des renommez de la Cour; ſi bien qu'il n'y avoit gueres de filles ou femmes qu'il n'habillaſt, quand elles vouloient eſtre bien habillées. Je ne ſçay s'il les habilloit de la même façon qu'il habilloit ſa maiſtreſſe; mais elles n'eſtoient point mal.

J'ay connu une fille de bonne maiſon, qui ayant un laquais de l'âge de quatorze ans, & en ayant fait ſon bouffon & plaiſant, parmy ſes bouffonneries & plaiſanteries, elle faiſoit autant de difficulté que rien à ſe laiſſer baiſer, toucher & taſter à luy, auſſi privement que ſi c'euſt eſté une femme, & bien ſouvent devant le monde, excuſant le tout, en diſant qu'il eſtoit fol & plaiſant bouffon. Je ne ſçay s'il paſſoit outre; mais je ſçay bien que, depuis eſtant mariée & veufve, & remariée, elle a eſté une très-inſigne putain. Penſez qu'elle alluma ſa meſche en ce premier tiſon; ſi-bien qu'elle ne luy faillit jamais après en ſes autres plus grandes fougues & plus hauts feux. J'avois bien demeuré un an à voir cette fille; mais quand je les vis en ces privautez devant ſa mere, qui avoit la réputa-

tion d'eſtre l'une des plus prudes femmes de ſon temps, qui en rioit & en eſtoit bien-aiſe, je préſageay auſſi-toſt que de ce petit jeu, l'on viendroit au grand, & à bon eſcient, & que la damoiſelle ſeroit un jour quelque bonne fripe-ſaulce, comme elle fut.

J'ay connu deux ſœurs d'une fort bonne maiſon de Poitou, filles, deſquelles on parloit eſtrangement, & d'un grand laquais Baſque, qui eſtoit à leur pere, lequel, ſous ombre qu'il danſoit très-bien, non-ſeulement le branſle de ſon pays, mais tous autres, les menoit danſer ordinairement, meſme les y apprenoit. Il les fit danſer, & leur apprit la danſe des putains à la fin, & en furent aſſez gentiment ſcandaliſées; toutesfois elles ne laiſſerent à eſtre bien mariées; car elles eſtoient riches: & ſur ce nom de richeſſes, on n'y adviſe rien, on prend tout, & fuſt-il encore plus chaud & plus ardent. J'ay connu ce Baſque depuis, gentil ſoldat, & de brave façon, & qui monſtroit bien avoir fait le coup. Il fut ſoldat des Gardes de la Coronelle de M. de Strozze.

J'ay connu auſſi une maiſon de par le monde, & grande, d'où la Dame faiſoit profeſſion de nourrir en ſa compagnie des honneſtes filles, entr'autres, des parentes de ſon mary; & d'autant que la dame eſtoit fort maladive, & ſubjette aux médecins & apothicaires, il y en abordoit ordinairement

là-dedans ; & parce auſſi que les filles ſont ſubjettes à maladies, comme à paſles-couleurs, mal de la furette, fievres, & autres. Il advint que deux entr'autres tomberent en fievre-quarte. Un apothicaire lés eut en charge pour les panſer. Certes, il les panſoit de ſes drogues de la main & de médecines; mais la plus propre fut qu'il coucha avec une, (maraud qu'il fut)! car il eut à faire avec une fort belle & honneſte fille de la France, de laquelle un très-grand Roy s'en fuſt dignement contenté : & il fallut que ce Monſieur l'apothicaire luy paſſaſt cette paille ſur le ventre. J'ay connu la fille, qui certes méritoit d'autres aſſaillants : & après bien mariée ; & telle qu'on la donna pucelle, telle la trouva-t-on. En quoy pourtant je trouve qu'elle fut bien fine: car, puiſqu'elle ne pouvoit tenir ſon eau, elle s'adreſſa à celuy qui donnoit les antidotes, pour engarder d'engroſſer; car c'eſt ce que les filles craignent le plus : dont en cela il y en a de ſi experts, qui leur donnent des drogues, qui les engardent très-bien d'engroſſer; ou bien, ſi elles engroſſent, leur font eſcouler leur groſſeſſe ſi ſubtilement & ſi ſagement, que jamais on ne s'en aperçoit, & n'en ſent-on rien que le vent.

Ainſi que j'en ay ouy parler d'une fille, laquelle avoit eſté autresfois nourrie fille de la feue Reyne de Navarre, Marguerite. Elle vint, par cas fortuit, ou à ſon eſcient, à engroſſer ſans qu'elle y

penſaſt pourtant. Elle rencontra un Sablin (a) apothicaire, qui, luy ayant donné un breuvage, luy fit évader ſon fruit, qui avoit desja ſix mois, piece par piece, morceau par morceau, ſi aiſément, qu'eſtant en ſes affaires, jamais elle n'en ſentit ny mal, ny douleur : & puis après ſe maria galamment, ſans que le mary y connuſt aucune trace; car on leur donne des remédes pour ſe faire paroiſtre vierges & pucelles comme aupataVant, ainſi que j'en ay allégué un, au *diſcours des Cocus* (b). Et un que j'ay ouy dire à un Empirique ces jours paſſez, qu'il faut avoir des ſangſuës, & les mettre à la nature, & faire par-là tirer & ſuccer le ſang : leſquelles ſangſuës, en ſuçant, laiſſent & engendrent de petites ampoulles & fiſtules pleines de ſang, ſi bien que le gallant mary qui vient le ſoir des nopces les aſſaillir, leur creve ces ampoulles, d'où le ſang en ſort, & luy & elle s'enſanglantent, qui eſt une grande joye à l'un & l'autre; & par ainſi, *l'honor della citella è ſalva* (c). Je trouve ce reméde plus ſouverain que l'autre, s'il eſt vray : & s'ils ne ſont pas bons tous deux, il y en a cent autres qui ſont meilleurs, ainſi que le ſçavent très-bien ordonner, inventer & appliquer ces Meſſieurs les médecins

(a) Liſez *Sublin*, c'eſt-à-dire, fin, ruſé, non pas que *Sublin* fût le nom de cet homme.

(b) Le premier diſcours.

(c) C'eſt-à-dire, *l'honneur de la Citadelle eſt ſauvé.*

ſçavants, & experts apothicaires. Voilà pourquoy ces Meſſieurs ont ordinairement de très-belles & bonnes fortunes; car ils ſçavent bleſſer & remédier, ainſi que fit la lance de Péléüs.

J'ay connu cet apothicaire, dont je viens de parler à cette heure, duquel faut que je die ce petit mot en paſſant, que je le vis à Geneve, la premiere fois que je fus en Italie, parce que pour lors ce chemin par-là eſtoit commun pour les François, & par les Suiſſes & Griſons, à cauſe des guerres. Il me vint voir à mon logis. Soudain je luy demanday ce qu'il faiſoit en cette ville, & s'il eſtoit-là pour médeciner les filles, comme il avoit fait en France? Il me reſpondit, qu'il eſtoit-là pour en faire pénitence. *Comment!* dis-je, *eſt-ce que vous n'y mangez de ſi bons morceaux comme là? Ha! Monſieur*, me repliqua-il, *c'eſt parce que Dieu m'a appellé, & que je ſuis illuminé de ſon Saint-Eſprit, & que j'ay maintenant la connoiſſance de ſa ſainte parole. Ouy*, luy dis-je: *& dès ce temps-là ſi eſtiez-vous de la Religion, & ſi vous vous meſliez de médiciner les corps & les ames, & preſchiez & inſtruiſiez les filles. Mais, Monſieur, je reconnois à cette heure mieux mon Dieu* (repliqua-t-il encore) *qu'alors, & ne veux plus pécher.* Je tais pluſieurs autres propos que nous euſmes ſur ce ſubjet, tant ſérieuſement qu'en riant. Mais ce maraud joüit de ce boucon, qui eſtoit bien plus digne

d'un gallant homme que luy. Si eſt-ce que bien luy ſervit de vuider de cette maiſon de bonne heure; car mal luy en euſt pris. Or, laiſſons cela. Que maudit ſoit-il, pour la haine & l'envie que je luy porte! ainſi que Monſieur de Ronſard parloit à un médecin, qui venoit voir ſa maiſtreſſe ſoir & matin, plus pour luy taſter ſon teton, ſon ſein, ſon ventre, ſon flanc, & ſon beau bras, que pour la médiciner de la fievre qu'elle avoit; dont il en fit un très-gentil ſonnet, qui eſt dans ſon ſecond livre des amours qui ſe commence :

Ha! que je porte & de haine & d'envie
Au médecin, qui vient ſoir & matin,
Sans nul propos, taſtonner le tetin,
Le ſein, le ventre & les flancs de m'amie.

Je porte de meſme une grande jalouſie à un médecin, qui faiſoit traits pareils à une belle grande Dame, que j'aymois, & de qui je n'avois telle & pareille privauté, & je l'euſſe déſirée plus qu'un petit royaume. Telles gens certes ſont extrêmement bien-venus des Dames, & y acquierent de belles adventures, quand ils les veulent rechercher. J'ay connu deux médecins à la Cour, qui s'appelloient, l'un Monſieur Caſtelan (a) médecin de la Reyne-

(a) *Honoré Caſtelan.* On a de lui une *Harangue*, imprimée chez Vaſcoſan.

mere, & l'autre le Seigneur Cabrian, médecin de Monſieur de Nevers, & qui avoit eſté à Feu Ferdinand de Gonzague. Ils ont eu tous deux des rencontres d'amour, à ce qu'on diſoit, que les plus grands de la Cour ſe fuſſent donnez au diable, par maniere de parler, pour eſtre leurs corrivaux. Je deviſois un jour, le feu Baron (a) de Vitaux & & moy, avec Monſieur (b) le Grand, un grand médecin de Paris, de bonne compagnie & de bon devis, lui eſtant venu voir ledit Baron, qui eſtoit malade des affaires d'amour; & tous deux l'interrogeant ſur pluſieurs propos & négociations des Dames, ma foy, il nous en conta bien, & nous en fit une douzaine de contes qui levoient la paille; & s'y enfonça ſi avant, que l'heure de neuf heures venant à ſonner, il nous dit en ſe levant de la chaire où il eſtoit aſſis : *vrayment je ſuis plus grand fol que vous autres, qui m'avez retenu icy deux bonnes heures à baguenauder avec vous autres, & cependant j'ay oublié ſix ou ſept malades, qu'il faut que j'aille voir :* & nous diſant adieu, part & s'en va, non ſans nous dire, après que nous luy euſmes dit : *vous avez, meſſieurs les médecins, vous en ſçavez & en faites de bonnes; & meſme vous, Monſieur, qui en venez parler comme maiſtre.* Il

(a) Guillaume du Prat de Nantouillet, Baron de Viteaux.

(b) Plus connu ſous le nom du duc de Bellegarde : il étoit grand écuyer.

reſpondit (en baiſſant la teſte) : *ſemon, ſemon, ouy, ouy, nous en ſçavons & faiſons de bonnes ; car nous ſavons des ſecrets que tout le monde ne ſçait pas, mais à cette heure, que je ſuis vieux, j'ay dit adieu à Venus & à ſon enfant ; je laiſſe cela à vous autres qui eſtes jeunes.*

Une autre eſpece de gens y a-t-il, qui a bien gaſté des filles, quand on les met à apprendre des lettres, qui ſont leurs précepteurs, & le ſont quand ils veulent eſtre méchans : car leur faiſant leçons & eſtant ſeuls dans une chambre, ou dans une eſtude, je vous laiſſe à penſer quelles commoditez ils y ont, & quelles hiſtoires, contes & fables, ils leur peuvent alléguer à propos, pour les mettre en chaleur ; & lorſqu'ils les voyent en telles alertes & appetits, comme ils vous ſavent prendre l'occaſion au poil.

J'ay connu une fille de fort bonne maiſon, & grande, vous dis-je, qui ſe perdit & ſe rendit putain, pour avoir ouy raconter à ſon maiſtre d'eſcole, l'hiſtoire, ou pluſtoſt la fable de Tirésias ; lequel, pour avoir eſſayé l'un & l'autre ſexe, fut éleu Juge par Jupiter & Junon, ſur une queſtion meue entr'eux deux, à ſçavoir qui avoit & ſentoit plus de plaiſir au coït & acte vénérien, ou l'homme ou la femme ? Le juge député jugea contre Junon, que c'eſtoit la femme, dont elle, de deſpit d'avoir eſté jugée, rendit le pauvre juge aveugle, & luy

oſta la veue. Il ne ſe faut esbahyr ſi cette fille fut tentée par un tel conte : car, puiſqu'elle oyoit ſouvent dire ou à ſes compagnes, ou à d'autres femmes, que les hommes eſtoient ſi ardens après cela, & y prenoient ſi grand plaiſir, que les femmes, veuë la ſentence de Tiréſias, en devoient bien prendre davantage; & par conſéquent, il le faut eſprouver. Vrayment, telles leçons ſe devoient bien faire à ces filles ! N'y en a-t-il pas d'autres ? Mais leurs maiſtres diront qu'elles veulent tout ſçavoir, & que puiſqu'elles ſont à l'eſtude, ſi les paſſages & hiſtoires ſe rencontrent qui ont beſoin d'eſtre expliqués, (ou que d'elles-mêmes s'expliquent), il faut bien leur expliquer, & leur dire ſans ſauter ou tourner le feuillet combien de filles eſtudiantes ſe ſont perdues liſant cette hiſtoire que je viens de dire, & celles de Biblis, de Caunus, & force autres pareilles, eſcrites dans la Métamorphoſe d'Ovide, juſques au livre de l'art d'aymer, qu'il a fait; enſemble une infinité d'autres fables laſcives & propos lubrics d'autres poëtes, que nous avons en lumiere, tant François, Latins, que Grecs, Italiens, Eſpagnols. Auſſi dit le refrain Eſpagnol, *de una mula que haze hin, y de nua hija que habla latin, libera nos Domine* (a). Et on ſçait

(a) C'eſt-à-dire. *D'une mule qui fait hin, & d'une fille qui parle latin, délivrez-nous Seigneur.*

quand leurs maiſtres veulent eſtre meſchants, & qu'ils font telles leçons à leurs diſciples, comment ils les ſçavent engraver & donner la faulce, que la plus pudique du monde s'y laiſſeroit aller. Saint Auguſtin meſme, en liſant le quatrieſme livre de l'Eneïde, où ſont contenus les amours & la mort de Didon, ne s'en eſmeut-il pas de compaſſion, & ne s'en adolora? Je voudrois avoir autant de centaines d'eſcus, comme il y a eu des filles tant du monde, que de religieuſes, qui ſe ſont eſmeues pollues & deſpucellées par la lecture d'*Amadis de Gaules*. Je vous laiſſe à penſer que pouvoient faire les livres grecs, latins, & autres gloſez, commentez & interprétez par leurs maiſtres, fins renards & corrompus, meſchants garnements, dans leurs chambres ſecrettes, & parmy leurs oiſivetez.

Nous liſons en la vie de Saint-Loüis, dans l'*Hiſtoire de Paul Emile*, d'une Marguerite, Comteſſe de Flandres, ſœur de Jeanne, fille du premier Baudoüin, Empereur de Grece, & qui luy ſuccéda, d'autant qu'elle n'eut point d'enfants, dit l'hiſtoire. On luy bailla en ſa premiere jeuneſſe un précepteur appelé Guillaume, homme de ſainte vie, qui avoit desjà pris quelques ordres de preſtriſe, qui néanmoins ne l'empeſcha de faire deux enfans à ſa diſciple, qui furent appellez Jean & Baudoüin, ſi ſecrettement, que peu de gens s'en apperçeurent, leſquels furent après pourtant approuvez légitimes

times du Pape. Quelle ſentence & quel pédagogue! Voyez l'hiſtoire.

J'ay connu une grande Dame à la Cour, qui avoit la réputation de ſe faire entretenir à ſon liſeur & faiſeur de leçons; ſi bien que Chicot, bouffon du Roy, luy en fit un jour le reproche publiquement devant Sa Majeſté, & force autres perſonnes de ſa Cour, luy diſant, ſi elle n'avoit pas de honte de ſe faire entretenir (diſant le mot) à un ſi laid & vilain maſle que celuy-là; & ſi elle n'avoit pas l'eſprit d'en choiſir un plus beau? La compagnie s'en mit fort à rire, & la Dame à pleurer, ayant opinion que le Roy (a) avoit fait jouer ce jeu; car il eſtoit couſtumier de faire jouer ces eſteufs. Cette Dame, & les autres qui font telles élections de telles manieres de gens, ne ſont nullement excuſables, mais bien fort blaſmables, d'autant qu'elles ont leur libéral arbitre, & toutes franches, ſont pleines de leurs libertez & commoditez, pour faire tel choix qu'il leur plaiſt. Mais les pauvres filles, qui ſont ſubjettes eſclaves de leurs peres & meres, parents, tuteurs, maiſtreſſes, & craintives, ſont contraintes de prendre toutes pierres, quand elles les trouvent, pour mettre en œuvre, & n'aviſer s'il eſt froid ou chaud, ou roſty ou bouilly; & par ce

(a) Probablement Henri III: car c'eſtoit-là un de ſes amuſemens: il s'aliéna ainſi le cœur des femmes; & en France on ſait tout ce que peut leur haine.

ſelon que l'occaſion ſe rencontre, tant qu'elles ſe ſervent le plus ſouvent de leurs valets, & de leurs maiſtres d'école & d'eſtude, des joueurs de luth, de violons, des appreneurs de danſes, des peintres, bref de ceux qui leur apprennent des exercices & ſciences, voire d'aucuns preſcheurs, comme en parle Bocace, & la Reyne de Navarre, en ſes *Nouvelles*, comme font auſſi des pages, comme j'en ay connus, & des laquais, enfin de ceux qu'elles trouvent à propos. Et voilà pourquoy le meſme Bocace & autres avec luy, trouvent que les filles ſimples ſont plus conſtantes en amours, & plus fermes, que les femmes & veufves; d'autant qu'elles reſſemblent les perſonnes qui ſont ſur l'eau dans un bateau qui vient à s'enfoncer : ceux qui ne ſavent nager nullement, ſe viennent à prendre aux premieres branches qu'ils peuvent attrapper, & les tiennent fermement & opiniaſtrement, juſqu'à ce que l'on les ſoit venu ſecourir; les autres, qui ſçavent bien nager, ſe jettent dans l'eau, & bravement nagent, juſques à ce qu'elles en ayent atteint la rive : tout de meſme les filles, auſſi-toſt qu'elles ont attrappé un ſerviteur, lequel elles ont le premier choiſi, le tiennent & le gardent fermement, tellement qu'elles ne veulent déſemparer, & l'aiment conſtamment, de peur qu'elles ont de n'avoir la liberté & commodité d'en pouvoir recouvrer un autre comme elles voudroient : au lieu que les

femmes mariées ou veufves, qui ſçavent les ruſes d'amour, & qui ſont expertes, & en ont les libertez & commoditez de nager dans des eaux ſans danger prennent tel party qu'il leur plaiſt; & ſi elles ſe faſchent d'un ſerviteur, ou le perdent, en ſcavent auſſi-toſt prendre un nouveau, ou en recouvrent deux: car à elles, pour un perdu, deux recouverts. Davantage, les pauvres filles n'ont pas les moyens ny les biens, ni les eſcus, pour faire les acquêts, tous les jours de nouveaux ſerviteurs; car c'eſt tout ce qu'elles peuvent donner à leurs amoureux, que quelques petites faveurs de leurs cheveux, ou petites perles, ou grains ou bracelets, quelques petites bagues ou eſcharpes, & autres petits menus préſents qui ne couſtent gueres. Car quelque fille, comme j'en ay veu, grande, de bonne maiſon, & riche héritiere qu'elle ſoit, elle eſt tenue ſi courte en ſes moyens, ou de ſes pere & mere, freres, parents & tuteurs, qu'elle n'a pas les moyens de les départir à ſon ſerviteur, ny deſlier gueres largement ſa bourſe, ſi ce n'eſt celle du devant: & auſſi que d'elles-meſmes elles ſont avares, quand ce ne ſeroit que cette ſeule raiſon, qu'elles n'ont gueres de quoy pour eſlargir, car la libéralité conſiſte & dépend du tout des moyens. Au lieu que les femmes & veufves peuvent diſpoſer de leurs moyens fort librement, quand elles en ont: & meſme, quand elles ont envie d'un homme, & qu'elles s'en

viennent en amouracher & encapricher, elles vendroient & donneroient juſqu'à leur chemiſe, pluſtoſt qu'elles n'en taſtaſſent; à la mode des friands & de ceux qui ſont ſubjets à leur bouche, quand ils ont envie d'un bon morceau, il faut qu'ils en taſtent, quoy qu'il leur couſte au marché. Ces pauvres filles ne ſont de meſme, leſquelles, ſelon qu'elles le rencontrent ou bon ou mauvais, il faut qu'elles s'y arreſtent.

J'en alléguerois une infinité d'exemples de leurs amours, & de leurs divers appetits & bizarres jouiſſances; mais je n'aurois jamais finy. Et auſſi que les contes n'en vaudroient rien, ſi on les nommoit & par nom & par ſurnom : ce que je ne veux faire pour tout le bien du monde; car je ne les veux ſcandaliſer : & j'ay proteſté de fuyr en ce livre tout ſcandale; car on ne me ſauroit reprocher d'aucune médiſance. Et pour alléguer des contes, & oſter les noms, il n'y a nul mal; & j'en laiſſe à deviner au monde les perſonnes dont il eſt queſtion, & bien ſouvent en penſeront une qui en ſera l'autre.

Or, tout ainſi que l'on voit des bois de telles & diverſes natures, que les uns bruſlent tout verts, comme eſt le freſne, le fayan, & auſſi-roſt d'autres qui auroient beau eſtre ſecs, vieux & taillez de long-temps, comme eſt l'hommeau, le vergue, & d'autres, ne bruſlent qu'à toutes les longueurs

du monde : force autres, comme eſt le général naturel de tous bois ſecs & vieux, bruſlent en leurs ſeichereſſe & vieilleſſe ſi ſoudainement, qu'il ſemble qu'il ſoit pluſtoſt conſommé & nuis en cendre que bruſlé. De meſme ſont les filles, les femmes & les veufves : les unes, dès-lors qu'elles ſont en la verdeur de leur âge, bruſlent aiſément & ſi bien qu'on diroit que, dès le ventre de leur mere, elles en rapportent la chaleur amoureuſe & le putaniſme : & ainſi que fit la belle Laïs de la belle Timande, ſa putain de mere très-inſigne ; juſques-là qu'elle n'attend pas ſeulement le temps de maturité, qui peut eſtre à douze ou treize ans, qu'elle monte en amour, meſme pluſtoſt : ainſi qu'il advint, il n'y a pas douze ans, à Paris, d'une fille d'un patiſſier, laquelle ſe trouva groſſe en l'age de neuf ans (a), ſi-bien qu'eſtant fort malade de ſa groſſeſſe, ſon pere en ayant porté de l'urine au médecin, ledit médecin dit auſſi-toſt qu'elle n'avoit autre maladie, ſi-non qu'elle eſtoit groſſe. *Comment !* reſpondit le pere, *monſieur, ma fille n'a que neuf ans.* Qui fut esbahy ? ce fut le médecin. *C'eſt tout un*, dit-il : *pour le ſeur elle eſt groſſe.* & l'ayant viſitée de plus près, il la trouva

(a) *Alberic de Roſate*, au mot *Matrimonium de ſon Dictionnaire*, rapporte un exemple tout pareil. *Barbatias* dit même quelque choſe de plus, qu'un garçon de ſept ans engroſſa ſa nourrice.

ainſi ; & ayant confeſſé avec qui elle avoit eu affaire, ſon galland fut puny de mort par la juſtice, pour avoir eu affaire à elle à un âge ſi tendre, & l'avoir fait porter ſi jeunement. Je ſuis bien mary qu'il m'ait fallu apporter cet exemple & le mettre icy, d'autant qu'il eſt d'une perſonne privée & de baſſe condition, pour ce que j'ay délibéré de n'eſchafourer mon papier de ſi petites perſonnes, mais de grandes & hautes.

Je me ſuis un peu extravagué de mon deſſein ; mais parce que ce conte eſt rare & inuſité, je ſeray excuſé ; & auſſi que je ne fache point tel miracle advenu à nos grandes Dames d'Eſtat, que j'aye bien ſçeu : ouy bien qu'en tel âge de neuf, de dix, de douze & de treize ans, elles ayent porté & enduré fort aiſément le maſle, ſoit en fornication, ſoit en mariage, comme jen alléguerois pluſieurs exemples de pluſieurs deſvirginées en telles enfances, ſans qu'elles en ſoient mortes, non pas ſeulement paſmées de mal, ſi-non du plaiſir.

Sur quoy il me ſouvient d'un conte d'un galland & beau Seigneur, s'il en fut oncques, lequel eſt mort ; & ſe plaignant un jour de la capacité de la nature des filles & femmes avec leſquelles il avoit négocié, il diſoit qu'à la fin il ſeroit contraint de rechercher les filles enfantines, & quaſi ſortantes hors du berceau, pour n'y ſentir tant de vagues en ſi pleine mer, comme il avoit fait avec les autres,

& pour plus à plaiſir nager à un deſtroit. S'il euſt addreſſé ces paroles à une grande & honneſte Dame que je connois, elle luy euſt fait la meſme reſponſe qu'elle fit à un Gentil-homme de par le monde, qui, luy faiſant une meſme complainte, elle luy reſpondit : *Je ne ſçais qui ſe doit pluſtoſt plaindre, ou vous autres hommes de nos capacitez & amplitudes, ou nous autres femmes de vos petiteſſes ou menuiſes, ou pluſtoſt petites menuiſeries : car il y a autant à ſe plaindre en vous autres, que vous en nous. Que ſi vous portiez vos meſures pareilles à nos qualibres, nous n'aurions rien à nous reprocher les uns aux autres.*

Celle-là parloit par vraye raiſon ; & c'eſt pourquoy une grande Dame, un jour à la Cour, regardant & contemplant ce grand Hercule de bronze qui eſt en la fontaine de Fontainebleau, elle eſtant tenue ſous les bras par un Gentil-homme qui la conduiſoit, elle luy dit que cet Hercule, encore qu'il fuſt très-bien fait & repreſenté, n'eſtoit pas ſi bien proportionné de tous ſes membres comme il falloit ; d'autant plus que celuy du mitan eſtoit par trop petit & par trop ineſgal, & peu correſpondant à ſon grand coloſſe de corps. Le Gentil-homme luy reſpondit qu'il n'y trouvoit rien à redire de ce qu'elle luy diſoit, ſi-non qu'il falloit croire que de ce temps les Dames ne l'avoient ſi grand comme du temps d'aujourd'huy.

Une très-grande Dame & Princeſſe (a) ayant ſçeu que quelques-uns avoient impoſé ſon nom à une groſſe & grande coulevrine, elle demanda pourquoy ? Il y en eut un qui reſpondit : *C'eſt par ce, Madame, qu'elle a le calibre plus grand & plus gros que les autres.*

Si eſt-ce pourtant qu'elles y ont trouvé aſſez de remede, & en trouvent tous les jours aſſez, pour rendre leurs portes plus eſtroites, quarrées & plus mal-aiſées d'entrée ; dont aucunes en uſent, & d'autres non : mais nonobſtant, quand le chemin y eſt bien battu & frayé ſouvent, par continuelle habitation & fréquentation, ou paſſages d'enfants, les ouvertures de pluſieurs en ſont toujours plus grandes & plus larges. Je me ſuis là un peu perdu & deſvoyé ; mais puiſque ç'a eſté à propos, il n'y a point de mal, & je retourne à mon chemin.

Pluſieurs autres filles y a-t il, leſquelles laiſſent paſſer cette grande tendreur & verdeur de leurs ans, & en attendent les plus grandes maturitez & ſeichereſſes, ſoit ou qu'elles ſont de leur nature très-froides à leur commencement & à leur avenement, car il y en a & s'en trouve, ſoit ou qu'elles ſoient tenues de court, comme il eſt bien néceſſaire à aucunes ; car, comme dit le re-

(a) La Reine-Mere, *Catherine de Médicis.* L'auteur la nomme dans l'hiſtoire des *Dames Illuſtres* où il fait le même conte.

frain eſpagnol : *Vignas, e hinnas ſon muy malas, à guardar ;* c'eſt-à-dire, *les vignes & les filles ſont fort difficiles à garder*, que pour le moins quelque paſſant, payſan, ou ſéjournant, n'en taſte aucunes. Il en y a auſſi qui ſont immobiles, que tous les aquilons & vents d'un hyver ne ſauroient eſmouvoir ny esbranler. Il y a d'autres ſi ſottes, ſi ſimples, ſi groſſieres & ſi ignares, qu'elles ne voudroient pas ouyr nommer ſeulement ce nom d'amour. Comme j'ay ouy parler d'une femme qui faiſoit de l'auſtere & reformée, que quand elle entendoit parler d'une putain, elle en évanouiſſoit foudain : & ainſi qu'on faiſoit ce conte à un grand Seigneur devant ſa femme, il diſoit que cette femme ne vienne donc pas céant ; car ſi elle évanoüit pour ouyr parler des putains, elle mourra tout à trac céant pour en voir.

Il y a pourtant des filles, que lorſqu'elles commencent un peu à ſentir leur cœur, elles s'y apprivoiſent ſi bien, qu'elles viennent manger auſſitoſt dans la main. D'autres ſont ſi dévotes & conſciencieuſes, craignant tant les commandements de Dieu noſtre Souverain, qu'elles renvoyent bien loin celuy d'amour. Mais pourtant en ay-je veu force de ces dévotes & patenoſtrieres, mangeuſes d'images, & citadines ordinaires d'égliſes, qui, ſous cette hypocriſie, couvoient & eachoient leurs feux, afin que, par telles feintes

& faux ſemblants, le monde ne s'en apperçeuſt ; & les eſtimaſt très-prudes, voire à demy-ſaintes. Mais bien ſouvent elles ont trompé le monde & les hommes.

Ainſi que j'ay ouy raconter d'une grande Princeſſe, votre Reyne, qui eſt morte, laquelle, quand elle vouloit attaquer quelqu'un d'amour, (car elle y eſtoit fort ſujette,) commençoit touſjours ſes propos par l'amour de Dieu que nous luy devons, & ſoudain les faiſoit tomber ſur l'amour mondain, & ſur ſon intention qu'elle en vouloit à celuy auquel elle parloit, dont par après elle en venoit au grand œuvre, ou pour le moins à la quinteſſence. Et voilà comme nos dévotes, ou pluſtoſt bigotes, nous trompent ; je dis ceux-là qui, peu ruſez, ne connoiſſent leur vie.

J'ay ouy faire un conte, je ne ſçay s'il eſt vray, mais un de ces ans ſe faiſant une proceſſion générale à une ville de par le monde, ſe trouva une femme, ſoit grande ou petite, en pieds nuds & grande contrition, faiſant de la marmiteuſe plus que dix, & c'eſtoit en careſme : au partir de-là, elle s'en alla diſner avec ſon amant, d'un quartier de chevreau & d'un jambon : la ſenteur en vint juſqu'à la ruë ; on monta en haut, & on la trouva en telle magnificence, qu'elle fut priſe & condamnée de la promener par la ville avec

ſon quartier d'agneau à la broche ſur l'éſpaule, & le jambon pendu au col. N'eſtoit-ce pas bien employé de la punir de cette façon?

D'autres Dames y en a qui ſont ſuperbes, orgueilleuſes, qui dédaignent & le ciel & la terre par maniere de dire, qui rabroüent les hommes & leurs propos amoureux, & les rechaſſent loin; mais à telles, il faut uſer de temporiſement ſeulement, & de patience, & de continuation: car avec tout cela, & le temps, vous les mettez & avez ſous vous à l'humilité; eſtant le propre & ſuperbe de la gloire, après avoir fait aſſez des ſiennes & monté bien haut, de deſcendre & venir au rabais: & meſme de ces glorieuſes en ay-je veu aucunes, leſquelles bien ſouvent, après avoir bien deſdaigné l'amour, & ceux qui leur en parloient, s'y rangeoient, les aimoient juſqu'à eſpouſer aucuns qui eſtoient de baſſe condition, & nullement à elles en rien pareils. Et ainſi ſe joue amour d'elles, & les punit de leur outrecuidance, & ſe plaiſt de s'attaquer à elles pluſtoſt qu'à d'autres; car la victoire en eſt plus glorieuſe, puiſqu'elles ſurmontent la gloire.

J'ay connu d'autrefois une fille à la Cour, ſi entiere & ſi deſdaigneuſe, que quand quelque habile & galland homme la venoit accoſter & la taſter d'amour, elle luy reſpondoit ſi orgeuilleuſement, en ſi grand meſpris de l'amour, par pa-

roles ſi rebelles & arrogantes, (car elle diſoit des mieux) que plus il n'y retournoit : & ſi, par cas fortuit, quelquefois on la vouloit accoſter, & s'y prendre, comment elle les renvoyoit & rabroüoit, & de paroles & de geſtes, avec mines deſdaigneuſes; car elle eſtoit très-habile. Enfin l'amour la punit, & ſe laiſſa ſi bien aller à un qui l'engroſſa quelques vingt jours avant qu'elle ſe mariaſt; & ſi pourtant c'eſt un qui n'eſtoit nullement comparable à force autres honneſtes Gentilshommes qui l'avoient voulu ſervir. En cela, il faut dire avec Horace : *Sic placet Veneri ;* c'eſt-à-dire : *C'eſt ainſi qu'il plaiſt à Vénus ;* & ce ſont de ſes miracles.

Il me vint en fantaiſie une fois à la comédie, d'y ſervir une belle & honneſte fille, habile, s'il en fut oncques, de fort bonne maiſon, mais glorieuſe & fort haute à la main, dont j'eſtois amoureux extreſmement. Je m'adviſois de la ſervir & arraiſonner auſſi arrogamment comme elle me pouvoit parler & reſpondre; car à brave, brave & demy. Elle ne s'en ſentit pour cela nullement intéreſſée; car en la menant de telle façon, je la loüois extreſmement, d'autant qu'il n'y a rien qui amoliſſe plus un cœur dur d'une Dame, que la louange, autant de ſes beautez & perfections, que de ſa ſuperbité; voire, luy diſant qu'elle luy ſéoit très-bien, veu qu'elle ne tenoit rien du con-

mun; & qu'une fille ou Dame, ſe rendant par trop privée & commune, ne ſe tenant ſur un port altier, & ſur une réputation hautaine, n'eſtoit bien digne d'eſtre ſervie, & pour ce, que je l'en honorois davantage, & que je ne la voulois jamais appeller autrement que ma *gloire*. En quoy elle ſe pleut tant, qu'elle me voulut appeller ſon *arrogant*. Continuant ainſi tousjours, je la ſervis longuement; & ſi me peut vanter que j'eus part en ſes bonnes graces autant ou plus que grand Seigneur de la Cour, qui la voulut ſervir. Mais un très grand favory du Roy, brave certes & vaillant Gentilhomme, me la ravit, &, par la faveur de ſon Roy l'eſpouſa. Et pourtant, tant qu'elle a veſcu, telles alliances ont tousjours duré entre nous deux, & l'ay tousjours très-honorée. Je ne ſçay ſi je ſeray repris d'avoir fait ce conte; car on dit volontiers, que tout conte fait de ſoy, n'eſt pas bon; mais je me ſuis eſgaré à ce coup, encore que dans ce livre j'en aye fait pluſieurs de moy-meſme en toutes façons; mais je tais le nom.

Il y a encore d'autres filles qui ſont de ſi joyeuſe complexion, & qui ſont ſi folaſtres, ſi endemenées, & ſi enjoüées, qui ne ſe mettent autres ſujets en leurs penſées, qu'à ſonger à rire, à paſſer leurs temps & à folaſtrer, qu'elles n'ont pas l'arreſt d'ouyr ny ſonger à autre choſe, ſi-non à leurs

petits esbattements. J'en ay connues plusieurs qui eussent mieux aymé ouyr un violon, ou danser, ou sauter, ou courir, que tous les propos d'amour : aucunes la chasse, si-bien qu'elles se pouvoient plustost nommer sœurs servantes de Diane, que de Vénus. J'ay connu un brave & gallant Seigneur, mais il est mort, qui devint si fort perdu de l'amour d'une fille & puis Dame, qu'il en mouroit; *car*, disoit-il, *lorsque je luy veux remonstrer mes passions, elle ne me parle que de ses chiens & de sa chasse; si-bien que je voudrois de bon cœur estre métamorphosé en quelque beau chien ou levrier, ou que mon ame fust entrée dans leurs corps, selon l'opinion de Pythagore, afin qu'elle se pust arrester à mon amour, & mon ame guérir de ma playe.* Mais après, il la laissa, car il n'estoit pas bon laquais, & ne la pouvoit suivre ny accompagner par-tout où ses humeurs gaillardes, ses plaisirs & ses esbattements la conduisoient.

Si faut-il noter une chose, que telles filles, après avoir laissé leur poulinage, & jetté leur gourme (comme l'on dit) des poulains, & après s'estre ainsi esbattues au petit jeu, veulent essayer le grand, quoiqu'il tarde : & telle jeunesse ressemble à celle de petits jeunes loups, lesquels sont tout jolis, gentils & enjoüez en leur poil follet, mais venant sur l'âge, ils se convertissent

en malice & à mal faire. Telles filles, que je viens de dire, ſont de meſme, leſquelles, après s'eſtre bien joüées & paſſé leurs fantaiſies en leurs plaiſirs & jeuneſſes, en chaſſes, en bals, en voltes, en courantes & en danſes; ma foy, après, elles ſe veulent mettre à la grande danſe, & à la douce carolle de la déeſſe d'amour. Bref, pour faire fin finale, il ne ſe voit gueres de filles, femmes ou veufves, qui, toſt ou tard, ne bruſlent, ou en leurs ſaiſons, ou hors de leurs ſaiſons, comme tous bois, fors un qu'on nomme larix, duquel elles ne tiennent nullement.

Ce larix (a) donc eſt un bois qui ne bruſle jamais, & ne fait feu, ny flamme, ny charbon, ainſi que Jules Céſar en fit l'expérience, retournant de la Gaule. Il avoit mandé à ceux du Piedmont de luy fournir vivres, & dreſſer eſtappes ſur ſon grand chemin du camp. Ils luy obéyrent, fors ceux d'un chaſteau appellé Larignum, où s'eſtoient retirez quelques méchants garnements qui firent des refuſants & rebelles, ſi-bien qu'il fallut à Céſar rebrouſſer, & les aller aſſiéger. Approchant de la forteresſe, il vit qu'elle n'eſtoit fortifiée que de bois, dont il s'en moqua, diſant

(a) Si le *Larix* dont parle Brantôme eſt l'eſpèce de *Meleſe*, connue encore aujourd'hui ſous ce nom, il s'en faut bien qu'il ne ſoit pas ſuſceptible de l'action du feu. Ce bois réſineux au contraire eſt très-combuſtible.

que ſoudain il l'auroit. Par-quoy commanda auſſitoſt d'apporter force fagots & paille, pour y mettre le feu, qui fut ſi grand & fit ſi grande flamme, que bientôt on en eſpéroit voir la ruine & deſtruction : mais après que le feu fut conſommé, & la flamme diſparue, tous furent bien eſtonnez ; car ils virent la fortereſſe en meſme eſtat qu'auparavant, & en ſon entier, & point bruſlée ny ruinée, dont il fallut à Céſar qu'il s'aidaſt d'autre remede, qui fut par ſappe ; ce qui fut cauſe que ceux de dedans parlementerent & ſe rendirent : & d'eux apprit Céſar la vertu de ce bois larix, duquel portoit nom ce chaſteau Larignum, parce qu'il en eſtoit baſti & fortifié.

Il y a pluſieurs peres, meres, parents & marys, qui voudroient que leurs filles & femmes participaſſent du naturel de ce bois ; ils en auroient leur eſprit plus content, & n'auroient ſi ſouvent la puce en l'oreille, & n'y auroit tant de putains, ny de cocus. Mais il n'en eſt pas beſoin : car le monde en demeureroit plus deſpeuplé, & y vivroit-on comme marbres, ſans aucuns plaiſirs ny ſentiments, ce diſoit quelqu'un & quelqu'une que je ſçay ; & nature demeureroit imparfaite, au-lieu qu'elle eſt très-parfaite, laquelle ſi nous ſuivons comme un bon capitaine, nous ne ſortirons jamais du bon chemin.

Article

ARTICLE III.

DE L'AMOUR DES VEUFVES.

OR, c'eſt aſſez parlé des filles; il eſt raiſon, maintenant que nous parlions de Meſdames les Veufves à leur tour. L'amour des veufves eſt bon, aiſé & profitable; d'autant qu'elles ſont en leur pleine liberté, & nullement eſclaves des peres, meres, freres, parents & marys, ny d'aucune juſtice, qui plus eſt. On a beau faire l'amour à une veufve, & coucher avec elle, on n'en eſt point puny, comme l'on eſt des filles & des femmes. Meſme les Romains, qui nous ont donné la pluſpart des loix que nous avons, ne les ont jamais fait punir pour ce fait, ny en leur corps, ny en leurs biens: ainſi que je tiens d'un grand juriſconſulte, qui m'alléguoit là-deſſus Papinian, ce grand juriſconſulte auſſi; lequel traitant de la matiere des adulteres, dit que ſi quelquesfois par meſgarde on avoit compris ſous ce nom d'adultere la honte de la fille ou de la veufve, c'eſtoit abuſivement parler: & en un autre paſſage, il dit, que l'héritier n'a nulle reprimande ou eſgard ſur les mœurs de la veufve du deffunt, n'eſtoit que le mary en ſon vivant euſt fait appeller ſa femme en juſtice pour cela; car lors ledit héritier en pouvoit prendre arrements de la pourſuite, & non autrement. Et de fait, on ne

trouve point en tout le droit des Romains aucune peine ordonnée à la veufve, ſi-non à celle qui ſe remarieroit dans l'an de ſon deuil, ou qui, ne ſe remariant, avoit fait enfant après l'onſieſme mois d'un meſme an, eſtimant le premier an de ſon veufvage eſtre affecté à l'honneur de ſon premier lit. Et, quant à ſon douaire, l'héritier ne luy euſt ſçeu faire perdre, quand bien elle euſt fait toutes les folies du monde de ſon corps : & en alléguoit une belle raiſon, (celuy de qui je tiens cecy) : car ſi l'héritier, qui n'a aucun penſement que le bien, en luy ouvrant la porte pour accuſer la veufve de ce forfait, & la priver de ſon dot, on l'ouvriroit tout d'une main à la calomnie; & n'y auroit veufve, ſi femme-de-bien fuſt-elle, qui puſt ſe ſauver des calomnieuſes pourſuites de ces gallants héritiers, ſelon ces dires.

Comme je voys, les veufves Romaines avoient bon temps, & bons ſubjets de s'esbattre : & ne ſe faut eſtonner, ſi une du temps de Monſieur Aurele, ainſi qu'il ſe trouve en ſa vie, comme elle alloit au convoy des funérailles de ſon mary, parmy ſes plus grands cris, ſanglots, ſoupirs, pleurs, & lamentations, ſerroit la main ſi eſtroittement à celuy qui la tenoit & conduiſoit, faiſant ſignal par-là que c'eſtoit en nom d'amour & de mariage, qu'au bout de l'an, ne le pouvant eſpouſer que par diſpenſe, (ainſi que fut diſpenſé Pompée, quand

il eſpouſa la fille de Céſar; mais elle ne ſe donnoit gueres qu'aux plus grands, comme j'ay ouy dire à un grand perſonnage :) il l'eſpouſa, & cependant en tiroit tousjours de bons brins, & empruntoit force pains ſur la fournée, comme l'on dit. Cette Dame ne vouloit rien perdre, mais ſe pourvoyoit de bonne heure; & pour cela, ne perdoit rien de ſon bien ny de ſon douaire.

Voilà comme les veufves Romaines eſtoient heureuſes, comme ſont bien encore nos veufves Françoiſes, leſquelles, pour ſe donner à leur cœur & gentil corps joye, ne perdent rien de leurs droits, bien que, par les Parlements, il y en ait eu pluſieurs cauſes desbattues. Ainſi que je ſçay un grand & riche Seigneur de France, qui fit long-temps plaider ſa belle-ſœur ſur ſon dot (a), luy impoſant ſa vie eſtre un peu lubrique, & quelque autre crime plus grief que celuy meſlé parmy; mais nonobſtant elle gagna ſon procès, & fallut que le beaufrere la dotaſt très-bien, & luy donnaſt ce qui luy appartenoit : mais pourtant l'adminiſtration de ſon fils & fille luy fut oſtée, d'autant qu'elle ſe remaria; à quoy les Juges & grands Sénateurs des Parlements ont eſgard, ne permettant aux veufves, qui convolent au ſecond mariage, la tutelle de

(a) Au lieu de dot, il faut lire douaire.

leurs enfants. Et encore il n'y a pas long-tems, que je ſçay deux veufves d'aſſez bonne qualité, qui ont emporté leurs filles mineures, s'eſtant remariés, par-deſſus leurs beaux-freres, & autres de leurs parents; mais auſſi elles furent grandement ſecourues des faveurs du Prince, qui les entretenoit. Mais de ces ſubjets meshuy je m'en deſparts d'en parler, d'autant que ce n'eſt pas ma profeſſion; & que penſant dire quelque choſe de bon, poſſible ne dirois-je rien qui vaille : je m'en remets à nos grands légiſlateurs.

Or, de nos veufves, les unes ſe plaiſent à tourner encore en mariage, & en reſonder encore le guay, comme les mariniers, qui ſauvez de deux, trois, ou quatre naufrages, retournent encore à la mer : & comme font encore les femmes mariés, qui, en leur mal d'enfant, jurent, proteſtent de n'y retourner jamais, & que jamais homme ne leur fera rien; mais elles ne ſont pas pluſtoſt purifiées, les voilà encore au premier branle. Ainſi qu'une Dame Eſpagnolle, laquelle, eſtant en mal d'enfant, ſe fit allumer une chandelle de Noſtre-Dame de Montferrat, qui aide fort à enfanter, pour la vertu de ladite Noſtre-Dame. Touresfois ne laiſſa d'avoir de grandes douleurs, & à jurer que plus jamais elle n'y retourneroit. Elle ne fut pas pluſtoſt accouchée, qu'elle dit à la femme, qui la luy

donnoit allumée : *Serra eſto cabillo de candela para otra vez ;* c'eſt-à-dire, *Serrez ce bout de chandelle pour une autre fois.*

D'autres Dames ne ſe veulent marier ; & de celles qui n'en veulent point, pluſieurs y en a, & y en a eu, leſquelles, venues en viduité ſur le beau de leur âge, s'y ſont contenues. Nous avons veu la Reyne-mere, en l'âge de trente-ſept à trente-huit ans, eſtant tombée veufve, qui s'eſt toujours contenue veufve : & bien qu'elle fuſt belle, bien agréable & très-aimable, ne ſongea pas tant ſeulement à un ſeul pour l'eſpouſer. Mais l'on me dira auſſi, qui euſt-elle ſçeu eſpouſer, qui euſt eſté fortable à ſa grandeur, & pareil à ce grand Roy Henry, ſon feu Seigneur & mary, & qu'elle euſt perdu le gouvernement du royaume, qui valoit mieux que cent marys, & dont l'entretient en eſtoit bien meilleur & plus plaiſant. Toutesfois il n'y a rien que l'amour ne faſſe oublier ; & d'autant eſt-elle à loüer, & à eſtre recoudée au temple de la gloire & de l'immortalité, de s'eſtre vaincue & commandée : & n'avoir fait comme une *Reyne Blanche* (a), laquelle,

(a) C'eſt-à-dire, *Douairiere*, apparemment la même ſur laquelle on a, du poëte *Jean ſecundus*, l'épigramme inſérée dans la Rem. A. A. du Dictionnaire critique de *Bayle*, Art. BURIDAN. On a appelé en France *Reine blanche*, la Reine veuve du Roi dernier mort ; & cela parce qu'elle portoit le deuil en habit blanc, ou du moins bordé de

ne ſe pouvant contenir, vint à eſpouſer ſon maiſtre-d'hoſtel, qui s'appelloit le ſieur de Rabaudange; ce que le Roy ſon fils pour le commencement trouva fort eſtrange & amer : mais pourtant, parce qu'elle eſtoit ſa mere, il excuſa & pardonna audit Rabaudange (a) pour l'avoir eſpouſée, en ce que, le jour, devant le monde, il la ſervoit tousjours de maiſtre-d'hoſtel, pour ne priver ſa mere de ſa grandeur & majeſté; & la nuit, elle en feroit ce qu'elle voudroit, s'en ſerviroit, ou de valet, ou de maiſtre, remettant cela à leurs diſcrétions & volontez & de l'un & de l'autre : mais penſez qu'il commandoit; car quelque grande qu'elle ſoit, venant-là, elle eſt tousjours ſubjuguée par le ſupérieur, ſelon le droit de la nature, & de l'argent en cela. Je tiens ce conte du feu grand Cardinal de Lorraine dernier, lequel le faiſoit à Poiſſy au Roy François ſecond, lorſqu'il

blane, & en coiffure blanche. Voyez *H. Etienne*, p. 246 & ſuiv. de ſes *Dialogues du Nouv. Lang. Fr. Ital.* *Pâquier*, L. 2, ch. 18 de ſes *Recherches*, prétend que c'eſt en mémoire de la Reine Blanche, mere de S. Louis. Celle dont Brantôme parle ici, pourroit auſſi bien être la Ducheſſe Douairière d'Orléans, mere du Roy Louis XII, laquelle, veuve, avoit effectivement épouſé un de ſes domeſtiques.

(a) *Guichardin*, L. 18 ſur l'an 1537, parle d'un *Rabaudanges*, envoyé au Pape par François I. Si c'eſt celui de Brantôme, la Reine Blanche ſera la mere de ce Prince, Louiſe de Savoye, laquelle ne fut pourtant jamais Reine.

fit les dix-huit Chevaliers de l'Ordre de Saint-Michel, nombre très-grand, non encore veu, ny jamais ouy jusqu'alors : &, entre autres, il y eut le Seigneur de Rabaudange, fort vieux, lequel on n'avoit veu de long-temps à la Cour, si-non à aucuns voyages de nos autres guerres, s'estant retiré dès la mort de Monsieur de Lautrec, de tristesse & de despit, comme l'on voit souvent, pour avoir perdu son bon maistre, duquel il estoit capitaine de sa garde, au voyage du royaume de Naples, où il mourut : & disoit encore Monsieur le Cardinal, qu'il pensoit que ce Monsieur de Rabaudange estoit venu & descendu de ce mariage. Il y a quelque temps qu'une Dame de France espousa son page, aussi-tost qu'elle l'eust jetté hors de page, & qui s'estoit assez contenue en viduïté (a).

Or, c'est assez parlé de ces veufves. Parlons maintenant d'autres, qui sont celles qui, abhorrant les vœux & réformations des secondes nopces, s'en accommodent, & réclament encore le doux & plaisant Dieu Hymenée. Il y en a les unes, qui, par trop amoureuses de leurs serviteurs, durant la vie de leurs marys, y songent desja avant

(a) Il y avoit ici les éloges de plusieurs veuves de très-haut rang, &, entr'autres, de cinq Princesses respectables de la Maison d'Autriche. On les a transportés à la fin du volume des *Dames Illustres*, comme en un lieu plus convenable.

qu'ils ſoient morts, & projettent entre elles & leurs ſerviteurs, comment ils s'y comporteroient. *Ha!* diſent-elles, *ſi mon mary eſtoit mort, nous ferions ce-cy, nous ferions cela; nous viverions de cette façon; nous nous accommoderions de cette autre; & ainſi ſi accortement, que l'on ne ſe douteroit jamais de nos amours paſſez: nous ferions une vie ſi plaiſante; après nous irions à Paris, à la Cour; nous nous entretiendrions ſi bien, que rien ne nous ſçauroit nuire. Vous feriez la cour à une telle, & moy à un tel: nous aurions cecy du Roy, nous aurions cela. Nous ferions pourvoir nos enfants de tuteurs & curateurs: nous n'aurions affaire de leurs biens ny affaires, & ferions les noſtres; ou bien nous joüirions de leurs biens, attendant leur majorité. Nous aurions les meubles & ceux de mon mary. Pour le moins, cela ne ſçauroit manquer; car je ſçay où ſont les titres & eſcrits, & force autres paroles. Bref, qui ſeroit plus heureux que nous?*

Voilà les beaux deſſeins que font ces femmes mariées à leurs ſerviteurs avant le temps, dont aucunes y en a, qui ne les font mourir que par ſouhaits, par paroles, que par eſpérance & attentes: & autres y en a qui les advancent de gagner le logis mortuaire, s'ils tardent trop; de quoy nos Cours de Parlements en ont eu, & en ont tous les jours, tant de cauſes par-devant elles, qu'on

ne ſçauroit dire. Mais le meilleur & le plus eſt, qu'elles ne font pas comme une Dame d'Eſpagne, laquelle, eſtant très-mal traittée de ſon mary, elle le tua, & puis après elle ſe tua, ayant fait avant cette épitaphe, qu'elle laiſſa ſur la table de ſon cabinet, eſcrite de ſa main.

Aqui jaze qui ha buſcado una muger,
Y con ella caſado, no l'ha podido hazer muger.
A las otras, no à my, cerca my, contentamiento,
Y por eſte, y ſu flaqueza y atrevimiento,
Yo lo he matado,
Por le dar pena de ſu pecado:
Y a my tan bien, por falta de my juyzio,
Y por dar fin a la mal-advantura qu'io avio.

C'EST-A-DIRE,

« Icy giſt, qui a cherché une femme, & ne l'a » pu faire femme : aux autres, & non à moy, » près de moy, donnoit contentement : & pour » cela, & pour ſa laſcheté & outre-cuidance, » je l'ay tué, pour luy donner la peine de ſon » pêché : & à moy auſſi je me ſuis donné la » mort, par faute d'entendement, & pour donner » fin à la mal-adventure que j'avois ».

Cette Dame ſe nommoit Dona Magdalena de Soria, laquelle, ſelon aucuns, fit un beau coup de tuer ſon mary, pour le ſubjet qu'il luy avoit donné; mais elle fit auſſi bien de la ſotte de ſe

faire mourir : auſſi l'advoue-t-elle bien, que pour faute de jugement elle ſe tua. Elle euſt mieux fait de ſe donner du bon temps par après, ſi ce n'eſtoit qu'elle euſt poſſible craint la juſtice, & avoit-elle peut d'en eſtre reſpriſe, & pour ce aima mieux triompher de ſoy-meſme, que d'en baillér la gloire à l'authorité des Juges. Je vous aſſeure qu'il y en a eu, & y en a qui ſont plus accortes que cela; car elles joüent leur jeu ſi finement, que voilà les marys treſpaſſez, & elles très-bien vivantes, & fort accordantes avec leurs gallants ſerviteurs, pour faire avec eux non pas *Gode miki*, mais *Gode chere*.

Il y à d'autres veufves qui ſont plus ſages, vertueuſes, & plus aimantes leurs marys, & point envers eux cruelles; car elles les regrettent, les pleurent, les plaignent à telle extrémité, qu'à les voir, on ne les jugeroit pas vivre une heure après. *Ha! ne ſuis-je pas* (diſent-elles) *la plus malheureuſe du monde, la plus infortunée, d'avoir perdue choſe ſi precieuſe? Dieu! pourquoi ne m'envoyes-tu la mort à cette heure, pour le ſuivre de près? Non, je ne veux plus vivre après luy; car & que me peut-il jamais reſter & advenir au monde qui me puiſſe donner allégement? Si ce n'eſtoient ſes petits enfants qu'il m'a laiſſes pour gages, & qui ont beſoin encore de quelque ſoutien, non je me tuerois toute à cette heure. Que maudite ſoit*

l'heure que je fus jamais née! Au moins, ſi je le pouvois voir en phantoſme, ou par viſions, ou par ſonges, encore aurois-je trop d'heur. Ah, mon cœur! Ah, mon ame! n'eſt-il pas poſſible que je te ſuive? Ouy, je te ſuivray quand à part de tout le monde je me deffairois toute ſeule. Hé! qui ſeroit la choſe qui me pourroit ſoutenir la vie, ayant fait la perte ineſtimable de toy; que toy vivant, je n'aurois d'autre ſubjet que de vivre, & toy mourant, de mourir? Et moy, ne vaut-il pas mieux que je meure maintenant en ton amour, en ta grace, & en ma gloire, & en mon contentement, que de traiſner une vie ſi faſcheuſe, & malheureuſe, & nullement loüable? Ha, Dieu! que j'endure de maux & tourments pour une abſence: & que j'en ſeray délivrée, ſi je te vais voir bien-toſt, & comblée de grands plaiſirs! Hélas! il eſtoit ſi beau, il eſtoit ſi aimable, il eſtoit ſi parfait en tout, il eſtoit ſi brave; ſi vaillant. C'eſtoit un ſecond Mars, un ſecond Adonis: qui plus eſt, il m'eſtoit ſi bon, il m'aimoit tant, il me traitoit ſi bien, Bref, le perdant, j'ay perdu tout mon heur!

Ainſi vont diſant nos veufves deſplorées, telles & une infinité d'autres paroles après la mort de leurs marys. Les unes d'une façon, les autres d'une autre: les unes deſguiſées d'une ſorte, les autres de l'autre; mais pourtant tousjours approchantes de celles que je viens de produire: les

unes dépitent le ciel, les autres maugréent la terre; les unes blaſphement contre Dieu, les autres maudiſſent le monde; les unes font des évanoüiſſements, les autres contrefont les mortes : les unes font des tranſies, les autres les folles, les forcenées, & hors de leurs ſens, qui ne connoiſſent perſonne, qui ne veulent manger, qui ne veulent parler. Bref, je n'aurois jamais fait, ſi je voulois ſpécifier toutes leurs méthodes hypocrites & diſſimulées, dont elles uſent pour monſtrer leur deuil & ennuy au monde. Je ne parle pas de toutes, mais d'aucunes, voire de pluſieurs en pleurier & en nombre.

Leurs conſolants & conſolantes, qui n'y penſent point en mal, & y vont à la bonne routine, y perdent leur eſcrime, & ne gagnent rien d'aucuns : & d'aucuns de ceux-là, quand ils voyent que leur patiente & leur dolente ne fait pas bien ſon jeu, ny la grimacée, les inſtruiſent. Comme une Dame de par le monde que je ſçay, qui diſoit à une autre, qui eſtoit ſa fille : *Faites l'eſvanouye, m'amie; vous ne vous contraignez pas aſſez.*

Or, après tous ces grands myſteres joüez, & ainſi qu'un grand torrent après avoir fait ſon cours & violent effort, ſe vient à remettre, & retourner à ſon berceau, comme une riviere, qui auſſi a eſté desbordée, ainſi auſſi voyez-vous ces veufves ſe remettre & retourner à leur premiere nature,

reprendre leurs eſprits, peu-à-peu, ſe hauſſer en joie, ſonger au monde. Au-lieu de teſtes de mort qu'elles portoient, ou peintes, ou gravées, & eſlevées; au-lieu d'os de treſpaſſez mis en croix, ou en lacs mortuaires; au lieu de larmes, ou de jayet, ou d'or maillé ou en peinture, vous les voyez convertir en peintures de leurs marys, portées au col, accommodées pourtant de teſtes de mort, & larmes peintes en chiffres, en petits lacs, bref, en petites gentilleſſes, deſguiſées pourtant gentiment, que les contemplants penſent qu'elles les portent, & prennent plus pour le deuil des marys, que pour la mondanité. Puis, après tout, ainſi qu'on voit les petits oiſeaux, quand ils ſortent du nid, ne ſe mettre du premier coup à la grande volée, mais volettans de branche en branche, apprennent peu-à-peu l'uſage de bien voler : ainſi les veufves, ſortans de leur grand deuil deſeſpéré, ne le monſtrent au monde ſi-toſt qu'elles l'ont laiſſé, mais peu-à-peu s'émancipent, & puis tout à-coup jettent, & le deuil, & le froc de leur grand voile, ſur les orties, comme on dit; & mieux que devant reprennent l'amour en leur teſte, & ne ſongent à rien tant qu'à un ſecond mariage, ou autre laſciveté : & voilà comment leurs grandes violences n'ont point de durée. Il vaudroit mieux qu'elles fuſſent plus poſées en leurs triſteſſes.

J'ay connu une très-belle Dame, laquelle, après la mort de ſon mary, vint à eſtre ſi eſplorée & deſeſpérée, qu'elle s'arrachoit les cheveux, ſe tiroit la peau du viſage & de la gorge, l'allongeant tant qu'elle pouvoit; & quand on luy remonſtroit le tort qu'elle faiſoit à ſon beau viſage : *Ha, Dieu! que me dites-vous?* (diſoit-elle) *Que voulez-vous que je faſſe de ce viſage?* Au bout de huit mois après, ce fut-elle qui s'accommoda de blanc & de rouge d'Eſpagne, les cheveux bien poudrez; qui fut un grand changement.

Jallégueray là-deſſus un bel exemple, qui pourra ſervir à ſemblable, d'une belle & honneſte Dame d'Epheſe, laquelle ayant perdu ſon mary, il fut impoſſible à ſes parents & amys de luy trouver aucune conſolation, ſi-bien que, accompagnant ſon mary à ſes funérailles, avec une infinité de regrets, de ſanglots, de cris, de plaintes, & de larmes, après qu'il fut mis & colloqué dans le charnier où il devoit repoſer, elle, en deſpit de tout le monde, s'y jetta, jurant & proteſtant de n'en partir jamais, & que là elle ſe vouloit laiſſer aller à la faim, & là finir ſes jours auprès du corps de ſon mary : & de fait, fit cette vie l'eſpace de deux ou trois jours. La fortune ſur ce voulut, qu'il fut exécuté un homme de là, & pendu pour quelque forfait dans la ville, & après fut porté

hors de la ville au gibet accouſtumé, où il falloit que tels corps pendus & exécutez fuſſent gardez quelques jours ſoigneuſement pour ſervir d'exemple, afin qu'ils ne fuſſent de-là enlevés. Ainſi donc qu'un ſoldat eſtoit à la garde de ce corps, & eſtoit en ſentinelle & eſcoute, il ouyt là-près une voix deſplorante, & s'en approchant vit que c'eſtoit dans le charnier, où eſtant deſcendu, il y apperçeut cette Dame belle comme le jour, toute eſplorée & lamentante; & advançant à elle, ſe mit à l'interroger de la cauſe de ſa déſolation, qu'elle luy déclara benignement : ſe mettant à la conſoler là-deſſus, n'y pouvant rien gagner pour la premiere fois, y retourna pour la deuxieſme & troiſieſme, & fit ſi bien, qu'il la gagna, la remit peu à peu, luy fit eſſuyer ſes larmes, & entendant la raiſon, ſe laiſſa ſi bien aller, qu'il en jouyt par deux fois, la tenant couchée ſur le cercueil meſme du mary; puis après ſe jurerent mariage : ce qu'ayant accomply très-heureuſement, le ſoldat s'en retourna par ſon congé à la garde de ſon pendu; car il y alloit de la vie. Mais tout ainſi qu'il avoit eſté bien heureux en cette belle entrepriſe & exécution, le malheur fut tel pour luy, que, cependant qu'il s'y amuſoit par trop, voicy venir les parents de ce pauvre corps au hazard, pour le deſpendre, s'ils n'y euſſent trouvé des gardes; & n'y en ayant point trouvé, le deſpen-

dirent auſſi-toſt & empotterent de viſteſſe pour l'enterrer où ils pourroient, afin d'eſtre privez d'un tel deshonneur & ſpectacle, ord & ſale à leur parenté. Le ſoldat, ne voyant ny ne trouvant plus le corps, s'en vint courant deſeſpéré à ſa Dame, luy annoncer ſon infortune, & comment il eſtoit perdu, d'autant que la loy de-là portoit, que quiconque ſoldat s'endormoit en garde, & qui laiſſoit emporter le corps, devoit eſtre mis en ſa place & eſtre pendu, & que pour ce il couroit cette fortune. La Dame, qui auparavant avoit eſté conſolée de luy, & avoit beſoin de conſolation pour elle, s'en trouva garnie à propos pour luy, & pour ce luy dit: *Oſtez-vous de peine, & venez-moy ſeulement aider, pour oſter mon mary de ſon tombeau, & nous le mettrons & pendrons au lieu de l'autre, & par ainſi le prendra-t-on pour l'autre.* Tout ainſi qu'il fut dit, tout ainſi fut-il fait: encore dit-on que le pendu de devant avoit eu une oreille coupée; elle en fit de meſme, pour repréſenter mieux l'autre. La Juſtice vint le lendemain, qui n'y trouva rien à dire, & par ainſi ſauva ſon galland par un acte & opprobre fort vilain à ſon mary: elle, dis-je, qui l'avoit tant pleuré & regretté, qu'on n'euſt jamais eſpéré ſi ignominieuſe iſſuë.

La premiere fois que j'ouys cette hiſtoire, ce fut de Monſieur d'Aurat, qui la conta au brave Monſieur

Monſieur du Gua, & à quelques-uns qui diſnoient avec luy, laquelle Monſieur du Gua ſçeut très-bien relever & remarquer; car c'eſtoit l'homme du monde qui aimoit mieux un bon conte, & le ſçavoit mieux faire valoir. Et ſur ce point, eſtant allé à la chambre de la Reyne-mere, il vit une belle jeune veufve, qui ne venoit que d'eſtre faite, & de frais eſmoulue, & fort eſplorée; ſon voile bas juſqu'au bout du nez, piteuſe, marmiteuſe, avare de paroles à un chacun. Soudain Monſieur me dit : *Voy celle-là. Avant qu'il ſoit un an, elle fera un jour de la Dame d'Epheſe.* Ce qu'elle fit, non pas ſi ignominieuſement du tout; mais elle eſpouſa un homme de peu, & comme Monſieur de Gua le prophétiſa. Et me dit de meſme Monſieur de Beaujayeux (a), valet-de-chambre de la Reyne-mere, & le meilleur violon de la chreſtienté. Il n'eſtoit pas parfait ſeulement en ſon art, & en la muſique; mais il eſtoit de fort gentil eſprit, & ſçavoit beaucoup, & ſurtout de fort belles hiſtoires & beaux contes, & point communs, mais très-rares; & n'en eſtoit point

(a) Balthaſar de Beaujoïeux, ſurnommé Balthaſarin, chargé de l'exécution de la plupart des ballets de la Cour, ſous Henri III. La Croix du Maine lui attribue la compoſition de celui des noces du Duc de Joyeuſe, imprimé *à Paris, chez le Roy & Ballard, en 1582*, in-4°.

chiche à ſes plus privez amis : & en contoit quelques-uns des ſiens; car en ſon temps, il avoit veu & eu de bonnes adventures d'amout. Car avec ſon art excellent, & ſon eſprit bon & audacieux, deux inſtruments bon pour l'amout, il pouvoit faire beaucoup. Monſieur le Mareſchal de Briſſac l'avoit donné à la Reyne-mete, eſtant Reyne Régente, & luy avoit envoyé de Piedmont avec ſa bande de violons très-exquiſe, toute complette; & luy s'appelloit Baltazarin : depuis il changea de nom. C'eſt luy qui compoſoit ces beaux ballets, qui ont eſté tousjouts danſez à la Cout. Il eſtoit fott amy de Monſieur du Gua & de moy, & ſouvent cauſions enſemble, & tousjouts nous faiſoit quelque beau conte, meſme de l'amour & des tuſes des Dames, dont il nous fit celuy-là de cette Dame Epheſienne, que nous avions desja ſçeu par Monſieur d'Aurat, comme j'ay dit, qui diſoit le tenir de Lamotidius; & depuis je l'ay leu dans le livre des funérailles, très-beau certes, dédié à feu Monſieur de Savoye.

Je me fuſſe paſſé, ce dira quelqu'un, d'avoir fait cette diſgretion. Ouy ; mais je voulois parler de mon amy en cela, lequel ſouvent me faiſoit ſouvenir, quand il voyoit quelques-unes de nos veufves eſplorées : *Voilà* (diſoit-il) *qui joüera un jour le rolle de notre Dame d'Epheſe, ou bien elle l'a desjà joüé :* et certes ce fut une eſtrange ttagi-

comédie, pleine de grande inhumanité, d'offenſer ſi cruellement ſon mary.

Elle ne fit pas comme une Dame de noſtre temps; que j'ay ouy dire, laquelle, ſon mary mort, elle luy coupa ſes parties du devant ou du mitan, jadis d'elle tant aimées, & les embauma, aromatiſa, & odorifera de parfums & poudres muſquées & très-odoriférantes, & puis les enchaſſa dans une boëte d'argent doré, qu'elle garda, & conſerva comme une choſe très-précieuſe. Penſez qu'elle les viſitoit quelquesfois en commémoration éternelle. Je ne ſçay s'il eſt vray; mais le conte en fut fait au Roy, qui le refit à pluſieurs autres de ſes plus privez : & j'ay ouy dire à lui, qu'au maſſacre de la Saint Barthelemy, fut tué le Seigneur de Pleuviant, qui en ſon temps avoit eſté brave ſoldat, & en la guerre de Toſcane ſous Monſieur de Soubiſe, & en la guerre civile, comme il le fit bien paroiſtre en la bataille de Jarnac, commandant à un régiment, & dans le ſiege de Niort. Quelque temps après, le ſoldat qui le tua, dit & remonſtra à ſa femme, toute eſperdue de pleurs & d'ennuys, qui eſtoit riche & belle, que s'il ne l'eſpouſoit, qu'il la tueroit, & lui feroit paſſer le pas de ſon mary, car en cette feſte, tout eſtoit de guerre & couſteau. La pauvre femme, qui eſtoit encore belle & jeune, pour ſe ſauver la vie, fut contrainte de faire, & nopces, & funérailles, tout

enſemble. Encore eſtoit-elle excuſable ; car qu'euſt peu faire moins une pauvre femme fragile & foible, ſi ce n'euſt eſté de ſe tuer elle-meſme, ou tendre ſa belle poictrine à l'eſpée du meurtrier? Mais le temps n'eſt plus, belle bergeronnette ; il ne ſe trouve plus de ces folles & ſottes de jadis. Auſſi que noſtre ſaint Chriſtianiſme nous le deffend ; ce qui ſert beaucoup aujourd'huy à nos veufves d'excuſe, qui diſent, que s'il n'eſtoit deffendu de Dieu, elles ſe tueroient, & par ainſi couvrent leur mommon.

Au-dit maſſacre de la Saint Barthelemy fut faite une veufve par la mort de ſon mary, tué comme les autres. Elle en eut un tel extrême regret, que, quand elle voyoit un pauvre catholique, encore qu'il n'euſt eſté de la feſte, elle ſe paſmoit quelquesfois, ou le regardoit en horreur & haine comme la peſte. D'entrer dans Paris, voire de deux lieues à la ronde, il n'en falloit point parler ; car ſes yeux ny ſon cœur ne le pouvoient ſouffrir : que dis-je de la voir ? Non pas d'en ouyr parler. Au bout de deux ans, elle s'y réſoud, vint ſaluer la bonne ville, & s'y pourmener & viſiter le palais dans ſon coche ; mais de paſſer par la ruë de Huchette, où ſon mary avoit eſté tué, pluſtoſt la mort ou le feu, dans lequel elle ſe fuſt pluſtoſt jettée & précipitée, que dans cette ruë : comme fait le ſerpent, qui abhorre ſi fort l'ombre d'un

ſteſne, qu'il aime mieux ſe hazarder dans un feu bien ardent (comme dit Pline) que dans cette ombre tant odieuſe à luy. Si bien que le feu Roy, y eſtant, diſoit à Monſieur, qu'il n'avoit veu femme ſi hagarde en ſa perte & en ſa douleur, que celle-là; & enfin, il la faudroit abattre, pour la chapperonner, comme les oiſeaux hagards. Mais au bout de quelque temps, il dit, que d'elle-meſme elle s'eſtoit aſſez gentiment apprivoiſée; de ſorte que d'elle-meſme elle ſe laiſſa fort bien & privément chapperonner, ſans l'abattre que de ſoy-meſme. Que fit-elle dans un peu de temps après? Ce fut-elle qui voit Paris de très-bon œil, qui l'embraſſe, qui s'y pourmeine, qui l'arpente & deçà & delà, & de longeur & de largeur, & de droit & de travers, ſans reſpect d'aucun ſerment: & puis fiez-vous en elles! Un jour moy tournant d'un voyage abſent de la Cour de huit mois, ayant fait la révérence au Roy, je vis entrer dans la ſalle du Louvre cette veufve, tant parée, tant attifée, accompagnée de ſes parentes & amyes, comparoiſtre devant le Roy, les Reynes, & toute la Cour; & là recevoir les premiers ordres de mariage, qui ſont les fiançailles, des mains d'un Eveſque de Digne, grand-aumoſnier de la Reyne de Navarre. Qui fut esbahy? Ce fut moy: mais, à ce qu'elle me dit après, elle fut esbahie davantage, quand, ſans y penſer, elle me vit en cette

noble aſſiſtance des fiançailles, la regardant & roulant de mes yeux finement, me ſouvenant de ſes ſerments & mines que je luy avois veu faire. Et elle de meſme me regarda fort; car je luy avois eſté ſerviteur, & pour mariage : penſant, ce luy ſembloit, que j'eſtois là arrivé à propos, & avois pris la poſte exprès, pour me produire à jour nommé là, pour luy ſervir de teſmoin & juge, & la condamner en cette cauſe. Et me dit & jura, qu'elle euſt voulu avoir baillé dix mil eſcus de ſon bien, & que je ne fuſſe comparu-là, qui luy aidois à juger ſa conſcience.

J'ay connu une grande Dame Comteſſe & veufve, de très-haut lieu, laquelle en fit de meſme; car eſtant huguenotte fort & ferme, accorda mariage avec un fort honneſte Gentilhomme catholique, mais le malheur fut, qu'avant l'accompliſſement, une fievre peſtilente la ſaiſit à Paris ſi contagieuſement, qu'elle lui cauſa la mort. Et eſtant ſur ſes alteres, ſe perdit fort en grands regrets, juſqu'à dire : *Hélas ! faut-il qu'en une ſi grande ville, où toute ſcience abonde, ne ſe puiſſe trouver un médecin qui me guériſſe? Hé! qu'il ne tienne point à argent; car jé lui en donneray prou. Au moins, ſi ma mort ſe fuſt enſuivie après mon mariage accomply, & que mon mary m'euſt connue avant, combien je l'aimois & honorois !* Soſonisbe dit autrement; car elle ſe repentit d'avoir fiancé

avant de boire le poiſon. Et ainſi diſant (cette Comteſſe) & pluſieurs autres ſemblables paroles, ſe tourna de l'autre coſté du lit, & mourut. Que c'eſt de la ferveur d'amour! d'aller ſe reſſouvenir, en un paſſage ſtygien & oublieux, des plaiſirs & fruits amoureux, dont elle en euſt bien voulu taſter encore, avant que de ſortir du jardin.

Or, ſi ces Dames huguenottes ont fait tels traits, j'ay bien connu des Dames catholiques qui en ont fait de pareils, & ont eſpouſé des huguenots, après en avoir dit pis que pendre, & d'eux, & de leur religion. Si je les voulois mettre en place, je n'aurois jamais fait. Voilà pourquoy les veufves doivent eſtre ſages, & ne braire tant au commencement de leur veufvage, de crier, de tourmenter, de faire tant d'éclairs, de tonnerres, pluyes de leurs larmes, pour après faire ces belles levées de bouclier, & s'en faire moquer: il vaut mieux en dire moins, & en faire plus. Mais elles diſent là-deſſus: *Et bien, pour le commencement, il faut faire de la reſoluë comme un meurtrier, de l'effrontée, de l'aſſurée, à boire toute honte. Cela dure quelque peu; mais cela paſſe: après qu'on m'a mis ſur le bureau, on me laiſſe, & en prend-on une autre.*

J'ai leu dans un petit livre eſpagnol, de Victoria Colonne, fille de ce grand Fabrice Colonne, & femme de ce grand Marquis de Peſcayre, le

non pair de ſon temps. Après qu'elle eut perdu ſon mari, Dieu ſçait qu'elle entra dans un tel deſeſpoir de douleur, qu'il fut impoſſible de luy donner ny invoquer aucune conſolation ; & quand on lui en vouloit à ſa douleur appliquer quelqu'une, ou vieille ou nouvelle, elle leur diſoit : *Et ſur quoi me voulez-vous conſoler? Sur mon mary mort? Vous vous trompez : il n'eſt pas mort ; car il eſt encore tout vivant & tout grouillant dans mon ame. Je l'y ſens tous les jours, & toutes les nuits revivre, remuer, & renaiſtre.* Ces paroles certes euſſent été belles, ſi, au bout de quelque temps, ayant pris congé de luy, & l'ayant envoyé pourmener par de-là l'Acheron, elle ne ſe fuſt remariée avec l'abbé (a) de Farfe, certes, fort diſſemblable à ſon grand Peſcayre. Je ne veux point dire en race, car il étoit de la noble maiſon des Urſins, laquelle vaut bien autant, & eſt autant ancienne ou plus, que celle d'Avalos. Mais les effets de l'un à l'autre n'alloient à la balance, car ceux de Peſcayre eſtoient incomparables, & ſa valeur ineſtimable : encore que ledit Abbé fiſt de grandes preuves de ſa perſonne, en s'employant

(a) Cet abbé de Farfe n'étoit pas ſi mépriſable : après la bataille de Pavie, il ſoutint à main armée les intérêts de la France : tandis que l'Italie entière trembloit devant le vainqueur, il ſe ſignala par divers exploits. (Voyez ce qu'en dit Paradin dans l'hiſtoire de ſon tems).

fort fidelement & vaillamment pour le ſervice du Roi François; mais c'eſtoit en forme de petites, couvertes, & legeres deffaites, & contraires à celles de l'autre; puiſqu'il les avoit faites grandes, deſcouvertes, avec des victoires très-ſignalées. Auſſi la profeſſion des armes de l'autre, accommencée & accoutumée dès le jeune âge, & continuée ordinairement, devoit bien ſurpaſſer de bien loin celle d'un homme d'égliſe, qui tard s'eſtoit mis au meſtier: non que je veuille pour cela mal-dire d'aucuns voüez à Dieu & à ſon égliſe, qu'ils ont rompu le vœu, & quitté la profeſſion, pour empoigner les armes, car je ferois tort à tant de braves Capitaines qui l'ont eſté, & ont paſſé par-là.

Céſar Borgia, Duc de Valentinois, n'a-t-il pas eſté auparavant Cardinal? qui a eſté un ſi grand (a) capitaine, que Machiavel, le vénérable précepteur des Princes & des grands, le met pour exemple, & pour rare miroir à tous les autres pareils, de l'enſuivre & s'y mirer. Nous avons eu Monſieur le Mareſchal de Foix, qui a eſté d'égliſe, & ſe nommoit avant le Protonotaire de Foix, qui a eſté un très-grand capitaine. Monſieur le Mareſchal Strozzy eſtoit voüé à l'égliſe: & pour un cha-

(a) Brantôme auroit dû ajouter que ce Borgia fut un grand ſcélérat; & c'eſt ſous ce point de vue que Machiavel l'a préſenté.

peau rouge qui luy fut deſnié, quitta la robbe, & ſe mit aux armes. Monſieur de Salvoiſon, dont j'ay parlé, (qui l'a ſuivy de près, voire en titre de grand capitaine, euſt marché avec luy, s'il euſt eſté d'auſſi grande maiſon, & parent de la Reyne,) fut en ſa premiere profeſſion trainant la robbe longue; & pourtant quel capitaine a-t-il eſté? Ce fuſt eſté l'incomparable, s'il euſt plus veſcu. Le Mareſchal de Bellegarde, n'a-t-il pas porté le bonnet quarré, qu'un long-temps on appelloit le Prévoſt d'Ours? Feu Monſieur Danguien (a), qui mourut en la bataille de Saint-Quentin, avoit eſté Éveſque. Monſieur le Chevalier de Bonnivet de meſme. Et ce galant homme, Monſieur de Martigues, avoit eſté auſſi d'égliſe. Bref, une infinité d'autres, deſquels je ne pourrois emplir ce papier. Si faut-il que je loue les miens, & non ſans un très-grand ſujet. Le Capitaine Bourdeille, mon frere, le Rodomont jadis du Piedmond, en tout fut dédié à l'égliſe auſſi; mais n'y connoiſſant ſon naturel propre, changea ſa grande robbe à une courte, & en un tourne-main ſe rendit un des bons capitaines & des vaillants du Piedmont; & s'en alloit très-grand & en une très-belle vogue, ſans qu'il mourut, hélas! en l'âge de vingt-cinq ans. De noſtre temps en noſtre

(a) D'Enguien.

Cour, nous en avons tant veus, & meſme le petit Monſieur de Clermont-Tallard, lequel j'ay veu abbé de Bon-Port, & depuis ayant quitté l'abbaye, a eſté veu parmy nos armées & en noſtre Cour, un des braves, vaillants & honneſtes hommes que nous euſſions; ainſi qu'il le monſtra très-bien à ſa mort, qu'il acquit ſi glorieuſement à la Rochelle, la premiere fois que nous entraſmes dans le foſſé. J'en nommerois une milliaſſe; mais je n'aurois jamais fait. Monſieur de Souillelas (a), dit le jeune Oraiſon, avoit eſté éveſque de Rieux, & depuis eut un régiment, ſervant le Roy fort fidelement & vaillamment en Guyenne, ſous le Mareſchal de Matignon. Bref, je n'aurois jamais fait ſi je voulois nombrer tous ces gens : par quoy je me tais, pour la brieveté; & de peur auſſi qu'on ne m'impute, que je ſuis trop grand faiſeur de digreſſions. Pourtant, j'ay fait celle-cy à propos, en parlant de cette Victoria Colonna, qui eſpouſa cet Abbé. Si elle ne ſe fuſt remariée avec luy,

(a) *André de Soleillas*, Evêque, non pas de *Rieux* en Gaſcogne, mais de *Rieʒ* en Provence, en 1576. Il n'eut jamais de Bulles, & il ſe maria environ le mois de Juillet 1585. Meſſieurs de *S. Marthe*, au mot *Reinſes*, dans leur *Gallia Chriſtiana*, le traitent ſans façon d'*Hérétique*. Il avoit une maîtreſſe, qui contrefaiſoit la bigotte, mais dont l'hypocriſie ne trompa pas le Roi Henri IV. Ce Prince reprochoit plaiſamment à cette Dame ſes amours, en lui diſant qu'elle ne ſe plaiſoit qu'au *jeûne & à l'oraiſon*.

elle euſt mieux porté le titre & nom de Victoria, pour avoir eſté victorieuſe ſur ſoy-meſme; & que, puiſqu'elle ne pouvoit rencontrer un ſecond pareil au premier, ſe devoit contenir.

J'ay connu force Dames, qui ont imité cette précedente. J'en ay veu une qui avoit eſpouſé un de mes oncles, le plus brave, le plus vaillant, le plus parfait qui fuſt de ſon temps. Après qu'il fut mort, elle en épouſa un autre, qui le reſſembloit autant qu'un aſne à un cheval d'Eſpagne, mais mon oncle étoit le cheval d'Eſpagne. Une autre Dame ay-je connue, qui avoit eſpouſé un Mareſchal de France, beau, honneſte Gentilhomme, & vaillant: en ſecondes nopces, elle en alla prendre un tout contraire à celuy-là, & avoit eſté auſſi d'égliſe. Une veufve ay-je connue, venant à mourir ſon mary, elle fit l'eſpace d'un an des lamentations ſi déſeſpérées, qu'on la penſoit voir morte à toute heure de champ. Au bout de l'an qu'il falloit laiſſer ſon grand deuil, & prendre le petit, elle dit à une de ſes femmes: *Serrez moy bien ce creſpe; car poſſible en auray-je affaire un autre coup*; & puis tout-à-coup ſe reprit: *Mais qu'ay-je?* (dit-elle) *Je reſve. Plutoſt mourir que d'en avoir jamais affaire.* Au bout de ſon deuil, elle ſe remaria à un ſecond, fort ineſgal au premier. *Mais*, diſent-elles, ces femmes, *il eſtoit d'auſſi bonne maiſon que le premier.* Ouy, je le

confeſſe ; mais auſſi, où eſt la vertu & la valeur, ne ſont-elles pas plus à priſer que tout ? & le meilleur que je trouve en cela, c'eſt que le coup fait, elles ne l'emportent gueres loin ; car Dieu permet qu'elles ſont tant maltraitées & roſſées comme il faut : après, les voilà aux repentailles ; mais il n'eſt plus temps.

Ces Dames ainſi convolantes ont quelque opinion & humeur en leur teſte, que nous ne ſavons pas bien : comme j'ay ouy parler d'une Dame Eſpagnole, qui ſe voulant remarier, & qu'on luy remonſtroit, que deviendroit l'amitié grande que ſon mary lui avoit portée, elle reſpondit : *La meurte del marido, y nuevo caſamiento, non han de romper el amor d'una caſta muger.* C'eſt-à-dire : *La mort du mary & un nouveau mariage ne doivent point rompre l'amour d'une femme chaſte.* Or, accordez-moy ces deux contraires, s'il vous plaiſt. Une autre Dame Eſpagnole dit bien mieux, qu'on vouloit remarier : *Si hallo un marido bueno, no quiero tener el temor de perderlo ; y ſi malo, que neceſſidad ay del ?* C'eſt-à-dire : « Si je trouve » un bon mary, je ne veux pas être en la crainte » de le perdre ; ſi un mauvais, quelle néceſſité » ay-je de l'avoir ? »

Valeria, Dame Romaine, ayant perdu ſon mary, & ainſi que la reconfortoient aucunes de ſes compagnes, ſur ſa perte & ſa mort, elle leur

dit : *Il eſt mort certes pour vous autres, mais il vit en moy éternellement.* Cette Marquiſe que je viens de dire, avoit emprunté d'elle pareil mot. Ces dires de ces honneſtes Dames ſont bien contraires à un qui me dit, en parlant eſpagnol : *Que la jornada de la biudez d'una muger es d'una dia.* C'eſt-à-dire : « que la journée du veufvage d'une » femme ſe fait tout en un jour. » Aucunes ſont-là logées, d'autres non.

Mais que dirons-nous des femmes veufves, qui cachent leur mariage, & ne veulent qu'il ſoit publié ? J'en ay connue une (a), qui tint le ſien ſous la preſſe plus de ſept ou huit ans, ſans le vouloir jamais faire imprimer, ny le publier : & diſoit-on qu'elle le faiſoit, de crainte qu'elle avoit de ſon jeune fils, qui eſtoit un des vaillants & honneſtes hommes du monde ; & qu'il ne fiſt du Diable, & ſur elle, & ſur l'homme, encore qu'il fuſt bien grand. Mais auſſi-toſt qu'il vint à mourir à une rencontre de guerre, qui le couronna de beaucoup de gloire, auſſi-toſt elle le fit imprimer, & mettre en lumiere.

J'ay ouy parler d'une grande Dame veufve,

(a) Ce pourroit bien être ici *Jeanne Chabot*, laquelle étant veuve de M. d'Anglures, épouſa M. de la Chatre, Maréchal de France. Elle étoit mere du Brave Givry, tué au ſiege de Laon, en 1594. Voyez les *Addit. aux Mém. de Caſtelnau*, tom. 2, p. 102.

qui eſt mariée à un très-grand Prince & Seigneur veuf, il y a plus de quinze ans, mais le monde n'en ſçait n'y n'en connoiſt rien, tant cela eſt ſecret & diſcret : & diſoit-on que le Seigneur craignoit ſa belle-mere, qui luy eſtoit fort impérieuſe, & ne vouloit qu'il ſe remariaſt, à cauſe de ſes petits-enfants.

J'ay ouy raconter à une Dame de grande qualité & ancienne, que feu Monſieur le Cardinal du Bellay avoit eſpouſée, étant Éveſque & Cardinal, Madame de Chaſtillon, & eſt mort marié : & le diſoit ſur un propos qu'elle tenoit à Monſieur de Manne, Provençal de la maiſon de Seulal (a) & Éveſque de Fréjus, lequel avoit ſuivy l'eſpace de quinze ans en la Cour de Rome ledit Cardinal, & avoit eſté de ſes privez Protonotaires : & venant à parler dudit Cardinal, elle luy demanda, s'il ne lui avoit jamais dit & confeſſé qu'il euſt eſté marié? Qui fut eſtonné, ce fut Monſieur de Manne de relle demande. Il eſt encore vivant, qui pourra dire ſi je ments; car j'y eſtois. Il reſpondit que jamais il n'en avoit ouy parler, ny a luy, ny a d'autres. *Or, je vous l'apprens donc*, dit-elle; *car il n'y a rien de ſi vray qu'il a eſté marié*, & eſt mort marié réelle-

(a) Liſez *Cental*. Le nom de ce M. de Manne, étoit *François de Boulliers*. Il fut fait évêque en 1580.

ment avec ladite Dame de Chaſtillon. Je vous aſſeure que j'en ris bien, contemplant la contenance eſtonnée dudit Monſieur de Manne, qui eſtoit fort conſcientieux & religieux, qui penſoit ſavoir tous les ſecrets de ſon feu maiſtre; mais il eſtoit de Gallice pour celuy-là: auſſi eſtoit-il ſcandaleux, pour le rang ſaint qu'il tenoit.

Cette madame de Chaſtillon eſtoit la veufve de feu Monſieur de Chaſtillon, qu'on diſoit qui gouvernoit le petit Roy Charles huitieſme, avec Bourdillon & Bonneval, qui gouvernoient le ſang royal. Il mourut à Ferrare, ayant eſté bleſſé au ſiege de Ravenne, & là fut porté pour ſe faire panſer. Ceſte Dame demeura veufve fort jeune & belle, ſage & vertueuſe, & pour cela fut eſlene pour Dame d'honneur de la feue Reyne de Navarre. Ce fut celle-là qui bailla ce beau conſeil à cette Dame & grande Princeſſe, qui eſt eſcrit dans les *Cent Nouvelles de ladite Reyne*, d'elle & d'un gentilhomme, qui avoit coulé la nuit dans ſon lit par une trapelle dans la ruelle, & en vouloit joüir; mais il n'y gagna que de belles eſgratignures dans ſon beau viſage: & elle s'en voulant plaindre à ſon frere, elle luy fit cette belle remonſtrance, qu'on verra dans cette nouvelle, & luy donna ce beau conſeil, qui eſt un des beaux, & des plus ſages, & des plus propres pour fuyr ſcandale, qu'on euſt ſceu donner, & fuſt-ce eſté un premier préſident de

de Paris; & qui monſtroit bien pourtant, que la Dame eſtoit bien autant ruſée & fine en tels myſteres, que ſage & adviſée : & pour ce, ne faut douter ſi elle tint ſon cas ſecret avec ſon cardinal. Ma grand'-mere, madame la ſénéchalle de Poitou, eut ſa place après ſa mort, par l'élection du Roy François, qui la nomma & l'eſleut, & l'envoya quérir juſques en ſa maiſon, & la donna de ſa main à la Reyne ſa ſœur, pour la connoiſtre très-ſage & très-vertueuſe Dame; mais non ſi fine, ny ruſée, ny accorte en telle choſe, que ſa précédente, ny convolée en ſecondes nopces. Et ſi voulez ſçavoir de qui la nouvelle s'entend? c'eſtoit de la Reyne meſme de Navarre, & de l'admiral de Bonniver, ainſi que je tiens de ma feue grand'-mere : dont pourtant me ſemble que ladite Reyne n'en devoit céler ſon nom, puiſque l'autre ne peut rien gagner ſur ſa chaſteté, & s'en alla en confuſion, & qui vouloit divulguer le fait, ſans ſa belle & ſage remonſtrance, que luy fit cettedite Dame d'honneur madame de Chaſtillon; & quiconque l'a leue, la trouvera telle : & je croys que Monſieur le cardinal, ſon dit mary, qui eſtoit l'un des mieux diſants, ſçavants, éloquents, ſages, & adviſez de ſon temps, luy avoit mis cette ſcience dans le corps, pour dire & remonſtrer ſi bien. Ce conte poutroit eſtre un peu ſcandaleux, à cauſe de la ſainte & religieuſe

profeſſion de l'autre ; mais qui le voudra faire, il faut qu'il deſguiſe le nom.

Et ſi ce trait a eſté tenu ſecret touchant ce mariage, celuy de Monſieur le cardinal de (a) Chaſtillon dernier n'a pas eſté de meſme ; car il le divulgua & publia luy-meſme aſſez, ſans emprunter de trompette, & eſt mort marié, ſans laiſſer ſa grande robbe & bonnet rouge. D'un coſté, il s'excuſoit ſur la religion réformée, qu'il tenoit fermement : & l'autre, ſur ce qu'il vouloit tenir ſon rang toujours, & ne le quitter, (ce qu'il n'euſt fait autrement), & entrer au conſeil, là où entrant, il pouvoit beaucoup ſervir à la religion, & à ſon party ; ainſi que certes il eſtoit très-capable, très-ſuffiſant, & très-grand perſonnage. Je penſe que mondit ſieur cardinal du Bellay en a peu faire de meſme ; car de ce temps-là, il penchoit fort à la religion & doctrine de Luther, ainſi que la Cour de France en eſtoit un peu abbreuvée : car toutes choſes nouvelles plaiſent, & auſſi que ladite dame doctrine licentioit aſſez gentiment les perſonnes,

(a) La femme du Cardinal de Châtillon s'appeloit Iſabelle de Hauteville : après la mort du prélat, elle eut une portion de ſon mobilier : veut-on voir les pieces juſtificatives ? elles ont été recueillies par du Bouchet dans les preuves du Liv. II. de l'Hiſtoire de la Maiſon de Coligny, pag. 425. & ſuiv.

& meſme les eccléſiaſtiques, au mariage. Or, ne parlons plus de ces gens d'honneur, pour la révérence grande que nous devons à leur ordre, & à leurs ſaints grades.

Il faut un peu mettre ſur les rangs nos vieilles veufves, qui n'ont pas ſix dents en gueule, & qui ſe remarient. Il n'y a pas long-temps qu'une Dame, veufve de trois marys, eſpouſa en Guyenne, pour le quatrieme, un Gentilhomme, qui tient aſſez quelque grade, elle eſtant de l'âge de quatre-vingt ans. Je ne ſçay pas pourquoy elle le faiſoit; car elle eſtoit très-riche & avoit force eſcus, dont pour ce le Gentilhomme la pourchaſſa : ſi ce n'eſtoit qu'elle ne ſe vouloit encore rendre, & vouloit encore fringuer ſur les lauriers, (a) comme diſoit Mademoiſelle Sevin, la folle de la Reyne de Navarre.

J'ay connu auſſi une grande Dame, qui, en l'âge de ſoixante & ſeize ans, ſe remaria, & eſpouſa un Gentilhomme, qui n'eſtoit pas de la qualité de ſon premier, & veſquit cent ans, & pourtant s'y entretint belle; car elle avoit eſté des belles femmes en ſon temps, & avoit bien fait valoir ſon

(a) *Fringuer dans Oudin*, c'eſt ici *ſur l'atto Venereo.* Cette veuve, non contente d'avoir triomphé de trois maris, vouloit encore combattre ſur cette même couche, déjà jonchée des lauriers qu'elle avoit remportés de ſes victoires paſſées.

jeune & gentil corps en toutes façons, & à marier & marié, & veufve, ce diſoit-on. Voilà deux terribles humeurs de femmes! Il falloit bien qu'elles euſſent de la chaleur : auſſi ay-je ouy dire aux bons & experts fourniers, qu'un vieux four eſt plus aiſé à s'eſchauffer beaucoup qu'un neuf; & quand il eſt une fois eſchauffé, il en garde mieux ſa chaleur, & fait meilleur pain.

Je ne ſçay quels appétits ſavoureux y peuvent prendre leurs chalands & amoureux; mais j'ay veu beaucoup de gallants & braves Gentilshommes, auſſi affectionnez à l'amour des vieilles, voire plus que des jeunes, & ſi me diſoit-on que c'eſtoit pour en tirer des commoditez. Aucuns en ay-je veu auſſi, qui les aimoient d'une très-ardente amour, ſans en tirer rien de leur bourſe, ſi-non de leur corps : ainſi que nous avons veu autresfois un très-grand Prince ſouverain (a), qui aimoit ſi ardemment une grande Dame, veufve âgée, qu'il quittoit ſa femme & toutes autres, tant belles fuſſent-elles, & jeunes, pour coucher avec elle. Mais en cela, il avoit raiſon : car c'eſtoit une des belles & aimables Dames que l'on euſt ſceu voir; & ſon hyver valoit plus certes, que les printemps, eſtez

(a) Henri II, qui préféroit à la Reine ſa femme, qui étoit jeune, la Ducheſſe de Valentinois déjà vieille, & qui avoit été la maîtreſſe du Roi ſon pere. Ce dernier fait n'eſt pas auſſi bien prouvé.

& automnes des autres. Ceux qui ont pratiqué les courtiſannes d'Italie, aucuns a-t-on veu, & voit-on, choiſir tousjours les plus fameuſes & antiques, & qui ont plus traiſné le ballet, pour y trouver quelque choſe de plus gentil, tant au corps qu'en l'eſprit. Voilà pourquoy cette gentille Cléopatre ayant été mandée par Marc Antoine de le venir trouver, ne s'en eſmeut autrement, s'aſſeurant bien, que, puiſqu'elle avoit ſçeu attrapper Jules Céſar, & Cnejus Pompejus, fils du grand Pompée, lors quelle eſtoit encore jeunette fillette, & ne ſçavoit encore bien que c'eſtoit de ſon monde, ny de ſon meſtier, qu'elle meneroit bien autrement ſon homme, qui eſtoit fort groſſier, & ſentant ſon gros gendarme, elle eſtant en la vigueur de ſon entendement & de ſon âge : comme elle fit. Auſſi, pour en parler au vray, ſi la jeuneſſe eſt propre pour l'amour à aucuns, à d'autres la maturité d'un âge, d'un bon eſprit, & longue expérience, & d'un beau parler, de longue main pratiqués, ſervent beaucoup pour les ſuborner.

Un doute y a-t-il, que j'ay demandé autresfois à des médecins, d'un qui diſoit pourquoy il ne vivoit plus longuement, puis qu'en ſa vie il n'avoit tenu ny touché vieille, ſur cet aphoriſme des médecins, qui diſent : *Vetulam non cognovi* (a), avec d'autres quolibets? Certes, ces médecins

(a) C'eſt-à-dire. *Je n'ay point connu la vieille.*

m'ont dit un proverbe ancien, qui disoit, qu'*en vieille grange l'on bat bien; mais de vieux fléaux on n'en fait rien de bon.* Aussi un autre : *Il n'en chaut quel âge la beste ait, mais qu'elle porte;* & aussi que par expérience ils ont connu des vieilles si ardentes & chaudasses, que, venant à habiter avec un jeune homme, elles en tirent ce qu'elles en peuvent & l'alambiquent tant qu'il a de substance ou de suc dans le corps, afin de s'humecter mieux : je dis celles qui, pour l'amour de l'âge, sont asseichées, & ont faute d'humeurs. Lesdits Médecins me disoient autres raisons; mais au plus curieux je les laisse à leur demander.

J'ay vu une vieille veufve, Dame grande, qui mit sur les dents en moins de quatre ans, & son troisiesme mary, & un jeune Gentilhomme qu'elle avoit pris pour son amy; & les renvoya dans la terre, non par assassinat ny poison, mais par atténuation & alambiquement de leur substance. Et à voir cette Dame, on n'eust jamais pensé qu'elle eust fait le coup : car elle faisoit devant les gens plus de la dévote, de la marmiteuse, & de l'hypocrite; jusques-là qu'elle ne vouloit pas prendre sa chemise devant ses femmes, de peur de la voir nue, ny pisser devant elles : mais comme disoit quelque Dame de ses parentes, qu'elle faisoit ces difficultez à ses femmes, & point à ses gallands.

Mais quoy, eſt-il plus deffenſible & auſſi plus loiſible à une femme, d'avoir eu pluſieurs marys en ſa vie, comme il y en a eu prou, qui en ont eu trois, quatre & cinq; ou bien à une autre, qui en ſa vie n'aura eu que ſon mary, & un amy, ou deux ou trois? Comme certes j'en ay connu aucunes continentes & loyales juſques-là. Et en cela, j'ay ouy dire à une grande Dame de par le monde, qu'elle ne mettoit aucune différence entre une Dame qui avoit eu pluſieurs marys, & une qui n'avoit qu'un amy ou deux avec ſon mary, ſi ce n'eſt que ce voile marital cache tout; mais quant à la ſenſualité & laſciveté, il n'y a pas différence d'un double, & en cela pratiquent le refrain eſpagnol qui dit, que *algunas mugeres ſon de natura de anguillas en retener y de lobas en excoger;* c'eſt-à-dire, *de nature des anguilles à retenir, & des louves à choiſir;* car l'anguille eſt fort gliſſante & mal tenable, & la louve choiſit toujours le loup le plus laid.

Il m'advint une fois à la Cour, qu'une Dame aſſez grande, qui avoit été mariée quatre fois, me vint dire qu'elle venoit de diſner avec ſon beau-frere, & que je devinaſſe avec qui, & me diſoit naïvement ſans y ſonger malice; & moy un peu malicieuſement, & riant pourtant, je luy repondis: *Et qui Diable ſeroit le devin qui le pourroit deviner? Vous avez été mariée quatre*

fois : je laiſſe à penſer au monde la quantité de beaux-freres que vous pouvez avoir. Alors elle me reſpondit, & repliqua : *Vous y ſongez en mal ;* & me nomma le beau-frere. *C'eſt bien parlé,* luy repliquay-je, *cela ; mais non comme vous parliez.*

Il y eut jadis à Rome (a) une Dame, qui avoit eu vingt-deux marys l'un après l'autre, & pareillement un homme qui avoit eu vingt-une femmes ; dont ils adviſerent tous deux, pour faire un bon concert, de ſe remarier enſemble. Le mary à la fin ſurveſquit ſa femme : en quoy le mary fut tellement eſtimé & honoré dans Rome de tout le peuple, d'une ſi belle victoire, que, comme victorieux, il fut mené & pourmené en un char triomphant, couronné de lauriers, & la palme en main. Quelle victoire & quel triomphe!

Du temps du Roy Henry (b), en ſa Cour fut le Seigneur de Barbazan, dit Saint-Anian, qui ſe maria par trois fois l'une après l'autre. Sa troiſieme femme eſtoit fille de Madame de Mouchy, Gouvernante de Madame de Lorraine, qui, plus braves que les deux premieres, eut raiſon d'elles ; car il mourut ſous elle : ainſi qu'on le

(a) Environ l'an 400 de l'ère chrétienne. *S. Jérome* vit les funérailles de ſa femme, & c'eſt lui qui rapporte le fait en queſtion. *Epiſt. XCI. ad Ageruchiam, de Monogamiâ.*

(b) Henri II.

plaignoit à la Cour, & qu'elle de meſme ſe deſconfortoit outrageuſement de ſa perte; Monſieur de Montpeſat, qui diſoit très-bien le mot, alla rencontrer, qu'au-lieu de la plaindre, on la devoit exalter & loüer beaucoup de ſa victoire qu'elle avoit eu ſur ſon homme, qu'on diſoit qu'il eſtoit ſi vigoureux, & ſi fort envitaillé, qu'il avoit fait mourir ſes deux premieres femmes de force de leur faire; & cette-cy ne s'être rendue au combat, mais demeurée victorieuſe, devoit êſtre loüée & admirée par la Cour, pour ſi belle victoire d'un ſi vaillant & robuſte champion, & pour ce elle-meſme s'en devoit tenir très-glorieuſe. Quelle gloire!

J'ay ouy tenir cette meſme maxime de cy-devant d'un Seigneur de France, qu'il ne mettoit pas plus de différence entre une femme qui avoit eu quatre ou cinq marys, & une putain qui a eu trois ou quatre ſerviteurs l'un après l'autre, ſi-non que l'une ſe colore par le mariage, & l'autre point. Auſſi un gallant homme, que je ſçay, ayant eſpouſé une femme qui avoit eſté mariée trois fois, il y eut quelqu'un, que je ſçay, qui diſoit bien: *Il a eſpouſé*, dit-il, *enfin une putain ſortant du bordel de réputation.* Ma foy, telles femmes, qui ſe remarient, reſſemblent les chirurgiens avares, leſquels ne veulent tout-à-coup reſſerrer les playes d'un pauvre bleſſé, afin d'allonger la gué-

riſon, & en gagner toujours mieux la petite piéce d'argent. Auſſi, ce diſoit une: *Il n'eſt beau de s'arreſter au beau mitan de la carriere; mais il la faut achever, & aller juſques au bout.*

Je m'eſtonne que ces femmes, qui ſont ſi chaudes & promptes à ſe remarier, & meſme ſi ſurannées, n'uſent, pour leur honneur, de quelques remedes refrigératifs & potions tempérées, pour expeller toutes ces chaleurs: mais tant s'en faut qu'elles en veulent uſer, qu'elles s'en aident du tout de leur contraire. J'ay veu & leu un petit livret d'autresfois en Italien, ſot pourtant, qui s'eſt voulu meſler de donner des receptes contre la luxure, & en met trente-deux; mais elles ſont ſi ſottes, que je ne conſeille point aux femmes d'en uſer, pour ne mettre leur corps à trop faſcheuſe ſubjection. Voilà pourquoy je ne les ay miſes icy par eſcrit. Pline en allegue une, de laquelle uſoient le temps paſſé les Veſtales: & les Dames d'Athenes s'en ſervoient auſſi durant les feſtes de la Déeſſe Cérès, dite *Themophoria* (a), pour ſe refroidir, & oſter tout appétit chaud de l'amour; & par ce vouloient célébrer cette feſte en plus grande chaſteté, qu'eſtoit des paillaſſes de feuilles d'arbres dit *Agnus caſtus* (b). Mais pen-

(a) *Teſmophoria.*

(b) Brantome en a vu un paſſage de Pline, L. 24. C. 93

ſez que, durant la feſte, elles ſe chaſtroient de cette façon; & puis aprés, elles jettoient bien la paillaſſe au vent.

J'ay veu un pareil arbre en une maiſon en Guyenne, d'une grande & honneſte & très belle Dame, & qui le monſtroit ſouvent aux eſtrangers qui la venoient voir, par grande ſpéciauté, & leur en diſoient la propriété: mais au diable, ſi j'ay jamais veu ny ouy dire, que Femme ou Dame en ait encore oſé cueillir une ſeule branche, ny fait pas ſeulement un petit recoin de paillaſſe, non pas meſme la Dame propriétaire de l'arbre & du lieu, qui en euſt peu diſpoſer, comme il luy euſt pleu. Ce fuſt eſté auſſi dommage; car ſon mary ne s'en fuſt pas mieux trouvé: auſſi qu'elle valoit bien qu'on la laiſſaſt régler au cour de ſa nature, tant elle eſtoit belle & agréable; & auſſi qu'elle a fait une très-belle lignée.

Et pour dire vray, il faut laiſſer & ordonner telles réceptes auſteres & froides aux pauvres religieuſes, leſquelles, encore qu'elles jeuſnent & macerent leur corps, ſi ſont-elles ſouvent aſſaillies, les pauvrettes, des tentations de la chair: & ſi elles avoient liberté, au moins aucunes,

mais on n'y lit rien de ſemblable: & ce qui s'y trouve d'approchant, regarde les femmes Athéniennes, pendant la fête des Tesmophories, laquelle ne ſe célébroit pas parmi les Romains.

elles ſe voudroient rafraiſchir, comme les mondaines ; & bien ſouvent, pour s'eſtre repenties ſe repentent, ainſi qu'on voit les courtiſannes de Rome, dont j'en allégueray un plaiſant conte d'une, laquelle s'eſtant voüée au voile avant qu'aller au monaſtere, un ſien amy, Gentilhomme François, la vint voir pour lui dire adieu, puiſqu'elle s'en alloit eſtre recluſe, & avant que s'en aller la pria d'amour, & la prenant, elle luy dit : *Fate dunque preſto ; ch' adeſſo mi verranno cercar per far mi Monaca, e mēnare al monaſterio* (a). Penſez qu'elle voulut faire ce coup, pour prendre ſa derniere main, & dire : *Tandem hæc olim meminiſſe juvabit ;* c'eſt-à-dire : *Encore me fait-il grand bien de m'en reſſouvenir pour la derniere fois.* Quelle repentance, & quelle intrade de religion ! Et quand une fois elles y ont eſté profeſſes, au moins les belles, je dis aucunes, je croys qu'elles vivent plus de repentance, que de viandes corporelles, ny ſpirituelles. Dont aucunes y a, qui ſçavent y remédier, ou par diſpenſes & par pleine libertez qu'elles prennent d'elles-meſmes : car on ne les traite ici comme les Romains le temps paſſé traitoient cruellement leurs Veſtales, quand elles avoient forfaits ; ce qui

(a) C'eſt-à-dire. *Dépêchez-vous donc ; car ils vont me venir chercher pour me faire religieuſe, & m'emmener au-couvent.*

eſtoit une choſe horrible & abominable : auſſi eſtoient-ils payens, & pleins d'horreurs & de cruautez : & nous autres chreſtiens, qui enſuivons la douceur de noſtre Chriſt, devons eſtre benins comme luy ; & comme il nous pardonne, il faut que nous pardonnions. Je mettrois icy par eſcrit la façon de laquelle ils les traitoient ; mais je la laiſſe au bout de la plume. Or, laiſſons ces pauvres ames, que ma foy quand elles ſont-là une fois renfermées, elles endurent aſſez de mal : ainſi que dit une fois une Dame d'Eſpagne, voyant mettre en religion une fort belle & honneſte Damoiſelle : *O triſtezilla, y en que peccaſte que tam preſto vienes à penitentia, y ſeys metida en ſepultura viva!* c'eſt-à-dire : *O pauvre miſérable, en quoy avez-vous tant péché que ſi preſtement vous venez à pénitence, & eſtes miſe toute vive en ſépulture!* Et voyant que les religieuſes luy faiſoient toutes les bonnes cheres, recueils & honneurs du monde, elle dit : *Que toto le hedia, haſta el encienſo de la ygleſia ;* c'eſt-à dire : *Que tout luy puoit, juſques à l'encens de l'égliſe.*

Une queſtion y a-t-il, que je voudrois qui me fuſt diſſolue en toute vérité & ſans diſſimulation, par aucunes Dames qui ont fait le voyage ; à ſçavoir, quand elles ſont remariées, comment elles ſe comportent à l'endroit de la mémoire des premiers marys ? En cela il y a une maxime, que les der-

nieres amitiez & inimitiez font oublier les premieres; auſſi les ſecondes nopces enſeveliſſent les premieres. Sur quoy j'allégueray un exemple plaiſant, non pourtant qu'il doive eſtre fort authoriſable; ſi eſt-ce qu'on dit, que ſous un lieu obſcur & vil, encore la ſapience & ſcience s'y cache. Une grande Dame de Poictou, demandant une fois à une payſanne, ſienne tenanciere, combien de marys elle avoit eus, & comment elle s'en eſtoit trouvée? Elle faiſant ſa petite révérence à la pitaud, luy reſpondit de ſang froid : *Je vous diray, Madame, j'ay eu deux Marys, grace à Dieu. L'un s'appelloit Guillaume, qui eſtoit le premier; & le ſecond s'appelloit Colas. Guillaume eſtoit bon homme, aiſé de moyens, & me traitoit fort bien : mais Dieu pardonne à Colas; car Colas me le faiſoit bien.* Mais elle diſoit tout à trac ce qui ſe commence par f., ſans le deſguiſer ou farder comme je le déguiſe. Voyez s'il vous plaiſt, comme cette maraude prioit Dieu pour l'ame du trepaſſé bon compagnon, &, s'il vous plaiſt, ſur quel ſubjet, & du premier mérite. Je penſerois que de meſme en font pluſieurs Dames convolantes & revolantes; car puiſqu'elles en viennent-là, c'eſt pour ce grand point; & pour ce, qui le joüe le mieux, eſt le plus aimé. Et volontiers croyent que le ſecond doive faire rage : mais bien ſouvent aucunes ſont trompées; car

elles ne trouvent en leurs boutiques l'assortiment qu'elles y pensoient trouver; ou bien à d'aucunes, s'il y en a, il est si cherif, & usé, & gasté, flasque, & foulé, & lasche, qu'on se repent d'y avoir mis son denier, comme j'en ay veu force exemples, que je ne veux alléguer; car il est temps, ce me semble, de faire fin, ou jamais non.

D'autres Dames, y a-t-il, qui disent qu'elles aiment mieux leurs derniers marys de beaucoup que les premiers; *d'autant*, m'ont-elles dit aucunes, *que les premiers que nous espousons, le plus souvent nous les prenons par le commandement de nos Roys & Reynes maistresses, par la contrainte de nos peres & meres, parents, tuteurs, non par la volonté pure de nous autres; au lieu qu'en nos viduitez, comme très-bien émancipées, nous en faisons telles élections qu'il nous plaist, & ne les prenons que pour nos beaux & bons plaisirs, & par amourettes, & à notre gentil contentement.* Certainement, il peut y avoir de la raison, si ce n'estoit que bien souvent *les amours qui s'accommencent par anneaux, se finissent par couteaux*, ce dit un vieux proverbe : ainsi que tous les jours nous en voyons des expériences & exemples d'aucunes, qui, pensans estre bien traitrées de leurs hommes, qu'elles avoient tirez de la justice & du gibet, de la pauvreté, de la chetiverie du bordel, & eslevez, les battoient, rossoient,

les traittoient fort mal, & bien ſouvent leur oſtoient la vie; dont en cela c'eſtoit juſte punition divine, pour avoir eſté par trop ingrates à leurs premiers marys, qui leur eſtoient par trop bons, & en diſoient pis que pendre : & ne reſſembloient pas une que j'ay ouy raconter, laquelle la premiere nuit de ſes nopces, ainſi que ſon mary, la commençoit à aſſaillir, elle ſe mit à pleurer & ſouſpirer bien fort, ſi bien que tout à un coup elle faiſoit deux choſes fort contraires. Son mary luy demandoit ce qu'elle avoit à s'attriſter, & s'il ne s'acquittoit pas bien de ſon devoir? Elle luy reſpondit : *Hélas prou! Mais je me reſſouviens de mon mary, qui m'avoit tant prié & reprié de ne me remarier jamais après ſa mort, & que j'euſſe ſouvenance & pitié de ſes petits enfants. Hélas! je voys bien que j'en auray encore tant de vous. Hé, que feray-je! Je croy que s'il me peut voir du lieu où il eſt maintenant, il me maudit bien.* Quelle humeur de n'avoir point ſongé à telles conſidérations, n'y avoir eſté ſage, ſi-non après le coup! Mais le mary l'ayant appaiſée, & fait ſouvent paſſer cette fantaiſie par le trou du milieu, le lendemain matin, ouvrant la feneſtre de la chambre, envoya dehors toute la mémoire du mary premier; car ſe diſoit un grand proverbe ancien, que *femme qui enterre un mary, ne ſe ſoucie plus d'en enterrer un autre* : & auſſi

ur.

un autre qui dit : *Plus de mine en une femme perdant ſon mary, que de mélancolie.*

J'ay connu un autre veufve, grande Dame, bien contraire à cette-cy, qui ne pleura ainſi; car la premiere nuit & ſeconde de ſes nopces, elle ſe conjoignit tellement avec ſon mary ſecond, qu'ils enfoncerent & rompirent le chaſſis, encore qu'elle euſt une eſpece de cancre à un tetin; & nonobſtant ſon mal, ne laiſſa d'un ſeul point ſon amoureux plaiſir, l'entretenant par après ſouvent de la ſottiſe & inhabilité de ſon premier mary. Auſſi, à ce que j'ay ouy dire à aucuns & aucunes, c'eſt la choſe que les ſeconds marys veulent le moins de leurs femmes, qu'elles les entretiennent de la vertu & valeur de leurs premiers marys, comme eſtant jaloux des pauvres treſpaſſez, qui y ſongent autant comme de revenir en ce monde, d'en dire mal tant que l'on voudra. Si en a-t-il force pourtant, qui leur en demandent des nouvelles; mais comme ſe ſentant fort vigoureux & forts, & faiſant comparaiſons, les interrogent de leurs forces & vigueurs, en ces douces charges, comme j'ay ouy dire à aucuns & aucunes, leſquelles, pour leur faire trouver meilleur, leur font à croire que les autres n'eſtoient qu'apprentifs, dont bien ſouvent elles s'en trouvent mieux. Autres diſoient le contraire, & que

les premiers faiſoient rage, afin de faire efforcer les derniers à faire les aſnes desbatez.

Telles femmes veufves ſeroient bonnes à l'iſle de Chio, la plus belle iſle & gentille & plaiſante du Levant, jadis poſſédée des Gennois, & depuis trente-cinq ans (a) uſurpée par les Turcs, dont c'eſt un grand dommage & perte pour la Chreſtienté. En ceſte iſle donc, comme je tiens d'aucuns marchands Genrois, la couſtume eſt que ſi une femme veut reſter en viduité, ſans aucun propos de ſe remarier, le Seigneur la contraint de payer un certain prix d'argent, qu'ils appellent *argomoniatique*, qui vaut autant à dire, (ſauf l'honneur des Dames,) *C. repoſé & inutile.* Je leur ay demandé fur quoy cette couſtume pouvoit eſtre fondée? Ils me répondirent, pour touſjours mieux repeupler l'iſle. Je vous aſſeure que noſtre France ne demeurera donc indéſerte, ny infertile, par faute de nos veufves qui ne ſe remarient point; car je penſe qu'il y en a plus qui ſe remarient, que d'autres, & par ce ne payeront de tribut du C. inutile & repoſé. Que ſi ce n'eſt par le mariage, pour le moins autrement, qu'ils le font travailler & fructifier, comme j'eſpere de

(a) L'iſle de *Chio* fut conquiſe par les Turcs l'an 1566. Ainſi Brantôme écrivoit ceci en 1601.

dire. Non plus ne payeront auſſi aucunes de nos filles de France, que celles de Chio, leſquelles, ſoit des champs, ou de ville, ſi elles laiſſent perdre leur pucelage avant que d'eſtre mariées, & qu'elles veulent continuer le meſtier, ſont tenues de bailler pour une fois un ducat (dont c'eſt un très-bon marché, pour faire cela toute leur vie,) *au capitaine de la nuit*, afin de le pouvoir faire à leur plaiſir, ſans aucune crainte & danger : & en cela giſt le plus grand & aſſeuré gain (a) qu'ait le gentil capitaine en ſon eſtat.

Il ne fut jamais que les Grecs n'euſſent touſjours quelques inventions tendantes à la paillardiſe ; comme le temps paſſé nous liſons de la couſtume de l'iſle de Cypre, qu'on dit que la bonne Dame Vénus, patrone de-là, introduiſit une loy, que les filles de-là falloit qu'elles allaſſent ſe pourmenant le long des rivages, coſtes & orées de la mer, pour gagner leur mariage, par la libéralité de leurs corps aux mariniers, paſſants & navigeants, qui deſcendoient exprès, voire bien ſouvent ſe deſtournoient de leur chemin droit de la bouſſole, pour prendre la terre, & là prenants leurs petits rafraiſchiſſements avec elles, les payoient très-bien, puis s'en alloient les uns à regret, pour laiſſer telles beautez : &,

(a) Il a là de nobles appointemens.

par ainſi, ces belles filles gagnoient leurs mariages, qui plus qui moins, qui bas qui haut, qui grand, qui petit, ſelon les beautez, qualitez & tentations des fillaudes.

Aujourd'huy aucunes de nos filles de nos nations chreſtiennes, ne vont point ſe pourmener, s'expoſer ainſi aux vents, aux pluyes, aux froids, au ſoleil, aux chaleurs; car la peine eſt trop laborieuſe & trop dure, pour leurs tendres & délicates peaux, & blanches charnures: mais elles ſe font venir trouver ſous de riches pavillons, & dans de pompeuſes courtines, & là tirent leur ſolde amoureuſe & maritale de leurs amoureux, ſans payer aucun tribut. Je ne parle pas des courtiſannes de Rome qui en payent, mais des plus grandes qu'elles: ſi bien qu'à aucunes, la pluſpart du temps, leurs peres, meres & freres n'ont pas grande peine de chercher argent, ny leur en donner pour les marier; ains, au contraire, ſouvent aucunes y a-t-il qui en baillent aux leurs, & les advancent en biens & charges, en grades & dignitez, ainſi que j'en ay veu pluſieurs. Auſſi Lycurgus ordonna que les filles vierges fuſſent mariées ſans doüaire d'argent, à ce que les hommes les eſpouſaſſent pour leurs vertus, non pour l'avarice. Mais quelle vertu eſtoit-ce, qu'aux bonnes feſtes ſolemnelles, elles chantoient, danſoient publiquement, toutes nuës, avec les garçons, voire lui-

roient en belle place marchande ; ce qui ſe faiſoit pourtant avec toute honneſteté, dit l'hiſtoire, c'eſt à ſçavoir : & quelle honneſteté en tel eſtat eſtoit-ce, les belles filles voir publiquement ? D'honneſteté n'y en avoit-il point ; mais ouy bien un plaiſir pour la veuë, & meſme en leur mouvement de corps, à danſer, & encore plus à luiter. Et puis quand ils venoient à tomber l'un ſur l'autre, & comme dit le latin : *Illa ſub, ille ſuper, & ille ſub, illa ſuper ;* c'eſt-à-dire : *Elle deſſous, luy deſſus, & elle deſſus, luy deſſous.* Et comment me pourroit-on deſguiſer cela, qu'il y euſt-là toute honneſteté ? Je croys qu'il n'y a chaſteté qui ne s'en esbranlaſt ; & que, ce faiſant là en public, & de jour, les petites attaques qu'à couvert & de nuit, & du rendez-vous, les grands combats & camiſades s'en enſuiviſſent. Tout cela ſe pourroit faire ſans aucun doute, veu que ledit Lycurgus permit à ceux qui eſtoient beaux & diſpos, d'emprunter des femmes des autres, pour y labourer comme en terre graſſe : & ſi n'eſtoit choſe reprochable à un vieil & laſſé, de preſter ſa femme belle & jeune à un gallant jeune homme qu'il choiſiſſoit ; mais il vouloit qu'il fuſt permis à la femme de choiſir pour ſecours le plus proche parent de ſon mary, tel qu'il luy plairoit, pour ſe coupler avec luy, à ce que les enfants qu'ils pourroient engendrer, fuſſent au moins du ſang

& de la race meſme du mary. Les Juifs avoient cette loy de la belle-ſœur au beau-frere : mais noſtre loy chreſtienne a tout rabillé cela ; encore que noſtre Saint Pere en ayt baillé pluſieurs diſpenſes, fondées ſur pluſieurs raiſons.

Or, parlons un peu, & le plus ſobrement que nous pourrons, d'aucunes autres veufves, & puis nous ferons la fin. Il y a une autre eſpece de veufves, dont il y en a qui ne ſe remarient point, mais fuyent le mariage comme peſte : ainſi que me dit une, & de grande maiſon, & bien ſpirituelle, à laquelle ayant demandé ſi elle offriroit encore ſon vœu au Dieu Hymenée ? Elle me reſpondit : *Par voſtre foy, ſeroit-il pas fat & malhabile le forçat ou l'eſclave, après avoir longuement tiré à la rame, attaché à la cadene, s'il venoit à recouvrer ſa liberté, s'il en alloit de ſon bon gré encore s'aſſujettir ſous les loix d'un outrageux corſaire ? Pareillement moy, après avoir aſſez eſté ſous l'eſclavage d'un mary, & en reprendre un autre, que mériterois-je, puiſque d'ailleurs, ſans aucun hazard, je me puis donner du bon temps ?* Et une autre Dame grande, & ma parente, (car je ne veux pas prendre le Turc), luy ayant demandé ſi elle n'avoit pas envie de convoler ? *Nenny*, me reſpondit-elle, *mon couſin ; mais bien de conjouir* ; faiſant une alluſion ſur ce mot de *conjouir :* comme voulant dire, qu'elle vouloit bien faire à ſon

C.. jouir d'autre choſe qu'à un ſecond mary, ſuivant le proverbe ancien, qui dit, qu'*il vaut mieux voler en amours qu'en mariage*; ainſi que les femmes ſont ſottes par-tout.

J'ay ouy parler d'une autre à qui il fut demandé par un Gentil-homme, qui vouloit tenter le guay pour la pourchaſſer, & luy demandant ſi elle ne vouloit point un mary? *Ha!* dit-elle, *ne me parlez point de mary; je n'en auray jamais plus: mais avoir un amy, c'eſt une autre affaire.* — *Permettez donc Madame, que je ſois cet amy, puiſque mary je ne puis eſtre.* Elle luy répliqua: *ſervez bien & perſévérez; poſſible le ſerez-vous.*

J'ay connu une grande Dame, qui, durant qu'elle eſtoit fille, & mariée, on ne parloit que de ſon en bon point. Elle vint à perdre ſon mary & en faite un regret ſi extreſme, qu'elle en devint ſeiche comme bois (a): pourtant ne délaiſſa de ſe donner au cœur joye d'ailleurs, juſqu'à emprunter l'aide d'un ſien ſecrétaire, voire de ſon cuiſinier, ce diſoit-on; mais pour cela ne recouvroit ſon en bon point, encore que ledit cuiſinier, qui eſtoit tout greſſeux & gras, ce me ſemble, la devoit rendre

(a) La même *Jeanne Chaboi*, dont il eſt parlé ailleurs. Ce fut à elle que Henri IV dit au bal, qu'elle avoit employé le vert & le ſec pour divertir la compagnie. Il lui fit cette raillerie, dit le Laboureur, parce que cette femme n'épargnoit la réputation d'aucune dame.

graſſe. Et ainſi en prenoit, & de l'un & de l'autre, de ſes valets, faiſant avec cela la plus prude & chaſte femme de la Cour, n'ayant que la vertu en la bouche, & maldiſante de toutes les autres femmes, & y trouvant à toutes à redire. Telle eſtoit cette grande Dame du Dauphiné, dans les cent Nouvelles de la Reyne de Navarre, qui fut trouvée couchée ſur belle herbe avec ſon palfrenier ou muletier deſſus elle, par un Gentil-homme qui en eſtoit amoureux à ſe perdre; mais par ainſi guérit aiſément ſon mal d'amour.

J'ay lu dans un vieux roman de Jean (a) de Saintré, qui eſt imprimé en lettres gothiques, que le feu Roy Jean le nourrit page. Par l'uſance du temps paſſé, les Grands envoyoient leurs pages en meſſage, comme on fait bien aujourd'huy; mais alors alloient par-tout & par pays à cheval; meſme que j'ay ouy dire à nos peres, qu'on les envoyoit bien ſouvent en petites ambaſſades; car en deſpeſchant un page avec un cheval & une piece d'argent, on en eſtoit quitte, & autant eſpargné. Ce petit Jean de Saintré, (car ainſi l'appeloit-on long-temps) eſtoit fort aimé de ſon maiſtre le Roy Jean, car il eſtoit tout plein d'eſprit, fut envoyé ſouvent porter de petits meſſages à ſa ſœur qui eſtoit

(a) C'eſt ce qu'on appelle la chronique du petit Jean de Saintré.

pour lors veufve (le livre ne dit pas de qui). Cette Dame (a) en devint amoureuſe, après pluſieurs meſſages par luy faits; & un jour, le trouvant à propos, & hors de compagnie, elle l'arraiſonna, & ſe mit à demander s'il n'aimoit point aucune dame de la Cour, & laquelle luy revenoit le mieux? Ainſi qu'eſt la coutume de pluſieurs Dames d'uſer de ces propos, quand elles veulent donner à aucuns la premiere pointe ou attaque d'amour; comme j'ay veu pratiquer. Ce petit Jean de Saintré, qui n'avoit jamais ſongé rien moins qu'à l'amour, luy dit, que non encore; & luy en alla deſcouvrir pluſieurs, & ce qui luy en ſembloit? Encore moins reſpondit-il, après luy avoir preſché des vertus & louanges de l'amour. Car auſſi bien de ce temps vieux comme aujourd'huy, aucunes grandes Dames y eſtoient ſujettes: car le monde n'eſtoit pas fin comme il eſt; & les plus fines tant mieux pour elles, qui en faiſoient paſſer de belles aux marys, mais avec leurs hypocriſies & naïvetez. Cette Dame donc, voyant ce jeune garçon qui eſtoit de bonne priſe, luy va dire, qu'elle luy vouloit donner une maiſtreſſe, qui l'aimeroit bien, mais qui la ſerviſt bien; & luy fit promettre avec toutes les hontes du

(a) La princeſſe déſignée dans l'ouvrage, ſous le nom de *la Dame aux belles Couſines*, étoit Marie, ſœur du Roi Jean, & épouſe du Duc de Limbourg. (Liſez le Ducatiana, tom. I, pag. 34).

monde qu'il euſt ſur ce coup, & ſur-tout qu'il fuſt ſecret: enfin elle ſe déclara à luy, qu'elle ſe vouloit eſtre ſa dame & amoureuſe; car de ce temps ce mot de maiſtreſſe ne s'uſoit. Ce jeune page fut fort eſtonné, penſant qu'elle ſe moquaſt, ou le vouluſt faire attrapper, ou le faire foüetter. Toutesfois elle luy monſtra auſſi-toſt tant de ſignes de feu & d'embraſement d'amour, qu'il connut que ce n'eſtoit pas moquerie; luy diſant toujours qu'elle le vouloit dreſſer de ſa main, & le faire grand. Tant y a que leurs amours & jouiſſances durerent longuement, & eſtant page, & hors de page, juſques à ce qu'il luy falluſt aller à un lointain voyage, qu'elle le changea en un gros gras abbé: & c'eſt le conte que vous voyez en les *Nouvelles du Monde Adventureux*, d'un valet de chambre de la Reyne de Navarre (a), là ou vous voyez l'Abbé faire un affront audit Jean de Saintré, qui eſtoit ſi brave & ſi vaillant. Auſſi bien-toſt après le rendit-il à Monſieur l'abbé, par ſon bon eſchange, & au triple. Ce conte eſt très-beau, & eſt pris de-là où je vous dis.

Voilà comme ce n'eſt d'aujourd'huy que les Dames aiment les pages, & meſme quand ils ſont

(a) Le titre de ce livre eſt les *Comptes* (ou *Contes*) *du Monde Adventureux*, par A. D. S. D. Il a été imprimé à Paris, chez *Etienne Groulleau*, en 1555, *in*-8°. & diverſes autres fois depuis, tant à Paris qu'à Lyon.

maillés comme perdreaux. Quelles humeurs de femmes, qui veulent avoir des amys prou, mais des marys point! Elles font cela pour l'amour de la liberté, qui eſt une ſi douce choſe: & leur ſemble que quand elles ſont hors de la domination de leurs marys, qu'elles ſont en paradis) car elles ont leur doüaire très-beau, & le meſnagent; ou les affaires de la maiſon en maniment; elles couchent les dernieres; tout paſſe par leurs mains: au-lieu qu'elles eſtoient ſervantes, elles ſont maiſtreſſes; font élection de leurs plaiſirs, & de ceux qui leur en donnent à leur ſouhait.

Aucunes il y a qui ſe faſchent certes de ne rentrer en ſecond mariage, ſoit pour les grandeurs, dignitez, biens & richeſſes, grades, bons & doux traitements, comme elles faiſoient aux autres, ou penſant y trouver du pire, & par ce ſe contiennent: ainſi que j'ay connu & ouy parler de pluſieurs grandes Dames & Princeſſes, leſquelles, de peur de ne rencontrer à leur ſouhait de la grandeur, & de perdre leurs rangs, n'ont jamais voulu ſe marier; mais ne laiſſent pour cela à faire bien l'amour, & le mettre & convertir en jouiſſance; & n'en perdoient pour cela, ny leurs rangs, ny leurs tabourets, ny leurs ſieges & ſéances. N'eſtoient-elles pas bien heureuſes celles-là, jouyr de la grandeur, & de monter haut & s'abbaiſſer bas tout enſemble? De leur en dire

mot, ou leur en faire la remonſtrance, n'en falloit point parler autrement. Il y avoit plus de déſpits, plus de deſmentis, de négatives, de contradictions & de vengeances.

J'oy ouy raconter d'une Dame veufve, & l'ay connue, qui s'eſtoit fait longuement ſervir à un honneſte Gentilhomme, ſous prétexte de mariage; mais il ne ſe mettoit nullement en évidence. Une grande Princeſſe, ſa maiſtreſſe, lui en voulut faire la réprimande. Elle, ruſée & corrompue, luy reſpondit: *Et quoy, Madame, ſeroit-il deffendu de n'aimer d'amour honneſte? Ce ſeroit par trop grande cruauté.* Et on ſçait que cette amour honneſte s'appelloit un amour bien laſcif, & compoſé de confitures ſpermatiques. Comme certes ſont toutes amours qui naiſſent toutes pures, chaſtes & honneſtes; mais après ſe dépucellent, & par quelque certain attouchement d'une pierre philoſophale, ſe convertiſſent & ſe rendent deshonneſtes & lubriques.

Feu Monſieur de Buſſy, qui eſtoit l'homme de ſon temps qui diſoit des mieux, & racontoit auſſi plaiſamment, un jour à la Cour, voyant une Dame veufve grande, qui continuoit toujours le meſtier d'amour: *Et quoy*, dit-il, *cette jument va-t-elle encore à l'eſtallon?* Cela fut rapporté à la Dame, qui lui en voulut mal mortel. Ce que Monſieur de Buſſy ſçeut: *Et bien*, dit-il, *je ſçai*

comme je feray mon accord, & rabilleray cela. Dites-luy, je vous prie, que je n'ai pas parlé ainſi; mais bien j'ay dit : Cette poultre (a) *va-t-elle encore au cheval? Car je ſçay bien qu'elle n'eſt pas marrie de quoy je la tiens pour Dame de joye, mais pour vieille : & lors qu'elle ſçaura que je l'ay nommée* Poultre, *qui eſt une jeune cavalle, elle penſera que je l'ay encore en eſtime d'une jeune Dame.* Par ainſi, la Dame ayant ſçeu cette ſatisfaction & rabillement de parole, s'appaiſa, & ſe remit en amité avec Monſieur de Buſſy, dont nous en riſmes bien. Toutesfois elle avoit beau faire; car on la tenoit tousjours pour une jument vieille & réparé, qui, toute ſuragée qu'elle eſtoit, hanniſſoit encore aux chevaux.

Cette Dame ne reſſembloit pas à une autre, dont j'ay ouy parler, laquelle, ayant eſté bonne compagne en ſon premier temps, & ſe jettant fort ſur l'age, ſe mit à ſervir Dieu en jeuſnes & oraiſons. Un Gentilhomme honneſte lui remonſtrant pourquoy elle faiſoit tant de veilles à l'égliſe, & tant de jeunes à la table, & ſi c'eſtoit pour vaincre & matter les aiguillons de la chair? *Hélas!* dit-elle, *ils me ſont tous paſſez ;* proférant ces

(a) Suivant *Rabelais*, on appelle *Poultre* une jument non encore ſaillie. Ainſi Buſſy parloit incongruement.

mots auſſi piteuſement, que jamais fit Milo Crotoniates, ce fort & puiſſant luiteur: lequel un jour eſtant deſcendu dans l'arene, ou le champ des luiteurs, pour y voir l'esbat ſeulement, car il eſtoit devenu fort vieux, il y en eut un de la troupe qui luy vint dire, s'il ne vouloit point faire encore un coup du vieux temps. Lui, ſe rebraſſant & retrouſſant ſes bras fort piteuſement, regardant ſes nerf & muſcles, il dit ſeulement: *Hélas! ils ſont morts.* Si cette femme en euſt fait de meſme, & ſe fuſt retrouſſée, le trait eſtoit pareil à celui de Milo: mais on n'y euſt veu grand cas qui valuſt, ny qui tentaſt.

Un autre pareil trait & mot au précédent Monſieur de Buſſy, fit un Gentilhomme que je ſçay. Venant à la Cour, d'où il avoit eſt abſent ſix mois, il vit une Dame qui alloit à l'académie, qui eſtoit lors introduite à la Cour par le feu Roy: *Comment*, dit-il, *l'académie dure encore? On m'avoit dit qu'elle eſtoit abolie. En doutez-vous*, luy reſpondit un, *ſi elle y va? Son Magiſter lui apprend la philoſophie qui parle & traite du mouvement perpétuel.*

Une Dame de par le monde rencontra bien mieux d'une autre, à laquelle on loüoit fort ſes beautez, fors qu'elle avoit ſes yeux immobiles, qu'elle ne remuoit nullement. *Penſez*, dit-elle,

que toute ſa curioſité eſt à mettre ſon mouvement au reſte de ſon corps, & même à celui du mitan, ſans le renvoyer à ſes yeux.

Or, ſi je voulois mettre par eſcrit, & tous les bons mots, & bons contes que je ſçay, pour bien amplifier ce ſujet, je n'aurois jamais fait : & d'autant que j'ay d'autres pas à faire, je m'en déſiſte, & concluray avec Bocace ci-deſſus allégué, que, & filles, & mariées, & veufves, au moins la plus grande part, tendent toutes à l'amour.

Je ne veux point parler des perſonnes viles, ny des champs, ny de ville, car telle n'a point eſté mon intention d'en eſcrire, mais des grandes, pour leſquelles ma plume vole. Toutesfois, ſi au vray on me demandoit mon opinion, je dirois volontiers qu'il n'y a que les mariées, tout hazard & danger des marys à part, pour eſtre propres à l'amour, & en tirer preſtement l'eſſence, car les marys les eſchauffent tant, que, comme une fournaiſe qui eſt ſouvent bien embraſée, elles ne demándent que de la matiere & du bois, pour entretenir tousjours leur chaleur : & auſſi qui ſe veut bien ſervir de la lampe, il y faut mettre ſouvent de l'huile : mais auſſi, gare le jarret & les embuſches de ces marys jaloux où les plus habiles bien ſouvent y ſont attrapez.

Toutesfois il faut y aller le plus ſagement que l'on peut, & le plus hardiment ; & faire comme

un Roi (a), lequel, comme il eſtoit fort ſujet à l'amour, & fort auſſi reſpectueux aux Dames & diſcret, & par conſéquent bien-aimé & reçeu d'elles; quand quelquesfois il changeoit de lit, & s'alloit coucher en celui d'une autre Dame qui l'attendoit, ainſi que je tiens de bon lieu, jamais il n'y alloit, & fuſt-ce en ſes galleries cachées de Saint-Germain, Bloys & Fontainebleau, & petits degrès eſchapatoires, & recoins & galletas de ſes chaſteaux, qu'il n'euſt ſon valet-de-chambre favory, dit Griffon, qui portoit ſon eſpieu devant luy, avec le flambeau, & luy après, ſon grand manteau, devant les yeux, ou ſa robe de nuict, & ſon eſpée ſous le bras, & eſtant couché avec la Dame, ſe faiſoit mettre ſon eſpieu & ſon eſpée auprès de ſon chevet, & Griffon à la porte bien fermée, qui quelquesfois faiſoit le guet, & quelquesfois dormoit. Je vous laiſſe à penſer ſi un grand Roy prenoit ſi bien garde à ſoy, (car il y en a eu d'attrapez, & des Roys, & des grands Princes) ce que les petits compagnons auprès de ce Grand doivent faire.

(a) Henri II. Il fut ſurpris un jour dans cet équipage par la Ducheſſe de Valentinois. Le Monarque alloit voir la belle Leviſton dont il eut un fils (le Duc d'Angoulême). On ajoute que la vieille maîtreſſe obligea la jeune de quitter la Cour. Voyez comme ce Henri II étoit un bon Prince.

mais

Mais il y a de certains préſomptueux, qui deſdaignent tout ; auſſi ſont-ils bien attrapez ſouvent.

Jay ouy conter que le Roy François (a), ayant en main une fort belle Dame (b), qui luy a long-temps duré, allant un jour inopiné à la dite Dame, & en heure inopinée, avec elle, vint à frapper à la porte rudement, ainſi qu'il devoit & avoit pouvoir; car il eſtoit maiſtre. Elle, qui eſtoit pour lors accompagnée du ſieur de Bonnivet, n'oſa pas dire le mot des courtiſannes de Rome : *Non ſi parla, la Signora è accompagnata* (c). Ce fut à s'adviſer là où ſon galland ſe cacheroit, pour plus grande ſeureté. Par cas, c'eſtoit en eſté, où l'on avoit mis des branches & feuilles en la cheminée, ainſi qu'eſt la couſtume de France. Par-quoy, elle luy conſeilla & l'adviſa auſſi-toſt de ſe jetter dans la cheminée, & ſe cacher dans ces feuillages tout en chemiſe, que bien luy ſervit de quoy ce n'eſtoit en hyver. Après que le Roy eut fait ſa beſogne avec la Dame, il voulut faire de l'eau; & ſe levant, la vint faire dans la cheminée, par faute d'autre commodité: dont il eut ſi grande envie, qu'il en arrouſa le

(a) François I.

(b) La Ducheſſe d'Eſtampes.

(c) C'eſt-à-dire. *On ne parle point, Madame eſt en compagnie.*

pauvre amoureux, plus que ſi l'on luy euſt jetté un ſeau d'eau ; car il l'en arrouſa en forme de chantepleure de jardin, de tous coſtez, voire, & ſur le viſage, par les yeux, par le nez, la bouche, & par-tout : poſſible en eſchappa-t-il quelque goutte dans la bouche. Je vous laiſſe à penſer en quelle peine eſtoit ce Gentilhomme ; car il n'oſoit ſe remuer : & quelle patience & conſtance tout enſemble ! Le Roy ayant fait, s'en alla, prit congé de la Dame, & ſortit de la chambre. La Dame fit fermer par derriere, & appella ſon ſerviteur dans ſon lit, l'eſchauffa de ſon feu, & luy fit prendre chemiſe blanche. Ce ne fut ſans rire, après la grande appréhenſion ; car s'il euſt eſté deſcouvert, & luy, & elle eſtoient en très-grand danger. Cette Dame eſt celle-là meſme, laquelle eſtant fort amoureuſe de Monſieur de Bonnivet & en voulant monſtrer au Roy le contraire, qui en concevoit quelque petite jalouſie, elle luy diſoit : *Mais il eſt bon, Sire, de Bonnivet, qui penſe eſtre beau ; & tant plus je luy dis qu'il l'eſt, tant plus il ſe voit : & je me moque de luy, & par ainſi j'en paſſe mon temps ; car il eſt fort plaiſant, & dit de très-bons mots : ſi bien qu'on ne ſçauroit s'en garder de rire, quand on eſt près de luy, tant il rencontre bien.* Elle vouloit par-là monſtrer au Roy, que ſa converſation ordinaire, qu'elle

avoit avec luy, n'eſtoit point pour l'aimer & en joüir, ny pour fauſſer compagnie au Roy. Ha! qu'il y a pluſieurs Dames qui uſent de ces ruſes, pour couvrir leurs amours qu'elles ont avec quelques-uns! elles en diſent du mal, s'en moquent devant le monde, & derriere n'en font pas ce beau ſemblant; & cela s'appelle ruſes & aſtuces d'amour.

J'ay connu une très-grande Dame, laquelle ayant veu un jour ſa fille (a), qui eſtoit l'une des belles du monde, eſtre en peine à cauſe de l'amour d'un Gentilhomme, dont ſon frere eſtoit eſtomaqué, entre autres diſcours que la mere luy dit: *Hé! ma fille, n'aimez plus cet homme-là: il a ſi mauvaiſe grace & façon; il eſt ſi laid: il reſſemble à un vray paſtiſſier de village.* La fille s'en mit à rire, & moquer, & applaudir au dire de ſa mere, & l'advoüer pour ſemblance de paſtiſſier de village; mais qu'il euſt un bonnet rouge: toutesfois elle l'aimoit. Mais quelques temps après, qui fut environ ſix mois, elle le quitta pour en avoir un autre. J'ay connu pluſieurs Dames qui ont dit pis que pendre des femmes qui aimoient en lieux bas, comme leurs ſecretaires, valets-de-

(a) Marguerite de Valois; car c'eſt d'elle & de ſa mere qu'il s'agit ici.

chambre, & autres perſonnes baſſes, & déteſtoient devant le monde cet amour plus que poiſon, & toutesfois elles s'y abandonnoient autant, ou plus, qu'à d'autres; & ce ſont les fineſſes des Dames: juſques-là que, devant le monde, elles ſe courrouſſent contr'eux, les menacent, les injurient; mais derriere, elle s'en accommodent gallamment. Ces femmes ont tant de ruſes! car, comme dit l'Eſpagnol; *Mucho ſabe la ʒorra; perro ſabe mas la Dama enamorada*; c'eſt-à-dire: *Le renard ſçait beaucoup; mais une Dame amoureuſe ſçait bien davantage.*

Quoi que fiſt cette Dame (a) précédente, pour oſter martel au Roy François, ſi ne peut-elle tant faire, qu'il ne luy en reſtaſt quelque grain en teſte: car comme j'ay ſçeu, & ſur quoy il me ſouvient, qu'une fois m'eſtant allé pourmener à Chambord, un vieux concierge qui eſtoit céant, & avoit eſté valet-de-chambre du Roy François, m'y reçeut fort honneſtement; car il avoit dès ce temps-là connu les miens à la Cour & aux guerres, & luy-meſme me voulut monſtrer tout; & m'ayant mené à la chambre du Roy, il me monſtra un eſcrit à coſté de la feneſtre: *Tenez*, dit-il, *liſez cela, Monſieur. Si vous n'avez veu de l'eſcri-*

(a) La Ducheſſe d'Eſtampes.

ture du Roy, mon maiſtre, en voilà : & l'ayant leu en grande lettre, il y avoit ce mot : *Toute femme varie.* J'avois avec moy un fort honneſte Gentilhomme de Périgord, mon amy, qui s'appelloit Monſieur de Roche, qui me dit ſoudain : « Penſez que quelques-unes de ces Dames » qu'il aimoit le plus, & de la fidélité deſquelles » il s'aſſuroit le plus, il les avoit trouvées varier, » & luy faire fauxbons, & en elles avoit deſcou- » vert quelque changement dont il n'eſtoit gueres » content ; & de deſpit, en avoit eſcrit ce mot ». Le concierge qui nous ouyt, dit : *C'eſt mon, vrayment ; ne vous en penſez pas moquer : car de toutes celles que je luy ay jamais veues & connues, je n'en ay veue aucune qui n'allaſt au change plus que ſes chiens de la meute à la chaſſe du cerf, mais c'eſtoit avec une voix fort baſſe ; car s'il s'en fuſt apperçeu, il les euſt bien relevées.* Voyez, s'il vous plaiſt de ces femmes qui ne ſe contentent, ny de leurs marys, ny de leurs ſerviteurs, grands Roys, & Princes, & grands Seigneurs ; mais il faut qu'elles aillent au change : & que ce grand Roy les avoit bien connues & expérimentées pour telles, & pour les avoir desbauchées & tirées des mains de leurs marys, de leurs meres, & de leurs libertez & viduitez.

J'ay connu une bien grande Dame veufve, qui

en a fait de meſme : car encore qu'elle fuſt quaſi adorée d'un très-Grand, ſi falloit-il avoir quelques menus autres ſerviteurs, afin de ne pas perdre toutes les heures du temps, & demeurer en oiſiveté; car un ſeul ne peut pas en ces choſes y vaquer ny fournir tousjours : auſſi que telle eſt la regle de l'amour, que la Dame d'amour n'eſt pas pour un temps préfixe, ny auſſi pour une perſonne préfixe, ny ſeule arreſtée. Je m'en rapporte à cette Dame des *Cent Nouvelles de la Reine de Navarre*, qui avoit trois ſerviteurs au coup, & eſtoit ſi habile, qu'elle les ſçavoit tous trois fort accortement entretenir.

J'ay connu une Dame, laquelle ayant eſté ſervie d'un fort honneſte Gentilhomme, & puis en ayant eſté quittée au bout de quelque temps, ſe vinrent à raconter de leurs amours paſſez. Le Gentilhomme, qui voulut faire du gallant, luy dit : *Et quoy ? penſeriez-vous que vous ſeule fuſſiez de ce temps ma maiſtreſſe ? Vous ſeriez bien eſtonnée, ſi, avec vous, j'en avois eu deux autres.*

Elle luy reſpondit auſſi-toſt, *Vous ſeriez bien plus eſtonné, ſi vous euſſiez penſé eſtre le ſeul mon ſerviteur; car j'en avois bien trois autres pour réſerve.* Voilà comment un bon navire veut avoir tousjours deux ou trois ancres pour bien s'affermir. Pour faire fin, vive l'amour pour les femmes;

& comme j'ay trouvé une fois dans les tablettes d'une très-belle & honneſte Dame, qui habloit un peu l'eſpagnol, & l'entendoit très-bien, ce petit refrain eſcrit de ſa propre main, car je la connois très-bien : *Hembra o Dama ſin campagnero, eſperança ſin trabajo, y navio ſin timon, nunca pueden haſer coſa que ſea buena.* C'eſt-à-dire : *Jamais femme, ou Dame, ſans compagnon, ny eſpérance ſans travail, ny navire ſans gouvernail, ne pourront faire choſe qui vaille.* Ce refrain peut eſtre bon, & pour la femme, & pour la veufve, & pour la fille : car l'un & l'autre ne peuvent rien faire de bon ſans la compagnie de l'homme ; ny l'eſpérance que l'on a de les avoir, n'eſt point tant agréable à les attraper aiſément, comme avec un peu de peine & travail, rudeſſe & rigueur. Toutesfois la femme & la veufve n'en donnent pas tant que la fille, d'autant que l'on dit, qu'il eſt plus aiſé & facile de vaincre & abattre une perſonne, qui a eſté vaincue, abattue, & renverſée, que celle qui ne le fut jamais, & qu'on ne prend point tant de travail & peine à marcher par un chemin desjà bien frayé & battu, que par celuy qui n'a jamais eſté fait ny tracé : & de ces deux comparaiſons, je m'en rapporte aux voyageurs & guerriers. Ainſi eſt-il des filles ; car meſme il y en a aucunes ſi capricieuſes, qui

jamais n'ont voulu ſe marier, ainſi vivre touſjours en condition filiale : & ſi on leur demandoit pourquoi ? *C'eſt ainſi & telle eſt mon humeur*, diſent-elles. Auſſi que Cybele, Junon, Vénus, Thétis, Cerès, & autres Déeſſes du Ciel, ont toutes meſpriſé ce nom de Vierge ; fors Pallas, qui prit du cerveau de Jupiter ſa naiſſance : faiſant voir par-là que la virginité n'eſt qu'une opinion conçeue en la cervelle. Auſſi demandez à nos filles, qui ne ſe marient jamais, ou ſi elles ſe marient, c'eſt le plus tard qu'elles peuvent, & fort ſurannées, pourquoy elles ne ſe marient ? *Parce*, diſent-elles, *que je ne le veux, & telle eſt mon humeur & mon opinion.*

Nous en avons veu aux Cours de nos Roys aucunes du temps du Roy François. Madame la Régente avoit une fille, belle & honneſte, qui s'appelloit Poupincourt, qui ne ſe maria jamais, & mourut vierge de l'âge de ſoixante ans, comme elle naſquit ; car elle fut très-ſage. La Brelaudiere eſt morte fille & pucelle, en l'âge de quatre-vingt ans, laquelle on a veu gouvernante de Madame d'Angouleſme, eſtant fille. Mademoiſelle de Charanſonne de Savoye, mourut à Tours dernierement fille, & fut enterrée avec ſon chapeau & ſon habit blanc virginal, très-ſollemnellement, en grande pompe, ſolemnité & compa-

gnie, en l'âge de quarante-cinq ans, ou plus, & ne faut point mettre en doute ſi c'eſtoit à faute de party; car eſtant l'une des belles & honneſtes filles, & ſages de la Cour, je luy en ay veu refuſer de très-bons & très-grands. Ma ſœur de Bourdeille, qui eſt à la Cour fille de la Reyne, a refuſé de meſme de fort bons partis, & jamais n'a voulu ſe marier, ny le fera, tant elle eſt réſolue & opiniaſtre de vivre & mourir fille & bien âgée, & s'eſt juſqu'ici laiſſé vaincre à cette opinion, & à un bon âge.

J'ay veu l'Infante de Portugal, fille de la feue Reyne Éléonor, en meſme réſolution, & eſt morte fille & vierge en l'âge de ſoixante ans ou plus. Ce n'eſt pas faute de grandeur; car elle eſtoit grande en tout: ny par faute de biens, car elle en avoit force, & meſme en France, où Monſieur (a) le Général Gourgues a bien fait ſes affaires: ny pour faute de dons de nature; car je l'ay veu à Lisbonne en l'âge de quarante-cinq ans, une très-belle & agréable fille, de bonne grace, de belle apparence, douce, & agréable, & qui méritoit bien un mary pareil à elle en tout; courtoiſe, & meſme à nous autres François. Je le peux dire, pour avoir eu cet honneur d'avoir parlé à elle

(a) Général des Finances.

ſouvent & privément. Feu Monſieur le Grand-Prieur de Lorraine, lorſqu'il mena ſes galeres du Levant en Ponant, pour aller en Eſcoſſe, du temps du petit Roy François, paſſant & ſéjournant à Lisbonne quelques jours, la viſita, & vit tous les jours: elle le reçeut fort courtoiſement, & ſe pleuſt fort en ſa compagnie, & luy fit tout plein de beaux préſents, entre autres elle luy bailla une chaiſne pour pendre ſa croix, toute de diamants & rubis, & perles groſſes, proprement & richement élabourées, qui pouvoit valoir de quatre à cinq mille eſcus, & luy faiſoient trois tours: car je croy qu'elle pouvoit bien valoir cela: auſſi l'engageoit-il tousjours pour trois mille eſcus; ainſi qu'il fit une fois à Londres, lorſque nous tournions d'Eſcoſſe; mais auſſi-toſt en France, il l'envoya deſengager; car il l'aimoit pour l'amour de la Dame, de laquelle il eſtoit encapricé & fort pris: & croys qu'elle ne l'aimoit point moins, & que volontiers elle euſt rompu ſon nœud virginal pour luy, cela s'appelle par mariage, car c'eſtoit une très-ſage & vertueuſe Princeſſe: & ſi diray-je bien plus, que, ſans les troubles qui commencerent en France, Meſſieurs ſes Freres l'attiroient, & luy tenoient. Il voulut luy-meſme retourner avec ſes galeres, & reprendre meſme route, & revoir cette Princeſſe, &

luy parler de nopces : & croys qu'il n'en fuſt point eſté eſconduit ; car il eſtoit d'auſſi bonne maiſon qu'elle, & extrait de grands Roys comme elle, & ſur-tout l'un des beaux, des agréables, des honneſtes, & des meilleurs Princes de la Chreſtienté. Meſſieurs ſes Freres, principalement les deux aiſnez, car ils eſtoient les oracles de tous, & conduiſoient la barque, je vis un jour qu'il leur en parloit, leur racontant ſon voyage, & les plaiſirs qu'il avoit reçeus-là, & les faveurs. Ils vouloient fort qu'il refiſt encore le voyage, & y retournaſt encore, & lui conſeilloient de donner-là ; car le Pape en euſt auſſi-toſt donné la diſpenſe de la croix : & ſans ces maudits troubles, il y alloit, & en fuſt ſorty, à mon advis, à ſon honneur & contentement. Ladite Princeſſe l'aimoit fort, & m'en parla en très bonne part, & le regretta beaucoup, m'interrogeant de ſa mort, & comme eſpriſe, ainſi qu'il eſt aiſé, en telle choſe, à un homme un peu clairvoyant, le connoiſtre.

J'ay ouy dire une autre raiſon encore à une perſonne fort habile, je ne dis fille ou femme, & poſſible avoit-elle expérimenté, pourquoy aucunes filles ſont ſi tardives de ſe marier. Elles diſent que c'eſt *propter mollitiem ;* & ce mot *mollities* s'interprete qu'elles ſont ſi molles, c'eſt-à-

dire, tant amatrices d'elles-meſmes, tant ſoucieuſes de ſe délicater & ſe plaire ſeules en elles-meſmes, ou bien avec d'aucunes de leur compagnie, à la mode Lesbienne, & y prennent tel plaiſir à part elles, qu'elles penſent & croyent fermement qu'avec les hommes elles n'en ſçauroient jamais tant tirer de plaiſir : & pour ce, ſe contentent-elles en leur joye & ſavoureux plaiſirs, ſans ſe ſoucier des hommes, ny de leurs accointances, ny du mariage.

Ces filles, ainſi vierges & pucelles, euſſent eſté à Rome fort honorées & fort privilégiées, juſques-là que la Juſtice n'avoit pouvoir ſur elles à les ſentencier à la mort : ſi-bien que nous liſons que du temps du Triumvirat, il y eut un Sénateur Romain parmy les proſcrits, qui fut condamné à mourir, non luy ſeulement, mais toute ſa lignée de luy procréée ; & eſtant ſur l'eſchaffaut repréſentée une ſienne fille fort belle & d'âge, pourtant gentille, non meure, & encore trouvée pucelle, il fallut que le bourreau la dépucelaſt & la dévirginaſt lui-meſme ſur l'eſchaffaut, & puis ainſi pollue la repaſſa par le couſteau : cruauté certes fort vilaine.

Les Veſtales de meſme eſtoient très-honorées & reſpectées, autant pour leur virginité, que pour leur religion : car ſi elles venoient le moins

du monde à faillir de leur corps, elles eſtoient cent fois plus punies rigoureuſement, que quand elles n'avoient pas bien gardé le feu ſacré; car on les enterroit toutes vives avec des pitiés effroyables. Il ſe lit d'un Albinus Romain, qui, ayant rencontré hors de Rome quelques Veſtales qui s'en alloient à pied en quelque part, il commanda à ſa femme de deſcendre avec ſes enfants de ſon chariot, pour les y monter à parfaire leur chemin. Elles avoient auſſi telle authorité, que bien ſouvent ont-elles eſté creues, & moyennereſſes à faire l'accord entre le peuple de Rome & les chevaliers, quand quelquefois ils avoient rumeut enſemble. L'Empereur Théodoſe les chaſſa de Rome, par le conſeil des chreſtiens, envers lequel Empereut les Romains députerent un Symmachus, pour le prier de les remettre avec leuts biens, rentes & facultez, qu'elles avoient grandes & telles, que tous les jours elles donnoient ſi grande quantité d'aumoſnes, qu'elles n'ont jamais permis à nul Romain, ny eſtranger paſſant ou venant, de demander l'aumoſne; rant leur pie charité s'eſtendoit ſur les pauvres: & toutesfois, Théodoſe ne les y voulut jamais remettre. Elles s'appeloient Veſtales de ce mot de Veſta, qui ſignifie feu; lequel a beau tourner, virer, mouvoir, flamber, jamais ne jette ſemence, ny n'en reçoit:

de meſme la vierge. Elles duroient trente ans ainſi vierges, au bout deſquels ſe pouvoient marier, deſquelles peu ſortant de-là ſe trouvoient plus heureuſes, ny plus ny moins que nos religieuſes, qui ſe ſont dévoilées, & ont quitté leurs habits. Elles eſtoient fort pompeuſes, & ſuperbement habillées, leſquelles le Poëte Prudence deſcrit gentiment telles, comme peuvent eſtre les Chanoineſſes d'aujourd'huy de Mons en Hainaut, & de Remiremont en Lorraine, qui ſe marient. Auſſi ce poëte Prudence les blaſme fort, qu'elles alloient parmy la ville dans des coches fort ſuperbes, & ainſi ſi bien veſtues aux amphithéâtres, voir les jeux des gladiateurs & combattans à outrance entr'eux & des beſtes ſauvages, comme prenant grand plaiſir à voir ainſi les hommes s'entretuer & répandre le ſang; & pour ce il ſupplie l'Empereur d'abolir ces ſanguinaires combats, & ſi pitoyables ſpectacles. Ces veſtales certes ne devoient voir tels jeux. Mais pouvoient-elles dire auſſi : *Par faute d'autres jeux plus plaiſants, que les autres Dames voyent & pratiquent, nous pouvons nous contenter en ceux-cy.*

Quant à la condition de pluſieurs veuves, il y en a auſſi pluſieurs qui font l'amour de meſme que ces filles; ainſi que j'en ay connu aucunes & autres qui aiment mieux s'esbattre avec les hommes en cachette, & en toute leur pléniere volonté

que leur eſtant ſujettes par mariage: pour ce, quand on en voit aucunes garder longuement leurs viduitez, il ne les en faut pas tant louer, comme l'on diroit, juſqu'à ce que l'on ſçache leur vie. C'eſt après, ſelon que l'on la deſcouvre, qu'il les en faut louer ou meſpriſer; car une femme, quand elle veut deſplier ſes eſprits, comme on dit, eſt terriblement fine, & mene l'homme vendre au marché, ſans qu'il s'en prenne garde: & eſtant ainſi fine, elle ſait ſi bien enſorceler & esblouir les yeux & les penſées des hommes, qu'ils ne peuvent jamais guères bien connoiſtre leur bien; car telle prendra-t-on pour une prude femme, & confite en ſapience, qui ſera une bonne putain, & jouera ſon jeu ſi bien à point, & ſi à couvert, qu'on n'y connoiſtra rien. Je ſçays bien que pluſieurs me pourroient dire, que j'ay obmis pluſieurs bons mots & contes, qui euſſent mieux encore embelly & annobly ce ſubjet. Je le vois; mais d'icy au bout du monde, je n'en euſſe veu la fin: & qui en voudra prendre la peine de faire mieux, l'on luy auta grande obligation.

Or, mes Dames, je fais fin, & m'excuſez ſi j'ay dit quelque choſe qui vous offenſe. Je ne fus jamais né ny dreſſé pour vous offenſer, ny deſplaire. Si je parle d'aucunes, je ne parle pas

de toutes ; & de ces aucunes, je n'en parle que par noms couverts, & point divulgués. Je les cache ſi bien, qu'on ne s'en peut appercevoir ; & le ſcandale n'en peut tomber ſur elles, que par doutes & ſoupçons, & non par vraie apparence.

DISCOURS

DISCOURS CINQUIEME.

Sur aucunes Dames vieilles qui aiment autant à faire l'amour comme les jeunes.

PUISQUE j'ay parlé ci-devant des vieilles Dames qui aiment à rouſſiner, je me ſuis mis à faire ce Diſcours : par quoy je commence & dis que moy eſtant un jour à la Cour d'Eſpagne, deviſant avec une fort honneſte & belle Dame, mais un peu âgée, elle me dit ces mots : *Que ningunas Damas lindas, o a lo menos pocas, ſe haſen viejas de la cinta haſta a baxo* ; c'eſt-à-dire : *Que nulles Dames belles, ou au moins peu, ſont vieilles de la ceinture juſques au bas.* Sur quoy je luy demanday comment elle l'entendoit, ſi c'eſtoit au regard de la beauté du corps, depuis cette ceinture juſques en bas, qu'elle n'en diminuaſt par la vieilleſſe, ou pour l'envie & l'appétit de la concupiſcence, qui ne vinſſent à ne s'eſteindre, ny à ſe refroidir aucunement par le bas ? Elle reſpondit qu'elle l'entendoit, & pour l'un & pour l'autre ; car, pour ce qui eſt de la piqueure de la chair, diſoit-elle, ne faut pas penſer qu'on s'en guériſſe juſques à la mort, quoyque l'âge y veuille répugner ; d'autant que toute belle femme s'aime extreſmement, & s'aimant, ce n'eſt point pour elle, mais pour autruy : & nullement reſſemble à Narciſſe, qui eſtoit aimé de ſoy, & de ſoy-meſme amoureux, &

abhorroit toutes autres amours ; la belle femme ne tient rien de cette humeur.

Ainſi que j'ay ouy raconter d'une belle Dame, laquelle, s'aimant & ſe plaiſant bien ſouvent en elle ſeule, & par ſoy, dans ſon lit ſe mettoit toute nue, & en toute poſture ſe contemploit, s'admiroit & ſe regardoit laſcivement, ſe maudiſſant d'eſtre vouée à un ſeul qui n'eſtoit digne d'un ſi beau corps, entendant parler de ſon mary, nullement eſgal à elle. Enfin elle s'enflamma tellement par telles contemplations & viſions, qu'elle dit adieu à ſa chaſteté, & à ſon ſot vœu marital, (comme elle le croyoit), & fit amour & ſerviteur nouveau.

Voilà donc comme la beauté allume le feu & la flamme d'une Dame, qui la tranſporte à ceux qu'elle veut puis après, ſoit aux marys ou aux ſerviteurs, pour le mettre en uſage ; ainſi qu'un amour amene un autre. De plus, eſtant auſſi belle & recherchée de quelqu'un, & qu'elle daigne y reſpondre, la voilà trouſſée ; ainſi que toute femme qui ouvre la bouche pour dire quelque reſponſe douce à ſon amy, le cœur s'y en va, & s'y ouvre de meſme.

Davantage, toute belle & bonne femme ne refuſe jamais la louange qu'on luy donne : & ſi une fois elle ſe plaiſt, ou permet d'eſtre louée en ſa beauté, bonnes graces, & gentilles façons, ainſi

que nous autres courtiſans avons accouſtumez de faire pour premier aſſaut de l'amour, quoyqu'il tarde, en y continuant, nous l'emportons.

Or eſt-il que toute belle Dame s'eſtant une fois eſſayée au jeu d'amour, ne le déſapprend jamais, & la continuation luy en eſt toujours très-douce & agréable, ny plus ny moins, que quand l'on a accouſtumé une bonne viande, l'on ſe faſche fort de la quitter; & tant plus on va ſur l'âge, tant elle eſt meilleure pour la perſonne, ce diſent les médecins: auſſi tant plus la femme va ſur l'âge, tant plus elle eſt friande d'une bonne chair qu'elle a accouſtumée; & ſi ſa bouche d'en haut y prend de la faveur, ſa bouche d'en bas auſſi en prend bien autant, & la friandiſe ne s'en oublie jamais, ny ne ſe laſſe par la charge des ans, mais bien pluſtoſt par une longue maladie, ce diſent les médecins, ou par autres accidents; & que ſi l'on s'en paſſe pour quelque temps, pourtant on la reprend bien.

L'on dit auſſi que tous exercices décroiſſent & diminuent par l'âge, qui oſte la force aux perſonnes pour les faire valoir, fors celuy de Vénus, qui ſe pratique très-doucement, ſans peine & ſans travail, dans un mol & beau lit, & très-bien à l'aiſe. Je parle pour la femme, & non pour l'homme, à qui pour cela tout le travail & courvée eſchet en partage. Luy donc privé de ce plai-

ſir, s'en abſtient de bonne heure, encore que ce ſoit en deſpit de luy; mais la femme, en quelque âge que ce ſoit, reçoit en ſoy, comme une fournaiſe, tout feu & toute matiere; j'entends ſi on luy en veut donner; mais il n'y a ſi vieille monture, ſi elle a deſir d'aller, & qu'elle veuille eſtre picquée, qu'elle ne trouvaſt quelque chevaucheur malotru; & quand bien une Dame âgée n'en ſçauroit chevir bonnement, & n'en trouveroit à point, comme en ſes jeunes ans, elle a de l'argent & des moyens pour en avoir au prix du marché & des bons.

J'ay ouy dire que toute marchandiſe qui couſte faſche fort à la bourſe, contre l'opinion d'Heliogabale, qui, tant plus il acheptoit les viandes cheres, tant plus meilleures les trouvoit-il; fors la marchandiſe de Vénus, laquelle, tant plus elle couſte, & tant plus elle plaiſt, pour le grand deſir que l'on a de bien faire valoir la beſogne & denrée que l'on aura bien acheptée; & le talent que l'on a en main, on le fait valoir, & au triple, voire au centuple ſi l'on peut.

Ce fut ce que dit une brave Courtiſanne Eſpagnole à deux braves Courtiſans Eſpagnols, qui prinrent querelle pour elle, ſortans de ſon logis, mirent l'eſpée à la main, & ſe commencerent à battre: elle mettant auſſi-toſt la teſte à la feneſtre s'eſcria à eux: *Segnores, mis amores ſe gagnan con*

oro y Plata, non con hierro ; c'eſt-à-dire : *Meſſieurs, mes amours ſe gagnent avec l'or & l'argent, & non avec le fer.*

Voilà comme tout amour bien achepté eſt bon. Force Dames & cavaliers, qui ont trafiqué tels marchés, en ſavent bien que dire. Et d'alléguer des exemples de pluſieurs Dames qui ont bruſlé dans leur vieilleſſe auſſi bien qu'en leur jeuneſſe, & qui ont paſſé, ou pour mieux dire entretenu leurs feux par nouveaux marys & ſerviteurs, ce ſeroit à moy maintenant une choſe ſuperflue, puiſque j'en ay allégué pluſieurs : & ſi en rapporteray-je icy aucunes ; car la choſe le requiert, & ſert à cette cauſe.

J'ay ouy parler d'une grande Dame qui rencontroit le mot auſſi bien comme Dame de ſon temps, laquelle voyant un jour un jeune Gentilhomme, qui avoit les mains très-blanches, elle luy demanda ce qu'il faiſoit pour les avoir telles : il reſpondit, en ſe riant & gauſſant, *que le plus ſouvent qu'il pouvoit, il ſe les frottoit de ſperme. Voilà*, dit-elle, *un malheur pour moy : car il y a plus de ſoixante ans que j'en lave mon cas*, le nommant tout à trac ; *& il eſt auſſi noir que le premier jour, & ſi je l'en lave encore tous les jours.*

J'ay ouy parler d'une Dame d'aſſez bonnes années, qui en demanda un jour l'advis à un médecin, fondant ſes raiſons ſur ce qu'elle eſtoit trop

humide, & remplie de mauvaiſes humeurs, qui luy eſtoient venues & l'avoient entretenue juſques alors qu'elle eſtoit veufve, & qui ne luy eſtoient arrivées du temps de ſon mary, d'autant que, par les aſſidus exercices qu'ils faiſoient enſemble, ſes humeurs ſe ſéchoient & conſommoient. Le médecin qui eſtoit bon compagnon, & qui luy voulut à cela complaire, luy conſeilla de ſe remarier, & de chaſſer les humeurs de ſon corps de cette façon, & qu'il valoit mieux eſtre ſeche qu'humide. La Dame en pratiqua le conſeil, & l'approuva très-bien, toute ſurannée qu'elle eſtoit; mais je dis avec un mary, & un amoureux nouveau, qui l'aimoit bien autant pour l'amour de ſon argent, que du plaiſir qu'il tiroit d'elle : encore qu'il y ait pluſieurs Dames âgées avec leſquelles on prend bien autant de plaiſir, & y fait bien auſſi bon & meilleur, qu'avec les plus jeunes, pour en ſçavoir mieux l'art & la façon, & en donner le gouſt aux amans. Les courtiſannes de Rome & d'Italie, quand elles ſont ſur l'âge, tiennent cette maxime, que *una gallina vecchia fà miglior bredo che un' altra* (a).

Horace fait mention d'une vieille, laquelle s'agitoit & ſe mouvoit, quand elle en venoit-là, de telle façon & ſi rudement, qu'elle faiſoit trembler,

(a) C'eſt-à-dire : *Que d'une vieille poule, l'on fait un meilleur bouillon que d'une autre.*

non-ſeulement le lit, mais encore toute la maiſon. Voilà une gentille vieille! Les Latins appellent ainſi s'agiter & s'eſmouvoir, *ſubare*, *à ſue*, qui eſt à dire, un porc ou truye.

Nous liſons de l'Empereur Caligula, de toutes les femmes qu'il eut, il aima Ceſonia; non tant pour la beauté qu'elle eut, ny l'âge floriſſant, car elle y eſtoit desjà fort advancée; mais à cauſe de la grande laſciveté & paillardiſe qui eſtoit en elle, & la grande induſtrie qu'elle avoit pour l'exercer, que la vieille faiſon & pratique luy avoit apportée: laiſſant toutes les autres femmes, encore qu'elles fuſſent plus belles & jeunes que celle-là; & la menoit ordinairement aux armées avec luy, habillée & armée en garçon, & chevauchant de meſme à coſté de luy, juſques à la monſtrer quelquesfois à ſes amis toute nue, & leur faire voir ſes tours de foupleſſe & de paillardiſe.

Il falloit bien dire que l'âge n'euſt rien diminué de beau & de laſcif, puiſqu'il l'aimoit tant: néanmoins, avec tout ce grand amour qu'il luy portoit, bien ſouvent, quand il l'embraſſoit & touchoit, il luy diſoit: *Voilà une belle gorge, mais auſſi eſt-il bien en mon pouvoir de la faire couper.* Fiez-vous à ces gens, tant il eſtoit ſanglant. Hélas! la pauvre femme fut de meſme avec luy occiſe d'un coup d'eſpée à travers le corps, par ſon centenier; & la fille briſée & acraventée contre une muraille,

qui ne pouvoit mais de la méchanceté de ſa mere.

Il ſe lit encore de Julia, maraſtre de l'Empereur Caracalla, eſtant un jour quaſi par négligence nue de la moitié de ſon corps, & Caracalla la voyant, il ne dit que ces mots: *Ha! que je voudrois bien, s'il m'eſtoit permis!* Elle ſoudain reſpondit: *Il vous eſt permis, s'il vous plaiſt. Ne ſçavez-vous pas que vous eſtes Empereur, & que vous donnez les Loix, & non pas les recevez?* Sur ce bon mot & bonne volonté, il l'eſpouſa & ſe coupla avec elle.

Pareilles paroles quaſi furent données à l'un de nos trois Roys derniers, que je ne nommeray point, eſtant eſprit & devenu amoureux d'une fort belle & honneſte Damoiſelle. Après luy avoir jeté les premieres pointes d'amour, luy en fit un jour entendre ſa volonté plus au long, par un honneſte & très-habile Gentilhomme que je ſçais, qui luy portant le petit poullet, ſe mit à ſon mieux dire, pour la perſuader d'en venir-là. Elle, qui n'eſtoit point ſotte, ſe deffendit le mieux qu'elle peut, par force belles raiſons qu'elle ſçeut bien alléguer, ſans oublier ſur-tout le grand, ou pour mieux dire, le petit point d'honneur. Somme, le Gentilhomme, après force conteſtations, luy demanda pour fin, ce qu'elle vouloit qu'il diſt au Roy. Elle, ayant un peu ſongé, tout-à-coup, comme d'une

déſeſpérade, proféra ces mots : *Que vous luy direz*, dit-elle: *autre choſe, ſinon que je ſçay bien qu'un refus ne fut jamais profitable à celuy ou à celle qui le fait à ſon Roy ou à ſon Souverain ; & que bien ſouvent uſant de ſa puiſſance, il ſçait pluſtoſt prendre & commander, que requérir & prier.* Le Gentilhomme ſe contentant de cette reſponſe, la porte auſſi toſt au Roy, qui prit l'occaſion par le poing, va trouver la Dame en ſa chambre, laquelle, ſans trop grand effort de luite, fut abattue. Cette reſponſe fut d'eſprit & d'envie d'avoir affaire à ſon Roy, encore qu'on die qu'il ne fait pas bon ſe jouer ny avoir affaire à ſon Roy : il s'en faut ce point, dont l'on ne s'en trouve jamais mal, ſi la femme s'y conduit ſagement & conſtamment.

Pour reprendre cette Julia, maraſtre de cet Empereur, il falloit bien qu'elle fûſt putain, d'aimer, & prendre à mary, celuy qui quelque temps avant avoit tué ſon propre fils ſur ſon ſein. Elle eſtoit bien putain, & d'un cœur bien bas celle-là. Toutesfois c'eſtoit une grande choſe, que d'eſtre Impératrice, & pour tel honneur tout s'oublie. Cette Julia fut fort aimée de ſon mary, encore qu'elle fuſt bien fort en âge, n'ayant pourtant rien abattu de ſa beauté ; car elle eſtoit très-belle & très-accorte, témoins ſes paroles qui luy hauſſerent bien le chevet de ſa grandeur.

Philippes-Maria, troiſieſme du nom, Duc de

Milan, eſpouſa, en ſecondes nopces, Beatricine, veufve de feu Facin Cane, eſtant fort vieille : mais elle luy porta en mariage quatre cent mille eſcus, ſans les autres meubles, bagues & joyaux, qui montoient à un haut prix, & qui effaçoient ſa vieilleſſe; nonobſtant laquelle fut ſoupçonnée par ſon mary d'aller ribauder ailleurs, & pour tel ſoupçon la fit mourir. Vous voyez ſi la vieilleſſe luy fit perdre le gouſt du fruit d'amour. Penſez que le grand uſage qu'elle en avoit eu, luy donnoit encore l'envie.

Conſtance, Reyne de Sicile, qui, dès ſa jeuneſſe, & toute ſa vie, n'avoit bougé Veſtale du cloiſtre en chaſteté, venant à s'émanciper au monde en l'âge de cinquante ans, qui n'eſtoit pas belle pourtant, toute décrépitée, voulut taſter de la douceur de la chair, & ſe maria & engroſſa d'un enfant en l'âge de cinquante-deux ans, duquel elle voulut enfanter publiquement dans les plaines & prairies de Palerme, y ayant fait dreſſer une tente & un pavillon exprès, afin que le monde n'entraſt en doute que ſon fruit eſtoit appoſté; qui fut un des grands miracles que l'on ait jamais veu du depuis Sainte Eliſabeth. L'hiſtoire de Naples dit pourtant qu'on le réputa ſuppoſé, & fut-il pourtant un grand perſonnage : mais ce ſont la pluſpart des braves que les baſtards, ainſi que me dit un jour un Grand.

J'ay connu une Abbeſſe de Taraſcon, ſœur de Madame d'Uſez, de la Maiſon de Tallard, qui ſe deffroqua, & ſortit de Religion en l'âge de plus de cinquante ans, & ſe maria avec le grand Chanay, qu'on a veu grand joüeur à la Cour.

Force autres Religieuſes ont fait de meſme, ſoit en mariage ou autrement, pour taſtet de la chair en leur âge très-meur. Si telles font cela, que doivent faire nos Dames qui y ſont accouſtumées dès leurs jeunes ans? La vieilleſſe les en doit-elle empêchet qu'elles ne taſtent ou mangent quelquefois de bons morceaux, dont elles ont pratiqué l'uſance de ſi long-temps? & que deviendroient tant de bons potages reſtaurants, bouillons compoſez, tant d'ambre-gris, & autres drogues eſcaldatives & confortatives, pour eſchauffer & conforter leut eſtomach vieil & froid? Et il ne ſe peut moins, que ces drogues ne faſſent encore autre ſeconde opération ſous bourre, qui les eſchauffe dans le corps, & leur cauſe quelque chaleur vénérienne, qu'il faut par après expulſer par la cohabitation & copulation, qui eſt le plus ſouverain remede qui ſoit, & le plus ordinaire, ſans y appeller autrement l'advis des médecins, dont je m'en rapporte à eux: & ce qui eſt meilleur pour elles, eſt, qu'eſtant âgées, & venues ſur les cinquante ans, n'ont plus de crainte d'engroſſer, & lors ont pleiniere & toute ample liberté de

ſe joüer, & recueillir les arriérages des plaiſirs, que poſſible aucunes n'ont oſé prendre, de peur de l'enfleure de leur traiſtre de ventre; de ſorte que pluſieurs y en a-t-il, qui ſe donnent plus de bon temps en leurs amours depuis cinquante ans en bas, que de cinquante ans en avant. De pluſieurs grandes & moyennes Dames en ay-je ouy parler en telles complexions, juſques-là que pluſieurs en ay-je connues & ouy parler, qui ont ſouhaité pluſieurs fois les cinquante ans chargés ſur elles, pour les empeſcher de la groſſeſſe, & pour le faire mieux, ſans aucune crainte ny ſcandale.

Mais pourquoi s'en engarderoient-elles ſur l'âge? Vous diriez qu'après la mort aucunes ont quelque mouvement & ſentiment de chair : ſi faut-il que je faſſe un conte que j'ay ouy faire.

J'ay eu d'autres fois un frere puiſné, qu'on appelloit le Capitaine Boutdeille, l'un des braves & vaillants Capitaines de ſon temps. Il faut que je die cela de luy, encore qu'il fuſt mon frere, ſans offenſer la loüange que je luy donne : les combats qu'il a faits aux guerres & aux attaques, en font foy, car c'eſtoit le Gentilhomme de France qui avoit le mieux les armes à ſa main : auſſi l'appelloit-on en Piedmont l'un des *Rodomonts de-là*. Il fut tué à l'aſſaut de Heſdin, à la derniere repriſe.

Il fut dédié par ſes pere & mere aux Lettres, & pour ce il fut envoyé en l'âge de dix-huit ans en Italie pour eſtudier, & s'arreſta à Ferrare, parce que Madame Renée de France, Ducheſſe de Ferrare, aimoit fort ma mere, & pour ce le retint-là pour vaquer aux eſtudes; car il y avoit Univerſité. Or, d'autant qu'il n'y eſtoit né, ny propre, il ny vaquoit gueres, ains pluſtoſt s'amuſa à faire la cour & l'amour: ſi bien qu'il s'amouracha fort d'une Damoiſelle Françoiſe veufve, qui eſtoit à Madame de Ferrare, qu'on appelloit Mademoiſelle de (a) la Roche, & en tira de la joüiſſance, s'entr'aimant ſi fort l'un & l'autre, que mon frere, ayant eſté rappellé de ſon pere, le voyant mal-propre pour les Lettres, il fallut qu'il s'en retournaſt.

Elle, qui l'aimoit, & qui craignoit qu'il ne luy mieſadvinſt, parce qu'elle ſentoit fort de la Religion de Luther, qui régnoit pour lors, pria mon frere de l'emmener avec luy en France, & en la Cour de la Reyne de Navarre Marguerite, à qui elle avoit eſté, & l'avoit donnée à Madame Renée, lorſqu'elle fut mariée, & s'en alla en Italie.

Mon frere, qui eſtoit jeune, ſans aucune conſidération, eſtant bien aiſe de cette bonne com-

(a) La Mothe.

pagnie, la conduiſit juſques à Pau, où eſtoit pour lors la Reyne, qui fut fort aiſe de la voir; car c'eſtoit la femme qui avoit le plus d'eſprit, & qui diſoit des mieux, & eſtoit une veufve belle & bien accomplie en tout.

Mon frere, après avoir demeuré quelques jours avec ma grand'mere & ma mere, qui eſtoient lors à la Cour, s'en retourna voir ſon pere. Au bout de quelque temps, ſe dégouſtant fort des Lettres, & ne s'y voyant propre, les quitte tout à plat, & s'en va aux guerres du Piedmond & de Parme, où il acquit beaucoup d'honneur, & les pratiqua l'eſpace de cinq à ſix ans, ſans venir en ſa maiſon; au bout deſquels il vint voir ſa mere, qui eſtoit lors à la Cour avec la Reyne de Navarre (a), qui ſe tenoit lors à Pau, à laquelle il fit la révérence ainſi qu'elle retournoit des Veſpres. Elle qui eſtoit la meilleure Princeſſe du monde, luy fit une fort bonne chere, & le prit par la main, le pourmena par l'Égliſe environ une heure ou deux, luy demandant force nouvelles des guerres du Piedmont & d'Italie, & pluſieurs autres particularitez, auſquelles mon frere reſpondit ſi bien, qu'elle en fut ſatisfaite; car il diſoit des mieux, tant de ſon eſprit que de ſon corps: car il eſtoit très-beau Gentilhomme, &

(a) Marguerite de Valois, ſœur de François I.

de l'âge de vingt-quatre ans. Enfin, après l'avoir entretenu assez de temps, & ainsi que la nature & complexion de cette honorable Princesse estoient de ne dédaigner les belles conversations & entretiens des honnestes gens, de propos en propos, tousjours en se pourmenant, vint préciséement arrester coy mon frere sur la tombe de Mademoiselle de la Roche, qui estoit morte il y avoit trois mois; puis le prit par la main, & luy dit: *Mon cousin*, (car ainsi l'appelloit-elle, d'autant qu'une fille d'Albret avoit esté mariée en nostre maison de Bourdeille; mais pour cela, je n'en mets pas plus grand pot au feu, ny n'en augmente davantage mon ambition), *ne sentez-vous point rien mouvoir sous vous, & sous vos pieds? Non, Madame*, respondit-il, *Mais songez-y bien, mon cousin*, luy répliqua-t-elle. Mon frere luy respondit: *Madame, j'y ay bien songé, mais je ne sens rien mouvoir; car je marche sur une pierre bien ferme. Or, je vous advise*, dit lors la Reyne, sans le renir plus en suspens, *que vous estes sur la tombe & le corps de la pauvre Mademoiselle de la Roche, qui est ici dessous vous enterrée, que vous avez tant aimée: &, puisque les ames ont du sentiment après nostre mort, il ne faut pas douter que cette honneste créature, morte de frais, ne se soit esmeue aussi-tost que vous avez esté sur elle: & si vous ne l'avez senty, à cause de l'espaisseur de*

la tombe, il ne faut pas douter qu'en ſoy ne ſe ſait eſmeue & reſſentie : & d'autant que c'eſt un pieu office d'avoir ſouvenance des treſpaſſés, & meſme de ceux que l'on a aimez, je vous prie luy donner un Pater Noſter, *& un* Ave Maria, *et un* De profundis, *& l'arrouſer d'eau bénite ; & vous acquerrerez le nom de très-fidele amant, & d'un bon Chreſtien. Je vous lairay donc pour cela à part :* & s'en va. Feu mon frere ne faillit à ce qu'elle avoit dit & puis l'alla trouver, qui luy en fit un peu la guerre ; car elle eſtoit commune en tous bons propos, & y avoit bonne grace.

Voilà l'opinion de cette bonne Princeſſe, laquelle la tenoit plus par gentilleſſe & par forme de devis, que par créance, à mon advis.

Ces propos gentils me font ſouvenir d'une épitaphe d'une courtiſanne qui eſt enterrée à Rome à Noſtre-Dame *del Populo*, où il y a ces mots : *Quæſo, viator, ne me, diutiùs calcatam, ampliùs calces* ; qui eſt : *Paſſant, m'ayant tant de fois foulée & trépée, je te prie ne me tréper ny me fouler plus.* Le mot latin a plus de grace. Je mets tout cecy plus pour riſée que pour autre choſe.

Or, pour faire fin, il ne ſe faut esbahir ſi cette Dame Eſpagnole tenoit cette maxime des belles Dames qui ſe ſont fort aimées, & ont aimé & aiment, & ſe plaiſent à eſtre loüées, bien qu'elles ne tiennent gueres du paſſé ; mais pourtant, c'eſt

le

le plus grand plaiſir & gloire que vous leur pouvez donner, & qu'elles aiment plus, quand vous leur dites, que ce ſont toujours elles, & qu'elles ne ſont nullement changées ny envieillies, & ſurtout qui ne deviennent plus vieilles de la ceinture juſques au bas.

J'ay ouy parler d'une fort belle & honneſte Dame, qui diſoit un jour à ſon ſerviteur: *Je ne ſçay ſi déſormais la vieilleſſe m'apportera plus grande incommodité;* car elle avoit cinquante ans: *mais je ne le fis jamais ſi bien comme je le fais, & n'y pris jamais tant de plaiſir. Que ſi ceci dure & continue juſques à mon extreſme vieilleſſe, je ne m'en ſoucie d'elle aucunement, ny ne plains point le temps paſſé.*

Or, touchant l'amour & la concupiſcence, j'ay allégué icy & ailleurs aſſez d'exemples, ſans en tirer davantage ſur ce ſubjet. Venons maintenant à l'autre maxime, touchant ces beautez des belles femmes, qui ne ſe diminuent point par vieilleſſe de la ceinture juſques au bas.

Certes ſur cela, cette Dame Eſpagnole allégua pluſieurs belles raiſons & gentilles comparaiſons, accomparant ces belles Dames à ces beaux vieux & ſuperbes édifices qui ont eſté, deſquels la ruine en demeure encore belle; ainſi que l'on voit à Rome, en ſes orgueilleuſes antiquitez, les ruines de ces beaux palais, ces ſuperbes Colliſées, &

grands Thermes, qui monſtrent bien encore qu'ils ont eſté, donnent encore admiration & terreur à tout le monde, & la ruine en demeure admirable & eſpouventable; ſi-bien que ſur ces ruines on y baſtit encore de très-beaux édifices, monſtrant que les fondements en ſont meilleurs & plus beaux que ſur d'autres nouveaux; ainſi que l'on voit ſouvent aux maſſonneries, que nos bons Architectes & Maſſons entreprennent, que s'ils trouvent quelques vieilles ruines & fondements, ils baſtiſſent auſſi-toſt deſſus, & pluſtoſt que ſur de nouveaux.

J'ay bien veu auſſi ſouvent de belles galetes & navires ſe baſtir & ſe refaire ſur de vieux corps & vieilles carennes, & qu'elles avoient demeuré long-temps dans un port ſans rien faire, qui valoient bien autant que celles qu'on baſtiſſoit & charpentoit tout à neuf, & de bois neuf venant de la foreſt.

Davantage, diſoit cette Dame Eſpagnole, ne voit-on pas ſouvent les ſommets des hautes touts, par les vents, les orages, les tonnerres, eſtre emportez, défraudez & gaſtez, & le bas en demeurer ſain & entier? Car tousjours à telles hauteurs, telles tempeſtes s'adreſſent; meſme les vents marins minent & mangent les pierres d'enhaut, & les concavent pluſtot que celles du bas, pour n'y eſtre ſi expoſées que celles d'en-haut.

De meſme, pluſieurs belles Dãmes perdent le luſtre & la beauté de leurs beaux viſages par pluſieurs beaux accidents, ou de froid, ou de chaud, ou de ſoleil, ou de lune, & autres; & qui pis eſt, de pluſieurs fards qu'elles y appliquent, penſans ſe rendre plus belles, & gaſtent tout, au-lieu qu'aux parties d'en-bas n'y appliquent autre fard que le naturel ſpermatique, n'y ſentent ny froid, ny pluye, ny vent, ny ſoleil, ny lune, qui n'y touchent point.

Si la chaleur les importune, elles s'en ſçavent bien garantir, & ſe raffraiſchir; de meſme remédiant au froid en pluſieurs façons, tant d'incommoditez & peines y a-t il à garder la beauté d'en-haut, & peu à garder celle d'en-bas: ſi-bien qu'encore qu'on ayt veu une belle femme ſe perdre par le viſage, il ne faut préſumer qu'elle ſoit perdue par le bas, & qu'il n'y reſte encore quelque choſe de beau & de bon, & qu'il n'y fait point mauvais baſtir.

J'ay ouy conter d'une grande Dame, qui avoit eſté très-belle, & bien adonnée à l'amour. Un de ſes ſerviteurs anciens l'ayant perdue de veue l'eſpace de quatre ans, pour quelque voyage qu'il entreprit, duquel retournant, & la trouvant fort changée de ce beau viſage qu'il luy avoit veu d'autres fois; & pour ce en devint fort dégouſté & refroidy, qu'il ne la voulut plus attaquer ny

renouveller avec elle le plaiſir paſſé. Elle le reconnut bien, & fit tant qu'elle trouva moyen qu'il la vînt voir dans ſon lit; & pour ce, un jour elle contrefit de la malade, & luy l'eſtant venu voir ſur le jour, elle luy dit: *Je ſçay bien, Monſieur, que vous me deſdaignez, à cauſe de mon viſage changé par mon âge; mais tenez, voyez* (& ſur ce elle luy deſcouvrit toute la moitié du corps nud en-bas) *s'il y a rien de changé-là; ſi mon viſage vous a trompé, cela ne vous trompe pas.* Le Gentilhomme, la contemplant, & la trouvant par-là auſſi belle & nette que jamais, entra auſſi-toſt en appetit: & mangea de la chair qu'il penſoit eſtre pourrie & gaſtée: *Et voilà*, dit la Dame, *Monſieur, voilà comme vous autres eſtes trompez. Une autre fois, n'adjoutez plus foy aux menteries de nos faux viſages; car le reſte de nos corps ne les reſſemble pas tousjours: je vous apprens cela.*

Une Dame comme celle-là eſtant ainſi devenue changée de beau viſage, fut en ſi grande colere & deſpit contre ſon miroir, qu'elle ne s'y voulut oncques plus jamais mirer, diſant qu'*il en eſtoit indigne*, & ſe faiſoit cœffer à ſes femmes: & pour recompenſe, ſe miroit & ſe regardoit par les parties d'en-bas, y prenant autant de délectation comme elle avoit fait par le viſage autresfois.

J'ay ouy parler d'une autre Dame, qui, tant qu'elle couchoit ſur le jour avec ſon amy, elle

couvrelt ſon viſage d'un beau mouchoir blanc, & de fine toile d'Hollande, de peur que, la voyant au viſage, le haut ne refroidiſt & n'empeſchaſt la batterie du bas, & ne s'en dégouſtaſt; car il n'y avoit rien à dire au bas du beau paſſé. Sur quoy il y eut une fort honneſte Dame, dont j'ay ouy parler, qui rencontra plaiſamment, à laquelle un jour ſon mary luy demandant: *Pourquoy ſon poil d'en-bas n'eſtoit devenu blanc & chenu comme celui de ſa teſte? Ha!* dit-elle, *le meſchant traiſtre qu'il eſt, qui a fait la folie ne s'en reſſent point, ny ne la boit point. Il l'a fait ſentir & boire à autres de mes membres, & à ma teſte; d'autant qu'il demeure tousjours ſans changer, en meſme eſtat & en meſme vigueur, & meſmes diſpoſitions, & ſur-tout en meſme chaud naturel, & meſme appétit & ſanté, & non des autres membres, qui en ont pour lui des maux & des douleurs, & mes cheveux qui en ſont devenus blancs & chenus.*

Elle avoit raiſon de parler ainſi; car cette partie leur engendre bien des douleurs, des gouttes & des maux, ſans que leur gallant du mitan s'en ſente; & par eſtre trop chaudes à cela, ſe diſent les médecins, deviennent ainſi chenues. Voilà pourquoy les belles Dames ne vieilliſſent jamais par-là en toutes les deux façons.

J'ay ouy raconter à aucuns qui les ont prati-

quées, jusques aux courtisannes, qui m'ont asseuré n'en avoir veu gueres de belles estre venues vieilles par-là; car tout le bas & le milan, & cuisses & jambes avoient le tout beau, & la volonté & la disposition pareilles au passé. Mesme j'en ay ouy parler à plusieurs marys, qui trouvoient leurs vieilles (ainsi les appelloient-ils) aussi belles par le bas, comme jamais, en vouloir, en gaillardise, en beauté, & aussi volontaire, & n'y trouvoient rien de changé que le visage, aimoient autant coucher avec elles, qu'en leurs beaux jeunes ans.

Au reste, combien y a-t-il d'hommes qui aiment des vieilles Dames, pour monter dessus plustost que sur des jeunes; tout ainsi comme plusieurs, qui aiment mieux des vieux chevaux, soit pour le jour d'une bonne affaire, soit pour le manege & pour le plaisir, qui ont esté si bien appris en leur jeunesse, qu'en la vieillesse vous ny trouverez rien à dire, tant ils ont esté bien dressés, & ont continué leur gentille adresse.

J'ay veu, à l'escurie de nos Roys, le cheval qu'on appelloit *le Quadrageant*, dressé du temps du Roy Henry. Il avoit plus de trente-deux ans: mais encore tout vieux qu'il estoit, il faisoit encore très-bien, & il n'avoit rien oublié; si bien qu'il donnoit à son Roy, & a tous ceux qui le voyoient manier, du plaisir bien grand.

J'en ay veu faire de meſme à un grand courſier que l'on appelloit *le Gonzague* du haras de Mantoue, & eſtoit contemporain du Quadrageant.

J'ay veu le *Moreau ſuperbe*, qui avoit eſté mis pour eſtalon. Le Seigneur M. Antonio, qui avoit la charge du haras du Roy, me le monſtra à Mehun, (un jour que je paſſay par-là) aller à deux pas & un ſaut, & à volte auſſi-bien que lorſque M. de Carnavalet l'eut dreſſé; car il eſtoit à luy: & feu M. de Longueville luy en voulut donner trois mille livres de rente: mais le Roy Charles ne le voulut pas, qui le prit pour luy, & le récompenſa d'ailleurs.

Une infinité d'autres en nommerois-je; mais je n'aurois jamais fait, m'en remettant aux braves eſcuyers, qui en ont prou veu.

Le feu Roy Henry, au camp d'Amiens, avoit choiſi, pour ſon jour de bataille, *le Bay de la Paix*, un très-beau & fort courſier & vieux: & mourut de la fievre, par le dire des plus experts mareſchaux au camp d'Amiens; ce qu'on trouva eſtrange.

Feu Monſieur de Guiſe envoya querir en ſon haras de Clairon, *le Bay Sanſon*, qui ſervoit-là d'eſtalon, pour s'en ſervir à la bataille de Dreux, où il le ſervit très-bien.

Aux premieres guerres, feu Monſieur le Prince prit dans Mehun vingt-deux chevaux, qui ſer-

voient d'eſtalons, pour s'en ſervir en ſes guerres; & les départit aux uns & aux autres des Seigneurs qui eſtoient avec luy, s'en eſtant reſervé ſa part, dont le brave Avatet eut un courſier, que Monſieur le Conneſtable avoit donné au Roy Henry, & l'appelloit-on *le Compere*, tout vieux qu'il eſtoit; jamais n'en fut veu un meilleur; ſon maiſtre le fit trouver en de bons combats, qui luy ſervit très-bien. Le Capitaine Bourdeille eut le Turc, ſur lequel le feu Roy Henry fuſt bleſſé & tué, que feu monſieur de Savoye luy avoit donné, & l'appelloit-on *le Malheureux :* & s'appelloit ainſi, quand il fut donné au feu Roy; ce qui fut un très-mauvais préſage pour le Roi. Jamais il ne fut ſi bon en ſa jeuneſſe, comme il fut en ſa vieilleſſe: auſſi ſon maiſtre, qui eſtoit un des vaillants Gentilshommes de France, le faiſoit bien valoir. Bref, pour autant qu'il y en eut de ces eſtalons, jamais l'âge n'empeſcha qu'il ne ſerviſſent bien à leurs maiſtres, à leurs Princes, à leur cauſe. Ainſi ſont pluſieurs chevaux vieux, qui ne ſe rendent jamais : auſſi dit-on que jamais bon cheval ne devint roſſe.

De meſme ſont pluſieurs Dames, qui, en leur vieilleſſe, valent autant que d'autres en leur jeuneſſe, & donnent bien autant de plaiſir, pour avoir eſté en leur temps très-bien appriſes & dreſſées; & volontiers telles leçons mal-aiſément s'appren-

nent & s'oublient : & ce qui eſt le meilleur, c'eſt qu'elles ſont fort libérales & larges à donner, pour entretenir leurs chevaliers & cavalcadeurs, qui prennent plus d'argent, & veulent plus grand entretien, pour monter ſur une vieille montute que ſur une jeune; qui eſt au contraire des eſcuyers, qui ne prennent tant de chevaux dreſſés, que des jeunes & à dreſſer, ainſi que la raiſon en cela le veut.

Un queſtion ſur le ſubjet des Dames âgées aije veu faire, à ſçavoir, quelle gloire plus grande y a-t-il de desbaucher une Dame âgée & en jouir, ou une jeune? A aucuns ay-je ouy dire, que c'eſt pour la vieille, & diſoient que la folie & la chaleur qui ſont en la jeuneſſe, ſont de ſoy aſſez débauchées, & aiſées à perdre; mais la ſageſſe & la froideur, qui ſemblent eſtre en la vieilleſſe, mal-aiſément ſe peuvent-elles corrompre; & qui les corrompt, en eſt en plus belle réputation.

Auſſi cette fameuſe courtiſanne Lays ſe vantoit & ſe glorifioit trop fort, de quoy les Philoſophes alloient ſi ſouvent la voir, & apprendre à ſon eſcole, plus que tous les autres jeunes gens & fols qui allaſſent de même. De meſme Flora ſe glorifioit de voir venir à ſa porte de grands Sénateurs Romains, pluſtot que des jeunes fols Chevaliers. Ainſi me ſemble-t-il, que c'eſt gloire bien grande

de vaincre la ſageſſe, qui paroiſt eſtre aux vieilles perſonnes pour le plaiſir & contentement.

Je m'en rapporte à ceux qui l'ont expérimenté, dont aucuns ont dit, qu'une monture dreſſée eſt plus plaiſante qu'une farouche, & qui ne ſçait pas ſeulement trotter. Davantage, quel plaiſir & quel plus grand aiſe peut-on avoir en l'ame, quand on voit entrer en une ſalle du bal, dans une des chambres de la Reyne, ou dans une Egliſe, ou autre grande aſſemblée, une Dame âgée & de grande qualité, & *d'alta guiſa* (a), comme dit l'Eſpagnol, & meſme une Dame d'honneur d'une Reyne ou d'une Princeſſe, ou une gouvernante d'une fille d'un Roy, Reyne, ou grande Princeſſe, ou gouvernante des Damoiſelles ou filles de la Cour, que l'on prend & l'on met en cette digne charge pour la tenir ſage? On la verra qui fait la mine de la prude, de la chaſte, & de la vertueuſe, & que tout le monde la tient auſſi pour telle, à cauſe de ſon âge: &, quand on ſonge à ſoy, & qu'on le dit à quelque fidele compagnon & confident: *La voyez-vous-là en ſa façon grave, ſa mine ſage, dédaigneuſe & froide, qu'on diroit qu'elle ne feroit pas mouvoir une ſeule goutte d'eau? Hélas! quand je la tiens couchée en ſon lit, il n'y a giroüette au monde qui ſe remue & ſe vire ſi ſouvent & agilement que font ſes reins & ſes feſſes.*

(a) C'eſt-à-dire: *De haute apparence.*

Quant à moy, je croys que celui qui a paſſé par-là, le peut dire, qu'il eſt très-content en ſoy. Ha! que j'en ay connu pluſieurs de ces Dames en ce monde, qui contrefaiſoient leurs Dames ſages, prudes, & cenſoriennes, qui étoient très-débordées & vénériennes, quand elles venoient-là, & que bien ſouvent en abattoient pluſtot qu'aucunes jeunes, qui, par trop peu ruſées, craignent la luite! Auſſi dit-on, qu'il n'y a chaſſe que de vieille renarde, pour chaſſer & porter à manger à ſes petits.

Nous liſons que jadis pluſieurs Empereurs Romains ſe ſont fort délectez à débaucher & repaſſer ainſi ces grandes Dames d'honneur & de réputation, autant pour le plaiſir & le contentement, comme certes il y en a plus qu'en des inférieures, que pour la gloire & honneur qu'ils s'attribuoient de les avoir débauchées & ſuppéditées: ainſi que j'en ay connu de mon temps pluſieurs Seigneurs, Princes & Gentilshommes, qui s'en ſont ſentis très-glorieux & très-contents dans leur ame, pour avoir fait de meſme.

Jule Céſar, & Octave ſon ſucceſſeur, ont eſté forts ardents à telles conqueſtes, ainſi que j'ay dit cy-devant: & après eux, Caligula, lequel, conviant à ſes feſtins les plus illuſtres Dames Romaines avec leurs marys, les contemploit & conſidéroit fort fixement, meſme avec la main leur

lavoit (*) la face, ſi aucunes de honte la baiſſoient, pour ſe ſentir Dames d'honneur & de réputation, ou bien d'autres qui vouluſſent les contrefaire, & des fort prudes & chaſtes, comme certainement il y pouvoit peu avoir ès temps de ces Empereurs diſſolus; mais il falloit faire la mine, & en eſtre quittes pour cela : autrement le jeu ne fuſt eſté bon comme j'en ay veu faire de meſme à pluſieurs Dames.

Celles après qui plaiſoient à ce monſieur l'Empereur, il les prenoit privément & publiquement près de leurs marys, les ſortant de la ſalle, & les menoit dans une chambre, où il tiroit d'elles ſon plaiſir, ainſi qu'il lui plaiſoit : & puis les retournoit en leurs places ſe raſſeoir, & devant toute l'aſſemblée loüoit leurs beautez & ſingularitez qui eſtoient en elles cachées, les ſpécifiant de part en part; & celles qui avoient quelques tares, laideurs & défectuoſitez, ne les ſceloit nullement, ains les deſcrioit & les déclaroit, ſans rien deſguiſer ny cacher.

Néron fut auſſi curieux, qui pis eſt, de voir ſa mere morte, la contempler fixement, & manier tous ſes membres, loüant les uns, & vitupérant les autres. J'en ay ouy conter de meſme d'aucuns grands Seigneurs chreſtiens, qui ont bien eu cette meſme curioſité envers leurs meres mortes.

(a) Levoit.

Ce n'eſtoit pas tout de ce Caligula ! car il racontoit leurs mouvements, leurs façons lubriques, leurs maniements, & leurs airs qu'elles obſervoient en leur manege, & ſur-tout de celles qui auparavant avoient eſté ſages & modeſtes, ou qui les contrefaiſoient ainſi à table; car ſi à la couche elles en vouloient faire de meſme, il ne faut point douter ſi le cruel ne les menaçoit de mort, ſi elles ne faiſoient ce qu'il vouloit pour le contenter, & crainte de mourir, & puis après les ſcandaliſoit ainſi qu'il lui plaiſoit, aux dépens & riſées communes de ces pauvres Dames, qui, penſant eſtre tenues fort chaſtes & ſages, comme il y en pouvoit avoir, & faire des hypocrites, & contrefaire les Dames de bien, eſtoient tout à trac divulguées & réputées bonnes veſſes & ribaudes; ce qui n'eſtoit pas mal employé, de les deſcouvrir pour telles qu'elles ne vouloient qu'on les connuſt. Et qui eſtoit le meilleur, c'eſtoient, comme j'ay dit, toutes grandes Dames, comme femmes de Conſuls, Dictateurs, Préteurs, Queſteurs, Sénateurs, Cenſeurs, Chevaliers, & d'autres de très-grands eſtats & dignitez.

Auſſi que nous pouvons dire aujourd'huy en noſtre chreſtienneté, les Reynes, qui ſe peuvent accomparer aux femmes des Conſuls, puiſqu'ils commandoient à tout le monde; les Princeſſes grandes & moyennes, les Ducheſſes grandes &

petites, les Marquiſes, les Marquiſottes, les Comteſſes, les Continnes, les Baronneſſes, les Chevalereſſes & d'autres Dames de grand rang & de grande étoffe & riches : ſur quoi il ne faut douter que ſi pluſieurs Empereurs & Roys en pouvoient faire de meſme envers telles & grandes Dames, comme cet Empereur Caligula, qu'ils ne le fiſſent ; mais ils ſont chrétiens, qui ont la crainte de Dieu devant les yeux, ſes ſaints commandements, leur conſcience, leur honneur, le diffame des hommes, & les marys des Dames ; car la tyrannie ſeroit inſupportable à des cœurs généreux. En quoy certes les Roys chreſtiens ſont fort à eſtimer & loüer, de gagner l'amour des belles Dames plus par douceur & amitié, que par force & rigueur ; & la conqueſte en eſt beaucoup plus belle.

J'ay ouy parler de deux grands Princes (a) qui ſe ſont fort pleus à descouvrir ainſi les beautez, gentilleſſes & ſingularitez de leurs Dames, auſſi leurs difformitez, tares & deffauts, enſemble leur manege, mouvements & laſcivetez, non en public, comme ce Caligula, mais en privé, avec leurs plus grands amys particuliers. Et voilà le gentil corps de ces pauvres Dames bien employé,

(a) On a reproché ce goût ſpécialement à Henri III. C'étoit un des amuſemens qu'il ſe procuroit avec ſes mignons.

qui, penſant bien faire, & ſe joüer pour complaire à leurs amants, ſont deſcriées & brocardées.

Or, afin de reprendre encore noſtre comparaiſon, tout ainſi que l'on voit des beaux édifices, baſtis ſur meilleurs fondements & de meilleures pierres & matieres les uns que les autres, & pour ce durer plus longuement en leur beauté & gloire, auſſi y a-t-il des corps de Dames ſi bien complexionnez, & compoſez, & empreints en beautez, qu'on voit volontiers le temps n'y gagner tant comme ſur d'autres, ny le miner aucunement.

Il ſe lit, qu'Artaxerxès, entre toutes les femmes qu'il euſt, celle qu'il aima le plus, fûſt Aſpaſia, qui eſtoit fort âgée, & toutesfois très-belle, qui avoit eſté putain de ſon feu frere Darius. Son fils en devint ſi fort amoureux, tant elle eſtoit belle, nonobſtant l'âge, qu'il l'a demanda à ſon pere en partage, auſſi-bien que la part du Royaume. Le pere, pour la jalouſie qu'il en eut, & qu'il parricipaſt avec lui de ce bon boucon, la fit preſtreſſe du Soleil; d'autant qu'en Perſe, celles qui ont tel eſtat, ſe voüent du tout à la chaſteté.

Nous liſons dans l'hiſtoire, que Ladiſlaüs de Hongrie, & Roy de Naples, aſſiégea dans Tarente la Ducheſſe Marie, femme de feu Ramondelo de Balzo; & après pluſieurs aſſauts faits, la prit par

compoſition avec ſes enfants, & l'eſpouſa, bien qu'elle fuſt âgée, & lui jeune & très-beau; & l'emmena avec ſoy à Naples, & fut appellée la Reyme Marie, fort aimée de luy & chérie.

J'ai veu madame la Ducheſſe de Valentinois, en l'âge de ſoixante & dix ans, auſſi belle de face, auſſi fraiſche & auſſi aimable comme en l'âge de trente ans. Auſſi fut-elle fort aimée & ſervie d'un des grands Roys & valeureux du monde. Je le puis dire franchement, ſans faire tort à la beauté de cette Dame; car toute Dame aimée d'un grand Roy, c'eſt ſigne que la perfection habite & abonde en elle, qui la fait aimer : auſſi la beauté donnée des cieux, ne doit eſtre eſpargnée aux demy-Dieux.

Je vis cette Dame ſix mois avant qu'elle mouruſt, ſi belle encore, que je ne ſçache cœur de rocher qui ne s'en fuſt emeu, encore qu'auparavant elle ſe fuſt rompu une jambe ſur le pavé d'Orléans, allant & ſe tenant à cheval auſſi dextrement & diſpoſtement, comme elle avoit jamais fait; mais le cheval tomba & gliſſa ſous elle. Et pour telle rupture & maux de douleurs qu'elle endura, il euſt ſemblé que ſa belle face s'en fuſt changée : mais rien moins que cela; car ſa beauté, ſa grace, ſa majeſté, ſa belle apparence, eſtoient toutes pareilles qu'elle avoit tousjours eues; & ſurtout elle avoit une très-grande blancheur, & ſans

ſe

ſe farder aucunement : mais on dit bien que tous les matins elle uſoit de quelques bouillons compoſez d'or potable, & autres drogues que je ne ſçays pas, comme les bons médecins & doctes appothicaires. Je croys que ſi cette Dame euſt encore veſcut cent ans, qu'elle n'euſt jamais vieilly, fuſt de viſage, tant il eſtoit bien compoſé; fuſt de corps caché & couvert, tant il eſtoit de bonne trempe & belle habitude. C'eſt dommage que la terre couvre ce beau corps.

J'ay veu madame la Marquiſe de Rothelin, mere de madame la Doüairiere Princeſſe de Condé, & de feu monſieur de Longueville, nullement offenſée en ſa beauté, ni du temps, ny de l'âge, & s'y entretenir en auſſi belle fleur qu'en la premiere, fors que le viſage luy rougiſſoit un peu ſur la fin; mais pourtant ſes beaux yeux, qui eſtoient des non-pareils du monde, dont madame ſa fille en a hérité, ne changerent oncques, & auſſi preſts à bleſſer que jamais.

J'ay veu madame de la Bourdeziere, depuis en ſecondes nopces Mareſchale d'Aumont, auſſi belle en ſes vieux jours, que l'on euſt dit qu'elle euſt eſté en ſes jeunes ans; ſi bien que ſes cinq filles, qui ont eſté des belles, ne l'effaçoient en rien : & volontiers, ſi le choix euſt eſté à faire, euſt-on laiſſé les filles pour prendre la mere, & ſi avoit-elle eu pluſieurs enfants : auſſi eſtoit-ce la Dame

qui ſe contregardoit le mieux; car elle eſtoit ennemie mortelle du ſerain & de la lune, & les fuyoit le plus qu'elle pouvoit : le fard commun, pratiqué de pluſieurs Dames, lui eſtoit inconnu.

J'ay veu, qui eſt bien plus, madame de Mareuil, mere de mademoiſelle la Marquiſe de Mezieres, & grand'mere de la Princeſſe (a) Dauphine, en l'âge de cent ans, auquel elle mourut, auſſi fraiſche, auſſi belle, auſſi droite, auſſi diſpoſe & ſaine, qu'en l'âge de cinquante ans. Elle avoit eſté une très-belle femme en ſa jeune ſaiſon.

Sa fille, madame ladite Marquiſe, avoit eſté telle, & mourut ainſi, mais non ſi âgée, de quatre-vingt ans, & la taille luy appetiſſa un peu.

Elle eſtoit tante de madame de Bourdeille, femme de mon frere aiſné, qui luy portoit pareille vertu; car encore qu'elle ayt paſſé cinquante-trois ans, & ait eu quatorze enfants, on diroit, comme ceux qui la voyent, ſont de meilleur jugement que moy, & aſſeurent que ſes quatre filles, qu'elle a auprès d'elle, ſe monſtrent ſes ſœurs : auſſi voit-on ſouvent pluſieurs fruits d'hyver, & de la derniere ſaiſon, ſe parangonner à ceux d'eſté, &

(a) On nommoit ainſi la bru du Duc de Montpenſier à cauſe du titre de Dauphin d'Auvergne qu'il portoit.

ſe garder, & eſtre auſſi beaux & ſavoureux, voire plus.

Madame l'Admirale de Biron, & ſa fille madame de Barbezieux, ont eſté auſſi très-belles en vieilleſſe.

L'on me dit derniétement que la belle Paule de Toulouſe, tant renommée de jadis, eſt auſſi belle que jamais, bien qu'elle ait quatre-vingt ans, & n'y trouve-t-on rien changé, ny à ſa haute taille, ny a ſon beau viſage.

J'ai veu madame la Préſidente le Comte, de Bourdeaux, tout de meſme & en pareil âge, & très-aimable & déſirable. Auſſi avoit-elle beaucoup de perfections. J'en nommerois tant d'autres, mais je n'en pourrois faire la fin.

Un jeune cavalier Eſpagnol, parlant d'amour à une Dame âgée, mais pourtant encore belle, elle lui répondit : *A mis completas deſta monera me habla V. M :* c. à d. *Comment ! à mes complies me parlez-vous ainſi ?* Voulant ſignifier par ſes complies, ſon âge & déclin de ſon beau jour, & l'approche de la nuit. Le cavalier lui reſpondit : *Sus completas valen mas, y ſon mas gratioſas, que las horas de prima de qualquier otra dama ;* c'eſt-à-dire : *Vos complies valent plus, & ſont plus belles & gracieuſes, que les heures de prime de quelqu'autre Dame qui ſoit.* Cette alluſion eſt gentille.

Une autre parlant de meſme d'amour à une Dame âgée, & elle lui remontrant ſa beauté fleſtrie, qui pourtant ne l'eſtoit pas trop, il luy reſpondit : *A las viſperas ſe cognoſce la fieſta*, qui eſt : *Aux veſpres on connoiſt la feſte.*

On voit encore aujourd'huy madame de (a) Nemours, jadis en ſon avril la beauté du monde, faire affront au temps, encore qu'il efface tout. Je la puis dire telle, & ceux qui l'ont veu avec moy, que ç'a été la plus belle femme en ſes jours verdoyants de la chreſtienneté. Je la vis un jour danſer, (b) comme j'ay dit d'ailleurs, avec la Reyne d'Eſcoſſe, elles deux toutes ſeules enſemble, & ſans autre Dame de compagnie, & ce par caprice, que tous ceux & celles qui les adviſoient danſer, ne ſçurent juger qui l'emportoit en beauté; & euſt-on dit, ce dit quelqu'un, que c'eſtoient les deux ſoleils aſſemblez, qu'on lit dans Pline avoir paru autresfois, pour faire étonner le monde. Madame de Nemours, pour lors madame de Guiſe, monſtroit la taille plus riche : & s'il m'eſt loiſible de le dire ainſi ſans offenſer la Reyne d'Ecoſſe, elle avoit ſa majeſté plus grave & apparente, encore qu'elle ne fuſt Reyne comme l'autre : mais elle

(a) Anne d'Eſte, après être reſtée veuve de François, Duc de Guiſe, épouſa en ſecondes noces Jacques de Savoye, Duc de Nemours.

(b) Marie Stuart.

eſtoit petite-fille de ce grand Roy Louis Douzieme, ſurnommé Pere du Peuple, auquel elle reſſembloit en beaucoup de traits du viſage, comme j'ay veu ſon pourtrait dans le cabinet de la Reyne de Navarre, qui monſtroit bien en tout quel Roy il eſtoit.

Je penſe avoir eſté le premier qui l'ay appellée du nom de petite-fille dudit Roy Loüis, & ce fut à Lyon, quand le Roy tourna de Pologne, & bien ſouvent luy appellois-je : auſſi me faiſoit elle cet honneur de le trouver bon, & l'aymer de moy. Elle eſtoit certes vraye petite-fille de ce grand Roy, & ſur-tout en bonté & beauté; car elle a eſté très-bonne, & peu ou nul ſe trouve à qui elle ayt fait mal ny deſplaiſir, & ſi en a eu de grands moyens du temps de ſa faveur, c'eſt-à-dire, de celle de feu mònſieur de Guiſe ſon mari, qui a eu grand crédit en Erance. Ce ſont deux très-grandes perfections, qui ont eſté en cette Dame, que bonté & beauté, & que toutes deux elle a très-bien entretenues juſques icy, pour leſquelles elle a eſpouſé deux honneſtes marys, & deux que peu ou point en euſt-on trouvé de pareils; & s'il s'en trouvoit encore un pareil & digne d'elle, & qu'elle le vouluſt pour le tiers, elle le pourroit encore uſer, tant elle eſt encore belle. Auſſi en Italie, l'on tient les Dames Ferraroiſſes pour de bons & friands morceaux,

dont eſt venu le proverbe, *pota Ferrareſa*, comme l'on dit, *C. Mantuano.*

Sur-quoy un grand Seigneur de ce pays-là, pourchaſſant une fois une grande & belle Princeſſe de noſtre France, ainſi qu'on le loüoit à la Cour de ſes belles vertus & perfections, pour la mériter, il y euſt feu monſieur Dau, capitaine des gardes Eſcoſſoiſes, qui rencontra mieux que en diſant : « Vous oubliez le meilleur, *C. Mantuano.* »

J'ay ouy dire un pareil mot une fois ; c'eſt que le Duc de Mantoue, qu'on appelloit le Gobbin (a), parce qu'il eſtoit fort boſſu, voulant eſpouſer la ſœur de l'Empereur Maximilian, il fut dit à elle, qu'il eſtoit fort boſſu. Elle répondit : *Non importa che la campana habbia qualche diffetto, par ch'il ſonaglio ſi buono* (b). Voulant dire : *C. Mantuano.* D'autres diſent, qu'elle ne proféra le mot, car elle eſtoit toit trop ſage & bien appriſe ; mais d'autres le dirent pour elle.

Pour retourner encore à cette Princeſſe Ferraroiſſe, je la vis aux nopces de feu monſieur de Joyeuſe, paroiſtre veſtue d'une mante à la mode d'Italie, & retrouſſée à demy ſur le bras à la

(a) De *Cubinus*, diminutif *de Cubus*, comme qui diroit *à quatre pointes ou boſſes.*

(b) C'eſt-à-dire : *Il n'importe pas que la cloche ait quelque défaut, pourvu que ſon battant ſoit bon.*

mode Siennoiſe ; mais il n'y eut point encore de Dame qui l'effaçaſt, & n'y eut aucun qui ne diſt : *Cette belle Princeſſe ne ſe peut rendre encore, tant elle eſt belle : & il eſt bien aiſé à juger que ce beau viſage couvre & cache d'autres grandes beautez & parties en elle, que nous ne voyons point toutes ; ainſi qu'à voir le beau & ſuperbe front d'un beau baſtiment, il eſt aiſé à juger qu'au-dedans il y a de belles ſalles, chambres, antichambres, garderobes, beaux recoins & cabinets.* En tant de lieux encore a-t-elle fait paroiſtre ſa vertu & ſa beauté depuis peu, & en ſon arriere-ſaiſon, & meſme en Eſpagne aux nopces de monſieur & madame de Savoye, que l'admiration d'elle, de ſa beauté & de ſes vertus y en demeura gravée pour tout jamais. Si les aiſles de ma plume eſtoient aſſez fortes pour l'emporter dans le ciel, je le ferois ; mais elles ſont trop foibles ; ſi en parleray-je encore ailleurs : tant y a que ç'a eſté une très-belle femme en ſon printemps, ſon eſté, ſon automne & ſon hyver, encore qu'elle a eu grande quantité d'enfants & d'ennuys.

Qui pis eſt, cependant, les Italiens, meſpriſans une femme qui a eu pluſieurs enfants, l'appellent *ſcropha*, qui eſt à dire *une truye ;* mais celles qui en produiſent de beaux, braves & généreux, comme cette Princeſſe a fait, ſont à loüer, & ne

ſont dignes de ce nom, mais de celuy des bénites de Dieu.

Je puis faire cette exclamation : quelle mondaine & merveilleuſe inconſtance, que la choſe, qui eſt la plus légere & inconſtante, fait la reſiſtance autant comme la belle femme !

Ce n'eſt pas moi qui le dis ; car j'en ſerois bien mary : j'eſtime trop la conſtance d'aucunes femmes ; & toutes ne ſont pas inconſtantes : c'eſt d'un autre que je le tiens, qui faiſoit cette exclamation.

J'alléguerois encore volontiers des Dames eſtrangeres, auſſi-bien que de nos Françoiſes, belles en leur automne & hyver ; mais pour ce coup, je n'en mettray en ce rang que deux.

L'une, la Reyne Eliſabeth d'Angleterre, qui regne aujourd'hui, qu'on m'a dit eſtre encore auſſi belle que jamais : que ſi elle eſt telle, je la tiens pour une belle Princeſſe ; car je l'ay veue en ſon eſté & à ſon automne : quant à ſon hyver, elle en approche fort, ſi elle n'y eſt ; car il y a long-temps que je ne l'ay veue. La premiere fois que je la vis, je ſçay l'âge qu'on luy donnoit alors ; je croys que ce qui l'a maintenue ſi long-temps en ſa beauté, c'eſt qu'elle n'a jamais eſté mariée, ny a ſupporté le faix du mariage, qui eſt fort onéreux, & meſme quand l'on porte pluſieurs enfants. Cette Reyne eſt

à loüer en toutes ſortes de loüanges, n'eſtoit la mort de cette brave, belle & rare Reyne d'Ecoſſe, qui a fort ſoüillé ſes vertus.

L'autre Princeſſe & Dame eſtrangere eſt madame la Marquiſe du Guaſt, Donne Marie d'Arragon, laquelle j'ay veue une très-belle Dame ſur ſa derniere ſaiſon; & je vous le vais dire par un diſcours que j'abrégeray le plus que je pourray.

Lorſque le Roy Henry Second vivoit, mourut le Pape Paul Quatrieſme, de la maiſon de Caraffe; & pour l'eſlection d'un nouveau, il fallut que tous les Cardinaux s'aſſemblaſſent.

Entr'autres partit de France le Cardinal de Guiſe, & alla à Rome par mer avec les galeres du Roy, deſquelles étoit Général, monſieur le Grand-Prieur de France, frere dudit Cardinal, lequel, comme bon frere, le conduiſit avec ſeize galeres, & firent ſi bonne diligence, & avec ſi bon vent en poupe, qu'ils arriverent en deux jours & deux nuits à Civita Vecchia, & de-là à Rome, où eſtant, monſieur le Grand-Prieur, voyant qu'on n'eſtoit pas encore preſt de faire eſlection nouvelle, (comme de vray elle demeura trois mois à ſe faire), & par conſéquent ſon frere ne pouvoit retourner, & que ſes galeres ne faiſoient rien au port, il s'adviſe d'aller juſques à Naples voir la ville, & y paſſer ſon temps.

A ſon arrivée, donc, le Vice-Roy, qui eſtoit

lors le Duc d'Alcala, le reçeut comme ſi ce fuſt eſté un Roy; mais avant que d'y arriver, il ſalua la ville d'une fort belle ſalve qui dura long-temps, & la meſme luy fut rendue de la ville & des chaſteaux, qu'on euſt dit que le ciel tonnoit eſtrangement durant cette ſalve, & tenant ſes galeres en bataille, & en loly & aſſez long : il envoya dans un eſquif monſieur de l'Eſtrange de Languedoc, fort habile & honneſte Gentilhomme, qui parloit fort bien, vers le Vice-Roy, pour ne lui donner l'allarme, & lui demander permiſſion, (encore que nous fuſſions en bonne paix, mais pourtant nous ne venions que d'avoir la guerre), d'entrer dans le port, pour voir la ville & viſiter les ſépulchres de ſes prédéceſſeurs, qui eſtoient-là enterrez, & leur jetter de l'eau-bénite, & prier Dieu pour eux.

Le Vice-Roy l'accorda très-librement. Monſieur le Grand-Prieur donc s'advança & recommença ſa ſalve auſſi belle & furieuſe que devant, tant des canons de courcie de ſeize galeres, & des autres pieces & d'arquebuſades, tellement que tout eſtoit en feu, & puis entra dans le mole fort ſuperbement avec plus d'eſtendarts, de banderolles & de flambants de taffetas cramoiſi, & la ſienne de damas, & tous ſes forçats veſtus de beau velours cramoiſi, & les ſoldats de ſa garde de meſme, avec mandilles couvertes de paſſements d'argent,

deſquelles eſtoit le chef, le capitaine Geoffroy, Provençal, brave & vaillant capitaine; ſi bien que l'on trouva nos galeres françoiſes très-belles & leſtes & bien eſpaluerades, & ſur-tout la Réale, à laquelle il n'y avoit rien à redire; car ce Prince eſtoit en tout très-magnifique & libéral.

Eſtant donc entré dans le mole en un ſi bel arroy, il prit terre, & tous nous autres avec luy, où le Vice-Roy avoit commandé de tenir preſts des chevaux & des coches pour nous recueillir, & conduire en la ville, comme de vray nous y trouvaſmes cent chevaux courſiers, genets, chevaux d'Eſpagne, Barges, & autres, les uns plus beaux que les autres, avec des houſſes de velours toutes en broderie, les unes d'or & les autres d'argent. Qui vouloit montoit à cheval, qui en coche; car il y en avoit une vingtaine des plus belles & riches, & des mieux attelées & traiſnées par des courciers, les plus beaux qu'on euſt ſçeu voir. Là ſe trouverent auſſi force grands Princes & Seigneurs, tant du royaume qu'Eſpagnols, qui receurent Monſieur le Grand-Prieur de la part du Vice-Roy très-honorablement. Il monta ſur un cheval d'Eſpagne, le plus beau que j'aye veu de long-temps, que depuis le Vice-Roy luy donna, & ſe manioit très-bien, & faiſoit de très-belles courbettes, ainſi qu'on parloit de ce temps. Luy, qui eſtoit un très-bon homme de cheval, & auſſi

bon que de mer, il le fit très-beau voir là-deſſus: & il le faiſoit très-bien valoir & aller, & de fort bonne grace; car il eſtoit l'un des beaux Princes qui fuſt de ce temps-là & des plus agréables, des plus accomplis, & de fort haute & belle taille, & bien dénouée, ce qui n'advient gueres à ces grands hommes. Ainſi il fut conduit par tous ces Seigneurs & tant d'autres Gentilshommes chez le Vice-Roy, lequel l'attendoit, & luy fit tous les honneurs du monde, & logea en ſon palais, & le feſtoya fort ſomptueuſement, & luy & ſa troupe. Il le pouvoit bien faire; car il luy gagna vingt mille eſcus à ce voyage.

Nous pouvions bien eſtre avec luy deux cent tant Gentilshommes que Capitaines des galeres & autres : nous fuſmes logez chez la pluſpart des grands Seigneurs de la ville, & très-magnifiquement.

Dès le matin, ſortant de nos chambres, nous rencontrions des eſtafiers, qui ſe venoient préſenter auſſi-toſt, & nous demander ce que nous voulions faire, & où nous voulions aller & pourmener, & ſi nous voulions chevaux ou coches? Soudain auſſi-toſt noſtre volonté dite, ſi-toſt accomplie, & alloient querir les montures que nous voulions, ſi belles, ſi riches & ſi ſuperbes, qu'un Roy s'en ſeroit contenté; & puis nous commencions & accompliſſions noſtre journée, ainſi qu'il plaiſoit à

chacun. Enfin, nous n'eſtions gueres gaſtez d'avoir faute de plaiſirs & de délices en cette ville : il ne faut dire qu'il n'y en euſt; car je n'ay jamais veu ville qui en fuſt plus remplie en toutes choſes & ſortes.

Il n'y manque que la familiere, libre & franche converſation avec les Dames d'honneur & de réputation; car d'autres, il y en a aſſez : à quoy pour ce coup ſçeut très-bien remédier Madame la Marquiſe du Guaſt, pour l'amour de laquelle ce diſcours ſe fait. Car toute courtoiſe & pleine de toute honneſteté, & pour la grandeur de ſa maiſon, ayant ouy renommer Monſieur le Grand-Prieur, des perfections qui eſtoient en luy, & l'ayant veu paſſer par la ville à cheval, & connu comme de Grand à Grand cela eſt deu communément, elle, qui eſtoit toute Grande, l'envoya viſiter un jour par un Gentilhomme fort honneſte & bien nay, & luy manda que ſi ſon ſexe & la couſtume du pays luy euſſent permis de le viſiter, volontiers elle y fuſt venue fort librement, pour luy offrir ſa puiſſance, comme avoient fait tous les grands Seigneurs du Royame; mais le pria de prendre ſes excuſes en gré, en luy offrant, & ſes maiſons, & ſes chaſteaux, & ſa puiſſance.

Monſieur le Grand-Prieur qui eſtoit la courtoiſie meſme, la remercia fort comme il devoit, & luy manda qu'il luy iroit baiſer les mains incon-

tinent après diſner; à quoy il ne faillit, avec toute ſa ſuite de tous nous autres qui eſtions avec luy. Nous trouvaſmes la Marquiſe en ſa ſalle avec ſes deux filles, l'une Donne Antonine, & l'autre Donne Hieronyme, ou Donne Jeanne, (je ne ſçaurois bien le dire, il ne m'en ſouvient plus), avec force belles Dames & Damoiſelles, tant en point, & de ſi belle & bonne grace, que hormis nos Cours de France & d'Eſpagne, volontiers ailleurs n'ay-je point veu plus belles troupes de Dames.

Madame la Marquiſe ſalua à la françoiſe, & reçeut Monſieur le Grand-Prieur avec un très-grand honneur; & luy en fit de meſme encore plus humble, *con mas gran Soſſiego*, comme dit l'Eſpagnol. Leurs devis furent pour ce coup de propos communs. Aucun de nous autres, qui ſçavions parler eſpagnol & italien, accoſtaſmes les autres Dames, que nous trouvaſmes fort honneſtes & gallantes, & de fort bon entretien.

Au départir; Madame la Marquiſe ayant ſçeu de Monſieur le Grand-Prieur le ſejour de quinze jours qu'il vouloit faire-là, luy dit: *Monſieur, quand vous ne ſçaurez que faire, & qu'aurez faute de paſſetemps, lorſqu'il vous plaira venir céant, vous me ferez beaucoup d'honneur, & y ſerez le très-bien venu, comme en la maiſon de Madame voſtre mere; vous priant de diſpoſer de cette-cy de*

meſme, & ainſi que de la ſienne, & y faire ny plus ny moins. J'ay ce bonheur d'eſtre aymée & viſitée des honneſtes & belles Dames de ce Royaume & de cette ville, autant que Dame qui ſoit; & d'autant que voſtre jeuneſſe & vertu porte, que vous aymez la converſation des honneſtes Dames, je les prieray de ſe rendre icy plus ſouvent que de couſtume, pour vous tenir compagnie, & à toute cette belle nobleſſe qui eſt avec vous. Voilà mes deux filles, auxquelles je commanderay, encore qu'elles ne ſoient ſi accomplies qu'on diroit bien, de vous tenir compagnie à la françoiſe, comme de dire, danſer, joüer, cauſer librement, & honneſtement, comme vous faites à la Cour de France; à quoy je m'offrirois volontiers : mais il faſcheroit à un Prince jeune, beau & honneſte, comme vous êtes, d'entretenir une vieille ſurannée, faſcheuſe, & peu aimable, comme moy; car volontiers vieilleſſe & jeuneſſe ne s'accordent gueres bien enſemble.

Monſieur le Grand-Prieur luy releva auſſi-toſt ces mots, & luy faiſoit entendre, que la vieilleſſe n'avoit rien gagné ſur elle, & que mal-aiſément il ne paſſeroit pas celuy-là; & que ſon automne ſurpaſſeroit tous les printemps & eſtez qui eſtoient en cette ſalle. Comme de vray, elle ſe monſtroit encore une très-belle Dame & fort aimable, voire plus que ſes deux filles, toutes belles & jeunes

qu'elles eſtoient; ſi avoit-elle bien alors près de ſoixante bonnes années.

Ces deux petits mots que Monſieur le Grand-Prieur donna à Madame la Marquiſe, luy pleurent fort, ſelon que nous peuſmes reconnoiſtre à ſon viſage riant, à ſa parole, & ſa façon.

Nous partiſmes de-là extreſmement bien édifiés de cette belle Dame, & ſur-tout Monſieur le Grand-Prieur, qui, pour eſtre d'amoureuſe complexion, en fut auſſi-toſt eſpris, ainſi qu'il nous le dit.

Il ne faut donc douter ſi cette belle Dame & honneſte, & ſa belle trouppe de Dames, convia Monſieur le Grand-Prieur d'aller ſouvent dans ſon logis, qu'il y alloit tousjours l'après-diſnée, ou le ſoir.

Monſieur le Grand-Prieur prit pour ſa maiſtreſſe la fille aiſnée, encore qu'il aimaſt fort la mere: mais ce fut *por adombrar la coſa* (a).

Il ſe fit force courrements de bague, où Monſieur le Grand-Prieur emporta le prix, force bailets & danſes. Bref, cette belle compagnie fut cauſe que luy, ne penſant y ſéjourner que quinze jours, nous en fuſmes pour nos ſix ſemaines, ſans nous y faſcher nullement; car nous y avions nous autres auſſi bien fait des maiſtreſſes, comme noſtre

(a) C'eſt-à-dire : *Pour voiler la choſe.*

général.

général. Encore y euſſions-nous demeuré davantage (a), ſans qu'un courrier vint du Roy ſon maiſtre, qui luy porta nouvelle de la guerre eſlevée en Eſcoſſe; & pour ce, falloit mener & faire paſſer ſes galeres du Levant en Ponant, qui pourtant ne paſſerent de huit mois après.

Ce fut à ſe départir de ces plaiſirs délicieux, & de laiſſer la bonne & gentille ville de Naples : & ne fut à Monſieur noſtre général, & à tous nous autres, ſans grande triſteſſe & regrets; mais nous faſchant fort de laiſſer un lieu où nous nous trouvions ſi bien.

Au bout de ſix ans ou plus, nous allaſmes au ſecours de Malthe. Moy, eſtant à Naples, je m'enquis ſi Madame la Marquiſe eſtoit encore vivante; on me dit qu'ouy, & qu'elle eſtoit en la ville. Soudain je ne failly de l'aller voir, & fus auſſi-toſt reconnu d'un vieil maiſtre-d'hoſtel, qui l'alla dire à madite Dame que je luy voulois baiſer les mains. Elle, qui ſe reſſouvint de mon nom de Bourdeille, me fit monter en ſa chambre. Je la trouvai qu'elle gardoit le lit, à cauſe d'un petit feu volage qu'elle avoit d'un coſté de la jouë. Elle me fit, je vous jure, très-bonne chere: je ne la

(a) On a prétendu que le Grand-Prieur, en ſe livrant trop à ſes plaiſirs, laiſſa paſſer la ſaiſon favorable pour aller en Ecoſſe où l'on avoit beſoin de prompts ſecours.

trouvay que fort peu changée, & encore auſſi belle qu'elle euſt bien fait commettre un péché mortel, ou de fait ou de volonté.

Elle s'enquit fort à moy des nouvelles de feu monſieur le Grand-Prieur, & d'affection, & comme il eſtoit mort, & qu'on luy avoit dit, qu'il avoit eſté empoiſonné, maudiſſant cent fois le malheureux qui avoit fait le coup. Je luy dis qu'elle oſtaſt cela de ſa fantaiſie, & qu'il eſtoit mort d'une fauſſe pleuréſie, qu'il avoit gagnée à la bataille de Dreux (a) où il avoit combattu comme un Céſar tout le jour, & le ſoir à la derniere charge, s'eſtant fort eſchauffé au combat, & ſuant, ſe retirant le ſoir qu'il geloit à pierre fendre, ſe morfondit, & ſe couva la maladie dont il mourut un mois ou cinq ſemaines après.

Elle monſtroit par ſa parole & ſa façon, de le regretter fort: & notez que deux ou trois ans auparavant il avoit envoyé deux galeres en courſe, ſous la charge du Capitaine Beaulieu, l'un de ſes Lieutenants de galeres. Il avoit pris la banderie de la Reyne d'Ecoſſe, qu'on n'avoit jamais veue vers les mers du Levant, ny connue, dont on eſtoit fort esbahy; car de prendre celle de France, ne falloit point parler pour l'alliance entre le Turc.

(a) En 1562.

Monſieur le Grand Prieur avoit donné charge audit Capitaine Beaulieu de prendre terre à Naples, & de viſiter de ſa part Madame la Marquiſe & ſes filles, auxquelles toutes trois il envoyoit force préſents de toutes les petites ſingularitez qui eſtoient lors à la Cour & aux palais à Paris & en France ; car ledit ſieur Grand-Prieur eſtoit la libéralité & magnificence meſme : à quoy ne faillit le Capitaine Beaulieu, & de préſenter le tout, qui fut très-bien reçu, & pour ce fut récompenſé d'un très-beau préſent.

Madame la Marquiſe ſe reſſentoit ſi fort obligée de ce préſent, & de la ſouvenance qu'il avoit encore d'elle, qu'elle me le réïtéra pluſieurs fois, dont elle l'en aimoit encore plus. Pour l'amour de luy, elle fit encore une courtoiſie à un Gentilhomme Gaſcon, qui eſtoit lors aux galeres de Monſieur le Grand-Prieur, lequel, quand nous partiſmes, demeura dans la ville malade juſques à la mort. La fortune fut ſi bonne pour luy, que s'adreſſant à ladite Dame en ſon adverſité, elle le fit ſi bien ſecourir qu'il eſchappa, & le prit en ſa maiſon & s'en ſervit ; de ſorte que venant à vaquer une capitainerie en un de ſes chaſteaux, elle la luy donna, & luy fit eſpouſer une femme riche.

Aucuns de nous autres ne ſçeuſmes qu'eſtoit de-

venu le Gentilhomme, & le penſions mort, ſinon lorſque nous fiſmes ce voyage de Malthe, il ſe trouva un Gentilhomme qui eſtoit cadet de celuy dont j'ay parlé, qui, un jour, ſans y penſer, parlant à moy de la principale occaſion de ce voyage, qui eſtoit pour chercher un ſien frere, qui avoit eſté à Monſieur le Grand Prieur, & eſtoit reſté malade à Naples, il y avoit plus de ſix ans, & que depuis il n'en avoit jamais ſçeu de nouvelles, il m'en alla ſouvenir, & m'en enquis de ſes nouvelles aux gens de Madame la Marquiſe, qui m'en conterent, & de ſa bonne fortune : ſoudain je le rapporte à ſon cadet qui m'en remercia fort, & vint avec moy chez madite Dame qui en prit encore plus de langue, & l'alla trouver où il eſtoit.

Voilà une belle obligation pour une ſouvenance d'amitié qu'elle avoit encore ; car elle m'en fit encore meilleure chere, & m'entretint fort du bon temps paſſé, & de force autres choſes qui faiſoient trouver ſa compagnie très belle & très-aimable ; car elle eſtoit de très-bon & beau devis, & très-bien parlante.

Elle me pria cent fois ne prendre ny logis, ny repas que le ſien ; mais je ne le voulus jamais, n'ayant eſté mon naturel d'eſtre importun, ni coquin. Je l'allois voir tous les jours, pour ſept ou huit jours que nous y demeuraſmes, & y eſtois

très-bien venu, & ſa chambre m'eſtoit tousjours ouverte ſans difficulté.

Quand je luy dis adieu, elle me donna des lettres de faveur à ſon fils Monſieur le Marquis de Peſcaire (a) Général pour lors en l'armée eſpagnole : outre ce, elle me fit promettre qu'au retour je paſſerois pour la revoir, & de ne prendre autre logis que le ſien.

Le malheur fut tant pour moy, que les galeres qui nous tournerent ; ne nous mirent à terre qu'à Terracine, d'où nous allaſmes à Rome, & ne pus tourner arriere, & auſſi que je m'en voulois aller à la guerre d'Hongrie ; mais eſtant à Veniſe, nous ſçeuſmes la mort du grand Sultan Soliman. Ce fut-là où je maudys cent fois mon malheur, que je ne fuſſe retourné auſſi bien à Naples, où j'euſſe bien paſſé mon temps : & poſſible, par le moyen de madite Dame la Marquiſe, j'y euſſe rencontré une bonne fortune, fuſt par mariage ou autrement ; car elle me faiſoit ce bien de m'aimer (b).

Je crois que ma malheurſe deſtinée ne le voulut, & me voulut encore ramener en France,

(a) C'étoit le fils de ce Marquis du Guart, battu en 1547 à Ceriſolles par les François.

(b) La cauſticité de Brantôme ſe dévoile ici de la maniere la moins équivoque. A ſon langage on reconnoît le courtiſan irrité de la fortune de ſes ſemblables.

pour y eſtre à jamais malheureux, & où jamais la bonne fortune ne m'a monſtré bon viſage, ſi-non par apparence & beau-ſemblant d'eſtre eſtimé gallant homme de bien & honneur prou, mais de moyens & de grades point, comme aucuns de mes compagnons, voire autres plus bas, leſquels j'ay veu qu'ils ſe fuſſent eſtimé heureux que j'euſſe parlé à eux dans une cour, dans une chambre de Roy ou de Reyne, ou une ſalle, encore à coſté ou ſur l'eſpaule, qu'aujourd'hui je les vois advancés comme potirons, & fort aggrandis, bien que je n'aye affaire d'eux, & ne les tienne plus grands que moy, ny que je leur vouluſſe déférer en rien de la longueur d'un ongle.

Or bien, pour moy, je peux en cela pratiquer le proverbe que noſtre Rédempteur Jeſus-Chriſt a proféré de ſa propre bouche, que *nul n'eſt prophete en ſon pays.* Poſſible ſi j'euſſe ſervy des Princes eſtrangers, auſſi bien que les miens, & cherché l'adventure parmy eux, comme j'ay fait parmy les noſtres, je ſerois maintenant chargé de biens & de dignitez, plus que je ne ſuis de douleurs & d'années. Patience : ſi ma parque m'a ainſi filé, je la maudis, s'il tient à mes Princes (a), je les donne tous aux diables, s'ils n'y ſont.

(a) Les voilà bien placés. Au ſurplus on ne peut nier que les trois fils de Henri II n'aient mérité d'être maudits par leurs contemporains.

Voilà mon conte achevé de cette honorable Dame-là. Elle eſt morte en une très-grande réputation d'avoir eſté une très-belle & honneſte Dame, & d'avoir laiſſé après elle une belle & généreuſe lignée, comme monſieur le Marquis, ſon aiſné, Don Juan, Don Carlos, Don Céſar d'Avalos, que j'ay tous veus, & deſquels j'ay parlé ailleurs : les filles de meſme ont enſuivy leurs freres.

Or, je fais fin à mon principal Diſcours

DISCOURS SIXIEME.

Sur ce que les belles & honneſtes Dames aiment les vaillants Hommes, & les braves Hommes aiment les Dames courageuſes.

Il ne fut jamais que les belles & honneſtes Dames n'aimaſſent les gens braves & vaillants, encore que de leur nature elles ſoyent poltrones & timides : mais la vaillance a telle vertu à l'endroit d'elles, qu'elles l'aiment. Que c'eſt que de ſe faire aimer de ſon contraire, maugré ſon naturel ! Et qu'il ne ſoit vray, Vénus, qui fuſt jadis la Déeſſe de beauté, de toute gentilleſſe & honneſteté, eſtant à meſme dans les cieux, & en la cour de Jupiter, pour choiſir quelque amoureux, gentil & beau, & pour faire cocu ſon bon homme & mary Vulcain, n'en alla pas choiſir un des plus mignons, des plus pimpans, ny des plus friſés, de tant qu'il y en avoit, mais choiſit & s'amouracha du Dieu Mars, Dieu des Armes & des Vaillances, encore qu'il fuſt tout ſallaud, tout ſuant de la guerre d'où il venoit, & tout noircy de pouſſiere, & mal-propre ce qu'il ſe peut, ſentant mieux ſon ſoldat de guerre, que ſon mignon de cour ; & qui pis eſt encore, bien ſouvent poſſible tout ſanglant, revenant des batailles,

couchoit-elle avec luy, ſans autrement ſe nettoyer & parfumer.

La généreuſe & belle Reyne Pentheſilée, la renommée lui ayant fait ſavoir les valeurs & vaillances du preux Hector, & ſes merveilleux faits d'armes, qu'il faiſoit devant Troye ſur les Grecs, au ſeul bruit s'amouracha de luy tant, que par un deſir d'avoir de ſi vaillant Chevalier enfants, c'eſt-à-dire, filles qui ſuccédaſſent à ſon Royaume, s'en alla le trouver à Troye; & le voyant, le contemplant & l'admirant, fit tout ce qu'elle peut, pour ſe mettre en grace avec luy, non moins par les armes qu'elle faiſoit, que par proüeſſes & par ſa beauté, qui étoit très-rare, & jamais Hector ne faiſoit ſaillie ſur les ennemis, qu'elle ne l'y accompagnaſt, & ne s'y advançaſt auſſi avant que Hector, où il faiſoit le plus chaud; ſi bien qu'on dit que pluſieurs fois, faiſant de ſi grandes proüeſſes, elle en faiſoit émerveiller Hector tellement, qu'il s'arreſtoit tout comme ravy ſouvent au milieu des combats les plus forts, & ſe mettoit un peu à l'eſcart, pour voir & contempler mieux à ſon aiſe cette belle Reyne à faire de ſi beaux coups.

De-là en avant, il eſt à penſer au monde ce qu'ils firent de leurs amours, & s'ils les mirent à exécution. Le jugement en peut eſtre bientoſt donné: mais tant y a que leur plaiſir ne peut pas durer

longuement ; car elle, pour mieux complaire à ſon amoureux, ſe précipitoit ſi ordinairement aux hazards, qu'elle fut tuée à la fin parmy une des plus fortes & cruelles meſlées.

Aucuns diſent pourtant, qu'elle ne vit pas Hector, & qu'il eſtoit mort devant qu'elle arrivaſt, dont arrivant, & ſçachant ſa mort, elle entra en un ſi grand dépit & triſteſſe, pour avoir perdu le bien de ſa veue, qu'elle avoit tant deſiré & pourchaſſé de ſi lointain pays, qu'elle s'alla perdre volontairement dans les plus ſanglantes batailles, & mourut ne voulant plus vivre, puiſqu'elle n'avoit peu avoir l'objet valeureux qu'elle avoit le mieux choiſi, & plus aimé.

De meſme en fit Talleſtride (a), autre Reyne des Amazonnes, laquelle traverſa un grand pays, & fit je ne ſçays combien de lieues, pour aller trouver Alexandre-le-Grand, luy demandant par mercy, ou à la pareille, de ce bon temps que l'on faiſoit, & la donnoit-on pour la pareille; coucha avec luy, pour avoir de la lignée d'un ſi grand & généreux ſang, l'ayant ouy tant eſtimer; ce que volontiers Alexandre luy accorda : mais bien gaſté & deſgouſté, s'il euſt fait autrement; car ladite Reyne eſtoit bien auſſi belle que vaillante. Quint-Curce, Oroze & Juſtin l'aſſeurent, & qu'elle vint

(a) Thaleſtris.

trouver Alexandre avec trois cents Dames de ſa ſuite, tant bien en point, & de ſi bonne grace portant leurs armes, que rien plus; & fit ainſi la révérence à Alexandre, qui la recueillit avec très-grand honneur, & demeura l'eſpace de treize jours & treize nuits avec luy, s'accommoda du tout à ſes volontez & plaiſirs, lui diſant pourtant tousjours que ſi elle en auroit une fille, elle la garderoit comme un très-précieux tréſor; ſi elle en auroit un fils, qu'elle le lui envoyeroit, pour la haine mortelle qu'elle portoit au ſexe maſculin, en matiere de regner, & avoir aucun commandement parmy elles, ſelon les loix introduites en leurs compagnies depuis qu'elles tuerent leurs marys.

Ne faut douter là-deſſus, que les autres Dames & ſous Dames n'en firent de meſme, & ne ſe firent couvrir aux autres Capitaines & Gendarmes d'Alexandre; car en cela, il falloit faire comme la Dame.

La belle vierge Camille, belle & généreuſe, & qui ſervoit ſi fidellement Diane, ſa maiſtreſſe, parmy les foreſts & les bois, en ſes chaſſes, ayant ſenty le vent de la vaillance de Turnus, & qu'il avoit affaire avec un vaillant homme auſſi, qui eſtoit Enée, & qui luy donnoit de la peine, choiſit ſon parti, & le vint trouver ſeulement avec trois fort honneſtes & belles Dames de ſes com-

pagnes, qu'elle avoit eſleues pour ſes grandes amies & fidelles confidentes, & tribades, penſez (a), & pour fricarelle; & pour l'honneur en tout lieu s'en ſervoit, comme dit Virgile en ſes *Æneïdes*, & s'appelloit l'une Armeille la Vierge, & l'autre Tulle, & la troiſieſme Tarpée, qui ſçavoit bien branler la pique ou le dard, en deux diverſes façons, penſez, & toutes trois filles d'Italie.

Camille vint donc ainſi avec ſa belle petite bande (auſſi dit-on petit, & beau & bon) trouver Turnus, avec lequel elle fit de très-belles armes, & s'advança ſi ſouvent, & ſe meſla parmy les vaillants Troyens, qu'elle fuſt tuée avec très-grand régret de Turnus, qui l'honoroit beaucoup, tant pour ſa beauté, que pour ſon bon ſecours.

Auſſi ces Dames belles & courageuſes alloient chercher les braves & vaillants, les ſecourant en leurs guerres & combats.

Qui mit le feu d'amour ſi ardent dans la poictrine de la pauvre veufve Didon, ſi-non la vaillance qu'elle ſentit dans Enée, ſi nous voulons croire Virgile? Car après qu'elle l'eut prié de luy raconter les guerres, déſolations & la deſtruction de Troye, & qu'il l'en eut contentée, à ſon grand regret pourtant, pour renouveller telles douleurs, & qu'en

(a) C'eſt bien-là ce qui s'appelle traveſtir l'Enéïde. Les François, avec leur eſprit, ſont capables de tout gâter.

ſon diſcours il n'oublioit pas ſes vaillantiſes ; & les ayant Didon très-bien remarquées & conſidérées en ſoy, lorſqu'elle commença à déclarer à ſa ſœur Anne ſon amour, les plus pregnantes & principales paroles qu'elle luy dit, furent : *Ha! ma ſœur, quel hoſte eſt cettui-cy, qui eſt venu chez moy! La belle façon qu'il a, & combien ſe montre-t-il en grace d'eſtre brave & vaillant, ſoit en armes & en courage! Et croys fermement qu'il eſt extraict de quelque race des Dieux; car les cœurs vilains ſont coüards de nature.* Telles furent ſes paroles. Et je croys qu'elle ſe mit à l'aimer, tant elle eſtoit brave & généreuſe, & que ſon inſtinct la pouſſoit d'aimer ſon ſemblable, qu'auſſi pour s'en aider & ſervir en cas de neceſſité. Mais le malheureux la trompa, & l'abandonna miſérablement : ce qu'il ne devoit faire à cette honneſte Dame, qui luy avoit donné ſon cœur & ſon amour ; à luy, dis-je, qui eſtoit un eſtranger, & un fort banny (a).

Bocace, en ſon livre des *Illuſtres malheureux* (b),

(a) Forbany.

(b) Ouvrage compoſé en latin, diviſé en IX livres, & dont on a deux différentes traductions, l'une fort ancienne, ſous le titre de *Boccace, du Dechiet des nobles hommes, & cleres Femmes;* imprimé *à Bruges, chez Colard Manſion, dès 1476, in-folio* ; & l'autre, intitulé *Traité des*

fait un conte d'une Ducheſſe de Furly, nommée Romilde, laquelle, ayant perdu ſon mary, ſes terres & ſon bien, que Caucan, Roy des Avarrois, luy avoit tout pris, & réduite à ſe retirer avec ſes enfants dans ſon chaſteau de Furly, là où il l'aſſiégea : mais un jour qu'il s'en approchoit pour le reconnoiſtre, Romilde, qui eſtoit ſur le haut d'une tour, le vit, & ſe mit fort à le contempler & longuement ; & le voyant ſi beau, eſtant en la fleur de ſon âge, monté ſur un beau cheval, & armé d'un harnois très-ſuperbe, & qu'il faiſoit tant de beaux exploits d'armes, & ne s'eſpargnoit non plus que le moindre ſoldat des ſiens, en devint incontinent paſſionnément amoureuſe ; & laiſſant arriere le deuil de ſon mary, & les affaires de ſon chaſteau & de ſon ſiege, luy mande par un meſſager, que, s'il la vouloit prendre en mariage, qu'elle luy rendroit la place dès le jour que les nopces ſeroient célébrées. Le Roy Caucain la prit au mot. Le jour donc compromis venu, elle s'habille pompeuſement de ſes plus beaux & ſuperbes habits de Ducheſſe, qui l'a rendirent d'autant plus belle ; car elle l'eſtoit très-fort : & eſtant venue au camp du Roy pour conſommer

Méſadventures des Perſonnes ſignalées, par Claude Vittart, & imprimé à Paris, chez Nic. Eve, en 1578, in-8°.

le mariage, afin qu'on ne le puſt blaſmer qu'il n'euſt tenu ſa foy, il ſe mit toute la nuit à contenter la Ducheſſe eſchauffée. Puis le lendemain au matin, eſtant levé, fit appeler douze ſoldats Avarrois des ſiens, qu'il eſtimoit les plus forts & roides compagnons, & mit Romilde entre leurs mains, pour en faire leur plaiſir l'un après l'autre; laquelle ils repaſſerent toute une nuit, tant qu'ils peurent: & le jour venu, Caucan l'ayant fait appeler, & luy ayant fait pluſieurs reproches de ſa lubricité, & dit force injures, la fit empaler par ſa nature, dont elle mourut. Acte cruel & barbare certes, de traiter une ſi belle & honneſte Dame ſi cruellement; au lieu de la reconnoiſtre, la récompenſer & traiter en toute ſorte de courtoiſie, pour la bonne opinion qu'elle avoit eue de ſa généroſité; de ſa valeur & de ſon noble courage, & l'avoir pour cela aimé. A quoy les Dames doivent bien regarder; car il y a de ces vaillants qui ont tout accouſtumé à tuer, à manier, à battre le fer ſi rudement, que quelquesfois il leur prend des humeurs d'en faire de meſme autant ſur les Dames. Mais tous ne ſont pas de ces complexions; car quand quelques honneſtes Dames leur font cet honneur de les aimer, & avoir bonne opinion de leur valeur, d'aucuns il y a qui laiſſent dans le camp leurs furies & leurs rages; & dans des cours

& dans des chambres, s'accommodent aux douceurs & toutes honneſtetez & courtoiſies.

Bandel, dans ſes *Hiſtoires tragiques* (a) en raconte une, qui eſt la plus belle que j'aye jamais leue, d'une Ducheſſe de Savoye, laquelle, un jour en ſortant de ſa ville de Turin, & avant ouy une pélerine Eſpagnole, qui alloit à Lorrete pour certain vœu, s'eſcrier & admirer ſa beauté, & dire tout haut, que ſi une ſi belle & parfaite Dame eſtoit mariée avec ſon frere le Seigneur de Mendozze, qui eſtoit ſi beau, ſi brave & ſi vaillant, qu'il ſe pourroit bien dire par-tout, que les deux plus beaux pairs du monde eſtoient couplez enſemble. La Ducheſſe, qui entendoit très bien la langue eſpagnole, ayant en ſoy très-bien engravé & remarqué ces mots, ſe mit auſſi à graver l'amour dans ſon ame, ſi bien que, par un tel bruit, elle devint tant paſſionnée du Seigneur de Mendozze, qu'elle ne ceſſa jamais qu'elle n'euſt pro-

(a) Ces Hiſtoires, intitulées en Italien: *Novelle*, & imprimées, les trois premiers volumes, à *Luques*, en 1554, & le quatrieme à *Lyon*, en 1574, *in*-4°., ont été traduites en François, les ſix premieres, par Pierre Boaiſtuau, & le reſte fort mal-à-propos *enrichi outre l'invention de l'auteur*, par François de Belle-Forreſt, & imprimées à Paris, chez Jac. Macé & autres, en 1568, 1582, en 7 volumes *in*-16.

jeté

jeté un feint pélerinage à Saint-Jacques, pour voir ſon amoureux ſi-toſt conçeu : & s'eſtant acheminée par la maiſon du Seigneur de Mendozze, elle eut temps & loiſir de contenter & raſſaſier ſa veuë de l'objet beau qu'elle avoit eſleu. Car la ſœur du Seigneur de Mendozze, qui accompagnoit la Ducheſſe, avoit adverty ſon frere d'une telle & ſi noble venuë : à quoy il ne faillit d'aller au-devant d'elle bien en point, monté ſur un beau cheval d'Eſpagne, avec une ſi belle grace, que la Ducheſſe eut occaſion de ſe contenter de la renommée qui luy avoit eſté rapportée, & l'admira fort, tant pour ſa beauté, que pour ſa belle façon, qui monſtroit à plein la vaillance qui eſtoit en luy, qu'elle eſtimoit bien autant que ſes autres vertus, accompliſſements & perfections; préſageant dès-lors qu'un jour elle en auroit bien affaire, ainſi que par après il luy ſervit grandement en l'accuſation fauſſe que le Comte de Pancallier fit contre ſa chaſteté. Toutesfois, encore qu'elle le tinſt brave & courageux pour les armes, ſi fut-il pour ce coup couard en amour : car il ſe monſtra ſi froid & reſpectueux envers elle, qu'il ne luy fit nul aſſaut de paroles amoureuſes; ce qu'elle aimoit le plus, & pourquoy elle avoit entrepris ſon voyage : & pour ce, deſpitée d'un tel froid reſpect, ou pluſtoſt de telles couardiſes d'amour, s'en partit le lendemain d'avec luy, non ſi contente qu'elle euſt voulu.

Voilà comment les Dames quelquesfois aiment bien autant les hommes hardis pour l'amour, comme pour les armes ; non qu'elles veuillent qu'ils ſoyent effrontez & hardis, impudens & ſots comme j'en ai connu ; mais il faut qu'ils tiennent en cela le *medium* ou le milieu.

J'ay connu pluſieurs qui ont perdu beaucoup de bonnes fortunes pour tels reſpects, dont je ferois de bons contes, ſi je ne craignois m'eſgarer trop de mon diſcours ; mais j'eſpere les faire à part : néanmoins, je diray cettuy-cy.

J'ay ouy conter d'autres fois d'une Dame, & des plus belles du monde, laquelle ayant de meſme ouy renommer un Prince pour brave & vaillant, & qu'il avoit en ſon jeune âge fait & parfait de grands exploits d'armes, & ſur-tout gagné deux grandes & ſignalées batailles contre ſes ennemis (a), elle eut un grand deſir de le voir, & pour ce, fit un voyage en la Province, où pour lors il faiſoit ſéjour, ſous quelque autre prétexte que je ne diray point. Enfin, elle s'achemina ; mais qu'eſt-il impoſſible à un cœur amoureux ? Elle le voit à ſon aiſe ; car il vint fort loin au-devant d'elle, & la reçeut avec tous les honneurs & reſpect du monde, ainſi qu'il devoit à une grande, belle & magnanime Princeſſe, & meſme trop, comme dit l'autre : car

(a) Le Duc d'Anjou, depuis Henri III.

il luy en atriva de meſme qu'au Seigneur de Mendozze, & à la Ducheſſe de Savoye; & tels reſpects engendrent un meſcontentement & deſpit: ſi bien qu'elle partit d'avec lui, non ſi bien ſatisfaite comme elle y eſtoit venue. Poſſible qu'il y euſt perdu ſon temps, & qu'elle n'euſt obéy à ſes volontez, mais pourtant l'eſſay n'en euſt été mauvais, ainſi fort honorable, & l'en-euſt-on eſtimé davantage.

De quoi ſert donc un courage hardi & généreux, s'il ne ſe monſtre en toutes choſes, & meſme en amour, comme aux armes? puiſque les armes & l'amour ſont compagnes, marchent enſemble, & ont une meſme ſympathie, ainſi que dit le Poëte, tout amant eſt gendarme; & Cupidon a ſon camp & ſes armes auſſi-bien que Mars. Monſieur de Ronſard en a fait un beau ſonnet dans ſes premiers amours.

Or, pour tourner encore aux curioſitez qu'ont les Dames de voir & aimer les gens généreux & vaillants, j'ay ouy raconter à la Reyne d'Angleterre Eliſaberh, qui regne aujourd'huy, qu'un jour elle eſtant à table, faiſant ſouper avec elle monſieur le Grand Prieur de France, de la maiſon de Lorraine, & Monſieur d'Anville, aujourd'huy monſieur de Montmorency, Conneſtable; parmy les devis de table, & s'eſtant mis ſur les louanges du Roy Henry deuxieſme, elle le loua fort de ce

qu'il eſtoit brave, vaillant & généreux, en uſant de ce mot, fort martial, & qu'il l'avoit bien monſtré en toutes ſes actions; & que, pour ce, s'il ne fuſt mort ſi-toſt, elle avoit réſolu de l'aller voir en ſon Royaume (a), & avoir fait accommoder & appreſter ſes galeres pour paſſer en France, & toucher entre leurs deux mains la foy & leur paix. *Enfin c'eſtoit une de mes envies, diſoit-elle, de le voir : je crois qu'il ne m'en euſt refuſée : car mon humeur eſt d'aimer les gens vaillans ; & veux mal à la mort d'avoir ravy un ſi brave Roy, au moins avant que je l'aye veu.*

Cette meſme Reyne, quelque temps après, ayant ouy tant renommer monſieur de Nemours, de tant de perfections & vaillances qui eſtoient en luy, fut curieuſe d'en demander des nouvelles à feu Monſieur de Randan, lorſque le Roy François Second l'envoya en Ecoſſe faire la paix devant le petit Leit qui eſtoit aſſiégé, & auſſi qu'il luy en euſt conté bien au long, & toutes les eſpeces de ſes grandes & belles vertus & vaillantiſes, Monſieur de Randan, qui s'entendoit en amours auſſi-bien qu'en armes, connut en elle & ſon vi-

(a) C'eſt apparemment ce qui a donné lieu à ce que quelques-uns ont dit, que cette Reine avoit propoſé une entrevue au Roi Henri IV, dont elle admiroit la valeur. Ils ont donné pour celui-ci à Eliſabeth une curioſité, qu'elle n'eut que pour Henri II.

ſage quelque eſtincelle d'amour & d'affection, & puis, en ſes paroles, une grande envie de le voir. Par quoy, ne ſe voulant arreſter en ſi beau chemin, il fit tant enverſelle, de ſçavoir s'il la venoit voir, s'il ſeroit bien venu & reçeu; ce qu'elle l'en aſſeura, & par-là préſuma qu'il pourroit venir en mariage.

Eſtant donc de retour de ſon voyage & embaſſade à la Cour, il en fit au Roy & à monſieur de Nemours tout le diſcours; à quoy le Roy commanda & perſuada à monſieur de Nemours d'y entendre: ce qu'il fit avec une très-grande joye s'il pouvoit parvenir à un ſi grand Royaume par le moyen d'une ſi belle, vertueuſe & honneſte Reyne.

Pour fin, les fers ſe mirent au feu; & par les beaux moyens que le Roy luy donna, il fit de fort grands préparatifs, & très-ſuperbes & beaux appareils, tant d'habillements, chevaux, armes, que de toutes choſes exquiſes, ſans y rien obmettre, (car je vis tout cela) pour aller paroiſtre devant cette belle Princeſſe; n'oubliant ſur-tout d'y inciter toute la fleur de la jeuneſſe de la Cour: ſi-bien que le fol *Greffier*, rencontrant la deſſus, diſoit que c'étoit la fleur des febves, par-là brocardant la folaſtre jeuneſſe de la Cour.

Cependant monſieur de Lignerolles, très-habile & accord Gentilhomme, & lors fort favory de

monſieur de Nemours, ſon maiſtre, fuſt deſpeſché vers ladite Reyne, qui s'en retourna avec une reſponſe belle & très-digne de s'en contenter, & de preſſer & advancer ſon voyage; & me ſouvient qu'à la Cour on tenoit ce mariage quaſi pour fait : mais nous viſmes après, non ſans un grand eſtonnement, que tout-à-coup le voyage ſe rompit & demeura court, avec une grande deſpenſe très-vaine & inutile.

Pourtant je dirois, auſſi-bien qu'homme de France, à quoy il tint que cette (a) rupture ſe fiſt, ſi-non qu'en paſſant ce ſeul mot, que d'autres amours, poſſible, lui ſerroient plus le cœur, & le tenoient plus captif & arreſté : car il eſtoit ſi accomply en toutes choſes, & ſi adroit aux armes & autres vertus, que les Dames à l'envi volontiers l'euſſent couru à force; ainſi que j'en ay veu de plus fringantes & plus chaſtes, qui rompoient bien leurs jeuſnes de chaſteté pour lui.

Nous avons dans les *Cent Nouvelles de la Reyne de Navarre Margueritte*, une très-belle hiſtoire de cette Dame de Milan, qui ayant donné aſſignation à monſieur de Bonnivet, depuis Amiral de

(a) Il aimoit Anne d'Eſt, Ducheſſe de Guiſe, qu'il épouſa depuis : auſſi le Préſident Hénault a-t-il fait de leurs amours un des moyens épiſodiques de ſon drame de François II.

France, une nuit attira (a) ſes femmes-de-chambre avec des eſpées nues pour faire bruit ſur le degré, ainſi qu'il ſeroit preſt à ſe coucher : ce qu'elles firent très-bien, ſuivant en cela le commandement de leur maiſtreſſe, qui de ſon coſté, fit l'effrayée & craintive ; diſant que c'eſtoient ſes deux freres, qui s'eſtoient apperceus de quelque choſe, & qu'elle eſtoit perdue, & qu'il ſe cachaſt ſous le lit, ou derriere la rapiſſerie. Mais monſieur de Bonnivet, ſans s'effrayer, prenant ſa cape à l'entour du bras, & ſon eſpée en l'autre, il dit : *Où ſont-ils ces braves freres, qui me voudroient faire peur ou mal ? Quand ils me verront, ils n'oſeront ſeulement regarder la pointe de mon eſpée.* Et ouvrant la porte, & ſortant ainſi, vouloit commencer à charger ſur ce degré, là où il trouva ces femmes avec leurs tintamarres, qui eurent peur, & ſe mirent à crier & confeſſer le tour. Monſieur de Bonnivet voyant que ce n'eſtoit que cela, les laiſſa & les recommanda au Diable, & rentre en ſa chambre, & ferme la porte ſur luy, & vint trouver ſa Dame, qui ſe mit à rire, l'embraſſer, & luy confeſſer que c'eſtoit un jeu apoſté par elle ; & l'aſſeurer que s'il euſt fait du poltron, & n'euſt monſtré en cela ſa vaillance, de laquelle il avoit le bruit, que jamais il n'euſt couché avec elle ;

(a) Attira.

mais pour s'eſtre monſtré ainſi généreux & aſſeuré, elle l'embraſſa, & luy coucha auprès d'elle; & toute la nuit il ne faut pas demander ce qu'ils firent, car c'eſtoit l'une des belles femmes de Milan, & après laquelle il avoit eu beaucoup de peine à la gagner.

J'ay connu un brave Gentilhomme, qui un jour eſtant à Rome, couchant avec une gentille Dame Romaine, ſon mary abſent, elle luy donna une pareille allarme, & fit venir une de ſes femmes en ſuiſant l'advertir que le mary retournoit des champs. La femme, faiſant l'eſtonnée, pria le Gentilhomme de ſe cacher dans un cabinet, qu'autrement elle ſeroit perdue. *Non, non*, dit le Gentilhomme, *pour tout le monde je ne ſerois pas cela; mais s'il vient, je le tueray.* Ainſi qu'il avoit ſauté à ſon eſpée, la Dame ſe mit à rire, & confeſſer avoir fait cela & apoſté, pour eſprouver ſi ſon mary luy euſt voulu faire mal, ce qu'il feroit, s'il la deffendroit bien.

J'ay connu une très-belle Dame qui quitta tout à trac un ſerviteur qu'elle avoit, pour ne le tenir pour vaillant, & le changea en un autre, qui ne le reſſembloit, mais eſtoit craint & redouté de ſon eſpée, & qui eſtoit des meilleurs qui ſe trouvaſt pour lors.

J'ay ouy faire un conte à la Cour aux Anciens, d'une Dame qui eſtoit à la Cour, maiſtreſſe de

feu monſieur de Lorge (a), le bon homme, en ſes jeunes ans, l'un des vaillants & renommez Capitaines de gens de pied de ſon temps. Elle, ayant ouy dire tant de bien de ſa vaillance, un jour que le Roy François Premier faiſoit combattre des lions en ſa cour, voulut faire eſpreuve s'il eſtoit tel qu'on l'avoit dit; & pour ce, laiſſa tomber un de ſes gants dans le parc des lions, eſtant dans leur plus grande furie; & là-deſſus pria monſieur de Lorge de l'aller quérir, s'il l'amoit tant comme il diſoit. Luy, ſans s'eſtonner, la cappe au poing, & l'eſpée en l'autre main, s'en va aſſeurement parmy ces lions recouvrer le gant. En quoy la fortune lui fuſt ſi favorable, que, faiſant tousjours bonne mine, & monſtrant, d'une belle aſſeurance, la pointe de ſon eſpée aux lions, qu'ils ne l'oſerent attaquer; dont ayant recouvré le gant, s'en retourna devers ſa maiſtreſſe, & luy rendit. En quoy elle & tous les aſſiſtants l'en eſtimerent bien fort. Mais on dit que, de beau deſpit, monſieur de Lorge la quitta, pour avoir voulu tirer ſon paſſe-temps de luy & de ſa valeur en cette façon. Encore dit on qu'il luy jetta par beau deſpit le gant au nez, car il euſt mieux voulu qu'elle lui euſt commandé cent fois d'aller enfoncer un bataillon de gens de pied,

(a) Le pere du Comte de Montgommery.

où il eſtoit bien appris d'y aller, que non de combattre des beſtes, dont le combat n'en eſt guères glorieux. Certes tels eſſais ne ſont ny beaux, ny honneſtes; & les perſonnes qui s'en aident, ſont fort à reprouver.

J'aimerois autant un tour que fit une Dame à ſon ſerviteur, lequel, ainſi qu'il luy préſenroit ſon ſervice, & l'aſſeuroit qu'il n'y autoit choſe, tant hazardeuſe fuſt-elle, qu'il ne la fiſt, elle le voulant prendre au mot, luy dit: *Si vous m'aimez tant, & que vous ſoyez ſi courageux que vous dites, donnez-vous de voſtre dague dans le bras pour l'amour de moy.* L'autre, qui mouroit pour l'amour d'elle, la tira ſoudain, s'en voulant donner. Je luy tins le bras, & luy oſtay la dague; luy remonſtrant que ce ſeroit un grand fol d'aller faire ainſi, & de telle façon donner preuve de ſon amour & de ſa valeur. Je ne nommeray point la Dame; mais le Gentilhomme eſtoit feu monſieur de Clermont-Tallard l'aiſné, qui mourut à la bataille de Montcontour, un des braves & vaillants Gentilshommes de la France, ainſi qu'il le monſtra à ſa mort, commandant une compagnie de Gens d'armes, que j'aimois & honorois fort.

J'ay ouy dire qu'il en arriva tout de meſme à monſieur de Genlis, qui mourut en Allemagne (a), menant des troupes Huguenotes aux troiſieſmes

(a) En 1571.

troubles : car paſſant un jour la riviere devant le Louvre avec ſa maiſtreſſe, elle laiſſa tomber ſon mouchoir dans l'eau, qui eſtoit beau & riche, exprès, & luy dit qu'il ſe jettaſt dedans pour le luy recouvrir. Lui, qui ne ſçavoit nâger que comme une pierre, ſe voulut excuſer; mais elle luy reprochant que c'eſtoit un coüard amy, & nullement hardy, luy lors, ſans dire gare, ſe jetta à corps perdu dedans, & penſant avoir le mouchoir, ſe fuſt noyé, s'il n'euſt eſté auſſi-toſt ſecouru d'un autre bateau.

Je croys que telles femmes ſe veulent défaire par tels eſſays auſſi gentiment de leurs ſerviteurs, qui poſſible les ennuyent. Il vaudroit mieux qu'elles leur donnaſſent de belles faveurs, & les prier pour l'amour d'elles, de les porter aux lieux honorables de la guerre, & y faire preuve de leur valeur, ou les y pouſſer davantage, que non pas de faire des ſottiſes, telles que je viens de dire, & que j'en dirois une infinité.

Il me ſouvient que lorſque nous allaſmes aſſiéger Rouen aux premiers troubles, Mademoiſelle de Pienne, l'une des honneſtes filles de la Cour, eſtant en doute ſi feu Monſieur de Georgeay (a)

(a) Au lieu de *Georgeay*, il faut lire *Jerſay*. Ce ſieur de Jerſay étoit iſſu de Jean Bourré, ſecrétaire du Roi Louis XI & général de ſes finances. (Addition de le Laboureur aux mémoires de Caſtelnau, Tome I, pag. 827).

ne fuſt eſté aſſez vaillant pour avoir tué luy ſeul, & d'homme à homme, le ſen Baron d'Ingrande (a), qui eſtoit un des vaillants Gentilshommes de la Cour; pour eſprouver ſa valeur, elle luy donna une faveur d'une eſcharpe, qu'il mit à ſon habillement de teſte : & ainſi qu'on vint pour reconnoiſtre le fort de Sainte Cathetine, il donna ſi genéreuſement & vaillamment dans une troupe de chevaux, qui eſtoient ſortis hors de la Ville, qu'en bien combattant, il euſt un coup de piſtolet dans la teſte, dont il mourut roide mort ſur la place; en quoy ladite Demoiſelle fuſt ſatisfaite de ſa valeur; & s'il ne fuſt mort ayant à ce coup ſi bien fait, elle l'euſt eſpouſé : mais doutant un peu de ſon courage, & qu'il avoit mal tué ledit Baron, ce luy ſembloit, elle voulut avoir cette expérience, ce diſoit-elle. Et certes encore qu'il y ait beaucoup d'hommes vaillants de leur naturel, les Dames les y pouſſent encore davantage; ou s'ils ſont laſches & froids, elles les émeuvent & eſchauffent.

Nous avons un très-bel exemple de la belle Agnès, laquelle voyant le Roy Charles VII amouraché d'elle, & qui ne ſe ſoucioit qu'à luy faire l'amour, & mol & laſche, & ne tenir compte de ſon Royaume, elle luy dit un jour, *que lorſ-*

(a) Adrien du Parc, Baron d'Ingrande.

qu'elle eſtoit encore fille, un Aſtrologue lui avoit prédit qu'elle ſeroit aimée & ſervie d'un des plus vaillants & courageux Roys de la Chreſtienté; que quand le Roy luy fit cet honneur de l'aimer, elle penſoit que ce fuſt ce Roy valeureux qui luy avoit eſté prédit; mais le voyant ſi mol avec ſi peu de ſoin de ſes affaires, elle voyoit bien qu'elle eſtoit trompée, & que ce Roy ſi courageux n'eſtoit pas luy, mais le Roy d'Angleterre, qui faiſoit de ſi belles armes, & luy prenoit tant de belles Villes à ſa barbe; dont (dit-elle au Roy), je m'en vais le trouver, car c'eſt celuy duquel entendoit & parloit l'Aſtrologue. Ces paroles picquerent ſi fort le cœur du Roy, qu'il ſe mit à pleurer : & de-là en avant, prenant courage, & quittant ſa chaſſe & ſes jardins, prit le frein aux dents ſi bien, que, par ſon bonheur & vaillance, il chaſſa les Anglois de ſon Royaume.

Bertrand du Gueſclin, ayant eſpouſé ſa femme Madame Thiphaine (a), ſe mit du tout à la contenter, & laiſſer le train de la guerre, lui qui l'avoit tant pratiquée auparavant, & qui avoit tant acquis de gloire & loüange : mais elle luy en fit une réprimande & remonſtrance, *qu'avant leur mariage on ne parloit que de lui & de ſes beaux faits; au lieu que déſormais on pour-*

(a) Voyez les mémoires de Bertrand du Gueſclin.

roit reprocher à elle-même une telle diſcontinuation de ſon mary, qui portoit un très-grand préjudice à elle & à ſon mary, d'eſtre devenu un ſi grand cazanier; dont elle ne ceſſa jamais, juſqu'à ce qu'elle luy euſt remis ſon premier courage, & renvoyé à la guerre, ou il fit encore mieux qu'auparavant.

Voilà comment cette honneſte Dame n'aima point tant ſon plaiſir de nuit, comme elle faiſoit l'honneur de ſon mary; & certes nos femmes meſmes, encore qu'elles nous trouvent près de leurs coſtez, ſi nous ne ſommes braves & vaillants, elles ne nous ſçauroient tenir auprès d'elles de bon cœur: mais quand nous retournons des armées, & que nous avons fait quelque choſe de bien & de beau, c'eſt alors qu'elles nous aiment & nous embraſſent de bon cœur, & qu'elles le trouvent meilleur.

La quatrieſme fille du Comte de Provence, beau-pere de S. Loüis, & femme de Charles, Comte d'Anjou, frere dudit Roy, magnanime & ambitieuſe qu'elle eſtoit, ſe faſchant de n'eſtre que ſimple Comteſſe de Provence & d'Anjou, & qu'elle ſeule de ſes trois ſœurs (dont les deux eſtoient Reynes, & l'autre Impératrice) ne portoit autre titre que de Dame & Comteſſe, ne ceſſa jamais juſques à ce qu'elle euſt prié, preſſé & importuné ſon mary, d'avoir & de conqueſter

quelque Royaume ; & firent ſi bien, qu'ils furent eſleus par le Pape Urbain, Roy & Reyne des Deux Siciles, & allerent tous deux à Rome avec trente galeres ſe faire couronner par Sa Sainteté, en grande magnificence, Roy & Reyne de Jéruſalem & de Naples qu'il conqueſta après, tant par ſes armes valeureuſes, que par les moyens que ſa femme luy donna, vendant toutes ſes bagues & joyaux pour fournir aux frais de la guerre, & puis après regnerent aſſez paiſiblement & longuement en leurs Royaumes conquis.

Long-temps après, une de leurs petites filles, deſcendue d'eux & des leurs, Iſabeau de Lorraine, fit ſans ſon mary René ſemblable trait : car luy eſtant priſonnier entre les mains de Charles, Duc de Bourgogne, elle eſtant Princeſſe ſage & de grande magnanimité & courage, le Royaume de Sicile & de Naples leur eſtant eſcheu par ſucceſſion, aſſembla une armée de trente mille hommes ; & elle-meſme la mena, & conqueſta le Royaume, & ſe ſaiſit de Naples.

Je nommerois une infinité de Dames qui ont ſervi de telle façon beaucoup à leurs marys, qu'elles eſtant hautes de cœur & d'ambition, ont pouſſé & encouragé leurs marys à ſe faire grands, & à s'acquérir des biens & des grandeurs, & des richeſſes. Auſſi eſt-ce le plus beau & le plus honorable d'en avoir par la pointe de l'eſpée.

J'en ay connu beaucoup en noſtre France, & en nos Cours, qui plus pouſſez de leurs femmes quaſi que de leurs volontez, ont entrepris & parfait de belles choſes.

Force femmes ay-je connues auſſi, qui, ne ſongeant qu'à leurs bons plaiſirs, les ont empeſchez, & tenus toujours auprès d'elles, les empeſchant de faire de beaux faits, & ne voulant qu'ils s'amuſaſſent ſi-non à les contenter du jeu de Vénus, tant elles y eſtoient aſpres. J'en ferois force contes, mais je m'extravaguerois trop de mon ſubjet, qui eſt plus beau, certes, que l'autre; car l'un touche la vertu, & l'autre touche le vice: & l'on ſe contente plus d'ouyr parler de ces Dames, qui ont pouſſé les hommes à de beaux faits. Je ne parle pas ſeulement des femmes mariées; mais de pluſieurs autres qui, pour une ſeule petite faveur, ont fait faire à leurs ſerviteurs beaucoup de choſes qu'ils n'euſſent pas faites. Car quel contentement leur eſt-ce, quelle ambition, & quel eſchauffement de cœur eſt-il plus grand, que quand on eſt en guerre, que l'on ſonge qu'on eſt bien aimé de ſa maiſtreſſe, & que ſi l'on fait quelque belle choſe pour l'amour d'elle, combien de bons viſages, de beaux attraits, de belles œillades, que d'embraſſades, de plaiſirs, de faveurs qu'on eſpeie après recevoir d'elle?

Scipion, entr'autres réprimandes qu'il fit à Maſſiniſſa,

ſiniſſa, lorſque, quaſi tout ſanglant, il eſpouſa Sophonisbe, luy dit, qu'il n'eſtoit bien ſéant de ſonger aux Dames & à l'amour lorſqu'on eſt à la guerre. Il me pardonnera, s'il luy plaiſt; mais quant à moy, je penſe qu'il n'y a point ſi grand contentement, ny qui donne plus de courage, ny d'ambition pour bien faire, qu'elles. J'en ay eſté logé-là autresfois. Quant à moy, je croys que tous ceux qui ſe trouvent aux combats en ſont de meſme: je m'en rapporte à eux. Je croys qu'ils ſont tous de mon opinion, autant qu'il y en a; & que, lorſqu'ils ſont en quelque beau combar, & qu'ils ſe trouvent parmy les plus chaudes preſſes de l'ennemy, le cœur leur double & accroiſt quand ils ſongent à leurs Dames, & à leurs faveurs qu'ils portent ſur eux, ou à leurs carreſſes & beaux accueils qu'ils recevront d'elles au partir de-là, s'ils en eſchappent; & s'ils viennent à mourir, quels regrets elles feront pour l'amour de leur treſpas. Enfin, pour l'amour de leurs Dames, & pour ſonger en elles, toutes entrepriſes leur ſont faciles & aiſées; tous combats leur ſont des tournois, & toute mort leur eſt un triomphe.

Je me ſouviens qu'à la bataille de Dreux, feu Monſieur des Bordes, brave & vaillant Chevalier s'il en fut de ſon temps, eſtant Lieutenant de Monſieur de Nevers, dit avant le Comte d'Eu, Prince auſſi très-accomply, ainſi qu'il fallut aller à la

charge pour enfoncer un bataillon de gens de pied, qui marchoit droit à l'avant-garde, où commandoit feu Monſieur de Guiſe le Grand, & que le ſignal de la charge fut donné; ledit des Bordes, monté ſur un Turc gris, part tout auſſi-toſt, enrichy & garny d'une fort belle faveur que ſa maiſtreſſe luy avoit donnée, (je ne la nommeray point, mais c'eſtoit une des belles & honneſtes filles, & des grandes de la Cour), & en partant, il dit: *Ha! je m'en vais combattre vaillamment pour l'amour de ma maiſtreſſe, ou mourir glorieuſement.* A ce il ne faillit: car ayant percé les ſix premiers rangs, il mourut au ſeptieme, porté par terre. A voſtre advis, ſi cette Dame n'avoit pas bien employé ſa belle faveur, & ſi elle s'en devoit deſdire pour la luy avoir donnée?

Monſieur de Buſſi a eſté le jeune homme qui a auſſi bien fait valoir les faveurs de ſes maiſtreſſes, autant que jeune homme de ſon temps; & meſme de quelques-unes que je ſçays, qui mériroient plus de combats, d'exploits de guerre, de coups d'eſpées, que ne fit jamais la belle Angélique des Paladins & Chevaliers de jadis, tant Chreſtiens que Saraſins: mais je luy ouy-dire ſouvent, qu'en temps de guerre, comme en une rencontre générale, & ès combats ſingaliers (car il en a fait prou) où il s'eſt jamais trouvé, & qu'il a jamais entrepris, ce n'eſtoit point tant pour le ſervice de ſon

Prince, ny pour ambition, que pour la ſeule gloire de complaire à ſa Dame. Il avoit certes raiſon : toutes les ambitions du monde ne valent pas tant que l'amour & la bienveillance d'une belle & honneſte Dame & maiſtreſſe.

Et pourquoy tant de braves Chevaliers errants de la table ronde, & tant de valeureux Paladins de France du temps paſſé, ont-ils entrepris tant de guerres & tant de voyages lointains, tant fait de belles expéditions, ſi-non pour l'amour des belles Dames qu'ils ſervoient ou vouloient ſervir ? Je m'en rapporte à nos Paladins de France, nos Rollands, nos Renauds, nos Ogiers, nos Oliviers, nos Yvons, nos Richards, & une infinité d'autres. Auſſi c'eſtoit un bon temps & bien fortuné; car s'ils faiſoient quelque choſe de beau pour l'amour de leurs Dames, elles réciproquement, nullement ingrates, les en ſçavoient bien récompenſer, quand ils ſe venoient à remontrer ou à donner le rendez-vous dans des foreſts, dans des bois, auprès des fontaines, ou en quelque belle prairie. Et voilà le guerdon des vaillantiſes que l'on deſire des Dames.

Or, il y a une demande : pourquoy ces femmes aiment tant ces vaillans hommes, comme j'ay dit au commencement, que la vaillance a cette vertu & force de ſe faire aimer à ſon contraire ?

Davantage, c'eſt une certaine inclination naturelle qui pouſſe les Dames, pour aimer la généroſité, qui eſt certainement cent fois plus aimable que la coüardiſe : auſſi toute vertu ſe fait plus aimer que le vice.

Il y a aucunes Dames qui aiment ces gens ainſi pourveus de valeur, d'autant qu'il leur ſemble que tout ainſi qu'ils ſont braves & adroits aux armes & au meſtier de Mars, ils le doivent eſtre de meſme à celuy de Vénus.

Cette regle ne fait rien en aucuns : mais de fait ils le ſont comme fut jadis Céſar, le plus vaillant du monde, & force autres braves que j'ay connus, que je tais : & tels y ont bien toute autre force & grace, que des ruraux & autres gens d'autre profeſſion ; ſi-bien qu'un coup de ces gens-là en vaut quatre des autres : je dis envers les Dames qui ſont modeſtement lubriques ; mais non pas envers celles qui le ſont ſans meſure ; car le nombre leur plaiſt : & ſi cette regle eſt bonne quelquesfois en aucuns de ces gens, & ſelon l'humeur d'aucunes femmes, elle ne fait rien en d'autres ; car il ſe trouve de ces vaillants qui ſont tant rompus du harnois & des grandes courvées de la guerre, qu'ils n'en peuvent plus, quand il faut venir à ce doux jeu, de ſorte qu'ils ne peuvent contenter leurs Dames ; dont aucunes, & pluſieurs il y en a qui aime-

roient mieux un bon artiſan de Vénus, frais & bien émoulu, que quatre de ceux de Mars, ainſi allebrenez.

J'en ay connu force de ce ſexe féminin & de cette humeur; car enfin, diſent-elles, il n'y a que de bien paſſer ſon temps, & en tirer la quinteſcence; ſans avoir acception de perſonne. Un bon homme de guerre eſt bon, & le fait beau voir à la guerre; mais s'il ne ſçait rien faire au lit, (diſent-elles) un bon gros valet, bien à ſéjour, vaut bien autant qu'un beau & vaillant Gentilhomme laſche & laſſé.

Je m'en rapporte à celles qui en ont fait l'eſſay, & le font tous les jours; car les reins du Gentilhomme, tant gallant & brave ſoit-il, eſtant rompus & froiſſés de l'harnois qu'ils ont porté ſur eux, ne peuvent fournir à l'appointement, comme les autres qui n'ont jamais porté peine ny fatigue.

D'autres Dames y a-t-il qui aiment les vaillans ſoit pour marys, ſoit pour ſerviteurs, afin qu'ils débattent & ſouſtiennent mieux leur honneur & leur chaſtetez, ſi aucuns médiſants les veulent ſouiller de paroles: ainſi que j'en ay veu pluſieurs à la Cour, où j'ay connu d'autresfois une fort belle & grande Dame que je ne nommeray point, laquelle eſtant fort ſubjette aux médiſances, quitta un ſerviteur fort favory qu'elle avoit, le voyant mol à deſpartir de la main, & ne braver & ne que-

reller pour en prendre un autre, qui eſtoit un ſcalabreux, brave & vaillant, qui portoit ſur la pointe de ſon eſpée l'honneur de ſa Dame, ſans qu'on y oſaſt aucunement toucher.

Force Dames ay-je connues de cette humeur, qui ont tousjours voulu avoir un vaillant, pour leur eſcorte & deffenſe; ce qui leur eſt très-bon & très-utile bien ſouvent: mais il faut bien qu'elles ſe donnent garde de broncher devant eux, ſi elles ſe ſont une fois ſoumiſes ſous leur domination; car s'ils s'apperçoivent le moins du monde de leurs fredaines & mutations, ils les menent beau, & les gourmandent terriblement, & elles & leurs gallands, ſi elles changent: ainſi que j'en ay veu pluſieurs exemples en ma vie.

Voilà donc telles femmes qui ſe voudront mettre en poſſeſſion de tels braves eſcalabreux, il faut qu'elles ſoient fermes & très-conſtantes envers eux; ou bien qu'elles ſoient ſi fort ſecrettes en leurs affaires, qu'elles ne ſe puiſſent éventer: ſi ce n'eſt qu'elles vouluſſent le faire en compoſant, comme les courtiſannes d'Italie & de Rome, qui veulent avoir tousjours un brave, (ainſi le nomment-elles) pour les défendre & maintenir; mais elles mettent tousjours par le marché, qu'elles auront d'autres concurrants, & le brave n'en ſonnera mot.

Cela eſt fort bien pour les courtiſannes de Rome & pour leurs braves, non pour les gallants Gentils-

hommes de noſtre France, ou d'ailleurs : mais ſi une honneſte Dame ſe veut maintenir en ſa fermeté & conſtance, il faut que ſon ſerviteur n'eſpargne nullement ſa vie, pour la maintenir & défendre, ſi elle court la moindre fortune du monde, ſoit ou de ſa vie, ou de ſon honneur, ou de quelque méchante parole : ainſi que j'en ay veu en noſtre Cour pluſieurs qui ont fait taire les médiſants tout court, quand ils ſont venus à détracter de leurs maiſtreſſes & Dames, auxquelles, par devoir de chevalerie & par ſes loix, nous ſommes tenus de ſervir de champions à leurs afflictions: ainſi que fit ce brave Regnaud à la belle Genevre en Ecoſſe; le Seigneur de Mendozze, à cette belle Ducheſſe que j'ay dit; & le Seigneur de Carouge à ſa propre femme, du temps du Roy Charles VI, comme nous liſons en nos chroniques. J'en alléguerois une infinité d'autres, & du vieux & du nouveau temps, ainſi que j'en ay veu en noſtre Cour; mais je n'aurois jamais fait.

D'autres Dames ay-je veues qui ont quitté des hommes puſillanimes, encore qu'ils fuſſent bien riches, pour aimer & eſpouſer des Gentils-hommes qui n'avoient que l'eſpée & la cappe, par maniere de dire : mais ils eſtoient valeureux & généreux, & avoient eſperance, par leurs valeurs & généroſitez, de parvenir aux grandeurs & aux états; encore certes que ce ne ſoient pas les plus vaillants

qui le plus ſouvent y parviennent, en quoy on leur fait tort pourtant, & bien ſouvent voit-on les couards & puſillanimes y parvenir : mais quoy qu'il en ſoit, telle marchandiſe ne paroiſt point ſur eux, comme quand elle eſt ſur les vaillants.

Or, je n'aurois jamais fait, ſi je voulois raconter les diverſes cauſes & raiſons pour quoy les Dames aiment ainſi les hommes remplis de généroſité. Je ſçay bien que ſi je voulois amplifier ce diſcours d'une infinité de raiſons & d'exemples, j'en pourrois faire un livre entier ; mais ne me voulant amuſer ſur un ſeul ſubjet, ains en varier de pluſieurs & divers, je me contenteray d'en avoir dit ce que j'ay dit, encore que pluſieurs me pourront reprendre, que ceſtuy-cy eſtoit bien aſſez digne, pour eſtre remply & enrichy de pluſieurs exemples & prolixes raiſons ; qu'eux-meſmes pourront bien dire : *Il a oublié cettuy-cy ; il a oublié cettuy-là.* Je le ſçays bien, & en ſçays poſſible, plus qu'ils ne pourront alléguer, & de plus ſublimes & ſecrets, mais je ne les veux tous publier & nommer.

Voilà pourquoy je me tais. Toutesfois, avant que faire poſe, je diray ce mot en paſſant, que, tout ainſi que les Dames aiment les hommes vaillants & hardis aux armes, elles aiment auſſi ceux qui le ſont en amours, & jamais homme coüard & par trop reſpectueux en icelles, n'aura bonne fortune : non qu'elles les veulent ſi outre-

cuidez, hardis & préſomptueux, que de haute lutte les vinſſent porter par terre; mais elles deſirent en eux une certaine modeſtie hardie, ou une certaine hardieſſe modeſte : car d'elles-meſmes, ſi ce ne ſont des louves, ne vont pas requérir ny ſe laiſſer aller; mais elles ſçavent ſi bien en donner les appetits, les envies, & les attirent ſi gentiment à l'eſcarmouche, que qui ne prend le temps à point, & ne vient aux priſes, ſans aucun reſpect de majeſté & de grandeur, ou de ſcrupule, ou de conſcience, ou de crainte, ou de quelque autre ſubjet, celuy-la vrayment eſt un ſot, & ſans cœur, & qui mérite à jamais d'eſtre abandonné de la bonne fortune.

Je ſçays deux honneſtes Gentilshommes compagnons, pour leſquels deux fort honneſtes Dames, & non certes de petite qualité, ayant fait pour eux une partie un jour à Paris, pour s'aller pourmener dans un jardin, chacune y eſtant, ſe ſépara à l'eſcart l'une de l'autre, avec ſon ſerviteur en chacune allée, qui eſtoit ſi couverte de ſi belles treilles, que le jour quaſi ne s'y pouvoit voir, & la fraiſcheur y eſtoit gracieuſe.

Il y eut un des deux plus hardy, qui, connoiſſant cette partie n'avoir eſté faite pour ſe pourmener & prendre le frais, & ſelon la contenance de ſa Dame qu'il voyoit bruſler en feu, & avoir d'autre envie que de manget des muſcats qui

eſtoient en la treille; & auſſi ſelon ſes paroles eſchauffées, affectées & folaſtres, ne perdit ſi belle occaſion; mais la prenant ſans aucun reſpect, la mit ſur un petit lit qui eſtoit fait de gazons & mottes de terre; il en jouit fort doucement, ſans qu'elle diſt autre choſe, ſi-non: *Mon Dieu, que voulez-vous faire? N'eſtes-vous pas le plus grand fou & eſtrange du monde, & ſi quelqu'un vient, que dira-t-on? Mon Dieu, oſtez-vous.*. Mais le Gentilhomme, ſans ſe tourner, continua ſi bien, qu'elle en partit ſi contente, & luy auſſi, qu'ayant fait encore trois ou quatre tours d'allée, ils recommencerent encore une ſeconde charge. Puis ſortant de-là en une autre allée ouverte, ils virent d'autre coſté l'autre Gentilhomme & l'autre Dame qui ſe pourmenoient ainſi qu'ils les y avoient laiſſez auparavant. A quoy la Dame contente dit au Gentilhomme content: *Je croys qu'un tel aura fait du ſot, & qu'il n'aura fait à ſa Dame autre entretien que de paroles, de diſcours & de pourmenades.* Dont toutes quatre s'aſſemblant, les deux Dames ſe vindrent à demander de leur fortune. La contente reſpondit qu'elle ſe portoit fort bien elle, & que pour le coup elle ne ſe ſçauroit pas mieux porter. La meſcontente de ſon coſté dit qu'elle avoit eu affaire avec le plus grand ſot & le coüard amant qui ſe ſoit jamais veu. Et ſur-tout les deux

Gentilshommes les virent rire & crier entre elles en ſe pourmenant : *O le ſot! O le coüard, O monſieur le reſpectueux!* Sur quoy le Gentilhomme content dit à ſon compagnon : *Voilà nos Dames qui parlent bien à vous, elles vous foüettent : vous trouverez que vous avez fait trop du reſpectueux & du badin.* Ce qu'il advoüa : mais il n'eſtoit plus temps ; car l'occaſion n'avoit plus de poil pour la prendre. Toutesfois ayant reconnu ſa faute au bout de quelque temps, il la répara par quelque certain autre moyen que je dirois bien.

J'ay connu deux grands Seigneurs, freres, & tous deux bien parfaits & accomplis, qui aimoient deux Dames ; mais il y en avoit une bien plus grande que l'autre en tout : & eſtant entrez en la chambre de cette grande qui gardoit pour lors le lit, chacun ſe mit à part pour entretenir ſa Dame. L'un entretenoit la grande avec tous les reſpects & des très-humbles baiſemains, & avec des paroles toutes pleines d'honneur, ſans faire jamais aucun ſemblant de s'approcher de près, ny vouloir forcer la rocque. L'autre frere, ſans cérémonie d'honneur ny de paroles, prit ſa Dame à un coin de feneſtres, & luy ayant tout d'un coup eſſerté ſes calleçons qui eſtoient bridez, (car il eſtoit bien fort) il luy fit ſentir qu'il n'aimoit point à l'Eſpagnole, par les yeux ny par les geſtes

de viſage, ny par paroles, mais par le vray & propre point, & par effet qu'un vray amant doit ſouhaiter : & ayant achevé ſon prix fait, part de la chambre, & en partant dit à ſon frere aſſez haut, que ſa Dame l'ouyſt : *Mon frere, ſi vous ne faites comme moy, vous ne faites rien, & vous dis que vous pouvez eſtre tant brave & hardy ailleurs que vous voudrez : mais ſi en ce lieu vous ne monſtrez voſtre hardieſſe, vous eſtes deshonoré; car vous n'eſtes icy en lieu de reſpect, mais en lieu où vous voyez voſtre Dame qui vous attend :* & par ainſi laiſſa ſon frere, qui pourtant pour l'heure retint ſon coup, & le remit à une autre fois. Ce ne fut pourtant que la Dame l'en eſtimaſt davantage, ou qu'elle luy attribuaſt une trop grande froideur d'amour & de courage, ou inhabilité de corps : ſi l'avoit-il pourtant monſtré aſſez ailleurs, ſoit en guerre, ſoit en amours.

La feue Reyne-Mere fit une fois jouer une fort belle comédie en italien, pour un Mardy gras, à Paris, à l'hoſtel de Rheims, que Cornelio Fiaſco, Capitaine des galeres avoit inventée. Toute la Cour s'y trouva, tant d'hommes que de femmes, & force autres de la ville. Entre autres choſes y fut repréſenté un jeune homme qui avoit eſté caché toute la nuit dans la chambre d'une très-belle Dame, & l'avoit nullement tou-

chée; & ayant raconté cette fortune à ſon compagnon, il luy demanda : *Che havete fatto* (a)? L'autre reſpondit, *niente* (b). Son compagnon luy dit ſur cela : *Ah, poltronazzo, ſenza cuore! Non havete fatto niente! Che maledita ſia la tua poltroneria* (c).

Après que ladite comédie (d) fut joüée, le ſoir ainſi que nous eſtions en la chambre de la Reyne, & que nous diſcourions de cette belle comédie, je demanday à une fort belle & honneſte Dame, que je ne nommeray point, quels plus beaux traits elle avoit remarqués en la comédie qui luy euſſent pleu davantage? Elle me dit tout naïvement : *Le plus beau trait que j'ay trouvé, c'eſt que l'autre a reſpondu au jéune homme, qui s'appelloit* Lucio : *qui luy avoit dit : « Che non havete » fatto niente! Ah, poltronàzzo! non havete » fatto niente. Che maledita ſia la tua poltrone- » ria »!*

Voilà comment cette Dame, qui me parloit, eſtoit de conſentement avec l'autre, qui lui reprochoit ſa poltronerie, & qu'elle ne l'eſtimoit

(a) C'eſt-à-dire : *Qu'avez-vous fait ?*

(b) C'eſt-à-dire : *Rien.*

(c) C'eſt-à-dire : *Ah, poltron, ſans cœur! vous n'avez rien fait! Que maudite ſoit votre poltronerie !*

(d) D'après cet échantillon, on peut juger ſainement du ton de la Cour de Catherine de Médicis, & de la corruption qui y régnoit.

nullement d'avoir eſté ſi mol & laſche ; ainſi comme plus à plein elle & moy nous en diſcourusmes des fautes que l'on fait ſur le ſubjet de ne prendre le temps & le vent quand il vient à point, comme fait le bon marinier.

Si faut-il que je faſſe encore ce conte, & le meſle, tout plaiſant qu'il eſt & bouffon, parmy les autres ſérieux.

J'ay ouy conter à un honneſte Gentilhomme, mon amy, qu'une Dame de ſon pays ayant pluſieurs fois monſtré de grandes familiaritez & privautez à un ſien valet-de-chambre, qui ne tendoient toutes qu'à venir à ce point, ledit valet, point fat & ſot, un jour d'eſté trouvant ſa maiſtreſſe par un matin à demy endormye, dans ſon lit toute nue, tournée de l'autre coſté de la ruelle, tenté d'une ſi belle beauté, & d'une fort propre poſture, & aiſée pour s'en inveſtir & accommoder, eſtant elle ſur le bord du lit, vint doucement & inveſtit la Dame, qui, ſe tournant, vit que c'eſtoit ſon valet qu'elle deſiroit ; & toute inveſtie qu'elle eſtoit, ſans autrement ſe deſinveſtir, ni remuer, ny ſe deffaire, ny depeſtrer de ſa priſe tant ſoit peu, ne fit que luy dire, tournant la teſte, & ſe tenant ferme, de peur de ne rien perdre : *Monſieur le ſot, qui eſt-ce qui vous a fait ſi hardy de le mettre-là ?* Le valet luy reſpondit, en toute révérence : *Madame l'oſeray-je ? Ce n'eſt pas ce*

que je vous dis, Monſieur le ſot, lui répliqua la Dame. *Je vous dis qui vous a fait ſi hardy de le mettre-là ?* L'autre retournoit tousjours à dire : *Madame, l'oſteray-je ? & ſi vous voulez, je l'oſteray :* Et elle à redire : *Ce n'eſt pas ce que je vous dis, Monſieur le ſot.* Enfin & l'un & l'autre firent ces menues repliques par trois ou quatre fois, ſans ſe débaucher autrement de leur beſogne, juſques à ce qu'elle fuſt achevée ; dont la Dame s'en trouva mieux ; que ſi elle euſt commandé à ſon galland de l'oſter, ainſi qu'il luy demanda. Et bien ſervit à elle de perſiſter en ſa premiere demande ſans varier ; & au galland en ſa réplique & duplique : & par ainſi, continuerent leurs coups & cette rubrique long-temps après enſemble ; car il n'y a que la premiere fournée ou la premiere pinte chere, ce dit-on.

Voilà un beau valet & hardy : & à tels hardis, comme dit l'Italien, il faut dire : *A bravo cazzo mai non manqua favor.*

Or, par ainſi vous voyez qu'il y en a pluſieurs qui ſont braves, hardis & vaillants, auſſi-bien pour les armes que pour l'amour ; d'autres qui le ſont en armes & non en amours, d'autres qui le ſont en amours, & non en armes ; comme eſtoit ce maraud de Paris, qui eut bien de la hardieſſe & vaillance de ravir Heleine à ſon pauvre cocu

de mary Menelaüs, & coucher avec elle, & non de ſe battre avec luy devant Troyes.

Voilà pourquoy les Dames n'aiment les vieillards, ny ceux qui ſont trop advancés ſur l'âge, d'autant qu'ils ſont fort timides en amours, & vergogneux à demander : non qu'ils n'ayent des concupiſcences auſſi grandes que les jeunes, voire plus ; mais ils n'ont pas les puiſſances : & c'eſt ce que dit uue fois une Dame Eſpagnole, que les vieillards reſſembloient à beaucoup de perſonnes, qui, quand ils voyoient les Roys en leurs grandeurs, dominations & autoritez, ſouhaitoient fort d'eſtre comme eux, non pas qu'ils oſaſent rien attenter contr'eux pour les dépoſſéder de leurs Royaumes, & prendre leur place : & diſoit-elle : *I a penas es nacido el deſſeo, quando ſe muere luego ;* c'eſt-à-dire, *qu'à peine le deſir eſt né, qu'il meurt auſſi-toſt.* Auſſi les vieillards, quand ils voyent de beaux objets, ils les deſirent fort, mais ils ne les oſent attaquer, *por que los viejos naturalmente ſon temeroſos ; y el amor, y el temor no ſe caben en un ſacco ;* qui vaut autant à dire : *car les vieillards ſont fort craintifs naturellement ; & l'amour & la crainte ne ſe trouvent jamais bien dans un ſac.* Auſſi ont-ils raiſon ; car ils n'ont armes, ny pour offenſer, ny pour défendre, comme des jeunes gens qui ont la jeuneſſe.

neſſe & beauté : & auſſi, comme dit le poëte, rien n'eſt mal ſéant à la jeuneſſe, quoiqu'elle faſſe ; auſſi dit un autre, il n'eſt point beau de voir un vieil Gendarme, ni un vieil amoureux.

Or, c'eſt aſſez parlé ſur ce ſubjet : par quoy je fais fin, & n'en dis plus ; ſinon que j'adjouſteray un autre nouveau ſubjet, faiſant & approchant quaſi à cettuy-cy, qui eſt que tout ainſi que les Dames aiment les hommes braves, vaillants & courageux, les hommes aiment pareillement les Dames braves de cœur & généreuſes. Et comme tout homme généreux & courageux eſt plus aimable & admirable qu'un autre, auſſi tout de meſme en eſt toute Dame illuſtre, généreuſe & courageuſe : non que je veuille que cette Dame faſſe les actes d'un homme, ny qu'elle s'agendarme comme un homme, ainſi que j'en ay veu, connu, & ouy parler d'aucunes, qui montoient à cheval comme un homme, portoient le piſtolet à l'arçon de la ſelle, & le tiroient, & faiſoient la guerre comme un homme.

J'en nommerois bien une, laquelle, durant ces guerres de la ligue, en a fait de meſme. Ce deſguiſement eſt démentir le ſexe, outre qu'il n'eſt beau, ny bien ſéant, il n'eſt permis, & porte plus grand préjudice qu'on ne penſe : ainſi que mal en prit à cette gente Pucelle d'Orléans,

laquelle, en ſon procès, fut fort calomniée de cela, & en partie cauſe de ſon ſort & de ſa mort.

Voilà pourquoy je ne veux ny eſtime trop ce garçonnement; mais je veux & aime une Dame, qui monſtre ſon brave & valeureux courage, eſtant en adverſité, & en un bon beſoin, par de beaux actes féminins, qui approchent fort d'un cœur maſle. Sans emprunter les exemples des généreuſes Dames de Rome & de Sparte de jadis qui ont en cela excédé toutes les autres, (leſquels, au reſte, ſont aſſez manifeſtes & expoſez à nos yeux); j'en veux eſcrire de nouveaux, & de nos temps.

Pour le premier, & à mon gré le plus beau que je ſçache, fut celuy de ces belles, honneſtes & courageuſes Dames de Sienne, lors de la révolte de leur ville contre le joug inſupportable des Impériaux : car après que l'ordre y fut eſtably pour garder la ville, les Dames, en eſtant miſes à part, pour n'eſtre propres à la guerre comme les hommes, voulurent monſtrer un par-deſſus, & qu'elles ſçavoient faire autre choſe que beſogner à leur ouvrage de jour & de nuit; &, pour porter leur part du travail, ſe partirent d'elles-meſmes en trois bandes : & un jour de Saint Antoine, au mois de Janvier, comparurent en public trois des plus belles, grandes & principales

de la ville en la grande place, (qui eſt certes très-belle) avec leurs tambours & enſeignes.

La premiere eſtoit la Signora Forteguerra (a), veſtue de violet, ſon enſeigne & ſa bande de meſme parure, avec une deviſe, & ces mots : *Pur che ſia il vero.* Et eſtoient ces Dames toutes veſtues à la Nymphale, d'un courr accouſtrement, qui en démonſtroit & monſtroit mieux la belle grêve.

La ſeconde Dame eſtoit la Signora Piccolomini, veſtue d'incarnat, avec ſa bande & enſeigne de meſme, & avec la croix blanche, & la deviſe en ces mots, *Pur che non l'habbia tutto.*

La troiſieſme eſtoit la Signora Livia Fauſta, veſtue toute de blanc, avec ſa bande & enſeigne blanche, en laquelle eſtoit une palme, & la deviſe en ces mots : *Fur che l'habbia.*

A l'entour & à la ſuite de ces trois Dames, qui ſembloient trois Déeſſes, il y avoit bien trois mille Dames, que gentilles femmes, bourgeoiſes, qu'autres, d'apparence toutes belles, & ainſi bien parées de leurs robbes & livrées, toutes ou de ſatin, ou de taffetas, de damas, ou autres draps de ſoye, & toutes réſolues de vivre ou mourir pour la liberté; & chacune portoit une faſcine ſur l'épaule à un fort que l'on faiſoit, criant : *France, France !* dont Monſieur

(a) Voyez les Mémoires de Montluc.

le Cardinal de Ferrare & Monſieur de Termes, Lieutenant du Roy, furent ſi ravis d'une choſe ſi rare & belle, qu'ils ne s'amuſerent à autre choſe, ſinon qu'à voir, admiter, contempler & louer ces belles & honneſtes Dames: comme de vray j'ay ouy dire à aucuns qui y eſtoient, que jamais rien ne fut veu de ſi beau; & Dieu ſçait ſi les belles femmes manquent en cette ville, & en abondance ſans eſpéciauté.

Les hommes qui, de leur bonne volonté, eſtoient fort enclins à leut liberté, en furent davantage pouſſez par ce beau trait, ne voulant en rien céder à leurs Dames pour cela; tellement que tous, à l'envy les uns des autres, tant Gentilshommes, Seigneurs, bourgeois, marchands, artiſans, riches, pauvres, tous accoururent au fort à en faire de meſme que ces belles, vertueuſes & honneſtes Dames; & en grande émulation, non-ſeulement les ſéculiers, mais les gens d'égliſe, pouſſerent tous à cet œuvre; & au retour du fort, les hommes à part, & les femmes auſſi rangées en bataille, en la place auprès du palais de la ſeigneurie, allerent l'un après l'autre, de main en main, ſaluer l'image de la Vierge Marie, patronne de la ville, en chantant quelques hymnes & cantiques à ſon honneur, par un ſi doux air & agréable harmonie, que, partie d'aiſe, partie de pitié, les larmes tomboient des yeux à tout le peuple; lequel, après

avoir reçeu la bénédiction de Monſieur le révérendiſſime Cardinal de Ferrare, chacun ſe retira en ſon logis, tous & toutes en réſolution de faire mieux à l'advenir.

Cette cérémonie ſainte des Dames me fait reſſouvenir (ſans comparaiſon) d'une profane, mais belle pourtant, qui fut faite à Rome du temps de la guerre punique, qu'on trouve dans Tite-Live. Ce fut une pompe & une proceſſion qui s'y fit de trois fois neuf, qui ſont vingt-ſept, jeunes & belles filles Romaines, & toutes pucelles, veſtues de robettes aſſez longuettes; (l'hiſtoire n'en dit point les couleurs), leſquelles, après leur pompe & proceſſion achevée, s'arreſterent en une place où elles danſerent devant le peuple une danſe, s'entredonnant une cordelette rangée l'une après l'autre, faiſant un tour de danſe, & accommodant le mouvement & fertillement de leurs pieds à la cadence de l'air & de la chanſon qu'elles diſoient : ce qui fut une choſe très-belle à voir, autant pour la beauté de ces belles filles, que leur bonne grace, leur belle façon à la danſe, & pour leurs affectez mouvements de pieds, qui certes l'eſt d'une belle pucelle, quand elle les ſçait gentiment & mignardement conduire & mener.

Je me ſuis imaginé en moy cette forme de danſe, qui m'a fait ſouvenir d'une que j'ay veue

de mon jeune temps danſer aux filles de mon pays, qu'on appeloit la jarretiere ; leſquelles, prenant & s'entredonnant leurs jarretieres par la main, les paſſoient & repaſſoient par-deſſus leurs teſtes, puis les meſloient & entrelaſſoient entre leurs jambes en ſaurant diſpoſtement par-deſſus, & puis s'en developpoient & s'en deſgageoient ſi gentiment par de petits ſauts, tousjours s'entreſuivantes les unes après les autres, ſans jamais perdre la cadence de la chanſon, ou de l'inſtrument qui les guidoit ; ſi que la choſe eſtoit très-plaiſante à voir : car les ſauts, les entrelaſſeures, les deſangagemens, le port, & la jarretiere, & la grace des filles, portoient je ne ſçay quelque petite laſciveté mignarde, que je m'eſtonne que cette danſe n'a eſté pratiquée en nos Cours de noſtre temps, puiſque les calleçons y ſont fort propres, & qu'on y peut voir aiſément la belle jambe, & qui a la chauſſe mieux tirée, & qui a la plus belle diſpoſition. Mais cette danſe ſe peut mieux repréſenter par la veue que par l'eſcriture.

Pour retourner à nos Dames Siennoiſes : *Ha ! belles & braves Dames Siennoiſes, vous ne deviez jamais mourir, non plus que voſtre los, qui à jamais ira de conſerve avec l'immortalité : non plus auſſi que cette belle & gentille fille de voſtre ville, laquelle, en voſtre ſiege, voyant ſon frere*

un ſoir detenu malade en ſon lit, & fort mal diſpoſé pour aller en garde, le laiſſant dans le lit, tout coyment ſe deſrobe de luy, prend ſes armes & habillements, & comme la vraye effigie de ſon frere, paroiſt ainſi en garde pour ſon frere, inconnue pourtant par la faveur de la nuit. Gentil trait, certes, car bien qu'elle ſe fuſt garçonnée & engendarmée, ce n'eſtoit pourtant pour en faire une nouvelle & continuelle habitude, mais ſeulement pour cette fois faire un bon office à ſon frere. Auſſi dit-on que nul amour eſt égal au fraternel; & qu'auſſi pour un bon beſoin il ne faut rien eſpargner, pour monſtrer une gente généroſité de cœur, en quelque endroit que ce ſoit.

Je croys que le Caporal, qui lors commandoit à l'eſquadre (a) où eſtoit cette belle fille, quand il ſçeut ce trait, fut bien mary qu'il ne l'euſt mieux reconnue, pour mieux publier ſa louange ſur le coup; ou bien pour l'exempter de ſentinelle; ou du tout, pour s'amuſer d'en contempler ſa beauté, ſa grace, & ſa façon militaire: car il ne faut point douter qu'elle ne s'eſtudiaſt en tout de la bien contrefaire.

Certes on ne ſçauroit trop louer ce beau trait, & meſme ſur un ſi juſte ſubjet pour le frere. Tel en fit ce gentil Richardet, mais pour divers ſub-

(a) Eſcouade.

jets, quand après avoir ouy le ſoir ſa ſœur Bradamante diſcourir des beautez de cette belle Princeſſe d'Eſpagne, & de ſes amours & deſirs vains, après qu'elle fut couchée, il prit ſes armes & ſa belle cotte, & s'en déguiſa pour paroiſtre ſa ſœur; tant ils eſtoient ſemblables de viſage & de beauté: & après, ſous telle forme, tira de cette belle Princeſſe ce qu'à ſa ſœur pour ſon frere elle luy avoit dénié; dont mal pourtant très-grand luy en fuſt arrivé, ſans la faveur de Roger, qui, le prenant pour ſa maiſtreſſe Bradamante, le garantit de mort.

Or, j'ay ouy dire à Monſieur de la Chapelle des Urſins, qui lors eſtoit en Italie, & qui fit le rapport de ce beau trait de ces Dames Siennoiſes au feu Roy Henry, qu'il le trouva ſi beau, que la larme à l'œil, il jura que ſi Dieu lui donnoit un jour la paix ou la treve avec l'Empereur, qu'il iroit par ſes galeres en la mer de Toſcane, & de-là à Sienne, pour voir cette Ville ſi affectionnée à ſoy & à ſon party, & la remercier de cette brave & bonne volonté; & ſur-tout pour voir ces belles & honneſtes Dames, & leur en rendre grace particuliere.

Je croys qu'il n'y euſt pas failly; car il honoroit fort les belles & honneſtes Dames, & il leur eſcrivit, & particuliérement aux trois principales, des lettres les plus honneſtes du monde de remer-

ciement & d'offres, qui les contenterent, & animerent davantage.

Hélas! il eut bien quelque temps après la treve; mais s'attendant à venir, la ville fut priſe, comme j'ay dit ailleurs, qui fut une perte ineſtimable pour la France, d'avoir perdu une ſi noble & chere alliance, laquelle ſe reſſouvenant & ſe reſſentant de ſon ancienne origine, ſe vouloit rejoindre & remettre parmy nous: car on dit que ces braves Siennois ſont venus des peuples de France, qu'en la Gaule on appelloit jadis Senones; que nous tenons aujourd'huy ceux de Sens; auſſi en tiennent-ils encore de l'humeur de nous autres François; car ils ont la tête près du bonnet, & ſont vifs ſoudains, & prompts comme nous. Les Dames pareillement auſſi ſe reſſentent de ces gentilleſſes, gracieuſes façons & familiaritez Françoiſes.

J'ay leu dans une vieille chronique, que j'ay alléguée ailleurs, que le Roy Charles Huitieſme, en ſon voyage de Naples, lorſqu'il paſſa à Sienne, il y fut reçeu avec une entrée ſi triomphante & ſuperbe, qu'elle paſſa toutes les autres qu'il fit en Italie; juſques-là que pour plus grand reſpect & ſigne d'humilité, toutes les portes de la Ville furent oſtées de leurs gonds, & portées par terre, & tant qu'il y demeura furent ainſi ouvertes & abandonnées à tous allants & venants, & puis après ſon départ remiſes.

Je vous laiſſe à penſer ſi le Roy, toute ſa Cour & ſon armée, n'eurent pas grand ſubjet d'honorer & aimer cette Ville, (comme de vray il fit tousjours) & en dire tous les biens du monde : auſſi la demeure à luy & à tous en fut très-agréable ; & ſur la vie fut défendu de n'y faire aucune inſolence ; comme certes la moindre du monde ne s'en ſuivit. *Ha ! braves Siennois, vivez pour jamais ! Que pluſt à Dieu que vous fuſſiez encore les noſtres en tout, comme poſſible vous l'eſtes en cœur & en ame ! Car la domination d'un Roy de France eſt bien plus douce que celle d'un Duc de Florence : & puis le ſang ne peut mentir. Que ſi nous eſtions auſſi voiſins que nous ſommes reculez, poſſible tous enſemble, ſerions-nous conformes de volonté.*

Les principales Dames de Pavie, en leur ſiege du Roy François, ſous la conduite & l'exemple de la Signora, Comteſſe Hippolyta de Maleſpina, leur Général, ſe mirent de meſme à porter la hotte, remuer la terre, & remparer leurs breſches, faiſant à l'envy des Soldats.

Un trait pareil à celuy de ces Dames Siennoiſes, que je viens de raconter, vis-je faire à aucunes Dames Rochelloiſes au ſiege de leur Ville, dont il me ſouvient, que le premier Dimanche du Careſme que le ſiege eſtoit, Monſieur noſtre Général manda ſommer Monſieur de la Nouë de

ſa parole, & venir parler à luy, & rendre compte de ſa négociation, qui lui avoit chargé pour cette Ville, dont le diſcours eſt long & fort bizarre, que j'eſpere ailleurs eſcrire.

Monſieur de la Nouë n'y faillit pas, & pour ce Monſieur Strozzy fut donné en oſtage dans la Ville, & treves furent faites pour ce jour & pour le lendemain.

Ces treves ainſi faites (a), parurent auſſi-toſt, comme nous, hors des tranchées, force gens de la Ville ſur les remparts & ſur les murailles: & ſur-tout il y parut une centaine de Dames & Bourgeoiſes des plus grandes, plus riches, & des plus belles, toutes veſtues de blanc, tant de la teſte que du corps, toutes de fine toile d'Hollande; qu'il fit très-beau à voir: & ainſi s'eſtoient-elles veſtues, à cauſe des fortifications des remparts où elles travailloient, fuſt ou à porter la hotte, ou à remuer la terre; & d'autres habillements ſe fuſſent ſalis, mais ces blancs en eſtoient quittes pour les mettre à la leſſive, & auſſi qu'avec cet habit blanc ſe fiſſent mieux remarquer parmy les autres. Nous autres fuſmes fort ravis à voir ces belles Dames; & je vous aſſeure que pluſieurs s'y amuſerent plus qu'à autre choſe: auſſi voulurent-elles bien ſe monſtrer à nous, & ne furent

(a) En 1573.

à nous gueres chiches de leur veüe ; car elles ſe plantoient ſur le bord du rempart d'une fort belle grace & deſmarche, qu'elles valoient bien les regarder & deſirer.

Nous fuſmes curieux de demander quelles Dames c'eſtoient ? Ils nous reſpondirent que c'eſtoit une bande de Dames ainſi jurées, aſſociées, & ainſi parées pour le travail des fortifications, & pour faire de tels ſervices à leur Ville ; comme de vray elles en firent de bons, juſques-là que les plus viriles & robuſtes menoient les armes : de ſorte que j'ay ouy conter d'une, que, pour avoir ſouvent repouſſé ſes ennemis d'une pique, elle la garde encore ſi ſoigneuſement comme une ſacrée relique, qu'elle ne la donneroit ny vendroit pour beaucoup d'argent, tant elle la tient chere chez ſoy.

J'ay ouy raconter à aucuns vieux Commandeurs de Rhodes, & meſme je l'ay leu en un vieux livre, que lorſque Rhodes fut aſſiégée par Sultan Solyman, les belles filles & Dames de la Ville ne pardonnerent à leurs beaux viſages, & tendres & délicats corps, pour porter leur part de peines & fatigues du ſiege ; juſques-là que bien ſouvent ſe préſentoient aux plus preſſés & dangereux aſſauts, & courageuſement ſecondoient les Chevaliers & Soldats à les ſouſtenir. *Ah ! belles Rhodienes ! voſtre nom & vòſtre los a valu de tout temps ; &*

ne mériteriez d'eſtre ſous la domination des Barbares !

Du temps du Roy François Premier, la Ville de Saint-Riquier en Picardie, fut entrepriſe & aſſaillie par un Gentilhomme Flamand, nommé Dorin, Enſeigne de Monſieur de Reux, accompagné de cent hommes d'armes & de deux mille hommes de pied, & quelque artillerie. Dedans il n'y avoit ſeulement que cent hommes de pied, ce qui eſtoit fort peu, & eſtoit priſe, ne fuſt que les Dames de la Ville ſe préſenterent à la muraille avec des armes, de l'eau & de l'huile bouillante, & des pierres, & repouſſerent bravement les ennemis, bien qu'ils fiſſent tous les efforts pour entrer. Encore deux deſdites Dames enleverent deux enſeignes des mains deſdits ennemis, & les tirerent de la muraille dans la Ville; ſi-bien que les aſſiégeants furent contraints d'abandonner la breſche qu'ils avoient faite, & les murailles, & de ſe retirer & s'en aller: dont la renommée en fut par toute la France, la Flandre, & la Bourgogne. Au bout de quelque temps, le Roy François, paſſant par-là, en voulut voir les femmes, les loüa, & les remercia.

Les Dames de Péronne en firent de meſme, quand la Ville fut aſſiégée du Comte de Naſſau, & aſſiſterent aux braves gens de guerre qui eſtoient dedans. Tout de meſme façon en furent-elles

eſtimées, loüées & remerciées de leur Roy. Les femmes de Sancerre, en ces guerres civiles & leur ſiege, furent fort recommandées & loüées des beaux effets qu'elles y firent en toute ſorte.

Durant cette guerre de la Ligue, les Dames de Vitré s'acquitterent de meſme en leur Ville, aſſiégée par Monſieur de Mercœur. Elles y ſont très-belles, & tousjours proprement habillées de tout temps; & pour ce, n'eſpargnoient leurs beautez, à ſe monſtrer viriles & courageuſes : comme certes tous actes virils & généreux à un tel beſoin, ſont autant à eſtimer en les femmes, qu'en les hommes.

Ainſi que de meſme furent jadis les gentilles Dames de Carthage, leſquelles, quand elles virent leurs marys, leur freres, leurs peres, leurs parents & leurs ſoldats ceſſer de tirer à leurs ennemis, par faute de cordes en leurs arcs, qui eſtoient toutes uſées de tirer par une ſi grande longueur du ſiege, & par ce ne pouvant plus chevir de chanvre, de lin, ny de ſoye, ny d'autres choſes pour faire cordes, s'adviſerent de couper leurs belles treſſes & longs cheveux, & ne pardonner à ce bel honneur de leurs teſtes & parements de leurs beautez; ſi-bien qu'elles-meſmes, de leurs blanches & délicates mains, en retorcerent, & en fournirent de cordes à leurs gens de guerre : dont je vous laiſſe à penſer de quel courage & de quels nerfs ils

pouvoient tendre & bander leurs arcs, en tirer & en combattre, portans de ſi belles faveurs des Dames.

Nous liſons dans l'hiſtoire de Naples, que ce grand Capitaine Sforce, ſous la charge de la Reyne Jeanne ſeconde, ayant eſté pris par le mary de la Reyne, & mis dans une eſtroire priſon, ſans doute il auroit eu la teſte tranchée, ſans que ſa ſœur Marguerite ſe miſt en armes & aux champs, & fiſt ſi bien, elle en perſonne, qu'elle prit quatre Gentilshommes Napolitains des principaux, & manda au Roy que tel rrairement qu'il feroit à ſon frere, tel le feroit-elle à ſes gens; ſi-bien qu'il fut contraint de faire accord, & le laſcher ſain & ſauf. Ah! brave & généreuſe ſœur! ne tenant gueres en cela de ſon ſexe.

Je ſçay aucunes ſœurs & parentes, que, ſi elles euſſent fait pareil trair il y a quelque temps, poſſible euſſent-elles ſauvé un brave frere qu'elles avoient, qui fut perdu pour faute de ſecours & d'aſſiſtance pareille.

Maintenant je veux laiſſer ces Dames en général guerrieres & généreuſes. Parlons d'aucunes particulieres; & pour la plus belle monſtre de l'antiquité, je n'allégueray que cette ſeule Zénobie pour toutes, laquelle, après la mort de ſon mary, ne s'amuſa comme pluſieurs à perdre le

temps à le pleurer & regretter ; mais de s'emparer de l'Empire, au nom de ſes enfants, à faire la guerre aux Romains, & à l'Empereur Aurelian, qui eſtoit lors Empereur, en leur donnant beaucoup de peine l'eſpace de huit ans, juſques à ce qu'eſtant deſcendue en champ de bataille contre luy, elle fut vaincue & priſe priſouniere, & menée devant l'Empereur. Après luy avoir demandé comme elle avoit eu la hardieſſe de faire la guerre aux Empereurs ? Elle luy reſpondit ſeulement : *Vrayment, je connois bien que vous eſtes Empereur, puiſque vous m'avez vaincue.* Il eut ſi grand aiſe de l'avoir vaincue, & en tira ſi grande ambition, qu'il en voulut triompher : & avec une très-grande pompe & magnificence, elle marchoit devant ſon char, fort ſuperbement habillée, & accommodée d'une grande richeſſe de perles & pierreries, & grands joyaux, & de chaiſnes d'or, dont elle étoit enchaiſnée au corps & aux pieds, & aux mains, en ſigne de captive & d'eſclave ; ſi bien que, par la peſanteur de ſes joyaux & chaines, elle fut contrainte de faire pluſieurs poſes, & ſe repoſer ſouvent en ce triomphe. Grand cas certes, & admirable, que, toute vaincue & priſonniere qu'elle eſtoit, encore donnoit-elle loy au vainqueur, & le faiſoit attendre juſques à ce qu'elle euſt repris ſon haleine ! Grande auſſi & honneſte

honneſte courtoiſie eſtoit-ce à l'Empereur, de luy permettre ſon aiſe & repos, & endurer ſa débilité, & ne la contraindre, ny preſſer, ny faire haſter plus qu'elle ne pouvoit. De ſorte que l'on ne ſçait qui plus loüer, ou l'honneſteté de l'Empereur, ou la façon de faire de la Reyne, qui poſſible pouvoit joüer ce jeu exprès, non tant pour ſon imbécillité ou laſſitude, que pour quelque oſtentation de gloire, & monſtrer au monde qu'elle en vouloit recueillir ce petit brin ſur le ſoir de ſa belle fortune, comme elle avoit fait ſur le matin; & que l'Empereur luy cédoit ce coup-là, pour l'attendre en ſes pas lents & graves marches. Elle ſe faiſoit trop regarder & admirer, autant des hommes que des Dames, deſquelles aucunes euſſent fort voulu reſſembler cette belle image; car elle eſtoit des plus belles ſelon qu'en diſent ceux qui en ont eſcrit. Elle eſtoit d'une fort belle, haute & riche taille, ſon port très-beau, ſa grace & ſa majeſté de meſme: par conſéquent, ſon viſage très-beau & agréable, les yeux noirs & fort brillants. Entr'autres beautez, ils luy donnoient les dents très-belles & très-blanches, l'eſprit vif; fort modeſte, & clémente au beſoin; la parole fort belle, & prononcée d'une voix fort claire: auſſi elle-meſme faiſoit entendre toutes ſes conceptions & volontez à ſes gens de guerre, & les haranguoit ſouvent.

Je penſe certes qu'il la faiſoit auſſi beau voir ainſi veſtue ſi ſuperbement & gentiment en habit de femme, que quand elle eſtoit toute à blanc armée; car toujours le ſexe l'emporte : auſſi eſt-il à préſumer que l'Empereur ne la voulut exhiber en ſon triomphe qu'en ſon beau ſexe féminin, qui la repréſenteroit mieux, & la rendroit au peuple plus agréable en ſes perfections de beauté. De plus, il eſt à préſumer auſſi, qu'eſtant ſi belle, l'Empereur en avoit taſté, joüi, & joüiſſoit encore, & que s'il l'avoit vaincue d'une façon, il ou elle (les deux ſe peuvent entendre) l'avoit vaincu auſſi de l'autre.

Je m'eſtonne que, puiſque cette Zénobie eſtoit ſi belle, l'Empereur ne la prit & entretint pour l'une de ſes garces; ou bien qu'elle n'ouvriſt & dreſſaſt par ſa permiſſion, ou du Sénat, boutique d'amour, ou de putaniſme, comme fit Flora, afin de s'enrichir & accumuler force biens & bons moyens au travail de ſon corps, & branſlement de ſon lit : à laquelle boutique euſſent peu venir tous les plus grands de Rome à l'envy les uns des autres; car enfin, il n'y a tel contentement au monde, ce ſemble, que de ſe rüer ſur la royauté & principauté, & de joüir d'une belle Reine, Princeſſe & grande Dame. Je m'en rapporte à ceux qui ont eſté en ces voyages, & y ont fait ſi belles fonctions. Et par ainſi, cette Reyne Zéno-

bie ſe fuſt fait toſt riche par la bourſe de ces Grands, ainſi que fit Flora, qui n'en recevoit point d'autres en ſa boutique. N'euſt-il pas mieux valu pour elle de traiter cette vie en bombance; magnificences, chevances & honneurs, que de tomber en la néceſſité & extreſmité qu'elle tomba à gagner ſa vie à filer parmy des femmes communes, & mourir de faim? Sans que le Sénat, ayant pitié d'elle, veu ſa grandeur paſſée, luy ordonna, pour ſon vivre, quelques penſions & quelques petites terres & poſſeſſions, que l'on appella long-temps les poſſeſſions Zénobiennes: car enfin, c'eſt un grand mal que la pauvreté; & qui la peut éviter, en quelque forme qu'on ſe puiſſe tranſmuer, fait bien, ce diſoit quelqu'un que je ſçay.

Voilà pourquoy Zénobie ne mena ſon grand courage au bout de la carriere, comme elle devoit, & qu'il faut qu'on perſiſte tousjours en toutes actions. On dit qu'elle avoit fait faire un chariot triomphant, le plus ſuperbe qui fut jamais dans Rome, & par ce, diſoit-elle, ſouvent durant ſes grandes proſpéritez & vanteries, pour triompher dans Rome, tant elle eſtoit préſomptueuſe de conquérir l'Empire Romain; mais tout alla au rebours: car l'Empire l'ayant vaincue, le prit pour luy, & en triompha, & elle alla à pied, en faiſant d'elle plus grand triomphe & pompe, que s'il euſt vaincu un plus puiſſant Roy. Et dites

que la victoire qu'on emporte ſur une Dame, en quelque façon que ce ſoit, n'eſt pas grande ny très-illuſtre !

Ainſi deſira Auguſte de triompher de Cléopatre ; mais il n'y procéda pas bien. Elle y pourveut de bonne heure, & de la façon que Paulus Æmilius le dit à Perſéus, qui, le priant en ſa captivité d'avoir pitié de luy, il luy reſpondit, que c'eſtoit à luy à y mettre ordre auparavant, voulant entendre qu'il ſe devoit avoir tué.

J'ay ouy dire que le feu Roy Henry Second ne deſiroit rien tant que de pouvoir prendre priſonniere la Reyne d'Hongrie ; non pour la traiter mal, encore qu'elle luy en euſt donné pluſieurs ſubjets par ſes bruſlemements ; mais pour avoir cette gloire de tenir cette Reyne priſonniere, & voir quelle mine & conſtance elle tiendroit en ſa priſon, & ſi elle ſeroit ſi brave & orgueilleuſe qu'en ſes armes : car enfin, il n'y a rien ſi ſuperbe & brave qu'une grande Dame, quand elle veut & qu'elle a du courage, comme avoit celle-là, & qui ſe plaiſoit au nom que luy avoient donné les ſoldats Eſpagnols, qui, comme ils appelloient l'Empereur, ſon frere, *el Padre de los ſoldados* (a), eux l'appelloient *la madre* (b) : ainſi que Victoria, ou

(a) C'eſt-à-dire. *Le pere des Soldats.*

(b) C'eſt-à-dire. *La mere.*

Victorina, jadis du temps des Romains, fut appellée en ſes armées la mere du camp. Certes, ſi une Dame grande & belle entreprend une charge de guerre, elle y ſert de beaucoup, & anime fort ſes gens. Comme j'ay veu en nos guerres civiles de la Reyne-mere, qui bien ſouvent venoit en nos armées & les aſſeuroit & encourageoit fort; & comme fait aujourd'huy l'Infante Iſabelle, ſa petite-fille, en Flandres, qui préſide en ſon armée, & ſe fait paroiſtre à ſes gens de guerre toute valeureuſe, ſi que ſans elle & ſa belle & agréable préſence, la Flandre n'auroit moyen de tenir, ce diſent tous. Et jamais la Reyne d'Hongrie, ſa grande tante, ne parut telle en beauté, valeur, généroſité, & belle grace.

Dans nos hiſtoires de France, nous liſons combien ſervit la préſence de cette généreuſe Princeſſe de Monfort, eſtant aſſiégée dans Annebon (a); car encore que ſes gens de guerre fuſſent braves & vaillants, & qu'ils euſſent combattu & ſoutenu des aſſauts, & fait auſſi-bien que gens du monde, ils commencerent à perdre cœur, & vouloir ſe rendre. Mais elle les harangua ſi bien, & anima de ſi belles & courageuſes paroles, & les amuſa ſi beau & ſi bien, qu'ils attendirent le ſecours qui leur vint à propos, tant deſiré, & le ſiége fut levé:

(a) *Hennebon.*

& fit bien mieux; car ainſi que les ennemis eſtoient amuſez à l'aſſaut, & que tous y eſtoient, voyant les tentes qui en eſtoient toutes vuides, elle montée ſur un bon cheval, & avec cinquante bons chevaux, fit une ſaillie, donne l'allarme, met le feu dans le camp, ſi-bien que Charles de Blois, cuidant eſtre trahy, fit auſſi-toſt ceſſer l'aſſaut. Sur ce ſubjet, je feray ce petit conte.

Durant ces dernieres guerres de la Ligue, feu Monſieur le Prince de Condé, dernier mott, eſtant à Saint-Jean, envoya demander à Madame de Bourdeille, âgée de quarante ans, veufve & très-belle, ſix ou ſept des gens de ſa terre, des plus riches, & qui s'eſtoient retirez en ſon chaſteau de Mathas près elle. Elle les luy refuſa tout à trac, & que jamais elle ne trahiroit ny livreroit ces pauvres gens, qui s'eſtoient allez couvrir & ſauver ſous ſa foy. Il luy manda pour la derniere fois, que, ſi elle ne les luy envoyoit, qu'*il luy apprendroit de luy obéyr.* Elle luy fit réponſe, (j'eſtois lors avec elle pour l'aſſiſter) *que puiſqu'il ne ſçavoit obéyr, elle trouvoit fort eſtrange qu'il vouloit faire obéyr les autres; & que lorſqu'il auroit obéy à ſon Roy, elle luy obéyroit. Au reſte, que, pour toutes ſes menaces, elle ne craignoit ny ſon canon ni ſon ſiege, & qu'elle eſtoit deſcendue de la Comteſſe de Montfort, de laquelle les ſiens avoient hérité de cette place, & elle de*

ſon courage : & qu'elle eſtoit réſolue de la garder ſi bien, qu'il ne la prendroit point, & qu'elle feroit autant parler d'elle céant, que ſon ayeule, & ladite Comteſſe, dans Annebon. Monſieur le Prince ſongea long-temps ſur cette reſponſe, & temporiſa quelques jours ſans la plus menacer. Pourtant, s'il ne fuſt morr, il l'euſt aſſiégée; mais elle s'eſtoit bien préparée de cœur, de réſolution, d'hommes, & de tout, pour le bien recevoir; & croys qu'il y euſt reçeu de la honte.

Machiavel en ſon livre *de la guerre*, raconte que Catherine, Comteſſe de Furly, fut aſſiégée dans ſadite place par Céſar Borgia, aſſiſté de l'armée de France, qui luy réſiſta fort valeureuſement; mais enfin fut priſe. La cauſe de ſa priſe fut, que cette place eſtoit trop pleine de forteresſes & lieux forts, pour ſe retirer d'un lieu à l'autre : ſi bien que Céſar, ayant fait ſes approches, & fait breſche, le Seigneur Jean de Caſalle (que ladite Comteſſe avoit pris pour ſa garde & aſſiſtance), abandonna la breſcheſſe, pour ſe retirer en ſes forts, & par cette faute, Borgia fauſſa & prit la place; ſi bien, dit l'auteur, que ces fautes firent tort au courage généreux & à la réputation de cette brave Comteſſe, laquelle avoit attendu une armée; que le Roy de Naples & le Duc de Milan n'avoient oſé attendre. Et bien que ſon iſſue en fuſt malheu-

reuſe, elle en porta l'honneur que ſa vertu méritoit; & pour ce, en Italie ſe firent force vers & rimes à ſa louange. Ce paſſage eſt digne de lire pour ceux qui ſe meſlent de fortifier des places, & y baſtir grande quantité de forts, chaſteaux, rocques & citadelles.

Pour retourner à noſtre propos, nous avons eu en noſtre temps force Princeſſes & grandes Dames en noſtre Royaume de France, qui ont fait de belles marques de leurs proüeſſes : comme fit Paule, fille du Comte de Ponthieu, laquelle fut aſſiégée dans Roye, par le Comte de Charolois, & s'y monſtra ſi brave & généreuſe, que la ville eſtant priſe, le Comte luy fit ſi bonne guerre, & la fit conduire à Compiegne ſeurement, ne permettant qu'il luy fuſt fait aucun tort, l'honora fort pour ſa vertu; encore qu'il vouluſt grand mal à ſon mary, qu'il chargeoit de l'avoir voulu faire mourir par ſortilege & charmes d'aucunes images & chandelles.

Richilde, fille unique & héritiere de Mons en Hainault, femme de Baudoüin VI, Comte de Flandres, pour luy en oſter la connoiſſance & l'adminiſtration, & ſe l'attribuer, quoy pourſuivant à l'aide de Philippes, Roy de France, luy hazarda deux batailles : en la premiere elle fut priſe, ce que fut auſſi Robert ſon ennemy; & après furent rendus par eſchange : luy en livra la

ſeconde, laquelle elle perdit, & y perdit ſon fils Arnulphe, & fut chaſſée juſques à Mons.

Iſabelle de France, fille du Roy Philippes-le-Bel, & femme du Roy Edouard II d'Angleterre, Duc de Guyenne, fut en mal-grace du Roy ſon mary, par de méchants rapports de Hugues Deſpencer (a), dont elle fut contrainte de ſe retirer en France avec ſon fils Edouard. Puis s'en retourna en Angleterre avec le Chevalier de Hainault, ſon parent, & une armée qu'elle y mena, au moyen de laquelle elle prit ſon mary priſonnier, lequel elle délivra entre les mains de ceux avec leſquels il luy convint finir ſes jours. Ainſi qu'à elle-meſme il luy en prit mal, pour traiter l'amour avec un Seigneur de Mortimer; mais elle fut par ſon fils confinée en un chaſteau à finir ſes jours.

C'eſt elle qui a baillé ſubjet (b) aux Anglois de quereller à tort la France. Mais voilà une mauvaiſe reconnoiſſance pourtant, & grande ingratitude de fils, qu'oubliant un grand bienfait, il traita ainſi ſa mere pour un ſi petit forfait : petit l'appellai-je, puiſqu'il eſt naturel, & que malaiſément, ayant pratiqué les gens de guerre, & qu'elle s'eſtoit tant accouſtumée à garçonner avec

(a) Spencer.

(b) Ce fut-là l'origine des guerres des Valois avec l'Angleterre.

eux parmy les armes, tantes & pavillons, elle ſe pouvoit contenir qu'elle ne garçonnaſt auſſi entre les courtines, comme cela ſe voit ſouvent.

Je m'en rapporte à noſtre Reyne Léonor, Ducheſſe de Guyenne, qui accompagna le Roy (a) ſon mary outre mer & en la guerre ſainte. Pour pratiquer ſi ſouvent la gendarmerie & la ſoldateſque, elle le laiſſa fort aller à ſon honneur, juſques-là qu'elle eut affaire avec les Sarraſins (b), dont pour ce, le Roy la répudia, ce qui nous couſta bon. Penſez qu'elle voulut eſprouver ſi ces bons compagnons eſtoient auſſi braves champions à couvert comme en pleine campagne; & que poſſible ſon humeur eſtoit d'aimer les gens vaillants, & qu'une vaillance attiré l'autre, ainſi que la vente; car jamais celuy ne dit mal, qu'il dit que la vertu reſſembloit le foudre, qui perce tout.

Cette Reyne Léonor ne fut pas la ſeule qui accompagna en cette guerre ſainte le Roy ſon mary : mais avant elle, & avec elle, & après, pluſieurs grandes Princeſſes & Dames, avec leurs marys, ſe croiſerent, mais non leurs jambes, qu'elles ouvrirent & élargirent à bon eſcient, ſi qu'aucunes y demeurerent, & les autres en retournerent de très-bonnes veſſes; & ſous la couverture

(a) Louis le Jeune.

(b) On a prétendu que le fameux Saladin fut un de ſes amants.

de visiter le Saint Sépulchre parmy tant d'armes, faisoient à bon escient l'amour : aussi, comme j'ay dit, les armes & l'amour conviennent bien ensemble, tant la sympathie en est bonne & bien conjointe.

Encore telles Dames sont-elles à estimer, d'aimer & traiter ainsi les hommes, non comme firent jadis les Amazones, lesquelles, encore qu'elles se disent filles de Mars, se défirent de leurs marys; disant que ce mariage estoit une vraye servitude : mais prou d'ambition avoient-elles avec d'autres hommes, pour en avoir des filles, & faire mourir les enfants masles.

Nauclerus, en sa Cosmographie, récite que l'an de Jésus-Christ 1123, après la mort de Thibussa, Reyne de Boheme, qui fit renfermer la ville de Pragues, & qui abhorroit fort la domination des hommes, il y eut une de ses Damoiselles de grand courage, nommée Valasca, qui gagna si bien & filles & dames du pays, qu'elles tuerent chacune son mary, qui son frere, qui son parent, qui son voisin, qu'en moins de rien, elles furent maistresses; & ayant pris les armes de leurs hommes, s'en aiderent si bien, & s'y rendirent si braves & adroites, à la mode des Amazones, qu'elles eurent plusieurs victoires : mais après, par les menées & finesses d'un Primislaüs, mary de Thibussa, homme qu'elle avoit pris de vile & basse

condition, furent défaites & miſes à mort. Ce fut par permiſſion divine de l'acte énorme perpétré, pour faire ainſi perdre le genre humain.

Ces Dames pouvoient bien monſtrer leur beaux courages par d'autres belles actions courageuſes & viriles, que par telles cruautés; ainſi que nous avons veu tant d'Impératrices, de Reynes, de Princeſſes, de grandes Dames, par actes nobles, & aux gouvernements & maniemens de leurs états, & autres ſubjets, dont les hiſtoires en ſont aſſez pleines, ſans que je les raconte. Car l'ambition de dominer, régner & commander, loge dans leurs ames, auſſi-bien que des hommes, & elles en ſont auſſi friandes.

Si en vay-je nommer une (a), qui n'en fut tant atteinte, qui eſt victoria Colonne, femme du Marquis de Peſcaire, de laquelle j'ay leu dans un livre eſpagnol, que, lorſque ledit Marquis entendit aux belles offres que luy fit Jéroſme Mouron de la part du Pape (comme j'ay dit cy-devant), du Royaume de Naples, s'il vouloit entrer en ligue avec luy; elle, en eſtant advertie par ſon mary meſme, qui ne luy ſcelloit rien de ſes plus privées affaires, ny grandes ny petites, elle luy eſcrivit (car elle diſoit des mieux) & luy manda,

(a) Voyez l'article qui concerne le Marquis de Peſcaire dans les Capitaines Etrangers de Brantôme.

qu'il ſe ſouvinſt de ſon ancienne valeur & vertu, qu'il luy avoit donné telle louange & réputation, qu'elle excédoit la gloire & la fortune des plus grands Roys; diſant : *Que no con grandeza, ſino con fé illuſtre y clara virtud, ſe alcançava la honra, la qual con loor ſiempre vivo, illegava à los deſcendientes; y que no havia ningun grado tan alto, que non fueſſe venci do de una trahicio, y mala fé; que no ſolamente en guerra con valeroſa mano, mas en pas con gran honra de animo no vencido, avia ſubido vencer Reyes y grandiſſimos Principes, y Capitanes, y darlos à triumphos, y imperarlos.* C'eſt-à-dire, « que non avec » la grandeur des Royaumes, des grands etars, » ny hauts & beaux titres, ſinon avec une foy » illuſtre & claire vertu, l'honneur s'acquéroit, » laquelle avec une louange tousjours vive alloit à » nos deſcendants, & qu'il n'y avoit nul grade ſi » haut qui ne fuſt vaincu ny gaſté par une trahiſon » commiſe, & foy rompue; & que, pour l'amour » de cela, elle n'avoit nul deſir d'eſtre femme de » Roy, mais d'un tel Capitaine, lequel non-ſeulement avec ſa main valeureuſe, mais en paix, » avec un grand honneur d'un eſprit non vaincu, » avoit ſçeu vaincre les grands Roys & Capitaines, » & les donnet aux triomphes, & les impérier. » Cette femme parloit d'un grand courage, d'une grande vertu & vérité à tout : car de regner par un

vice, eſt fort vilain; mais de commander aux Royaûmes & aux Roys par la vertu, eſt très-beau.

Fulvia, femme de P. Claudius, & en ſecondes nopces de Marc-Antoine, ne s'amuſant gueres aux affaires de ſa maiſon, ſe mit aux choſes grandes, à traiter les affaires de l'eſtat, juſques-là qu'on luy donna la réputation de commander aux Empereurs. Auſſi Cléopatre l'en ſçeut très-bien remercier, & luy en avoir cette obligation, que d'avoir ſi bien inſtruit & diſcipliné Marc-Antoine à obéyr & ployer ſous les loix de ſoumiſſion & d'obéyſſance.

Nous liſons de ce grand Prince François, Charles Martel, qui oncques ne voulut prendre ny porter le titre de Roy, qui eſtoit en ſa puiſſance, mais aima mieux régenter les Roys, & leur commander.

Parlons un peu de nos Dames. Nous avons eu en noſtre guerre de la Ligue, Madame de Montpenſier, ſœur de feu monſieur de Guiſe, qui a eſté une grande femme d'eſtat (a), & qui a porté ſa bonne part de mariere, d'inventions de ſon gentil eſprit, & du travail de ſon corps, à baſtir ladite ligue; ſi qu'après avoir eſté bien baſtie, joüant aux cartes, un jour à la prime, (car elle

(a) Si c'eſt être femme d'Etat que de recourir à tous les crimes, pour arriver à ſes fins, la Ducheſſe de Montpenſier eſt digne de cette dénomination.

aimoit fort le jeu) ainſi qu'on luy diſoit qu'elle meſlaſt bien les cartes, elle reſpondit devant beaucoup de gens : *Je les ay ſi bien meſlées, qu'elles ne ſe ſauroient mieux meſler ni démeſler.* Cela euſt eſté bon, ſi les ſiens n'euſſent été morts, deſquels ſans perdre cœur d'une telle perte, elle en entreprit la vengeance: & en ayant ſçeu les nouvelles dans Paris, ſans ſe tenir recluſe en ſa chambre, à en faire les regrets à la mode d'autres femmes, elle ſort de ſon hoſtel avec les enfans de monſieur ſon frere, les tenant par les mains, les pourmene par la ville, fait ſa déploration devant le peuple, l'animant de pleurs, de cris, de pitié & paroles, qu'elle fit à tous de prendre les armes, de s'élever en furie, & faire les inſolences ſur la maiſon & le tableau du Roy: comme l'on a veu, & que j'eſpere dire en ſa vie, & à luy deſnier toute ſa fidélité, & au contraire de luy jurer toute rébellion, dont puis après auſſi ſon meurtre s'en enſuivit duquel eſt à ſçavoir qui ſont coupables. Certainement, le cœur d'une ſœur, perdant un tel frere, ne pouvoit pas digérer tel venin, ſans venger ce meurtre.

J'ay ouy raconter qu'après qu'elle eut bien mis le peuple de Paris en beſogne de telles animoſitez & inſolences, elle partit vers le Prince de Parme à luy demander ſecours de vengeance, & y alla à ſi grandes & longues traites, qu'il fallut un jour à

ſes chevaux de coches demeurer au beau milieu de la Picardie dans les fanges, eſtant ſi las & fatigués qu'ils ne pouvoient aller, ny en avant, ny arriere, ny mettre un pied l'un devant l'autre. Par cas paſſa un fort honneſte Gentilhomme du pays, qui eſtoit de la Religion, qui encore qu'elle ſe fuſt déguiſée & de nom & d'habit, la connut; & oſtant de devant ſes yeux les menées qu'elle avoit faites contre ceux de la Religion & l'animoſité qu'elle leur portoit, luy tout plein de courtoiſie, il luy dit: *Madame, je vous connois bien: je vous ſuis ſerviteur. Je vous vois en mauvais eſtat: vous viendrez, s'il vous plaiſt, en ma maiſon, que voilà près, pour vous ſeicher & vous repoſer. Je vous accommoderay de tout ce que je pourray au mieux qu'il me ſera poſſible. Ne craignez point; car encore que je ſois de la Religion que vous haiſſez fort, je ne voudrois me départir d'avec vous, ſans vous offrir une courtoiſie qui eſt très-néceſſaire.* A telle offre elle ſe laiſſa aller, & l'accepta fort librement: & après l'avoir accommodée de ce qu'il luy eſtoit néceſſaire, elle reprit ſon chemin, & luy la conduiſit deux lieuës, elle pourtant luy célant ſon voyage, dont depuis de cette courtoiſie, à ce que j'ay ouy dire en cette guerre, elle s'en acquitta à l'endroit dudit Gentilhomme par force autres courtoiſies.

Pluſieurs ſe ſont eſtonnez comment elle ſe fia à luy, eſtant huguenot. Mais quoy! La néceſſité fait

fait faire beaucoup de choſes; & auſſi qu'elle le vit ſi honneſte, & parler ſi honneſtement & franchement, qu'elle jugea qu'il eſtoit enclin à faire un trait honneſte.

Madame de Nemours ſa mere, ayant eſté priſonniere après la mort de Meſſieurs ſes enfants, ne faut point douter ſi elle demeura déſolée par une telle perte inſupportable, juſques-là que de ſon naturel eſtant Dame de fort douce humeur & froide, & qui ne s'eſmeut que bien à propos, elle vint à débagouler mille injures contre le Roy, & luy jetter autant de malédictions & d'exécrations; (car, & qui n'eſt la choſe & la parole qu'on ne fait & ne dit, pour une telle véhémence de perte & de douleur), juſques à ne nommer le Roy autrement que *ce Tyran*, Puis après eſtant à ſoy revenue, elle dit: *Las! que dis-je*, Tyran! *Non, je ne le veux plus appeller tel, mais Roy très-bon & clément, s'il me donne la mort comme à mes enfants; pour m'oſter de la miſere où je ſuis, & me colloquer en la béatitude de Dieu.* Puis après appaiſant ſes paroles & cris, & y faiſant quelque ſurſéance, elle ne diſoit ſi-non: *Ah mes enfans! Ah mes enfans!* réitérant ordinairement ces paroles avec ſes belles larmes, qui euſſent amolly un cœur de rocher. Hélas! elle les pouvoit ainſi pleurer & regretter, eſtant ſi bons, ſi généreux, ſi vertueux & valeureux; mais ſur-tout, ce

grand Duc de Guiſe, vray aiſné (a) & *vray patagon* de toute valeur & généroſité. Auſſi elle aimoit ſi naturellement ſes enfans, qu'un jour moy diſcourant avec une grande Dame de la Cour de Madame de Nemours, elle me dit qu'elle eſtoit la plus heureuſe Princeſſe du monde, pour pluſieurs raiſons qu'elle m'alléguoit, fors en une choſe, qui eſtoit qu'elle aimoit Meſſieurs ſes enfants par trop, car elle les aimoit ſi fort, que l'appréhenſion ordinaire qu'elle en avoit deux, qu'il ne leur arrivaſt du mal, troubloit toute ſa félicité, vivant ordinairement pour eux en inquiétude & allarme. Je vous laiſſe donc à penſer combien elle ſentit de maux, d'amertumes & peines, par la mort de ces deux & par l'appréhenſion de l'autre qui eſtoit vers Lyon, & de Monſieur de Nemours, priſonnier: car de ſa priſon meſme, diſoit-elle, ne s'en ſoucier point, ny de ſa mort non plus, ainſi que je viens de dire.

Lorſqu'on la ſortit du chaſteau de Blois pour la mener à celuy d'Amboiſe en plus eſtroite priſon, ainſi qu'elle eut paſſé, elle hauſſa & tourna la teſte en-haut vers le pourtrait du Roy Louis XII

(a) Brantôme a preſque toujours l'art d'exagérer quand il loue, ou quand il médit. Le Duc de Guiſe dont il parle ici, eſt celui qui fut aſſaſſiné à Blois. Si, pour être un héros, il faut avoir l'audace d'un démagogue, le Duc de Guiſe en ce cas méritoit le titre que Brantôme lui donne.

ſon grand-pere, qui eſt là gravé en pierre au-deſſus ſur un cheval, avec une fort belle grace & guerriere façon. Elle s'arreſtant-là un peu, & le contemplant, dit tout haut, devant force monde là-accouru, d'une belle & aſſeurée contenance, dont jamais n'en fut deſpourvue: « Si celuy qui eſt là » repréſenté eſtoit en vie, il ne permettroit pas » qu'on emmenaſt ſa petite fille ainſi priſonniere, » & qu'on la traitaſt de cette ſorte »; & puis ſuivit ſon chemin ſans plus rien dire. Penſez que dans ſon ame elle imploroit & invoquoit les manes de ce généreux ayeul, pour eſtre juſtes vengeurs de ſa priſon, ny plus ny moins que firent jadis aucuns des conjurateurs de la mort de Céſar, leſquels, ainſi qu'ils alloient faire leur coup, ſe tournerent vers la ſtatuë de Pompée, & ſourdement implorerent & invoquerent l'ombre de ſa main, jadis ſi valeureuſe, pour conduire leur entrepriſe à faire le coup qu'ils firent. Poſſible que l'invocation de cette Princeſſe put ſervir à avancer la mort du Roy, qui l'avoit ainſi ouſtragée. Une Dame de grand cœur, qui couve une vindication, eſt fort à craindre.

Je me ſouviens que quand feu ſon mary, Monſieur de Guiſe eut ſon coup, dont il mourut (a), elle eſtoit pour lors au camp, & eſtoit venue-là

(a) En 1563, au ſiége d'Orléans.

pour le voir quelques jours auparavant. Ainſi qu'il entra en ſon logis bleſſé, elle vint au-devant de lui, juſques à la porte de ſon logis, toute eſperdue & eſpleurée, & l'ayant ſalué, s'écria ſoudain : *Eſt-il poſſible que le malheureux qui a fait le coup & le malheureux qui l'a fait faire*, (ſe doutant de Monſieur l'Admiral) *en demeurent impunis ? Dieu ! ſi tu es juſte comme tu le dois eſtre, venge cecy : autrement.* ... & n'achevant le le mot, Monſieur ſon mary la reprit, & lui dit : *Madame, n'offenſez point Dieu en vos paroles. Si c'eſt luy qui ma envoyé cecy pour mes fautes, ſa volonté ſoit faite, & loüange luy en ſoit donnée. S'il vient d'ailleurs, puiſque les vengeances luy ſont reſervées, il fera bien cette-cy ſans vous.* Mais lui mort, elle la pourſuivit ſi-bien, que le meurtrier fut tiré à quatre chevaux : & l'autheur (a), ptétendu d'elle, fut maſſacré au bout de quelques années, comme j'eſpere dire en ſon lieu, par les inſtructions qu'elle donna à Monſieur ſon fils, comme j'ay veu, & les conſeils & les perſuaſions dont elle le nourrit dès ſa tendre jeuneſſe, juſques après que la vengeance en fut faite totale.

Les advis & exhortations des femmes & meres généreuſes peuvent beaucoup en cela : dont je me

(a) L'Amiral de Coligny fut maſſacré à la Saint Barthelemi.

ſouviens que le Roy Charles IX, faiſant le tour de ſon Royaume, eſtant à Bourdeaux, fit mettre en priſon le Baron de Bournazel, un fort brave & honneſte Gentilhomme de Gaſcogne, pour avoir tué un autre Gentilhomme de ſon pays meſme, qui s'appelloit la Tour : on diſoit que c'eſtoit par grande ſupercherie. La veufve en pourſuivit ſi vivement la punition, qu'on reconnut que les nouvelles vindrent en la chambre du Roy & de la Reyne, qu'on alloit trancher la teſte audit Baron. Les Gentilshommes & les Dames s'eſmeurent ſoudain, & travailla-t-on fort pour lui ſauver la vie On en pria par deux fois le Roy & la Reyne de lui donner grace. Monſieur le Chancelier (a) s'y oppoſa fort, diſant *qu'il falloit que la juſtice s'en fiſt.*

Le Roy, qui eſtoit jeune, aimoit ce criminel, & ne demandoit pas mieux qu'à le ſauver, car il eſtoit des gallants de la Cour, & Monſieur de Cypierre l'y pouſſoit auſſi fort. Cependant l'heure de l'exécution s'approchoit, & qui eſtonnoit tout le monde. Sur-quoy ſurvient Monſieur de Nemours, (qui aimoit ce pauvre Baron, lequel l'avoit ſuivy en de bons lieux aux guerres) qui s'alla jetter ès-genoux aux pieds de la Reyne, & la

(a) A ce trait on reconnoît le juſte & le ſévere Michel l'Hôpital.

ſupplier de donner la vie au pauvre Gentilhomme, & la pria & preſſa tant de paroles, qu'elle luy fut octroyée ; dont ſur le champ fut envoyé un Capitaine des Gardes qui l'alla querir & prendre ſur l'heure à la priſon, ainſi qu'il en ſortoit pour eſtre mené au ſupplice. Par ainſi fut-il ſauvé, mais avec une telle peur, qu'à jamais elle luy demeura empreinte ſur le viſage, & oncques puis ne put recouvrer la couleur, comme j'ay veu & comme j'ay ouy dire de Monſieur Saint-Vallier, qui l'eſchappa belle, à cauſe de Monſieur de Bourbon.

Cependant la veufve ne chomma pas, & vint trouver le Roy le lendemain, ainſi qu'il alloit à la Meſſe, & ſe jetta à ſes pieds. Elle luy préſenta ſon fils qui pouvoit avoir trois ou quatre ans, & luy dit : *Sire, au moins, puiſque vous avez donné la grace au meurtrier du pere de cet enfant, je vous ſupplie de la luy donner auſſi dès cette heure, pour quand il ſera grand, & qu'il aura eu ſa revanche & tué ce malheureux.* Du depuis, à ce que j'ay ouy dire, la mere tous les matins venoit éveiller ſon enfant ; & en lui monſtrant la chemiſe ſanglante qu'avoit ſon pere lorſqu'il fut tué, elle luy diſoit par trois fois : *Adviſe-là bien ; & ſouvienne-toy bien, quand tu ſeras grand, de venger cecy ; autrement, je te deshérite.* Quelle animoſité !

Moy eſtant en Eſpagne, j'ouy conter d'Antonio Rocques, l'un des plus braves, vaillans, fins,

habiles, fameux, & des plus courtois Bandoliers avec cela qui fuſt jamais en Eſpagne (ce tient-on), ayant eu envie de ſe faire preſtre de ſa premiere profeſſion, le jour venu qu'il falloit chanter ſa premiere meſſe, s'en alloit avec grande cérémonie au grand autel de la Paroiſſe, bien reveſtu & accommodé, à faire ſon office, le calice en la main; il ouyt ſa mere, qui luy dit ainſi qu'il paſſoit: *Ah! vellaco, vellaco; mejor ſeria de vengar la muerte de tu padre, que de cantar Miſſa:* qui vaut autant à dire: *Ah! malheureux, & meſchant que tu es; il vaudroit mieux de venger la mort de ton pere, que de chanter la Meſſe.* Cette voix lui toucha ſi fort au cœur, qu'il retourne froidement demy-chemin, & s'en va au reveſtoire, là ſe deveſtir, faiſant accroire que le cœur luy faiſoit mal, & que ce ſeroit pour une autre fois, & s'en va aux montagnes parmy les Bandoliers, s'y fit ſi fort eſtimer & renommer, qu'il en fut eſleu chef, fair force maux & voleries, venge la mort de ſon pere, qu'on diſoit avoir eſté tué d'un autre; d'autres, qu'il avoit eſté exécuté par juſtice. Ce conte me fit un Bandolier meſme, qui avoit eſté autresfois ſous ſa charge, & me le loüa juſques au ciel, ſi-bien que l'Empereur Charles ne luy put jamais faire mal.

Pour retourner encore à Madame de Nemours, le Roy ne la retint gueres en priſon, & Monſieur

d'Eſcars en fut cauſe en partie ; car il la fit ſortir pour l'envoyer à Paris vers Monſieur (a) du Mayne, Monſieur de Nemours, & autres Princes ligués, & leur porter à tous paroles de paix & oubliance de tout le paſſé ; & qui eſtoit mort, eſtoit mort, & amys comme devant. De fait, le Roy tira ſerment d'elle, que volontiers elle feroit cette ambaſſade. Eſtant donc arrivée, au premier abord ce ne furent que pleurs, lamentations & regrets de leurs pertes ; & puis fit le rapport de ſa charge. Monſieur du Mayne luy fit reſponſe, en luy demandant, ſi elle luy conſeilloit cela ? Elle luy reſpondit ſeulement : *Mon fils, je ne ſuis pas venue ici pour vous conſeiller ; ſi-non pour vous dire ce qu'on m'a dit & chargé. C'eſt à vous à ſonger ſi vous avez ſubjet, & ſi vous devez faire ce que je vous dis. Votre cœur & voſtre conſcience vous en doivent donner bon conſeil. Quant à moy, je me deſcharge de ce que j'ay promis.* Mais ſous main elle en ſçeut très-bien attiſer le feu, qui a duré long-temps.

Il y a eu pluſieurs perſonnes qui ſe ſont fort eſtonnez comment le Roy, qui eſtoit ſi ſage, & des habiles de ſon Royaume, s'aidoit de cette Dame pour un tel miniſtere, l'ayant ainſi offenſée, qu'elle n'euſt eu, ny cœur, ni reſſentiment,

(a) Le Duc de Mayenne.

ſi elle s'y fuſt employée le moins du monde. Auſſi ſe mocqua-t-elle de luy. On diſoit que c'eſtoit le beau conſeil du Mareſchal de Retz, qui en donna un pareil au Roy Charles, pour envoyer Monſieur de la Nouë dans la Rochelle à perſuader les habitans à la paix & à leur obéyſſance & devoir : juſques-là que, pour entrer en créance avec eux il lui permit de faire de l'eſchauffé & l'animé pour eux, & pour ſon party, à faire la guerre à ouſtrance, & leur bailler advis & conſeil contre le Roy ; mais pourtant ſous condition, que quand il ſeroit commandé ou ſommé par le Roi, ou Monſieur ſon Lieutenant-Général, de ſortir, qu'il le feroit. Il fit l'un & l'autre, & la guerre, & ſortit : mais cependant il aſſeura ſi bien ſes gens, & les aguerrit, & leur fit de ſi bonnes leçons, & les anima tellement, qu'ils nous firent ce coup à la barbe. Force gens trouvoient qu'il n'y avoit-là nulle fineſſe : j'ay veu rout cela. J'eſpere en faire tout le diſcours ailleurs ; mais ce Mareſchal valut cela à ſon Roy & à la France : & le tenoit-on mieux pour charlatan (a) & cajoleur,

(a) Le Laboureur, dans ſes additions aux Mémoires de Caſtelnau, a défendu de ſon mieux le Maréchal de Retz contre les inculpations de Brantôme. Il eſt certain que cet écrivain avoit une haine particuliere à exercer contre le Maréchal. Mais il n'eſt pas moins certain que ce vil Italien

que pour un bon Conſeiller & Mareſchal de France.

Je dirai encore ce petit mot de ma ſuſdite Dame de Nemours. J'ay ouy dire qu'ainſi qu'on baſtiſſoit la Ligue, & qu'elle voyoit les cahiers & les liſtes des villes qui adhéroient, & n'y voyant point encore Paris, elle diſoit toujours à Monſieur ſon fils : *Mon fils, cela n'eſt rien. Il faut avoir Paris ; & ſi vous ne l'avez, vous n'aurez rien fait : pourquoy, ayez Paris.* Et rien que Paris ne luy ſonnoit à la bouche : ſi-bien que les barricades par après s'en enſuivirent.

Voilà comment un cœur généreux tend tousjours au plus haut : ce qui me fait ſouvenir d'un petit conte que j'ay leu dans un Roman Eſpagnol, qui s'intitule : *La Conquiſta di Navara.* Ce royaume ayant eſté pris & uſurpé ſur le Roy Jean, par le Roy d'Arragon, le Roy Louis Douzieſme y envoya une armée ſous Monſieur de la Pallice, pour le reconquérir. Le Roy manda à la Reyne Catherine par Monſieur de la Pallice, qui luy en porta la nouvelle, qu'elle s'en vinſt à la Cour de France, & y demeurer avec la Reyne Anne ſa femme, cependant que le Roy ſon mary avec monſieur de la

fut un des corrupteurs de Charles IX, & qu'il fut un des ordonnateurs des Matines Pariſiennes. Sous ces deux ſeuls rapports, ſa mémoire doit être en exécration.

Pallice attenteroient de recouvrer le Royaume. La Reyne luy reſpondit généreuſement: *Et comment Monſieur? Je penſois que le Roy voſtre maiſtre vous euſt icy envoyé pour m'amener avec vous en mon Royaume, & me remettre dans Pampelonne; & moy vous y accompagner, ainſi que je m'y eſtois réſolue & préparée: & maintenant, vous me conviez de m'aller tenir en la Cour de France? Voilà un mauvais eſpoir & ſiniſtre augure pour moy! Je vois bien que je n'y entreray jamais.* Et ainſi qu'elle le préſagea, ainſi il arriva.

Il fut dit & commandé à Madame la Ducheſſe de Valentinois, ſur l'approchement de la mort du Roy Henry ſecond, & le peu d'eſpoir de ſa ſanté, de ſe retirer en ſon hoſtel de Paris, & n'entrer plus en ſa chambre, autant pour ne le perturber en ſes cogitations à Dieu, que pour inimitié qu'aucuns luy portoient. Eſtant donc retirée, on luy envoya demander quelques bagues & joyaux qui appartenoient à la Couronne, & euſt à les rendre. Elle demanda ſoudain à monſieur l'harangeur: *Comment! le Roy eſt-il mort? Non, Madame,* reſpondit l'autre; *mais il ne peut gueres tarder.* « Tant » qu'il luy reſtera un doigt de vie donc, dit-elle, » je veux que mes ennemis ſçachent que je ne » les crains point, & que je ne leur obéyray tant » qu'il ſera vivant. Je ſuis encore invincible de » courage: mais lorſqu'il ſera mort, je ne veux

» plus vivre aptès luy ; & toutes les amertumes
» qu'on me ſçauroit donner, ne me ſeront que
» douceurs au prix de ma perte, & par ainſi,
» mon Roy vif ou mort, je ne crains point mes
» ennemis ».

Cette Dame monſtra-là une grande génétoſité (a) de cœur. Mais elle ne mourut pas, ce dira quelqu'un, comme elle avoit dit. Elle ne laiſſa pourtant à ſentir pluſieurs approches de la mort. Et auſſi, pluſtoſt que mourir, elle fit mieux de vouloir vivre, pour monſtrer à ſes ennemis qu'elle ne les craignoit point; & que les ayant veus d'autres fois trembler & s'humilier devant elle, elle n'en vouloit faire de meſme en ſon endroit : & leur monſtra ſi bien teſte & viſage, qu'ils ne ſçeurent jamais luy faire deſplaiſir; (b) mais mieux, dans deux ans, ils la rechercherent plus que jamais, & rentrerent en amitié, comme je vis : ainſi qu'eſt la couſtume des Grands & Grandes, qui ont peu de tenues en leurs amitiés & inimitiés, & s'accordent aiſément en leurs différends, comme larrons en foires, s'aiment & hayſſent de meſme : ce

(a) Ou plutôt un grand acharnement à la proie qu'elle avoit l'habitude de dévorer.

(b) Son alliance avec la maiſon de Guiſe, ſon eſprit & ſon goût pour l'intrigue, lui valurent cette conſidération. Dans les temps de corruption & de calamité, on compte la vertu pour rien, & le vice eſt tout.

que nous autres petits ne faiſons pas: car ou il ſe faut battre, venger & mourir, ou en ſortir par des accords bien pointillez, bien tamiſez, & bien ſolemniſez: & ſi ne nous entr'aimons-nous mieux.

Il faut certes admirer cette Dame de ce trait, comme couſtumiérement ces Grandes qui traitent les affaires d'Eſtat, font tousjours quelque choſe de plus que l'ordinaire des autres. Voilà pourquoy le feu Roy Henry Troiſieſme, & la Reyne ſa mere, n'aimoient nullement les Dames de leur Cour, qui miſſent tant leur eſprit & leur nez ſur les affaires d'Eſtat, ou qui ſe meſlaſſent tant d'en parler, ny de ce qui touchoit de près en fait du Royaume; comme (diſoient Leurs Majeſtez) ſi elles y avoient grande part, & qu'elles en deuſſent eſtre héritieres; ou du tout pour mieux, qu'elles y rapportaſſent la ſueur de leur corps, ou y menaſſent les mains, comme les hommes, à le maintenir: mais elles, ſe donnant du bon temps, cauſant ſous la cheminée, bien aſſiſes en leurs chaiſes, ou ſur leurs oreillers, ou ſur leurs couchettes, deviſoient bien à leur aiſe du monde & de l'Eſtat de la France, comme ſi elles faiſoient tout. Sur quoy répartit une de par le monde, que je ne nommeray point, qui, s'en meſlant d'en dire ſa ratelée aux premiers Eſtats à Blois, Leurs Majeſtez luy en firent faire une petite réprimande, &

qu'elle ſe meſlaſt des affaires de ſa maiſon, & à prier Dieu. Elle, qui eſtoit un peu trop libre en paroles, reſpondit: *Du temps que les Roys, Princes & Grands ſe croiſoient pour aller outre-mer, & faire de ſi beaux exploits en la Terre Sainte, certainement il n'eſtoit permis à nous autres femmes que de prier, faire des vœux & des jeuſnes, afin que Dieu leur donnaſt bon voyage & bon retour. Mais puiſque nous les voyons aujourd'huy ne faire pas plus que nous, il nous eſt permis de parler de tout: car prier Dieu pour eux, à cauſe de quoy, puiſqu'ils ne font pas mieux que nous?*

Cette parole certes fut par trop audacieuſe; auſſi luy cuida-t-elle couſter bon, & une grande peine d'obtenir reconciliation & pardon, qu'il fallut qu'elle demandaſt; & ſans un ſubjet que je dirois bien, elle recevoit l'affliction & punition toute entiere, & bien ouſtrageuſe.

Il ne fait pas bon quelquefois de dire un bon mot, comme cettuy-ci, quand il vient à la bouche; ainſi que j'ay veu pluſieurs perſonnes, qui ne s'y ſçauroient commander: car elles font plus de ruades qu'un cheval de Barbarie; & trouvant un bon brocard dans leur bouche, il faut qu'elles le crachent, ſans eſpargner ny parents, ny amys, ny grands. J'en ay connu force à noſtre Cour de cette humeur, & les appeloit-on Marquis & Marquiſes

de Male-Bouche (a); mais auſſi bien ſouvent s'en trouvoient du guet.

Or, comme j'ay dit & déduit la généroſité d'aucunes Dames en aucuns beaux faits de leur vie, j'en veux deſcrire aucuns, qu'elles ont montré en leur mort. Et ſans emprunter aucun exemple de l'antiquité, je ne veux alléguer que cettuy-cy de feue madame la Régente (b), mere du grand Roy François premier. Ce fut en ſon temps, ainſi que j'ay ouy dire à aucuns & aucunes qui l'ont veue & connue, une très-belle Dame & fort mondaine auſſi, & fut la meſme en ſon âge décroiſſant; & pour ce, quand on luy parloit de la mort, elle haïſſoit fort le diſcours, juſques aux preſcheurs qui en parloient en leurs ſermons: *Comme* (ce diſoit-elle) *ſi on ne ſçavoit pas aſſez qu'on devoit tous mourir un jour, & que tels preſcheurs, quand ils ne ſçavoient dire autre choſe en leurs ſermons, & qu'ils eſtoient au bout de leurs leçons, comme gens ignares, ſe mettoient ſur cette mort.* La feue Reyne de Navarre, ſa fille n'aimoit non plus ces chanſons & prédications mortuaires, que ſa mere.

(a) A coup ſûr, ce n'eſtoit pas-là le grand nombre; à la Cour on a trop d'eſprit pour ſe charger d'un rôle qui ne produit que des diſgraces & des déſagrémens.

(b) Louiſe de Savoie fut régente pendant l'abſence de ſon fils François I.

Eſtant doncques venue à la fin de ſa deſtinée, & giſant dans ſon lit trois jours avant que mourir, elle vit la nuit ſa chambre toute en clarté, qui eſtoit tranſpercée par la vitre. Elle ſe courrouça à ſes femmes-de-chambre qui la veilloient, pour quoy elles faiſoient un feu ſi ardent & eſclairant. Elles luy reſpondirent qu'il n'y avoit qu'un peu de feu, & que c'eſtoit la lune qui ainſi eſclairoit, & donnoit telle lueur. *Comment*, dit-elle, *nous en ſommes au bas ? elle n'a garde d'eſclairer à cette heure.* Et ſoudain faiſant tirer ſon rideau, elle vit une comete qui eſclairoit ainſi droit ſur ſon lit. *Ha !* dit-elle, *voilà un ſigne* (a) *qui ne paroiſt pas pour une perſonne de baſſe qualité. Dieu le fait paroiſtre pour nous autres Grands & Grandes. Refermez la feneſtre. C'eſt une comete qui m'annonce la mort : il s'y faut donc préparer.* Et le lendemain matin, ayant envoyé quérir ſon confeſſeur, fit tout le devoir de bonne chreſtienne, encore que les médecins l'aſſeuraſſent qu'elle n'eſtoit pas-là. *Si je n'avois veu* (*dit-elle*) *le ſigne de ma mort, je le croirois ; car je ne me ſens point ſi bas ;* & leur conta

(a) Vit-on jamais un plus ſot orgueil ? Comme ſi le cours des aſtres, & la marche des météores avoient aucune analogie avec la vie des Rois & des Grands ! Au ſurplus, c'eſt au peuple à qui il faut s'en prendre, puiſqu'il a eu l'imbécillité de conſacrer lui-même ces préjugés abſurdes.

à

à tous l'apparition de ſa comete : & puis au bout de trois jours, quittant les ſonges du monde, elle trépaſſa.

Je ne ſçaurois croire autrement, que les grandes Dames, & celles qui ſont belles, jeunes & honneſtes n'ayent plus de grands regrets de laiſſer le monde que les autres : &, toutesfois, j'en vais nommer aucunes qui ne s'en ſont point ſouciées, & volontairement ont reçeu la mort, bien que ſur le coup l'annonciation leur ſoit fort amere & odieuſe.

La feue Comteſſe de la Rochefoucaut (a), de la maiſon de Roye, à mon gré & à d'autres, une des belles & agréables femmes de France, ainſi que ſon miniſtre, (car elle eſtoit de la religion, comme chacun ſçait), lui annonça qu'il ne falloit plus ſonger au monde, & que ſon heure eſtoit venue, & qu'il s'en falloit aller à Dieu, qui l'appelloit, & qu'il falloit quitter les mondanitez, qui n'eſtoient rien au prix de la béatitude du ciel ; elle luy dit : *Cela eſt bon, monſieur le Miniſtre, à dire à celles qui n'ont pas grand contentement & plaiſir en cettuy-cy, & qui ſont ſur le bord de leur foſſe ; mais à moy qui ne ſuis que ſur la verdeur de mon*

(a) Premiere femme de ce comte de la Rochefoucault, que malgré ſon amabilité on égorgea à la Saint-Barthelemy.

âge, de mon plaiſir, de ma beauté, voſtre ſentence m'eſt fort amere : d'autant que j'ay plus de ſubjet de m'aimer en ce monde, qu'en tout autre, & regretter à mourir, je vous veux monſtrer en cela ma generoſité, & vous aſſeurer que je prends la mort à gré, comme la plus vile, abjecte, baſſe, laide, & vieille qui fuſt au monde : & puis s'étant miſe à chanter des pſeaumes de grande dévotion, elle mourut.

Madame d'Eſpernon, de la maiſon de Candale, fut aſſaillie d'une maladie ſi ſoudaine, qu'en moins de ſix ou ſept jours elle fut emportée. Avant que mourir, elle tenta tous les moyens qu'elle put pour ſe guérir, implorant le ſecours de Dieu & des hommes, par ſes prieres très-dévotes, & de tous ſes amis & amies, ſerviteurs & ſervantes; luy faſchant fort qu'elle vinſt à mourir en ſi jeune âge : mais après qu'on luy eut rémonſtré qu'il falloit à bon eſcient s'en aller à Dieu, & qu'il n'y avoit plus aucun remede : *Eſt-il vray*, dit-elle? *Laiſſez-moy faire. Je vais doncques bravement me réſoudre ;* & uſa de ces meſmes & propres mots : & en hauſſant ſes beaux bras blancs, & en touchant ſes deux mains l'une contre l'autre; & puis, d'un viſage franc, & d'un cœur aſſeuré, ſe préſenta à prendre la mort en patience, & de quitter le monde, qu'elle com-

mença fort à abhorrer par des paroles très-chreſtiennes : & puis mourut en très-dévote & bonne chreſtienne en l'âge de vingt-ſix ans, & l'une des belles & agréables Dames de ſon temps.

On dit qu'il n'eſt pas beau de loüer les ſiens ; mais auſſi une belle vérité ne ſe doit pas céler : & c'eſt pourquoy je veux ici loüer madame d'Aubeterre, (a) ma niepce, fille de mon frere aiſné, laquelle ceux qui l'ont veuë à la Cour ou ailleurs, diront bien, avec moy, avoir eſté l'une des belles & accomplies Dames qu'on euſt ſçeu voir, autant pour le corps que pour l'ame. Le corps ſe monſtroit fort à plein, & extérieurement ce qu'il eſtoit par ſon beau & agréable viſage, ſa taille, ſa façon & ſa grace : pour l'eſprit, il eſtoit fort

(a) Renée de Bourdeille, fille du Vicomte de Bourdeille frère aîné de Brantôme, épouſa en 1579 David Bouchard, Vicomte d'Aubeterre. Ce jeune Seigneur avoit les plus grandes obligations au Vicomte de Bourdeille qui lui avoit tenu lieu de pere. Sa reconnoiſſance & ſes bons procédés lui valurent l'eſtime du vieillard. Sur ſa recommandation Charles IX le nomma aux places que le beau père du Vicomté d'Aubeterre occupoit. Brantôme, qui prétendoit à ces places, ne pardonna jamais à ſon neveu cette préférence. Voilà la cauſe de ſa haine contre la maiſon d'Aubeterre. Au ſurplus le Vicomte d'Aubeterre fut tué d'un coup de mouſquet en 1593, devant l'Iſle en Périgord. Sa veuve ne lui ſurvécut pas longtems.

divin & n'ignoroit rien ; ſa parole fort propre & naïfve, ſans fard, & qui couloit de ſa bouche fort agréablement, fuſt pour la choſe ſérieuſe, fuſt pour la rencontre joyeuſe. Je n'ay jamais veu femme, ſelon mon opinion, plus reſſemblante à noſtre Reyne de France Marguerite, & de ſes perfections, qu'elle ; auſſi l'ai-je ouy dire une fois à la Reine-mere. C'eſt un mot aſſez ſuffiſant pour ne la loüer davantage ; auſſi je n'en dirai plus rien : ceux qui l'ont veue ne me donneront, je m'aſſeure, nul démenty ſur cette louange. Elle vint à eſtre tout-à-coup aſſaillie d'une maladie qui ne ſe put point bien connoiſtre des médecins qui y perdirent leur latin ; (a) mais pourtant, elle avoit opinion d'eſtre empoiſonnée : je ne diray point de quel endroit ; mais Dieu vengera tout, & poſſible les hommes. Elle fit tout ce qu'elle put pour ſe faire ſecourir : non qu'elle ſe ſouciaſt, diſoit-elle, de mourir ; car dès la perte de ſon mary, elle en avoit perdu toute crainte, encore qu'il ne fuſt certes nullement eſgal à elle, ou qu'il la meritaſt, ny les belles larmes non plus qu'elle jettoit pour luy de ſes beaux yeux après ſa mort ; mais elle euſt deſiré de vivre encore un

(a) Il faut que ce prétendu empoiſonnement n'ait pas été revêtu de preuves, puiſque Brantôme ne les articule point.

peu, pour l'amour de ſa fille qu'elle laiſſoit tendrette; tant cette occaſion eſtoit belle & bonne; & les regrets d'un mary ſot & faſcheux ſont fort vains & légers.

Elle, voyant donc qu'il n'y avoit plus de remede, & ſentant ſon poux, qu'elle-meſme taſtoit, & connoiſſoit fringant; (car elle s'entendoit en tout) deux jours avant que mourir, elle envoya querir ſa fille, & luy fit une exhortation très-belle & ſainte, & telle que poſſible ne ſçay-je mere qui la puſt faire plus belle & mieux repréſentée, autant pour l'inſtruire à bien vivre au monde, que pour acquérir la grace de Dieu; & puis luy donna ſa bénédiction, luy commandant de ne troubler plus par ſes larmes ſon aiſe & repos qu'elle alloit prendre avec Dieu: puis elle demanda ſon miroir, & s'y regardant très-fixement: *Ah!* dit-elle, *traiſtre viſage à ma maladie, pour laquelle tu n'as changé*, (car elle monſtroit auſſi beau que jamais); *mais bientoſt la mort qui s'approche en aura ſa raiſon, qui te rendra pourry & mangé des vers.* Elle avoit auſſi mis la pluſpart de ſes bagues en ſes doigts: & les regardant, & ſa main qui eſtoit très-belle: *Voilà*, dit-elle, *une mondanité que j'ay bien aimée autresfois; mais à cette heure, de bon cœur je la laiſſe, pour me parer en l'autre monde d'une plus belle*

parure. Et voyant ſes ſœurs qui pleuroient à toute ouſtrance auprès d'elle, elle les conſola, & pria de vouloir prendre en gré avec elle ce qu'il plaiſoit à Dieu luy envoyer; & que, s'eſtant touſjours ſi fort aimées, elles n'euſſent regret à ce qui luy apportoit de la joye & du contentement; & que l'amitié qu'elle leur avoit portée touſjours, dureroit éternellement avec elles, les priant d'en faire le ſemblable, & meſme à l'endroit de ſa fille (a) : & les voyant renfoncer leurs pleurs, elle leur dit encore : *Mes ſœurs, ſi vous m'aimez, pourquoy ne vous réjoüiſſez-vous encore avec moy, de l'eſchange que je fais d'une vie miſérable avec une très-heureuſe? Mon ame, laſſée de tant de travaux, deſire en eſtre deſliée, & eſtre en ce lieu de repos avec Jeſus-Chriſt mon Sauveur : & vous la ſouhaitez encore attachée à ce chetif corps, qui n'eſt que ſa priſon & non ſon domicile. Je vous ſupplie doncques, mes ſœurs, ne vous affligez pas davantage.*

Tant d'autres pareils propos beaux & chreſtiens, dit-elle, qu'il n'y a ſi grand docteur qui en euſt peu proférer de plus beaux, leſquels je coule. Sur-tout elle demandoit fort à voir Madame de

(a) Sa fille (Hyppolite Bouchard) épouſa en 1597, François d'Eſparbès de Luſſan, Baron de la Serre.

Bourdeille, ſa mere, qu'elle avoit prié ſes ſœurs d'envoyer quérir; & ſouvent leur diſoit : *Mon Dieu ! mes ſœurs, Madame de Bourdeille ne vient-elle point ? Ah ! que vos couriers ſont longs ! Ils ne ſont pas gueres bons pour faire diligences grandes & poſtes.* Elle y alla, mais ne la peut voir en vie, car elle eſtoit morte une heure devant.

Elle me demanda fort auſſi, qu'elle appelloit tousjours ſon cher oncle, & nous envoya le dernier adieu. Elle pria de faire ouvrir ſon corps après ſa mort, ce qu'elle avoit tousjours fort déteſté, afin, dit-elle à ſes ſœurs, que la cauſe leur eſtant plus à plein découverte, cela leur fuſt une occaſion, & à ſa fille de ſe conſerver & prendre garde à leur vie : *car*, dit-elle, *il faut que j'advouë que je ſoupçonne d'avoir eſté empoiſonnée depuis cinq mois avec mon oncle de Brantôme, & ma ſœur la Comteſſe de Burtal ; mais je pris le plus gros morceau : non toutesfois que je veuille charger perſonne, craignant que ce ſoit à faux, & que mon ame en demeure chargée, laquelle je deſire eſtre vuide de tout blaſme, rancune, inimitié & péché, pour voler droit à Dieu ſon créateur.*

Je n'aurois jamais fait, ſi je diſois tout ; car ſes devis furent grands & longs, & point ſe reſſentant d'un corps fany, ny eſprit foible & décadant. Sur ce, il y eut un Gentilhomme, ſon voiſin, qui

diſoit bien le mot, & avoit aimé à cauſer & bouffonner avec elle, qui ſe préſenta. Elle luy dit : *Ah! mon amy, il ſe faut rendre à ce coup, & langue, & dague, & tout à Dieu!*

Son médecin & ſes ſœurs luy vouloient faire prendre quelque remede cordial. Elle les pria de ne luy en donner point, *car il ne ſerviroit rien plus* (diſoit-elle) *qu'à prolonger ma peine & retarder mon repos;* & pria qu'on la laiſſaſt; & ſouvent l'oyoit-on dire : *Mon Dieu, que la mort eſt douce! & qui l'euſt jamais penſé!* Et puis, peu-à-peu fermant les yeux, rendant ſes eſprits fort doucement, ſans faire aucun ſigne hideux & affreux (a) que la mort produit ſur ce point en pluſieurs.

Madame de Bourdeille, ſa mere, ne tarda guerés à la ſuivre; car la mélancolie qu'elle conçeut de cette honneſte fille, l'emporta dans dix-huit mois, ayant eſté malade ſept mois, ores bien en eſpoir de guérir, & ores en déſeſpoir; & dés le commencement, elle dit qu'elle n'en rechapperoit jamais, n'appréhendant nullement la mort, ne priant jamais Dieu de luy donner la vie, ny ſanté, mais patience en ſon mal, & ſur-

(a) Brantôme a fait en vers l'épitaphe de ſa niece, c'eſt un dialogue dont les interlocuteurs ſont lui-même & cette Dame. On trouve cette piece dans ſes divers opuſcules.

tout qu'il luy envoyaſt une mort douce & point aſpre & langoureuſe : ce qui fut ; car ainſi que nous ne la penſions qu'eſvanoüie, elle rendit l'ame ſi doucement, qu'on ne luy vit jamais remuer ny pieds, ny bras, ny jambes, ny faire aucun regard affreux, ny hideux ; mais tournant ſes yeux auſſi beaux que jamais, treſpaſſa, & reſta morte auſſi belle qu'elle avoit eſté vivante en ſa perfection (a).

Grand dommage, certes, d'elle & de ces belles Dames qui meurent ainſi en leurs beaux ans, ſi ce n'eſt que je croys que le ciel ne ſe contentant de ſes beaux flambeaux, qui, dès la création du monde, ornent ſa vouſte, veut par elles avoir outre plus des aſtres nouveaux pour nous illuminer, comme elles ont fait, eſtant en vie, de leurs beaux yeux.

Vous avez eu ces jours paſſez Madame de Balagny, vraye ſœur en tout de ce brave Buſſy (b). Quand Cambray fut aſſiégé, elle y fit tout ce qu'elle put d'un cœur brave & généreux, pour en deffendre la priſe : mais après s'eſtre en vain évertuée par tant de ſortes de deffenſes qu'elle y peut apporter ; voyant que c'eſtoit fait, & que la

(a) On peut voir ſon éloge, Art. IX du Diſcours IX des *Dames illuſtres*.

(b) Clermont d'Amboiſe, favori du duc d'Alençon.

ville eſtoit à l'ennemy & en ſa puiſſance, & la citadelle s'en alloit de meſme ; (a) ne pouvant ſupporter ce grand crevecœur de deſloger de ſa principauté, (car ſon mary & elle ſe faiſoient appeller Prince & Princeſſe de Cambray & Cambreſis, titre qu'on trouvoit parmy pluſieurs nations, odieux & trop audacieux ; veu leurs qualitez de ſimples Gentilshommes), mourut & creva de deſpit & triſteſſe dans ſa place d'honneur. Aucuns diſent qu'elle-meſme ſe donna la mort, qu'on trouvoit pourtant eſtre pluſtoſt acte payen que chreſtien. Tant il y a qu'il la faut loüer de ſa grande généroſité & remonſtrance qu'elle fit à ſon mary à l'heure de ſa mort, quand elle luy dit : *Que te reſte-t-il, Balagny, de plus vivre après ta déſolée infortune, pour ſervir de riſée & de ſpectacle au monde, qui te monſtrera au doigt, ſortant d'une ſi grande gloire où tu t'es veu haut eſlevé, en une baſſe fortune où tu t'es préparé, ſi tu ne ſais comme moy? Apprends donc de moy à bien mourir, & ne ſuivre ton malheur & ta dériſion.* C'eſt un grand cas, quand une femme nous apprend à vivre & mourir! A quoy pourtant il ne voulut obtempérer ny croire ; car au bout de ſept ou huit mois, oubliant la mémoire preſte-

(a) Cette ville fut priſe par les Eſpagnols en 1595.

ment de cette brave femme, (a) il ſe remaria avec la ſœur de Madame de Monceaux, belle certes & honneſte Damoiſelle, monſtrant à pluſieurs, qu'enfin il n'y a que vivre en quelque maniere que ce ſoit.

Certes, la vie eſt bonne & douce, mais auſſi une mort généreuſe eſt fort à louer, comme celle de cette Dame : laquelle, ſi elle eſt morte de triſteſſe, c'eſt bien contre le naturel des autres Dames, qu'on dit eſtre contraires au naturel des hommes; car elles meurent de joye & en joye.

Je n'en allégueray que ce ſeul conte de Mademoiſelle de Limeuil (b) l'aiſnée, qui mourut à la Cour, eſtant l'une des filles de la Reyne. Durant ſa maladie, dont elle trépaſſa, jamais elle ne ceſſa, ains cauſa tousjours; car elle eſtoit fort grande parleuſe, brocardeuſe, & très-bien & fort à propos, & très-belle avec cela. Quand l'heure de ſa fin fut venue, elle fit venir à ſoy ſon valet, (ainſi que les filles de la Cour en ont chacun un) qui s'appelloit Julien, & ſçavoit très-bien

(a) Balagny oubliant promptement la perte qu'il venoit de faire, convola en ſecondes noces avec Diane d'Eſtrées, l'aînée des ſœurs de la Ducheſſe de Beaufort, qu'on appeloit alors la Marquiſe de Monceaux.

(b) Sœur de celle qui ſe laiſſa ſéduire par le Prince de Condé tué à la bataille de Jarnac.

jouer du violon. *Julien*, lui dit-elle, *prenez voſtre violon, & ſonnez-moy tousjours juſques à ce que me voyez morte (car je m'y en vais), la défaite des Suiſſes, & le mieux que vous pourrez, & quand vous ſerez ſur le mot :* Tout eſt perdu, *ſonnez-le par quatre ou cinq fois, le plus piteuſement que vous pourrez ;* ce que fit l'autre, & elle-meſme luy aidoit de la voix, & quand ce vint, *tout eſt perdu*, elle le réitéra par deux fois; & ſe tournant de l'autre coſté du chevet, elle dit à ſes compagnes : *Tout eſt perdu à ce coup, & à bon eſcient ;* & ainſi décéda. Voilà une mort joyeuſe & plaiſante. Je tiens ce conte de deux de ſes compagnes, dignes de foy, qui virent jouer le myſtere.

S'il y a ainſi aucunes femmes qui meurent de joye, ou joyeuſement, il ſe trouve bien des hommes qui en ont fait de meſme ; comme nous liſons de ce grand Pape Léon X, qui mourut de joye (a) & lieſſe, quand il vit nous autres François chaſſés du tout hors de l'Eſtat de Milan, tant il nous portoit de haine.

Feu Monſieur le Grand-Prieur de Lorraine prit une fois fantaiſie d'envoyer en courſe vers le Levant deux de ſes galeres, ſous la charge du Ca-

(a) Voilà une mort bien édifiante pour un Pape.

pitaine Beaulieu, l'un de ſes Lieutenants, dont je parle ailleurs. Ce Beaulieu y alla fort bien; car il eſtoit brave & vaillant : quand il fut vers l'Archipelague (a), il rencontra un grand vaiſſeau Vénitien, bien armé & bien riche. Il le commença à canonner : mais il luy rendit bien le ſaluë car de la premiere volée, il luy emporta deux de ſes bancs avec leurs forçats tout net, & ſon Lieutenant, qui s'appelloit le Capitaine Panier, bon compagnon, qui pourtant eut le loiſir de dire ce ſeul mot, & puis mourut : *Adieu Panier, vendanges ſont faites.* Sa mort fut plaiſante par ce bon mot. Ce fut à Monſieur de Beaulieu à ſe retirer; car ce vaiſſeau eſtoit pour luy invincible.

La premiere année (b) que le Roy Charles IX fut Roy, lors de l'édit de Juillet, qui ſe tenoit au fauxbourg Saint Germain, nous viſmes pendre un enfant de la Mathe, le meſme qui avoit dérobé de la vaiſſelle d'argent de la cuiſine de Monſieur le Prince de la Roche-ſur-Yon. Quand il fut ſur l'eſchelle, il pria le bourreau de luy donner un peu le temps de parler, & ſe mit ſur le devis, en remonſtrant au peuple, qu'on le faiſoit mourir à tort : *Car* (diſoit-il) *je n'ay jamais exercé mes*

(a) L'Archipel.
(b) En 1561.

larcins ſur des pauvres gens, gueux & malotrus, mais ſur les Princes & les Grands, qui ſont plus grands larrons que nous, & qui nous pillent tous les jours; & n'eſt que bien fait de répéter d'eux ce qu'iis nous dérobent & nous prennent. Tant d'autres ſornettes plaiſantes, dit-il, qui ſeroient ſuperflues de raconter, ſinon que le Preſtre, qui eſtoit monſté ſur le haut de l'eſchelle avec luy, & s'eſtoit tourné vers le peuple, comme on voit: *Meſſieurs*, s'eſcria-t-il, *ce pauvre patient ſe recommande à vos bonnes prieres; nous dirons tous pour luy & ſon ame un* Pater noſter *& un* Ave Maria, *& chanterons* Salve, & que le peuple luy reſponde: ledit patient baiſſa la teſte; & regardant ledit Preſtre, commença à brailler comme un veau, & ſe mocquer du Preſtre fort plaiſamment, & puis luy donna du pied, & l'envoya du haut de l'eſchelle en bas, d'un ſi grand ſault, qu'il s'en rompit une jambe. *Ah! mon bon homme, Monſieur le Preſtre*, dit-il, *je ſçavois bien que je vous deſlogerois de-là. Il en a, le galland*, l'oyant plaindre; & ſe mit à rire à belle gorge deſployée, & puis luy-meſme ſe jetta au vent. Je vous jure que la Cour en rit bien de ce trait; bien que le pauvre Preſtre ſe fuſt fait grand mal. Voilà une mort certes non gueres triſte.

Feu Monſieur d'Eſtampes (a) avoit un fou, qui s'appelloit Collin, fort plaiſant. Quand ſa mort s'approcha, Monſieur d'Eſtampes demanda comment ſe portoit Collin ? On lui dit : *pauvrement, Monſieur : il s'en va mourir ; car il ne veut rien prendre. Tenez*, dit Monſieur d'Eſtampes, qui eſtoit lors à table, *portez-luy ce potage ; & dites-luy que, s'il ne prend ce potage, que je ne l'aimeray jamais ; car on m'a dit qu'il ne veut rien prendre.* L'on fit l'ambaſſade à Collin, qui, ayant la mort entre les dents, fit reſponſe ! *Et qui ſont ceux-là qui ont dit à Monſieur d'Eſtampes que je ne voulois rien prendre?* Et eſtant entouré d'un million de mouches, (car c'eſtoit en eſté) il ſe mit à jouer de la main avec elles, comme l'on voit les pages, les laquais, & autres jeunes enfants après elles ; & en ayant pris deux au coup, en faiſant le petit tour de la main, qu'on ſe peut mieux repréſenter qu'eſcrire : *dites à Monſieur*, dit-il, *voilà que j'ay pris pour l'amour de luy, & que je m'en vais au Royaume des mouches :* & ſe tournant de l'autre coſté, le gallant trépaſſa.

Sur ce j'ay ouy dire à aucuns Philoſophes, que volontiers aucunes perſonnes ſe ſouviennent à leur

(a) René de Broſſe, dit de Bretagne, duc d'Eſtampes, & mari de cette Ducheſſe d'Eſtampes qui fut maîtreſſe de François I.

treſpas des choſes qu'ils ont plus aimées, & les recordent; comme les Gentilshommes, les gens de guerre, les chaſſeurs, les artiſans, bref tous quaſi en leur profeſſion, mourants, ils en cauſent quelque mot: cela s'eſt veu & ſe voit ſouvent.

Les femmes de meſme en diſent auſſi quelque ratelée, juſques aux putains; ainſi que j'ay ouy parler d'une Dame d'aſſez bonne qualité, qui, à ſa mort, triompha de débagouler de ſes amours, paillardiſes & gentilleſſes paſſées: ſi bien qu'elle en dit plus que le monde n'en ſçavoit, bien qu'on la ſoupçonnaſt fort putain. Poſſible pouvoit-elle faire cette découverte, en rêvant, ou que la vérité, qui ne peut céler, l'y contraigniſt, ou qu'elle vouluſt en deſcharger ſa conſcience en repentance. Elle en confeſſa aucuns, en demandant pardon, & les ſpécifioit & coſtoit en marge, qu'on y voyoit tout à clair. Vrayment, ce dit quelqu'un, elle eſtoit bien à loiſir d'aller ſur cette heure nettoyer ſa conſcience d'un tel ballay de ſcandale, par ſi grande ſpéciauté.

J'ay ouy parler d'une Dame, fort ſubjette à ſonger & reſver toutes les nuits, qu'elle diſoit la nuit tout ce qu'elle faiſoit le jour; ſi bien qu'elle-meſme ſe ſcandaliſa à l'endroit de ſon mary, qui ſe mit à l'ouyr parler, gaſouiller, & prendre pied à ſes ſonges & rêveries, dont après mal en prit à elle.

Il n'y a pas long-temps qu'un Gentilhomme de par le monde, en une province que je ne nommeray point, en mourant, en fit de meſme, & publia ſes paillardiſes & amours, & ſpécifia les Dames & Damoiſelles avec leſquelles il avoit eu affaire, & en quels lieux & rendez-vous, & de quelle façon, dont il s'en confeſſoit tout haut, & en demandoit pardon à Dieu devant tout le monde. Cettuy-là faiſoit pis que la Dame; car elle ne faiſoit que ſe ſcandaliſer; & ledit Gentilhomme ſcandaliſoit pluſieurs femmes. Voilà de bons gallants & gallantes!

On dit que les avaricieux & avaricieuſes ont auſſi cette humeur de ſonger fort à leur mort en leurs tréſors d'eſcus, les ayant tousjours en la bouche. Il y a environ quarante ans qu'une Dame de Montemar, l'une des plus riches Dames du Poictou, & des plus pécunieuſes, venant à mourir, ne ſongeoit qu'à ſes eſcus qui eſtoient en ſon cabinet; & tant qu'elle fut malade, ſe levoit vingt fois le jour, & alloit voir ſon tréſor. Enfin, s'approchant fort de la mort, & que le Preſtre l'exhortoit fort à la vie éternelle, elle ne diſoit autre choſe, ou ne reſpondoit: *Donnez-moy ma cotte, donnez-moy ma cotte, les méchants me deſrobent*: ne ſongeant qu'à ſe lever pour aller voir ſon cabinet, comme elle faiſoit les efforts, ſi elle euſt peu la bonne Dame: & ainſi elle mourut.

Je me ſuis ſur la fin un peu entrelaſſé de mon premier diſcours : mais prenez le cas, qu'après la mortalité & la tragédie, vient la farce. Sur ce je fais.

DISCOURS SEPTIEME.

Sur ce qu'il ne faut jamais parler mal des Dames (1), *& la conſéquence qui en vient.*

UN point y a-t-il à noter en ces belles & honneſtes Dames qui font l'amour, c'eſt que, quelque esbat qu'elles ſe donnent, elles ne veulent eſtre offenſées, ny ſcandaliſées de paroles, de perſonne; & qui les offenſe, s'en ſçavent bien revancher, ou toſt ou tard : bref, elles le veulent bien faire, mais non pas qu'on en parle. Auſſi certes n'eſt-t-il pas beau de ſcandaliſer une honneſte Dame, ny la divulguer; car qu'en ont affaire pluſieurs perſonnes, ſi elles ſe contentent & leurs amoureux?

Auſſi nos Cours de France, aucunes, & meſme les dernieres, ont eſté fort ſubjetes à blaſonner de ces honneſtes Dames; & ay veu le temps qu'il n'eſtoit pas gallant homme qui ne trouvaſt quelque faux dire contre ces Dames, ou bien qu'il n'en rapportaſt quelque vray : à quoy il y a un très-grand blaſme; car on ne doit jamais offenſer l'honneur des Dames, & ſur-tout des grandes. Je parle autant de ceux qui en reçoivent des jouiſſances,

(a) L'intitulé de ce chapitre s'accorde mal avec le contenu de ceux qui précèdent. Mais Brantôme ne ſe piquoit pas d'être conſéquent.

comme de ceux qui ne peuvent taſter de la venaiſon, & la deſcrient.

Nos Cours dernieres de nos Roys, comme j'ay dit, ont eſté fort ſubjettes à ces médiſances & paſquins, bien différentes à celles de nos Roys (a), leurs prédéceſſeurs, fors celle du Roy Louis XI, ce *bon rompu*, (b) duquel on dit que la pluſpart du temps il mangeoit en commun à pleine ſalle, avec force Gentilshommes de ſes plus privez, & autres & tout; & celuy qui lui faiſoit le meilleur & plus laſcif conte des Dames de joye, il eſtoit le mieux venu & feſtoyé; & lui-même ne s'eſpargnoit à en faire; car il s'en enqueroit fort, & en vouloit ſouvent ſçavoir, & puis en faiſoit part aux autres, & publiquement (c). C'eſtoit bien un

(a) Comme c'eſt-là le paſſe-tems des méchans, il devoit faire un des plaiſirs de Louis XI.

(b) De nos jours on a ſubſtitué à ces mots de *bon-rompu* celui de *roué*: leur ſignification eſt la même.

(c) Louis XI paſſe généralement, non-ſeulement pour avoir raconté beaucoup de contes *avec tout ce qu'il y avoit de jeunes Seigneurs à la Cour de Philippe-le-Bon, Duc de Bourgogne*, où il s'eſtoit refugié étant Dauphin, mais même pour avoir pris ſoin de faire recueillir, & de publier enſuite dans le même ordre où nous l'avons, le recueil intitulé: *Cent Nouvelles nouvelles, lequel en ſoy contient cent chapitres ou hiſtoires compoſées ou récitées par nouvelles Gens depuis naguères*; & cela ſe trouve con-

grand ſcandale que celuy-là. Il avoit très-mauvaiſe opinion des femmes, & ne les croyoit toutes chaſtes. Quand il convia le Roy d'Angleterre de venir à Paris faire bonne chere, & qu'il fut pris au mot, il s'en repentit tout auſſi-rôt, & trouva un *alibi* pour rompre le coup. *Ah! Paſque-Dieu!* (ce dit-il) *je ne veux pas qu'il y vienne : il y trouveroit quelque petite affectée & saffrette, de laquelle il s'amouracheroit, & elle luy feroit venir le gouſt d'y demeurer plus long-temps, & d'y venir plus ſouvent que je ne voudrois.*

Il eut pourtant très-bonne opinion de ſa

firmé par ces mots de l'ancienne *Préface* ou *Avertiſſement*, qui paroît avoir été fait de ſon temps : *Et notez que, par toutes les* Nouvelles, *où il eſt dit* par Monſeigneur, *il eſt entendu Monſeigneur le Dauphin, lequel depuis a ſuccédé à la Couronne, & eſt le Roy Louis onzieme ; car il eſtoit lors ès pays du Duc de Bourgogne.* Mais comme il eſt bien certain que ce Prince ne ſe retira en Brabant qu'à la fin de l'année 1456, & ne rentra en France qu'en Août 1461, il eſt abſolument impoſſible que ce recueil ait *paru en France, vers l'an* 1455, comme on le débite inconſidérément dans la *Préface* de ſes nouvelles éditions. On en a deux anciennes ; l'une de *Paris*, en 1486, *in-folio* ; l'autre encore de *Paris, chez la veuve de Johan Treperel, ſans date, auſſi in-folio* ; & deux nouvelles, accompagnées de mauvaiſes figures, & imprimées à *Cologne, chez Pierre Gaillard*, en 1701 & 1736, *en deux volumes in-8°.*

femme (a), qui eſtoit ſage & vertueuſe : auſſi la luy falloit-il telle ; car eſtant ombrageux & ſoupçonneux Prince, s'il en fut oncques, il luy euſt bien-toſt fait paſſer le pas des autres : & quand il mourut, il commanda à ſon fils d'aimer & honorer fort ſa mere, mais non de ſe gouverner par elle : *non qu'elle ne fuſt fort ſage & chaſte*, dit-il, *mais qu'elle eſtoit plus Bourguignonne que Françoiſe*. Auſſi ne l'aima-t-il jamais que pour en avoir lignée ; & quand il en eut, il n'en faiſoit gueres de cas : il la tenoit au chaſteau d'Amboiſe comme une ſimple Dame, portant fort petit eſtat, & eſtant fort malhabillée, comme une ſimple Demoiſelle, & la laiſſoit-là avec petite cour à faire ſes prieres, & luy s'alloit pourmener & donner du bon temps. D'ailleurs, je vous laiſſe à penſer, puiſque le Roy avoit opinion telle des Dames, & s'en plaiſoit à mal dire, comment elles eſtoient repaſſées par les bouches de toute la Cour, non qu'il leur euſt voulu ainſi du mal, mais ſeulement s'esbattre, ny qu'il les vouluſt réprimer de

(a) Si Louis XI eſtima Charlotte de Savoye ſon épouſe, il ne lui témoigna pas, par ſon teſtament, puiſqu'il l'exclut de l'adminiſtration, pour la confier à Anne de Beaujeu ſa fille. Pendant ſa vie, ce même Louis XI avoit confiné ſon épouſe dans une eſpèce de priſon. Il falloit que ſon deſpotiſme s'exerçât ſur tout.

leurs jeux, comme j'ay veu aucuns : mais ſon plus grand plaiſir eſtoit de les gaudir; ſi-bien que ces pauvres femmes, preſſées de tels bas de médiſance, ne pouvoient bien ſouvent hauſſer la croupiere ſi librement comme elles euſſent voulu; & toutesfois le putaniſme régna fort de ſon temps; car le Roy luy-même aidoit fort à le faire, & le maintenir avec les Gentilshommes de ſa Cour; & puis c'eſtoit à qui mieux en riroit, fuſt en public ou en cachette, & qui en feroit de meilleurs contes de leurs laſcivetez, de leurs tordions, (ainſi parloit-il,) & de leur gaillardiſe. Il eſt vrai qu'on couvroit le nom des grandes, qu'on ne jugeoit que par apparence & conjectures. Je croys qu'elles avoient meilleur temps, que pluſieurs que j'ay veues du regne du feu Roy (a), qui les tançoit, cenſuroit & réprimoit eſtrangement. Voilà ce que j'ay ouy dire de ce bon Roy à aucuns anciens.

Or, le Roy Charles VIII ſon fils, qui luy ſuccéda; ne fut de cette complexion : car on dit de luy que ç'a eſté le plus ſobre & honneſte Roy en paroles, que l'on vit jamais, & n'a jamais offenſé ny fille, ny femme, ny homme, de la moindre parole du monde. Je vous laiſſe donc à penſer ſi les belles femmes de ſon regne, & qui ſe réjoüiſſoient, n'avoient pas bon temps. Auſſi les aima-t-il

(a) Henri III avoit la lâcheté de les inſulter en face.

fort, & les ſervit bien ; voire trop : car tournant de ſon voyage de Naples très-victorieux & glorieux, il s'amuſa ſi fort à les ſervir, careſſer & donner tant de plaiſirs à Lyon par les beaux combats & tournois qu'il y fit pour l'amour d'elles, que ne ſe ſouvenant point des ſiens qu'il avoit laiſſés en ce royaume, les laiſſa perdre, & royaume & villes & chaſteaux, qui tenoient encore, & luy tendoient les bras pour avoir ſecours. On dit auſſi que les Dames furent cauſe de ſa mort, auxquelles, pour s'eſtre trop abandonné, luy qui eſtoit de fort débile complexion, s'y énerva & débilita tant, que cela luy aida à mourir.

Le Roy Loüis XII fut fort reſpectueux aux Dames : car, comme j'ay dit ailleurs, il pardonnoit aux comédiens de ſon royaume, comme eſcoliers & clercs de Palais en leurs Baſoches, de quiconque ils parleroient, fors de la Reine ſa femme, & de ſes Dames & Demoiſelles, encore qu'il fuſt bon compagnon en ſon temps, & qu'il aimaſt bien les Dames autant qu'un autre ; tenant en cela, mais non de la mauvaiſe langue, ny de la grande préſomption, ny vanterie du Duc Loüis d'Orléans, ſon ayeul ; auſſi cela lui couſta la vie. Car s'eſtant une fois vanté tout haut en un banquet où eſtoit le Duc Jean de Bourgogne, ſon couſin, qu'il avoit en ſon cabinet le pourtrait des plus belles Dames dont il avoit joüi ; par cas for-

tuit, un jour le Duc Jean entrant dans ce cabinet, la premiere dame qu'il vit pourtraite, & ſe préſenta du premier aſpect devant ſes yeux, ce fut ſa noble Dame & eſpouſe, qu'on tenoit de ce temps très-belle : elle s'appelloit Marguerite, fille d'Albert de Baviere, Comte de Haynault, Hollande & Zélande. Qui fut esbahy ? ce fut le bon eſpoux ! Penſez que tout bon il dit : *Ah ! j'en ay !* Et ne faiſant cas de la puce qui le piquoit autrement, diſſimula tout, & en couvant la vengeance, le querella pour la régence & adminiſtration du royaume, & colorant ſon mal ſur ce ſubjet, & non ſur ſa femme, le fit aſſaſſiner à la porte Baudet (a) à Paris, ſa femme eſtant morte auparavant, penſez de poiſon : & après la vache morte, il eſpouſa en ſecondes nopces la fille de Loüis III, Duc de Bourbon. Poſſible qu'il n'empira le marché ; car à tels gens ſubjets aux cornes, ils ont beau changer de chambre & de repaires, ils y en trouvent tousjours.

Ce Duc en cela fit très-ſagement de ſe venger de ſon adultere, ſans ſcandaliſer, ny luy ny ſa femme, qui fut à luy une très-ſage diſſimulation. Auſſi ay-je ouy-dire à un très-grand capitaine, qu'il y a trois choſes, leſquelles l'homme ſage ne

(a) Barbette, & non pas Baudet.

doit jamais publier : s'il en eſt offenſé, il en doit taire le ſubjet, & pluſtoſt en inventer un autre nouveau, pour en avoir le combat & la vengeance, ſi ce n'eſt que la choſe fuſt ſi évidente & claire devant pluſieurs, qu'autrement il ne s'en peuſt dédire.

L'une eſt, quand on reproche à un homme que ſa femme eſt publique, & qu'il eſt cocu. L'autre, quand on le taxe de bougrerie & ſodomie. La troiſieſme, quand on lui met à ſus qu'il eſt un poltron, & qu'il a fuy vilainement d'un combat & d'une bataille. Ces trois choſes, diſoit ce grand capitaine, ſont fort ſcandaleuſes, quand on en publie le ſubjet pour lequel on combat; & penſe-t-on quelquesfois s'en bien nettoyer, que l'on s'en ſalit vilainement; & le ſubjet eſtant publié, ſcandaliſe fort, & tant plus il eſt remué, tant plus mal il ſent, ny plus ny moins qu'une grande puanteur, quand plus on la remue. Voilà pourquoy, qui peut, & avec ſon honneur, celer, c'eſt le meilleur, & excogiter & tenter un nouveau ſubjet, pour avoir raiſon du vieux; & telles offenſes le plus tard qu'on peut ne ſe doivent jamais mettre en cauſe, conteſtation, ny combat : force exemples alléguerois-je pour ce ſubjet; mais ils m'incommoderoient & allongeroient par trop mon diſcours.

Pour ces raiſons, ce Duc Jean (a) fut très-ſage de diſſimuler & cacher ſes cornes, & ſe revancher d'ailleurs ſur ſon couſin qui l'avoit honny; encore s'en mocquoit-il & le faiſoit entendre: dont ne faut point douter, que telle dériſion & ſcandale ne luy touchaſt autant au cœur que ſon ambition, & luy fit faire ce coup en fort habile & très ſage mondain.

Or, pour retourner de-là où j'étois demeuré; le Roy François, qui a bien aimé les Dames, & encore qu'il euſt opinion qu'elles fuſſent fort inconſtantes & variables, comme j'ay dit ailleurs, ne voulut point qu'on en médiſt en ſa Cour, & voulut fort que l'on leur portaſt un grand honneur & reſpect. J'ay ouy raconter qu'une fois, luy paſſant ſon careſme à Meudon près de Paris, il eut un ſien Gentilhomme ſervant, qui s'appelloit le ſieur Priſambourg de Xaintonge, lequel ſervant le Roy de la viande dont il avoit diſpenſe, le Roy luy commanda de porter le reſte, comme l'on voit quelquefois à la Cour, *aux Dames de la petite* (b) *bande*, que je ne veux nommer, de peur de ſcandale. Ce Gentilhomme ſe mit à dire parmy ſes compagnons & autres de la Cour, que ces Dames ne ſe contentoient pas de manger de la chair crue

(a) C'eſt proſtituer l'épithete de Sage, que de la donner à un Prince qui ſe déshonora par un aſſaſſinat.

(b) C'étoit le ſerrail du Père des lettres.

en careſme, mais en mangeoient de la cuite, & tout leur ſaoul. Les Dames le ſçeurent, qui s'en furent plaindre au Roy auſſi-tôt. Il entra en ſi grande colere, qu'à l'inſtant il commanda aux archers de la garde de ſon hôtel de l'aller prendre & pendre ſans aucun délay. Par cas, ce pauvre Gentilhomme en eut le vent par quelqu'un de ſes amis, qui en évada & ſe ſauva bravement: que s'il euſt eſté pris, pour le ſeur il euſt eſté pendu, encore qu'il fuſt Gentilhomme de bonne part; tant on vit le Roy cette fois-là en colere, ny faire plus de jurements. (a) Je tiens ce conte d'une perſonne d'honneur qui y eſtoit, & aſſeuroit que le Roy avoit alors dit tout haut, que quiconque toucheroit à l'honneur des Dames, ſans rémiſſion il ſeroit pendu.

Un peu auparavant, le Pape Paul III, & de la maiſon de Farneſe, eſtant venu à Nice, le Roy le viſitant & toute ſa Cour, & de Seigneurs & Dames, il y en eut quelques-unes qui n'eſtoient pas des plus laides, qui luy allerent baiſer la pantouffle : ſur quoy un Gentilhomme ſe mit à dire, *qu'elles eſtoient allées demander à Sa Sainteté, diſpenſe de taſter de la chair crue ſans ſcandale, toutes fois & quantes qu'elles voudroient.*

(a) Pour un Roi ſi zélé catholique, cette aventure n'eſt pas conforme à l'orthodoxie dont il ſe piquoit.

Le Roy le ſçeut, & bien ſervit au Gentilhomme de ſe ſauver; car il euſt eſté pendu, (a) tant pour la révérence du Pape, que du reſpect des Dames.

Ces Gentilshommes ne furent ſi heureux en leurs rencontres & cauſeries, comme feu Monſieur d'Albanie. Lorſque le Pape Clément VII. vint à Marſeille faire les nopces de ſa niepce avec Monſieur d'Orléans, il y euſt trois Dames, belles & honneſtes veufves, leſquelles, pour les douleurs, ennuys, & triſteſſes qu'elles avoient de l'abſence & des plaiſirs paſſez de leurs marys, vindrent ſi bas & ſi fort attenuées, débiles, & maladives, qu'elles prierent Monſieur d'Albanie, ſon parent, qui avoit bonne part aux graces du Pape, de luy demander diſpenſe pour les trois de manger de la chair les jours deffendus. Le Duc d'Albanie le leur accorda, & les fit venir un jour fort familierement au logis du Pape, & pour ce en advertit le Roy, & qu'il luy en donneroit du paſſe-temps; & luy ayant deſcouvert la baye, eſtant toutes trois à genoux devant Sa Sainteté, Monſieur d'Albanie commença le premier, & dit aſſez bas en Italien, que les Dames ne l'entendoient point: « Pere ſaint, voilà trois Dames

(a) Ce François I. étoit donc un furieux pendeur: Et comment accordoit-il l'idée de ce ſupplice réſervé aux plébéiens, avec ſa foi de Gentilhomme, qu'il juroit ſi doctement!

» veufves, belles, & bien honneſtes, comme vous » voyez, leſquelles, pour la révérence qu'elles » portent à leurs marys treſpaſſez, & à l'amitié » des enfants qu'elles ont eus d'eux, ne veulent » pour rien du monde aller en ſecondes nopces, » pour faire tort à leurs marys & enfants; & » parce que quelquesfois elles ſont tentées des » aiguillons de la chair, elles ſupplient très- » humblement Voſtre Sainteté de pouvoir avoir » approches des hommes hors mariage, ſi & » quantes fois qu'elles ſeront en cette tentation. » *Comment*, dit le Pape, *mon couſin! Ce ſeroit contre les commandemens de Dieu, dont je n'en puis diſpenſer. Les voilà, Pere Saint*, diſoit le Duc, *s'il vous plaiſt les ouyr parler.* Alors, l'une des trois prit la parole, & dit : « Pere Saint, nous » avons prié Monſieur d'Albanie de vous faire » une requeſte très-humble pour nous autres » trois, & vous remonſtrer nos fragilitez & de- » biles complexions. » *Mes filles*, dit le Pape, *la requeſte n'eſt nullement raiſonnable; car ce ſeroit contre les Commandemens de Dieu.* Les dites veufves, ignorantes de ce que luy avoit dit Monſieur d'Albanie, luy repliquerent : *Pere Saint, au moins qu'il vous plaiſe nous en donner congé trois fois de la ſemaine. Comment!* (dit le Pape) *de vous permettre il Peccato di luſſuria* (a)*? Je me*

(a) C'eſt-à-dire : *le péché de luxure.*

damnerois ; auſſi je ne le puis faire. Leſdites Dames, connoiſſant alors qu'il y avoit de la fourbe & raillerie, & que Monſieur d'Albanie leur en avoit donné d'une, dirent : *Nous ne parlons pas de cela, Pere Saint : nous demandons de manger de la chair les jours prohibez.* Là-deſſus, le Duc d'Albanie leur dit : *Je penſois, mes Dames que ce fuſt de la chair vive.* Le Pape auſſi-toſt entendit la raillerie, & ſe prit à ſourire, en diſant : *Mon Couſin, vous avez fait rougir ces honneſtes Dames. La Reyne s'en faſchera, quand elle le ſçaura ;* laquelle le ſçeut, & n'en fit autre ſemblant ; mais trouva le conte bon : & le Roy, puis après auſſi en rit bien fort avec le Pape ; lequel ; après leur avoir donné ſa bénédiction, leur octroya le congé qu'elles demandoient, & s'en allerent très-contentes.

L'on m'a nommé les trois Dames, Madame de Chaſteau-Briant, Madame de Chaſtillon, & Madame la Baillive de Caën, toutes très-honneſtes Dames. Je tiens ce conte des anciens de la Cour (a).

Madame d'Uſez fit bien mieux, du temps que

(a) Ce conte que Brantôme dit tenir des anciens de la Cour, eſt pris mot pour mot de *J. Bouchet*, dans ſes *Annales d'Aquitaine*, édition de 1644, p. 473, au nom des trois dames près qui eſt apparemment ce qu'il veut dire qu'il tenoit de bon lieu.

le Pape Paul III vint à Nice voir le Roy François I. Elle eſtant Madame de Bellay, & qui de ſa jeuneſſe a fait tousjours des plaiſants traits, & dit de bons mots : un jour ſe proſternant devant Sa Sainteté, la ſupplia de trois choſes. La premiere, qu'elle luy donnaſt l'abſolution, d'autant que petite-fille à Madame la Régente, & qu'on la nommoit Tallard, elle perdit ſes ciſeaux en faiſant ſon ouvrage ; elle fit vœu à Saint Alivergot, de le luy accomplir ſi elle les trouvoit, ce qu'elle fit ; mais elle ne l'accomplit, ne ſçachant où giſoit ſon corps ſaint. La deuxieſme requeſte fut, qu'elle luy donnaſt pardon, de quoy, quand le Pape Clément vint à Marſeille, elle eſtant fille Tallard encore, elle prit un de ſes oreillers en ſa ruelle de lit, & s'en torcha le devant & le derriere, dont après Sa Sainteté repoſa deſſus ſon digne chef, & viſage, & bouche qui le baiſa. La troiſieſme, qu'elle excommuniaſt le ſœur de Tayefans, parce qu'elle l'aimoit, & luy ne l'aimoit point ; & qu'il eſt maudit, & eſt excommunié, celuy qui eſt aimé & n'aime point.

Le Pape, eſtonné de ſes demandes, & s'eſtant enquis au Roy qui elle eſtoit, il ſçeut ſes cauſeries, & en rit ſon faoul avec le Roy.

Je ne m'eſtonne pas ſi depuis elle a été huguenotte, & s'eſt bien mocquée des Papes ; puis que de ſi bonne heure elle commença : & de ce temps, toutesfois

toutesfois tout a esté trouvé bon d'elle, tant elle avoit bonne grace en ses traits & bons mots.

Or, ne pensez pas que ce grand Roy fut si abstraint & si réformé au respect des Dames, qu'il n'en aimast de bons contes qu'on lui en faisoit, sans aucun scandale pourtant, ny descriement, & qu'il n'en fist aussi; mais comme grand Roy qu'il estoit, & bien privilégié, il ne vouloit pas qu'un chacun, ny le commun, usast de pareil privilége que luy.

J'ay ouy conter à aucunes, qu'il vouloit fort que les honnestes Gentilshommes de sa Cour fissent des maistresses; & s'ils n'en faisoient (a), il les estimoit des fats & des sots: & bien souvent aux uns ou aux autres leur en demandoit les noms, & promettoit les y servir, & leur en dire du bien; tant il étoit bon & familier: & souvent aussi, quand il les voyoit en grand raisonnement avec leurs maistresses, il les venoit accoster, & demandoit quels bons propos ils avoient avec elles; & s'il ne les trouvoit bons, il les corrigeoit, & leur en apprenoit d'autres. A ses plus familiers, il n'estoit point avare, ny chiche de leur en dire, ny départir de ses contes, dont j'en ay ouy faire

(a) Cela devoit être : l'homme corrompu veut que tout ce qui l'entoure partage ses goûts.

un plaiſant qui luy advint, & puis après le récita, d'une belle jeune Dame venue à la Cour, laquelle, pour n'y eſtre bien ruſée, s'y laiſſa aller fort doucement aux perſuaſions de l'amour des Grands, & ſur-tout de ce grand Roy; lequel un jour, ainſi qu'il voulut planter ſon eſtendart bien arboré dans ſon fort, elle, qui avoit ouy dire, & qui commençoit dèsjà à le voir, que quand on donnoit quelque choſe au Roy, ou qu'on le prenoit de luy, & qu'on le touchoit, il le falloit premiérement baiſer, ou bien la main pour le prendre & toucher; elle-meſme, ſans autre cérémonie, n'y faillit pas, & baiſant très-humblement la main, prit l'eſtendart, & le planta dans le fort avec une très-grande humilité: & puis lui demanda de ſang froid, comment il vouloit qu'elle le ſerviſt, ou en femme de bien & chaſte, ou en desbauchée? Il ne faut point douter qu'il luy en demanda la desbauchée; puis qu'en cela elle luy eſtoit plus agréable qu'en la modeſte: en quoy elle trouva qu'elle n'y avoit perdu ſon temps, & après le coup & avant; puis luy faiſoit une grande révérence; le remerciant bien humblement de l'honneur qu'il luy avoit fait, dont elle n'eſtoit pas digne, en lui recommandant ſouvent quelque avancement pour ſon mary. J'ay ouy nommer la Dame, laquelle depuis n'a eſté ſi ſotte comme alors, mais bien ruſée & habile.

Ce Roy n'en eſpargna pas le conte (a), qui courut à pluſieurs oreilles. Il eſtoit fort curieux de ſçavoir l'amour des uns & des autres, & ſur-tout des combats amoureux, & meſme de quels beaux airs ſe manioient les Dames quand elles eſtoient en leur manege, & quelle contenance & poſture elles y tenoient, & de quelles paroles elles uſoient: & puis en rioit à pleine gorge; & après en défendoit la publication & le ſcandale, & recommandoit le ſecret & l'honneur.

Il avoit, pour ſon ſecond (b), ce très-grand, très-magnifique & très-libéral Cardinal de Lorraine: très-libéral le puis-je appeller, puiſqu'il n'eut ſon pareil de ſon temps: ſes deſpenſes, ſes dons, ſes gracieuſetez en ont fait foy, & ſur-tout la charité envers les pauvres. Il portoit ordinairement une grande gibeciere, que ſon valet-de-chambre, qui luy manioit ſon argent des menus plaiſirs, ne failloit d'emplir tous les matins de trois ou quatre cent eſcus; & tant de pauvres qu'il rencontroit, il mettoit la main à la gibeciere, & ce qu'il en tiroit, ſans conſidération, le donnoit,

(a) Cela prouve que ſa Cour étoit une école d'honnêteté. Le bon Louis XII ne s'y prenoit pas de cette manière: auſſi la Bazoche le jouoit-elle en plein théâtre.

(b) Si c'étoit en fait de galanterie, M. le Cardinal rempliſſoit bien ſon état. En ce cas l'auteur de ſa légende ſeroit plus vrai qu'on ne le croit.

ſans y rien trier. Ce fut de luy que dit un pauvre aveugle, ainſi qu'il paſſoit dans Rome, & que l'aumoſne luy fut demandée de luy, il jetta, à ſon accouſtumée, une grande poignée d'or, & s'eſcriant tout haut : *O tu ſei Chriſto, ò veramente il Cardinal di Lorrena* ; c'eſt-à-dire : *Ou tu es Chriſt, ou le Cardinal de Lorraine.* S'il eſtoit aumoſnier & charitable en cela, il eſtoit bien autant libéral ès autres perſonnes, & principalement à l'endroit des Dames, leſquelles il attrapoit aiſément par cet appas : car l'argent n'eſtoit en ſi grande abondance de ce temps, comme il eſt aujourd'huy ; & pour ce en eſtoient-elles plus friandes, & des bombances auſſi & pareures.

J'ay ouy conter, que quand il arrivoit à la Cour quelque fille ou Dame nouvelle, qui fuſt belle, il la venoit auſſi-toſt accoſter, & l'arraiſonnant, il luy diſoit qu'il la vouloit dreſſer de ſa main. Quel dreſſeur ! Je croys que la peine n'y eſtoit pas ſi grande, comme à dreſſer quelque poulain ſauvage. Auſſi pour lors, diſoit-on, qu'il n'y avoit gueres de Dames ou filles réſidentes à la Cour, ou fraiſchement venues, qui ne fuſſent desbauchées ou attrappées par la largeſſe dudit Monſieur le Cardinal ; & peu ou nulles ſont elles ſorties de cette Cour femmes & filles de bien. Auſſi voit-on pour lors leurs coffres & grandes garderobes plus pleines de robes, de cottes, & d'or, & d'argent, & de ſoye,

que ne ſont aujourd'huy celles de nos Reynes & grandes Princeſſes de ce temps. J'en ay fait l'expérience, pour l'avoir veu en deux ou trois, qui avoient gagné tout cela par leur devant: car leurs pere, meres & marys ne leur euſſent peu donner en ſi grande quantité.

Je me fuſſe bien paſſé, ce dira quelqu'un, de dire cecy de ce grand Cardinal, veu ſon honorable habit & révérendiſſime eſtat. Mais ſon Roy (a) le vouloit ainſi, & y prenoit plaiſir: & pour complaire à ſon Roy, l'on eſt diſpenſé de tout, & pour faire l'amour & autres choſes; mais qu'elles ne ſoient point meſchantes, comme alors d'aller à la guerre, à la danſe, aux maſcarades, & autres exercices: ainſi qu'il eſtoit un homme de chair comme un autre, & qu'il avoit pluſieurs grandes vertus & perfections qui offuſquoient cette petite imperfection, ſi imperfection ſe doit appeller faire l'amour.

J'ay ouy faire un conte de luy, à propos du reſpect deu aux Dames: il leur en portoit de ſon naturel beaucoup; mais il l'oublia, & non ſans ſubjet, à l'endroit de Madame la Ducheſſe de Savoye, Donne Béatrix de Portugal. Luy, paſſant

(a) L'excuſe eſt admirable. Peut-être eſt-ce une des maximes qui ſont inſcrites dans le code des courtiſans: on frémit quand on ſonge que ce ſont-là les voies pour arriver à la fortune & aux honneurs.

une fois par le Piedmont, allant à Rome pour le ſervice du Roy ſon maiſtre, viſita le Duc & la Ducheſſe. Après avoir aſſez entretenu Monſieur le Duc, il s'en alla trouver Madame la Ducheſſe en ſa chambre, pour la ſaluer, & s'approchant d'elle, elle qui eſtoit la meſme arrogance du monde, luy préſenta la main pour la baiſer. Monſieur le Cardinal, impatient de cet affront, s'approcha pour la baiſer à la bouche, & elle de ſe reculer. Luy, perdant patience, & s'approchant de plus près encore d'elle, la prend par la teſte, & en dépit d'elle, la baiſa deux ou trois fois. Et quoy qu'elle en fiſt ſes cris & exclamations à la Portugaiſe & Eſpagnole, ſi fallut-il qu'elle paſſaſt par-là. *Comment!* dit-il, *eſt-ce à moy à qui il faut uſer de cette mine & façon? Je baiſe bien la Reyne ma maîtreſſe, qui eſt la plus grande Reyne du monde: & vous, je ne vous baiſerois pas, qui n'êtes qu'une petite Ducheſſe crottée! Et ſi veux que vous ſçachiez, que* (a) *j'ay couché avec des*

(a) M. le Cardinal s'oublioit en ce moment. Un propos de ce genre étoit bon à tenir à la belle Romaine, cette Courtiſanne, *logée en la Couſture Sainte-Catherine*, chez laquelle il alloit ſouvent (dit Regnier de la Planche, dans ſon *Hiſtoire de l'Etat de la France, tant de la Religion que de la République, ſous François II, pag.* 28). On peut lire dans cet ouvrage l'événement facheux arrivé à l'Eminence, dans le logis de la belle avec des libertins qui s'y

Dames auſſi belles & d'auſſi ou plus grande maiſon que vous. Cette Princeſſe eut tort de tenir cette grandeur à l'endroit d'un tel Prince de ſi grande maiſon, & meſme Cardinal, veu ce grand rang d'Egliſe qu'il tient, qui ne s'accompare qu'aux plus grands Princes de la chreſtienté. Monſieur le Cardinal auſſi eut tort d'uſer de revanche ſi dure: mais il eſt bien faſcheux à un noble & généreux cœur, de quelque profeſſion qu'il ſoit, d'endurer un affront.

Le Cardinal de Granvelle le ſçeut bien faire ſentir au Comte d'Egmont & d'autres que je laiſſe au bout de ma plume: car je broüillerois par trop mon diſcours, auquel je retourne, & le reprends au feu Roy Henry II, qui a été fort reſpectueux aux Dames, & fort conſervateur de leur honneur. Auſſi avoit-il une grande Dame, qu'il ſervoit avec de grands reſpects, qui déteſtoit fort les calomniateurs de l'honneur des Dames: & lors qu'un Roy ſert de telles Dames, de tel poids & telle complexion, mal-aiſément la ſuite de la Cour oſe ouvrir la bouche pour en parler mal. De plus, la Reyne-Mere y tenoit fort la main, pour ſouſtenir ſes Dames & filles, & le bien faire ſentir à ces détracteurs & paſquineurs, quand ils

rencontrerent. Ces anecdotes ſcandaleuſes peuvent ſervir à étayer la vérité de tout ce que Brantôme dit ſur ſon compte.

eſtoient une fois deſcouverts; encore qu'elle-meſme n'y ait eſté eſpargnée, non plus que ſes Dames: mais ne s'en ſoucioit pas tant d'elle comme des autres; d'autant, diſoit-elle, qu'elle ſentoit ſon ame & ſa conſcience pure & nette, qui parloit aſſez pour ſoy: & la pluſpart du temps ſe rioit & ſe mocquoit de ces meſdiſans eſcrivains & paſquineurs. *Laiſſez-les tourmenter*, diſoit-elle; *& prendre de la peine pour rien*; mais quand elle les deſcouvroit, elle le leur faiſoit (a) bien ſentir.

Il eſcheut à l'aiſnée Limeuil, à ſon commencement qu'elle vint à la Cour, de faire un paſquin, (car elle diſoit & eſcrivoit bien) de toute la Cour, mais non point ſcandaleux pourtant, ſi-non plaiſant: mais aſſeurez-vous qu'elle la repaſſa par le foüet à bon eſcient, avec deux de ſes compagnes, qui en eſtoient du conſentement: & ſans qu'elle avoit cet honneur de luy appartenir, à cauſe de la maiſon de la Tour, alliée de celle de Boulogne, elle l'euſt chaſtiée ignominieuſement (b) par le commandement exprès du Roy, qui déteſtoit tels écrits.

Je me ſouviens qu'une fois le ſieur de Ma-

(a) Certes en fait de vengeance, on pouvoit s'en rapporter à Catherine de Médicis.

(b) On ne conçoit pas qu'il exiſte pour une fille de traitement plus ignominieux que le fouet.

thas, qui eſtoit un brave & vaillant Gentilhomme, & que le Roy aimoit, & eſtoit parent de Madame de Valentinois, & avoit ordinairement quelque plaiſante querelle avec les Dames & les filles, tant il eſtoit fol. Un jour, s'eſtant attaqué à une de la Reyne, il y en eut une qu'on nommoit la grande Meray, qui s'en voulut prendre pour ſa compagne; luy ne fit que ſimplement reprendre: *Ha! je ne m'attaque pas à vous, Meray; car vous eſtes une grande courſiere bardable;* comme de vray c'eſtoit la plus grande fille & femme que je vis jamais. Elle s'en plaignit à la Reyne, que l'autre l'avoit appellée jument & courſiere bardable. La Reyne en fut en telle colere, qu'il fallut que Mathas vuidaſt de la Cour pour aucuns jours, quelque faveur qu'il euſt de Madame de Valentinois ſa parente; & d'un mois après ſon retour n'entra en la chambre de la Reyne, ny de ſes filles.

Le ſieur de *Jerſay* fit bien pis à l'endroit d'une des filles de la Reyne, à qui il vouloit mal, pour s'en venger, encore que la parole ne lui manquaſt nullement; car il diſoit & rencontroit des mieux, mais ſur-tout quand il meſdiſoit, dont il eſtoit le maiſtre; mais la meſdiſance eſtoit lors fort deffendue. Un jour qu'elle eſtoit l'après-diſnée en la chambre de la Reyne avec ſes compagnes & Gentilshommes, comme alors la couſtume eſtoit qu'on ne s'aſſéoit autrement qu'en terre, quand la Reyne

y eſtoit, ledit ſieur ayant pris entre les mains des pages une couille de bellier, dont ils s'en joüoient à la baſſe-cour, elle eſtoit fort groſſe & enflée, tout bellement, eſtant couché près d'elle, la coula entre la robbe & la juppe de cette fille, & ſi doucement qu'elle ne s'en adviſa pas, ſi-non que lorſque la Reyne vint à ſe lever de ſa chaiſe, pour aller en ſon cabinet. Cette fille, que je ne nommeray point, ſe vint à lever auſſi-toſt, & en ſe levant tout devant la Reyne, pouſſa ſi fort cette balle belliniere, pelue, velue, qu'elle fit ſix ou ſept bonds joyeux, que vous euſſiez dit qu'elle vouloit donner de ſoy meſme du paſſe-temps à la compagnie, ſans qu'il luy couſtat rien : qui fut eſtonné? ce fut la fille & la Reyne auſſi: car c'eſtoit en belle place viſible ſans aucun obſtacle. *Noſtre-Dame!* s'écria la Reyne: *& qu'eſt cela, m'amie? & que voulez-vous faire de cela?* La pauvre fille, rougiſſant, à demy-eſplorée, ſe mit à dire qu'elle ne ſçavoit que c'eſtoit, & que c'eſtoit quelqu'un qui luy vouloit mal, qui luy avoit fait ce meſchant trait; & qu'elle penſoit que ce ne fuſt autre que Jerſay. Luy, qui en avoit veu le jeu & le commencement des bonds, avoit paſſé la porte. On l'envoya querir : mais il ne voulut jamais venir, voyant la Reyne ſi en colere, & niant pourtant le tout fort & ferme. Si fallut-il que, pour quelques jours, il fuyſt la colere du

Roy & de la Reyne : & ſans qu'il eſtoit des plus grands favoris du Roy-Dauphin avec Fontaine-Guerin, il euſt eſté en peine ; encore que rien ne ſe prouvaſt contre luy, que par conjecture, nonobſtant que le Roy & ſes courtiſans & pluſieurs Dames ne s'en puſſent engarder de rire, ne l'oſant pourtant manifeſter, voyant la colere de la Reyne : car c'eſtoit la Dame du monde qui ſçavoit le mieux rabroüet & rebrouſſer les perſonnes.

Un honneſte Gentilhomme & Damoiſelle de la Cour vindrent une fois, de bonne amitié qu'ils avoient enſemble, à tomber en haine & querelle, ſi bien que la Damoiſelle luy dit tout haut dans la chambre de la Reyne, eſtant ſur ce différend : *laiſſez-moy, autrement je diray ce que m'avez dit.* Le Gentilhomme, qui luy avoit rapporté quelque choſe en fidélité d'une très-grande Dame, craignant que mal ne luy en advinſt, que pour le moins il ne fuſt banny de la Cour ; ſans s'eſtonner, il reſpondit : (car il diſoit très-bien le mot) *Si vous dites ce que je vous ay dit, je diray ce que je vous ay fait.* Qui fuſt eſtonnée ? ce fut la fille. Toutesfois elle reſpondit : *Que m'avez-vous fait ?* L'autre reſpondit : *Que vous ay-je dit ?* La fille par après repliqua, *je ſçay bien ce que vous m'avez dit.* L'autre, *je ſçay bien ce que je vous ay fait.* La fille dupliqua, *je prouveray fort bien ce que vous m'avez dit.* L'autre, *je prouveray encore mieux ce que je vous ay fait.* Enfin, après avoir

demeuré quelque temps en telles conteſtations par dialogues & repliques & dupliques, & pareils & ſemblables mots, s'en ſéparerent par ceux & celles qui ſe trouverent-là, encore qu'ils en tiraſſent du plaiſir.

Tel débat parvint aux oreilles de la Reyne, qui en fuſt fort en colere, & en voulut auſſi-toſt ſçavoir le ſubjet, les paroles de l'un, & les faits de l'autre, & les envoya querir : mais l'un & l'autre voyant que cela tireroit à conſéquence, adviſerent à s'accorder auſſi-toſt enſemble, & comparoiſſant devant la Reyne, de dire que ce n'eſtoit qu'en jeu qu'ils ſe conteſtoient ainſi; & que le Gentilhomme ne luy avoit rien dit, ny luy rien fait à elle. Ainſi ils payerent la Reyne; laquelle pourtant tança & blaſma le Gentilhomme, d'autant que ces paroles eſtoient par trop ſcandaleuſes, le Gentilhomme me jura vingt fois, que s'ils ne fuſſent repatriés & concertés enſemble, & que la Damoiſelle euſt deſcouvert les paroles qu'il luy avoit dites, qui lui tiroient à grande conſéquence, que réſolument il euſt (a) maintenu ſon dire, qu'il luy avoit fait, à peine qu'on la viſiraſt, & qu'on ne la trouveroit point pucelle, & que c'eſtoit luy qui l'avoit dépucellée. *Ouy*, luy reſpondis-je : *mais ſi on l'euſt viſitée, & qu'on l'euſt trouvée pucelle, car elle eſtoit fille, vous euſſiez*

(a) Ce Gentilhomme étoit le patriarche de tous les roués, tant anciens que modernes.

eſté perdu, & vous y fuſt allé de la vie. Ha ! je vous jure, me reſpondit-il : *c'eſt ce que j'euſſe voulu le plus, qu'on l'euſt viſitée. Je n'avois peur que la vie y euſt couru : j'eſtois bien aſſeuré de mon baſton ; car je ſçavois bien qui l'avoit dépucellée, & qu'un autre y avoit très-bien paſſé, mais non pas moy, dont je ſuis bien marry :* & la trouvant entamée & tracée, elle eſtoit perdue, & moy vengée, & elle ſcandaliſée. J'en euſſe eſté quitte pour l'eſpouſer, & puis m'en défaire comme j'euſſe peu. Voilà comment les pauvres filles & femmes courent fortune, auſſi bien à droit, comme à tort.

J'en ay connu une de très-grande part, laquelle vint à être groſſe du fait d'un très-brave & gallant Prince (a) : on diſoit pourtant que c'eſtoit en nom de mariage, mais par après on en ſçeut le contraire. Le Roy Henry le ſçut le premier, qui en fut extrémement faſché ; car elle luy appartenoit un peu : toutesfois ſans faire plus grand bruit ny

(a) *Françoiſe de Rohan*, Dame *de la Garnache*, ſi nous en croyons Bayle, *Dict. crit.* p. 1317 de la deuxieme édition. Mais je doute que lui-même en fut bien perſuadé, puiſque, dans la citation de ce paſſage de Brantôme, il n'a jugé à propos de marquer que par des points certaines paroles, qui ne conviennent nullement à la Dame de la Garnache ; ſavoir que d'abord on diſoit que cette Dame ne s'étoit laiſſé engroſſer qu'en nom de mariage, & qu'après on ſçeut le contraire.

ſcandale, le ſoir au bal, il la voulut mener danſer le branſle de la torche (a), & puis la fit danſer à un autre, le branſle de la gaillarde, & les autres branſles, là où elle monſtra ſa diſpoſition & ſa dextérité mieux que jamais avec ſa taille qui eſtoit très-belle, & qu'elle accommodoit ſi bien ce jour-là, qu'il n'y avoit aucune apparence de groſſeſſe; de ſorte que le Roy, qui avoit ſes yeux tousjours fort fixement ſur elle, ne s'en apperçeut non plus que ſi elle ne fuſt eſté groſſe, & vint dire à un très-grand de ſes plus familliers: *Ceux-là ſont bien meſchants & malheureux d'eſtre allé inventer que cette pauvre fille eſtoit groſſe; jamais je ne luy ay veu meilleur grace. Ces meſchants détracteurs, qui en ont parlé, ont menty, & ont très-grand tort.* Ainſi, ce bon Prince excuſa cette belle & honneſte Damoiſelle, & en dit de meſme à la Reyne le ſoir eſtant couché avec elle. Mais la Reyne, ne ſe fiant en cela, la fit viſitet le lendemain au matin, elle eſtant préſente, & ſe trouva groſſe de ſix mois; laquelle luy advoüa & confeſſa le tout ſous la courtine de mariage. Pourtant le Roy, qui eſtoit tout bon, fit tenir le myſtere le plus ſecret qu'il put, & ſans ſcandaliſer la fille,

(a) Cette danſe étoit encore en uſage en Allemagne; & on la danſa à Berlin en Mai 1729, aux nôces de la ſeconde fille du Roi de Pruſſe, avec le Margrave d'*Anſpach*. Les Allemands appellent ce branle, *Fackel-Dantz*.

encore que la Reyne en fuſt fort en colere : toutesfois ils l'envoyerent tout coy chez ſes plus proches parents, où elle accoucha d'un beau fils, qui pourtant fut ſi malheureux, qu'il ne put jamais eſtre voüé du pere (a) putatif : & la cauſe en traiſna longuement ; mais la mere n'y put jamais rien gagner.

Or, le Roy Henry aimoit auſſi bien les bons contes comme les Roys ſes prédéceſſeurs ; mais il ne vouloit point que les femmes en fuſſent ſcandaliſées, ny divulguées : ſi bien que luy, qui eſtoit d'aſſez amoureuſe complexion, quand il alloit voir les Dames, il alloit le plus caché & le plus couvert qu'il pouvoit, afin qu'elles fuſſent hors de ſoupçon & d'infamie ; & s'il en avoit aucunes qui fuſſent deſcouvertes, ce n'eſtoit pas ſa faute, ny de ſon conſentement, mais pluſtot de la Dame : comme une que j'ay ouy dire de bonne Maiſon, nommée Madame Flamin d'Ecoſſe (b), laquelle, ayant eſté enceinte du fait du Roy, elle n'en faiſoit point la petite bouche, mais tout hardiment diſoit, en ſon eſcoſſement François : *J'ay fait tant que j'ay peu, que, à la bonne heure, je ſuis enceinte du Roy, dont je me ſens très-honorée & très-heureuſe ; & ſi je veux dire que le ſang royal*

(a) Du Duc de Nemours.

(b) Autrement la belle Leviſton.

a je ne ſçay quoy de plus ſuave & friande liqueur que l'autre, tant je m'en trouve bien, ſans compter les bons brins de préſents que l'on en tire.

Son fils, qu'elle en euſt alors, fut le feu Grand-Prieur en France, qui fut tué dernierement (a) à Marſeille : ce qui fut un très-grand dommage ; car il eſtoit très-honneſte, brave & vaillant Seigneur. Il le monſtra bien à ſa mort, & ſi eſtoit homme de bien, & le moins tyran Gouverneur de ſon temps, ny depuis. La Provence en ſçauroit bien que dire, & encore que ce fuſt un Seigneur fort ſplendide & de grande deſpenſe ; mais il eſtoit homme de bien, & ſe contentoit de raiſon.

Cette Dame, avec d'autres que j'ay ouy dire, eſtoit en cette opinion, que, pour coucher avec un Roy, ce n'eſtoit point infamie ; & que putains ſont celles qui s'addonnent aux petits, mais non pas aux grands Roys & gallants Gentilshommes ; comme cette Reyne Amazonne, que j'ay dit, qui vint de trois cents lieues pour ſe faire engroſſer à Alexandre, pour en avoir de la race : toutesfois on dit qu'autant vaut l'un que l'autre.

Après ledit Roy Henry, vint le Roy François II, duquel le regne fut ſi court, que les meſdiſants n'eurent loiſir de ſe mettre en place pour meſdire

(a) En 1588.

des

des Dames : encore que s'il euſt régné long-tems, il ne faut point croire qu'il les euſt permis en ſa Cour. Car c'eſtoit un Roy de très-bon & très-franc naturel, & qui ne ſe plaiſoit point en meſdiſance ; outre qu'il eſtoit fort reſpectueux à l'endroit des Dames, & les honoroit fort : auſſi avoit-il la Reyne ſa femme, & la Reyne ſa mere, & meſſieurs ſes oncles, qui rabroüoient fort ces cauſeurs & picqueurs de la langue. Il me ſouvient qu'une fois luy eſtant à St-Germain-en-Laye, ſur le mois d'Aouſt & de Septembre, il luy prit fantaiſie d'aller voir les cerfs en leurs ruts en cette belle foreſt de Saint-Germain, & y menoit des Princes ſes plus grands familliers & aucunes grandes Dames & filles, que je dirois bien. Il y en eut quelqu'un qui en voulut cauſer, & dire que cela ne ſentoit point ſa femme de bien, ni chaſte, d'aller voir telles amours & tels ruts des beſtes : d'autant que l'appetit de Vénus les en eſchauffoit davantage, à telle imitation & telle veue ; ſi bien que quand elles s'en voudroient deſgouſter, l'eau ou la ſalive leur en viendroit à la bouche du mitan, & que par après il n'y auroit autre remede de l'en oſter, ſinon que par autre eau ou ſalive de ſperme. Le Roy le ſçeut, & les Princes & les Dames qui l'y avoient accompagné. Aſſeurez-vous que ſi le Gentilhomme n'euſt auſſi-toſt eſcampé, il euſt

eſté très-mal & ne parut à la Cour qu'après la mort du Roy & ſon regne.

Il y eut force libelles diffammatoires contre ceux qui gouvernoient alors le Royaume ; mais il n'y en eut aucun qui picquaſt & offenſaſt plus, qu'une invective intitulée : *Le Tigre* (a), (ſur l'imitation de la premiere invective de Cicéron contre Catilina,) d'autant qu'elle parloit des amours d'une très-grande & belle Dame, & d'un Grand ſon proche. Si le gallant auteur euſt eſté appréhendé, quand il euſt eu cent mille vies, il les euſt toutes perdues : car & le Grand & la Grande en furent ſi eſtomaqués, qu'ils en cuiderent déſeſpérer (b).

Ce Roy François ne fut point ſubjet à l'amour, comme ſes prédéceſſeurs ; auſſi euſt-il eu grand tort ; car il avoit pour eſpouſe la plus belle femme du monde, & la plus aimable : & qui l'a telle, ne va point au pourchas, comme d'autres, autrement il eſt bien miſérable ; & qui n'y va, peu ſe ſoucie-t-il de dire mal des Dames, ny bien & tout,

(a) M. de Thou qui parle de ce libelle ſur l'année 1560, dit qu'il fut intitulé de la ſorte, à cauſe qu'on y reprochoit à ceux de Guiſe leurs cruautés.

(b) François Baudoin accuſoit François Hotman d'être l'auteur de cette invective ; & Bayle a remarqué qu'on a cru qu'il l'étoit effectivement.

ſinon que de la ſienne. C'eſt une maxime que j'ay ouy tenir à une honneſte perſonne : toutesfois je l'ay veu faillir pluſieurs fois.

Le Roy Charles IX vint par après, lequel, par ſa tendreſſe d'âge, ne ſe ſoucioit du commencement des Dames, ains ſe ſoucioit pluſtot à paſſer ſon temps en exercices de jeuneſſe : toutesfois feu Monſieur de Sipierre, ſon Gouverneur, & qui eſtoit, à mon gré, & d'un chacun auſſi, le plus honneſte & le plus gentil Cavalier de ſon temps, & le plus courtois & révérencieux aux Dames, en apprit ſi bien la leçon au Roy ſon maiſtre & diſciple, qu'il a eſté autant à l'endroit des Dames qu'aucuns des Roys ſes prédéceſſeurs : car jamais, & petit & grand, il n'a veu Dames, fuſt-il le plus empeſché du monde ailleurs, ou qu'il couruſt, ou qu'il s'arreſtaſt, ou à pied ou à cheval, qu'auſſitôſt il ne la ſaluaſt & lui oſtat ſon bonnet fort révérencieuſement. Quand il vint ſur l'âge d'amour, il ſervit quelques honneſtes Dames & filles que je ſçays, mais avec ſi grand honneur & reſpect, que le moindre Gentilhomme de ſa Cour euſt ſçeu faire.

De ſon regne, les grands paſquineurs commencerent pourtant à avoir vogue, & meſme aucuns Gentilshommes bien gallands de la Cour, leſquels je ne nommeray point, qui deſtractoient eſtrangement des Dames, & en général & en particulier,

voire des plus grandes, dont aucuns en ont eu des querelles à bon eſcient, & s'en ſont très-mal trouvez : non pourtant qu'ils advouaſſent le fait ; car ils nioient tout : auſſi s'en fuſſent-ils trouvez de l'eſcot, s'ils l'euſſent advoüé, & le Roy le leur euſt bien fait ſentir ; car ils s'attaquoient à de trop grandes. D'autres faiſoient bonne mine, & enduroient à leur barbe mille démentis, & qu'on diſoit conditionnez & en l'air, & mille injures qu'ils buvoient doux comme lait & n'oſoient nullement repartir ; autrement, il leur alloit de la vie : en quoy bien ſouvent me ſuis-je eſtonné de telles gens, qui ſe mettoient ainſi à meſdire d'autruy, & permettre qu'on meſdiſt à leur nez tant d'eux. Si avoient-ils pourtant la réputation d'eſtre vaillants ; mais en cela ils enduroient ce petit affront gallamment, ſans ſonner mot.

Je me ſouviens d'un paſquin qui fut fait contre une très-grande Dame veufve, belle & bien honneſte (a), qui vouloit convoler avec un très-grand Prince jeune & beau. Il y eut quelques-uns que je ſçay bien, qui, ne voulant ce mariage, pour en deſtourner ce Prince, firent un paſquin d'elle le plus ſcandaleux que j'aye point veu ; là où ils l'accomparoient à quatre ou cinq grandes putains an-

(a) Probablement la Ducheſſe de Guiſe, ou la veuve du prince de Porcien qui fut ſa belle-fille.

tiennes & fameuſes & fort lubriques, & qu'elle les ſurpaſſoit toutes quatre. Ceux meſmes qui avoient fait le paſquin, le luy préſenterent, diſant pourtant qu'il venoit d'autres, & qu'on le leur avoit baillé. Ce Prince l'ayant veu, donna des démentis, & dit mille injures à leurs nez à ceux qui l'avoient fait : eux paſſerent tout ſous ſilence, encore qu'ils fuſſent de braves & vaillants. Cela pouttant donna ſur le coup à ſonger au Prince; car le paſquin portoit & monſtroit au doigt pluſieurs particularitez : mais au bout de deux ans, le mariage s'accomplit.

Le Roy eſtoit ſi généreux & bon, que nullement il favoriſoit tels Grands d'avoir de petits mots joyeux avec eux à part. Bien les aimoit-il; mais ne vouloit que le vulgaire en fuſt abreuvé : diſant que la Cour qui eſtoit la plus noble & la plus illuſtre, & où il y avoit des plus grandes & nobles Dames de tout le monde, & pour telle réputée, ne vouloit qu'elle fuſt vilipendée & meſeſtimée par la bouche de tels gallands & cauſeurs; & c'eſtoit à parler ainſi des courtiſannes de Rome, de Veniſe, & d'autres lieux, & non de la Cour de France; & que s'il eſtoit permis de le faire, ne falloit qu'il fuſt permis de le dire.

Voilà comment ce Roy eſtoit reſpectueux aux Dames, voire tellement, qu'en ſes derniers jours je ſçay qu'on luy voulut donner quelque mauvaiſe

impreſſion de quelques très-grandes, très-belles & honneſtes Dames, pour eſtre brouillées en quelques grandes affaires qui le touchoient; il n'en voulut jamais rien croire, & leur fit auſſi bonne chere que jamais, & mourut avec leurs bonnes graces, & grande quantité de leurs larmes, qu'elles répandirent ſur ſon corps. Et le trouverent à dire puis après bien fort, quand le Roy Henry III vint à luy ſuccéder: lequel, pour aucuns mauvais rapports qu'on luy avoit faits en Pologne d'elles, n'en fit à ſon retour ſi grand conte, comme il en avoit fait auparavant; & d'icelles, & d'autres que je ſçay, ſe fit un très-rigoureux cenſeur, dont pour cela il n'en fut pas plus aimé: ſi que je croys qu'en partie elles luy ont nuy, tant à ſa mauvaiſe fortune, qu'à ſa ruine. J'en dirois bien quelques particularitez; mais je m'en paſſeray bien: ſi-non qu'il faut conſidérer que la femme eſt fort encline à la vengeance; car quoyqu'elle tarde, elle l'exécute: au contraire, du naturel de la vengeance d'aucuns, laquelle, du commencement, eſt fort ardente, chaude de s'en faire accroire; mais par le temporiſement & longueur, elle s'attiédit & vient à néant. Voilà pourquoy il s'en faut garder du premier abord, & par le temps parer aux coups: mais la furie, l'abord & le temporiſement durent toujours à la femme, juſques à ſa fin, dont j'excepte aucunes, mais peu.

Aucuns ont voulu excuſer le Roy de la guerre qu'il faiſoit aux Dames par deſcriments, que c'eſtoit pour refréner & corriger le vice : comme ſi la correction en cela y ſervoit; veu que la femme eſt de tel naturel, que, tant plus on luy deffend cela, tant plus y eſt-elle ardente, & on a beau luy faire le guet. Auſſi, par expérience, ay-je veu, que, pour luy, on ne ſe deſtournoit de ſon grand chemin.

Aucunes Dames a-t-il aimées, que je ſçay bien, avec de très-grands reſpects, & ſervyes avec de très-grands honneurs, & meſme une très-grande & belle Princeſſe (a), dont il devint ſi amoureux avant qu'aller en Pologne, qu'après eſtre Roy, il ſe réſolut de l'épouſer, encore qu'elle fuſt mariée à un grand & brave Prince, mais il eſtoit à luy rebelle & réfugié en pays eſtranger, pour amaſſer gens, & luy faire la guerre; mais à ſon retour en France, la Dame mourut en ſes couches. La mort ſeule empeſcha ce mariage; car il eſtoit réſolu par la faveur & diſpenſe du Pape, qu'il l'eſpouſeroit, qui ne la luy euſt refuſée, eſtant un ſi grand Roy, & pour pluſieurs autres raiſons que l'on peut penſer. A d'autres auſſi il a fait l'amour, pour les deſcrier.

J'en connois une Grande, qui, pour les deſ-

(a) La Princeſſe de Condé.

plaiſirs que ſon mary luy avoit faits, & ne le pouvant attraper, s'en vengea ſur ſa femme, qu'il divulgua en la préſence de pluſieurs : encore cette vengeance eſtoit-elle douce ; car au-lieu de la faire mourir, il la faiſoit vivre.

J'en ſçay une qui, faiſant trop de la gallante, & pour un deſplaiſir qu'elle luy fit, après luy fit l'amour ; & ſans grande peine de perſuaſion, luy donna un rendez-vous dans un jardin, où ne faillit de ſe trouver, mais ne la voulut toucher autrement (ce diſent aucuns) ; mais il la toucha fort bien, & la fit voir en place de marché, & puis la bannit de la Cour avec opprobres.

Il deſiroit & eſtoit fort curieux de ſçavoir la vie des unes & des autres, ſçavoir ſonder leur vouloir. On dit qu'il faiſoit quelquesfois part de ſes bonnes fortunes à aucuns de ſes plus privez. Bienheureux eſtoient-ils ceux-là ; car les reſtes de ces grands Roys ne ſçauroient eſtre que très-bons.

Les Dames le craignoient fort, comme j'ay veu, & leur faiſoit luy-meſme des reprimendes ; ou en prioit la Reyne ſa mere, qui, de ſoy, en eſtoit aſſez prompte, mais non pour aimer les meſdiſants, ainſi que jay monſtré ci-devant par ces petits exemples que j'ay allégués ; auxquels y prenant pied & altération, que pouvoit-elle faire aux autres, quand ils touchoient au vif à l'honneur des Dames ?

Ce Roy avoit tant accouſtumé dès ſon jeune âge, comme j'ay veu, de ſçavoir des contes des Dames, voire moy-meſme luy en ay-je fait auſſi quelqu'un: & en diſoit auſſi, mais fort ſecrettement, de peur que la Reyne ſa mere le ſçeuſt; car elle ne vouloit qu'il les diſt à autres qu'à elle, pour en faire la correction: tellement que venant en âge & en liberté, n'en perdit la poſſeſſion; & pour ce, ſçavoit auſſi-bien comme elles vivoient en ſa Cour, & en ſon Royaume au moins aucunes, & meſme les Grandes, que s'il les euſt toutes pratiquées: & ſi aucunes y en avoit qui vinſſent à la Cour nouvellement, en les accoſtant fort courtoiſement, & honneſtement pourtant, leur en contoit en telle façon, qu'elles en demeuroient eſtonnées en leurs ames, d'où il avoir appris toutes ces nouvelles; luy niant & deſadvoüant pourtant le tout: & s'il s'amuſoit en cela, il ne laiſſoit pourtant point d'appliquer ſon eſprit à autres & plus grandes choſes, ſi hautement, qu'on l'a tenu pour le plus grand Roy (a) que de cent ans il y a eu en France, ainſi que j'en ay eſcrit ailleurs en un Chapitre fait de luy à part (b).

(a) Henri III un grand Roi...! Il ſuffit d'avoir lu ſon hiſtoire pour hauſſer les épaules de pitié.

(b) On n'a point ce Chapitre ou diſcours; & ce n'eſt pas une grande perte, ſi, comme on a droit de le préſumer, Brantôme s'y étoit monté ſur le ton fade du panégyrique.

Je n'en parle donc plus, encore qu'on me peut dire que je n'ay eſté aſſez copieux d'exemples de luy ſur ce ſubjet, & que j'en devois dire davantage, ſi j'en ſçavois. Ouy, j'en ſçay prou, & des ſublimes : mais je ne veux pas tout-à-coup dire les nouvelles de la Cour, ny du reſte du monde ; & auſſi que je ne pouvois ſi bien pallier & polir, & couvrir mes contes, que l'on ne s'en apperçeuſt ſans ſcandale.

Or, il y a de ces détracteurs des Dames de diverſes ſortes. Les uns meſdiſent d'aucunes, pour quelque deſplaiſir qu'elles leur auront fait, encore qu'elles ſoient des plus chaſtes du monde ; & les font, d'un ange beau & pur qu'elles ſont, un diable tout infect de meſchanceté : comme un honneſte Gentilhomme, que j'ay veu & connu, lequel pour un léger deſplaiſir qu'une très-honneſte & ſage Dame luy avoit fait, la deſcria fort vilainement, dont il en eut fort bonne querelle. Et diſoit : *Je ſçay bien que j'ay tort, & je ne nie point que cette Dame ne ſoit très-chaſte & très-vertueuſe : mais quiconque ſera telle, celle-là qui m'aura le moins du monde offenſé, quand elle ſeroit auſſi chaſte & pudique que la Vierge-Marie, puis qu'autrement il ne m'eſt permis d'en avoir raiſon, comme d'un homme, j'en diray pis que pendre.* Mais Dieu pourtant s'en put irriter.

D'autres détracteurs, y a-t-il, qui, aimant les

Dames, ne pouvant rien tirer de leur chaſteté, de deſpit en cauſent comme de publiques, & ſi ils publient & diſent qu'ils en ont tiré ce qu'ils vouloient, mais les ayant connues & apperçues par trop lubriques, les ont quittées. J'en ay connu force en nos Cours, qui font de meſme.

D'autres qui à bon eſcient quittent leurs mignons & favoris de couchettes, & puis, ſuivant leurs légéretez & inconſtances, s'en ſont deſgouſtées, & repris d'autres en leurs places. Sur ce, ces mignons deſpitez & deſeſpérez vous peignent & deſcrient ces pauvres femmes, il ne faut point dire comment, juſques à raconter particuliérement leurs laſcivetez & paillardiſes qu'ils ont enſemble exercées, & à deſcouvrir leurs Sis, qu'elles portent ſur le corps nud, afin que mieux on les croye.

D'autres y a-t-il qui, deſpitez qu'elles en donnent aux autres, & non à eux, en meſdiſent à toute ouſtrance, & les font guetter, eſpier, & veillet, afin qu'au monde ils donnent plus grande conjecture de leurs véritez.

D'autres qui, eſpris de belle jalouſie, ſans aucun ſubjet que celuy-là, meſdiſent de ceux qu'elles aiment le plus, & qu'eux-meſmes aiment tant qu'ils ne les voyent pas à demy. Voilà l'un des grands effets de la jalouſie : & tels détracteurs ne ſont tant à blaſmer, que l'on diroit bien; car il

faut imputer cela à l'amour & à la jalouſie, deux freres & ſœurs d'une meſme naiſſance.

D'autres détracteurs y a-t-il, qui ſont ſi fort nez & accouſtumez à la meſdiſance, que pluſtoſt qu'ils ne meſdiſent de quelque perſonne, ils meſdiroient d'eux-meſmes. A votre advis, ſi l'honneur des Dames eſt eſpargné en la bouche de telles gens? Pluſieurs en nos Cours ay-je veu tels, qui, craignant de parler des hommes, de peur de la touche, ſe mettoient ſur la drapperie des pauvres Dames, qui n'ont autre revanche que les larmes, regrets & paroles. Touresfois en ay-je connu pluſieurs qui s'en ſont très-mal trouvez: car il y a eu des parents, des freres, des amis de leurs ſerviteurs, voire des marys, qui en ont fait repentir pluſieurs, & remaſcher & avaller leurs paroles. Enfin, ſi je voulois raconter toutes les diverſitez de détracteurs des Dames qui ſe trouvent, je n'aurois jamais fait.

Une opinion en amour des Dames ay-je veu tenir à pluſieurs, qu'un amour ſecret ne vaut rien, s'il n'eſt un peu manifeſte, ſi-non à tous, pour le moins à ſes plus privez amis: & ſi à tous il ne ſe peut dire, pour le moins que le manifeſte s'en faſſe, ou par monſtre, ou par faveurs, ou par livrées & couleurs & actes chevalereſques, comme courements de bague, tournois, maſquerades, combats à la barriere, voire par ceux

de bon eſcient quand on eſt à la guerre ; certes le contentement en eſt très-grand en ſoy.

Comme de vray, de quoy ſerviroit à un grand Capitaine d'avoir fait un beau & ſignalé exploit de guerre, & qu'il fuſt teu, & nullement ſçeu? Je croys que ce luy ſeroit un deſpit mortel. De meſme en doivent eſtre les amoureux, qui aiment en bon lieu, ce diſent aucuns : & de cette opinion en a eſté le principal chef Monſieur de Nemours, le Paragon de toute Chevalerie ; car ſi jamais Prince, Seigneur, ou Gentilhomme a eſté heureux en amour, ce fut celuy-là. Il ne prenoit pas plaiſir à les cacher à ſes plus privez amis ; ſi eſt-ce qu'à pluſieurs il les a tenues ſi ſecrettes, qu'on ne les jugeoit que malaiſément.

Certes, pour les Dames mariées, la deſcouverte en eſt fort dangereuſe : mais pour les filles & veufves qui ſont à marier, n'importe ; car la couleur & prétexte d'un mariage couvre tout.

J'ay connu un Gentilhomme très-honneſte à la Cour, qui, ſervant une très-grande Dame, eſtant parmy ſes compagnons un jour en devis de leurs maiſtreſſes, & ſe conjurants tous de les deſcouvrir entr'eux de leur faveur, ce Gentilhomme ne voulut jamais déceler la ſienne, ains en alla controuver une autre d'autre part, & leur donna ainſi le bigu ; encore qu'il y euſt un grand Prince à la

troupe, qui l'en conjuraſt, & ſe doutaſt pourtant de cet amour ſecret : mais luy & ſes compagnons n'en tirerent que cela de luy ; & pourtant, à part ſoy, ce Gentilhomme maudit cent fois ſa deſtinée, qui l'avoit contraint de ne raconter là, comme les autres, ſa bonne fortune, qui eſt plus gracieuſe à dire que mauvaiſe.

Un autre ay-je connu, bien gallant cavalier, lequel par ſa préſomption trop libre qu'il prit de deſcouvrir ſa maitreſſe, qu'il devoit taire, tant par ſignes que paroles & effets, en cuida eſtre tué par un aſſaſſinat qui faillit : mais pour un autre ſubjet, il n'en faillit un autre, dont la mort s'en ſuivit.

J'etois à la Cour du temps du Roy François II, que le comte de S. Agnant eſpouſa à Fotainebleau la jeune Bourdeziere. (a) Le lendemain, le nouveau marié eſtant venu en la chambre du Roy, un chacun luy commença à faire la guerre, ſelon la couſtume ; dont il y eut un grand Seigneur très-brave, qui luy demanda combien de poſtes il avoit courues ? Le marié reſpondit, cinq. Par cas, il y eut préſent un honneſte Gentilhomme, Secretaire, qui eſtoit là fort favory d'une très-grande Princeſſe, que je ne nommerai point, qui dit que ce n'eſtoit gueres pour le beau chemin qu'il avoit frayé, & pour le

(a) Babou de la Bourdaiſiere.

beau temps qu'il faiſoit, car c'eſtoit en eſté. Ce grand Seigneur luy dit : *Ha mordieu ! il vous faudroit des perdreaux à vous* ! Le Secretaire repliqua : *Pourquoy non ? Par-dieu j'en ay pris une douzaine en vingt-quatre heures ſur la plus belle motte qui ſoit ici à l'entour, ny qui ſoit poſſible en France.* Qui fut esbahi ? Ce fut ce Seigneur ; car par-là il apprit ce dont il ſe doutoit il y avoit long-temps : & d'autant qu'il eſtoit fort amoureux de cette Princeſſe, il fut fort marry de ce qu'il avoit ſi longuement chaſſé en cet endroit, & n'avoit jamais rien pris ; & l'autre avoit eſté ſi heureux en ſa rencontre & en ſa priſe. Ce que le Seigneur diſſimula pour ce coup, mais depuis, en temporiſant ſon martel le luy cuida rendre chaud & couvert, ſans une conſidétation que je ne dirai point : mais pourtant, il luy porta toujours quelque haine ſourde, & ſi le Secretaire euſt eſté bien adviſé, il n'euſt vanté ainſi ſa chaſſe, mais l'euſt tenue très-ſecrete, & meſme en une ſi heureuſe adventure, dont il en cuida arriver de la broüillerie & du ſcandale.

Quand le Roy Henry III fit ſon entrée à Paris, comme Roy de Pologne, il y eut Monſieur de Buſſy, lequel ce matin venant à la chambre du Roy pour ſe trouver à l'entrée, il y eut un Gentilhomme, que je ne nommerai point ; de peur de deſcrier les Dames dont il

eſt queſtion, qui luy dit : *Vous eſtes tout endormy à ce matin, Buſſy. Vous avez la mine d'avoir couché cette nuit avec une Dame.* Buſſy reſpondit : *Vous pourriez bien dire vrai ; & poſſible encore mieux, ſi vous diſiez que ce fut avec une de vos parentes.* L'autre, ſans s'étonner, luy répliqua : *Ah, mon Dieu! ne le prenez pas-là. Je ne veux pas prendre le Turc, non plus que vous ; car il n'y a pas deux nuits que j'ay couché de meſme avec une des voſtres, qui me donna bien du plaiſir.*

Sur cette petite guerre qu'ils ſe faiſoient devant tous, ils ſe cuiderent fort avant, encore qu'ils fuſſent bons amys ; & ſans Hautefort, qui eſtoit préſent, ils ne s'en fuſſent point picqués autrement ; mais oyant la reſponſe prompte de l'autre, il dit en riant : *Ah ! par-dieu, Buſſy, il a bien parlé à toy, il te la donne bonne,* & c'eſt ce qui le plus picqua Buſſy ; mais auſſitoſt prindrent le tout en jeu.

Les Dames pourtant ne laiſſerent à eſtre deſcouvertes & deſcriées, pour le ſoupçon qu'un chacun en avoit d'elles & d'eux. Et avoient raiſon l'un & l'autre de penſer qu'ils ne prendroient jamais le Turc. C'étoit un petit quolibet, qui ſe diſoit de jadis, que qui n'avoit aucune putain en ſa race, peurroit prendre le Turc : de ſorte qu'il eſt encore à prendre, parce que nul, quel qu'il ſoit ne peut eſtre qu'il n'y en trouve.

Que

Que diroit-on d'un Gentilhomme de par le monde, qui, pour quelque deſplaiſir que luy avoit fait ſa maiſtreſſe, fut ſi imprudent, qu'il alla monſtrer à ſon mary, ſa peinture qu'elle luy avoit donnée, qu'il portoit au col, dont le mary fut fort eſtonné, & moins aimant ſa femme, qui en ſçeut colorer le fait ainſi qu'elle put ?

Celuy eut bien plus grand tort, que je ſçay, grand Seigneur, qui, deſpité de quelque tour que luy avoit fait ſa maiſtreſſe, alla jouer & perdre ſon portrait aux dez contre un de ſes ſoldats, car il avoit grande charge en l'infanterie; ce qu'elle ſçeut, & en cuida crever de deſpit, & s'en faſcha fort. La Reyne-mere le ſçeut qui lui en fit des reſprimandes, ſur ce que le dédain en eſtoit par trop grand, que d'aller ainſi abandonner au ſort de dez, le portrait d'une belle & honneſte Dame. Mais ce Seigneur en rhabilla le fait, en diſant que de ſa couche il avoit réſervé le parchemin du dedans, & n'avoit que couché la boëte qui l'inſerroit, & eſtoit d'or, enrichie de pierreries. J'en ai vu ſouvent donner le conte entre la Dame & le Seigneur bien plaiſamment, & en ay ry d'autresfois mon ſaoul.

Si diray-je une choſe, qu'il y a des Dames dont j'en ay veu aucunes, qui veulent eſtre en leurs amours bravées, menacées, voire gourmandées : & les a-t-on pluſtoſt de telle ſorte

que par compoſition ; ny plus ny moins qu'aucunes fortereſſes qu'on a par force, & d'autres par douceurs ; mais pourtant elles ne veulent eſtre injuriées ny deſcriées pour putains ; car bien ſouvent les paroles offenſent plus que les effets.

Sylla ne voulut jamais pardonner à la ville d'Athenes, qu'il ne la ruinaſt de fond en comble non pour opiniaſtreté d'avoir tenu contre luy, mais ſeulement parce que deſſus les murailles, ceux de dedans en parlerent mal, & toucherent l'honneur bien au vif de Metella ſa femme.

En quelques lieux de par le monde que je ne nommeray point, les ſoldats aux eſcarmouches & aux ſiéges des places, ſe reprochoient les uns aux autres l'honneur de deux de leurs Princeſſes ſouveraines, juſques-là à s'entredire : *La tienne joue bien aux quilles, la tienne rempelle auſſi bien* (*a*). Par ces brocards & ſobriquets, les princeſſes animoient bien autant les leurs à faire du mal & des cruautés, que d'autres ſubjets ainſi que je l'ay veu.

J'ay ouy raconter que la principale occaſion qui anima plus la Reyne d'Hongrie à allumer

(a) *Rempelle*, c'eſt-à-dire, *joue au Rapeau* : Jeu ainſi nommé dans Rabelais, Liv. I, C. 24, par corruption pour *rembeau*. De *Reimpellare*, dit par Métaplaſme, pour *reimpellere*.

ſes beaux feux vers la Picardie & autres parts de France, ce fut à l'appétit de quelques inſolents bavards & cauſeurs qui parloient ordinairement de ſes amours, & chantoient tout haut & par tout, *au Barbanſon de la Reyne d'Hongrie* ; chanſon groſſiere pourtant & ſentant à pleine gorge ſon aventurier ou villageois.

Caton ne put jamais aimer Céſar, depuis qu'eſtant au Sénat, quand on parloit de Catilina & de ſa conjuration, & qu'on en délibéroit, Céſar eſtant au conſeil, fut apporté audit Céſar en cachette un petit billet, ou pour mieux dire un poulet que Servilla, ſœur de Caton luy envoyoit, qui portoit aſſignation ou rendez-vous pour coucher enſemble. Caton ne s'en doutant point ains de quelque intelligence dudit Céſar avec Catilina, cria tout haut que le Sénat lui fiſt commandement d'exhiber ce dont eſtoit queſtion. Céſar à ce contrainct, le monſtra où l'honneur de ſa ſœur fut fort ſcandaliſé & divulgué. Je vous laiſſe à penſer donc ſi Caton, quelque bonne mine qu'il fiſt d'aimer Céſar, à cauſe de la République, s'il le put jamais aimer veu ce trait ſcandaleux ? Ce n'eſtoit pourtant la faute de Céſar, car il falloit néceſſairement qu'il manifeſtaſt ce brevet, autrement il luy alloit de la vie. Et croys que Servilla ne luy en voulut point de mal autrement pour cela : comme de vray ils ne laiſſerent à continuer leurs amours, deſquelles vint Brutus,

dont on diſoit Céſar eſtre pere mais il luy rendit mal, pour l'avoir mis au monde.

Or, les dames pour s'abandonner aux grands, courent beaucoup de fortune; & ſi elles en tirent des faveurs, des grandeurs & des moyens, elles les achetent bien cher.

J'y ouy raconter d'une Dame, belle & honneſte, & de bonne maiſon, mais non de ſi grande comme un grand Seigneur qui en eſtoit très-amoureux : & l'ayant trouvée un jour en ſa chambre ſeule avec ſes femmes aſſiſe ſur ſon lit, après quelques propos & devis tenus d'amour, ce Seigneur vint à l'embraſſer, & par douce force la coucha ſur ſon lit. Puis venant aux aſſauts, & elle l'endurant avec une petite & civile opiniaſtreté, elle luy dit : *C'eſt un grand cas que vous autres grands Seigneurs ne vous pouvez engarder d'uſer de vos autoritez & libertez à l'endroit de nous autres inférieures. Au moins ſi le ſilence vous eſtoit auſſi commun comme la liberté de parler, vous ſeriez par trop déſirables & pardonnables. Je vous prie donc, Monſieur, tenir ſecret cecy que vous faites, & de garder mon honneur.*

Ce ſont les propos couſtumiers dont uſent les Dames inférieures à leurs ſupérieurs : *Ha ! monſieur*, diſent-elles, *adviſez au moins à mon honneur* ! D'autres diſent : *Ha ! Monſieur, ſi vous dites cecy, je ſuis perdue : gardez, pour Dieu,*

mon honneur. D'autres disent : *Monsieur, mais que vous n'en sonniez mot, & mon honneur soit sauvé, je ne m'en soucie point.* Comme voulant arguer par-là, qu'on en peut faire tant qu'on voudra en cachette, mais que le monde n'en sçache rien, elles ne pensent point estre deshonorées.

Les plus grandes & superbes Dames disent à leurs gallands inférieurs : *Donnez-vous bien de garde d'en dire mot tant seulement : autrement il y va de votre vie ; je vous feray jetter dans un sac dans l'eau,* ou *je vous feray tuer* ou *je vous feray couper les jarrets* & autres tels & semblables propos prononcent-elles ; si bien qu'il n'y a Dame de quelque qualité qu'elle soit, qui veuille estre scandalisée, ni promenée par le palais tant soit peu de la bouche des hommes. Si en a-t-il aucunes qui sont si mal advisées, ou plustost forcenées ou transportées d'amour, que, sans que les hommes les accusent, d'elles-mesmes se descrient comme il n'y a pas long-temps, une très-belle & très-honneste Dame, & de bonne part, de laquelle un grand Seigneur estant devenu fort amoureux, & puis après en joüissant, & luy ayant donné un très-beau & riche bracelet, où lui & elle estoient très-bien portraits, elle fut si mal-advisée de le porter ordinairement sur son bras tout nud par-dessus le coude ; mais un

jour ſon mary eſtant couché avec elle, par cas il le trouva & le viſiſta, & là-deſſus, trouva ſubjet de s'en défaire par la violence de la mort. Quelle mal-adviſée femme !

J'ay connu d'autresfois un très-grand Prince Souverain, lequel ayant gardé une maiſtreſſe des plus belles de la Cour, l'eſpace de trois ans, au bout deſquels il luy fallut faire un voyage pour quelque conqueſte; avant qu'y aller, il vint tout-à-coup très-amoureux d'une très-belle Princeſſe s'il en fut oncques: & pour luy monſtrer qu'il avoit quitté ſon ancienne maiſtreſſe pour elle, & la vouloit du tout honorer & ſervir, ſans plus ſe ſoucier de la mémoire de l'autre, il lui donna, avant partir, toutes les faveurs, joyaux, bagues, portraits, bracelets, & toutes gentilleſſes que l'ancienne luy avoit données, dont aucunes eſtant veues & apperçeues d'elle, elle en cuida crever de deſpit, non pourtant ſans le taire; mais en ſe ſcandaliſant, fut contente de ſcandaliſer l'autre. Je croys que ſi cette Princeſſe ne fuſt morte par après, le Prince au retour de ſon voyage l'euſt eſpouſée.

J'ay connu un autre Prince, mais non ſi grand (a), lequel durant ſes premieres nopces & viduité, vint à aimer une fort belle & honneſte

(a) Bayle, pag. 1824 de ſon *Dict. critiq.*, trouve ici l'hiſtoire des amours du Prince de Condé & de la belle Limeuil.

Damoiſelle de par le monde à qui il fit, durant ; leurs amours & ſoulas, de fort beaux préſents de carcans, de bagues & pierreries, & force autres belles hardes, dont, entr'autres, il y avoit un fort beau & riche miroir où eſtoit ſa peinture. Or, le Prince vint à eſpouſer une fort belle & honneſte Princeſſe de par le monde, qui lui fit perdre le gouſt de ſa premiere maiſtreſſe, encore qu'elles ne deuſſent rien l'une à l'autre de la beauté. Cette Princeſſe ſollicita & perſuada tant Monſieur ſon mary, qu'il envoya demander à ſa premiere maiſtreſſe tout ce qu'il luy avoit jamais donné de plus exquis & de plus beau. Cette Dame en eut un grand crevecœur; mais pourtant, elle avoit le cœur ſi grand & ſi haut, encore qu'elle ne fuſt point Princeſſe, mais pourtant d'une des meilleures maiſons de France, qu'elle luy renvoya tout le plus beau & le plus exquis, où eſtoit un beau miroir avec la peinture dudit Prince; mais avant, pour le mieux décorer, elle prit une plume & de l'encre, & luy ficha dedans des cornes au beau mitan du front; & délivrant le tout au Gentilhomme, luy dit : *Tenez, mon amy, portez cela à voſtre maiſtre, & que je luy envoye tout ainſi qu'il me le donna ; & que je ne luy ay rien oſté ny adjouſté, ſi ce n'eſt que de luy-meſme il y ait adjouté quelque choſe du depuis, & dites à cette belle Princeſſe ſa femme, qui l'a tant ſollicité à*

me demander ce qu'il m'a donné, que ſi un Seigneur de par le monde, le nommant par ſon nom, comme je ſçay) *en euſt fait de meſme à ſa mere, & luy euſt répété & oſté ce qu'il luy avoit donné pour coucher ſouvent avec elle, par ſon pardon d'amourettes & joüiſſance, qu'elle ſeroit auſſi pauvre d'affiquets & pierreries, que Damoiſelle de la Cour; & que ſa teſte, qui en eſt ſi fort chargée, aux deſpens d'un tel Seigneur, & du devant de ſa mere, que maintenant elle ſeroit dans les jardins à cueillir des fleurs pour s'en accommoder, au-lieu de ces pierreries: or, qu'elle en faſſe des paſtez & des chevilles, je les lui quitte.* Qui a connu cette damoiſelle-là, jugeroit bien qu'elle avoit fait ce coup, & ainſi elle-même me l'a raconté; car elle étoit très libre en paroles; mais pourtant elle s'en cuida trouver mal, tant du mary que de la femme, pour ſe ſentir ainſi deſcriée; à quoy on luy donna blaſme, diſant que c'eſtoit ſa faute, pour voir ainſi deſpité & déſeſpéré cette pauvre Dame, qui avoit fort bien gagné tels préſents par la ſueur de ſon corps.

Cette Damoiſelle, pour être l'une des belles & agréables de ſon temps, nonobſtant l'abandon qu'elle avoit fait de ſon corps à ce Prince, ne laiſſa à trouver un party d'un très-riche homme, mais non ſemblable de maiſon; ſi-bien que ſe venant à reprocher l'un à l'autre les honneurs qu'ils

s'eſtoient faits de s'eſtre entre-mariez, elle, qui eſtoit d'un ſi grand lieu, de l'avoir eſpouſé, il luy fit reſponſe : *Et moy, j'ay fait plus pour vous, que vous pour moy ; car je me ſuis deshonoré pour vous remettre votre honneur ;* voulant inférer par-là que, puis qu'elle l'avoit perdu eſtant fille, il le luy avoit remis, l'ayant priſe pour femme.

J'ay ouy conter, & le tiens de bon lieu, que lors que le Roy François Premier eut laiſſé Madame de Chaſteau-Briand, ſa maîtreſſe fort favorite, pour prendre Madame d'Eſtampes, eſtant fille appellée Helly, que Madame la Régente avoit priſe avec elle pour l'une de ſes filles, & la produiſit au Roy François à ſon retour d'Eſpagne à Bourdeaux, laquelle il prit pour ſa maiſtreſſe, & laiſſa Madame de Chaſteau-Briand, ainſi qu'un cloud chaſſe l'autre ; Madame d'Eſtampes pria le Roy de retirer de ladite Dame de Chaſteau-Briand tous les plus beaux joyaux qu'il luy avoit donnez ; non pour le prix & la valeur, car pour lors les pierreries n'avoient la vogue qu'elles ont eu depuis ; mais pour l'amour des belles deviſes qui eſtoient miſes ; engravées & empreintes, leſquelles la Reyne de Navarre ſa ſœur avoit faites & compoſées : car elle eſtoit très-bonne maiſtreſſe.

Le Roy François luy accorda ſa priere, & luy

promit qu'il le feroit ; ce qu'il fit : & pour ce ; ayant envoyé un Gentilhomme vers elle pour les luy demander, elle fit de la malade ſur le coup, & remit au Gentilhomme dans trois jours à venir, & qu'il auroit ce qu'il demandoit. Cependant de deſpit, elle envoya querir un orfevre, & lui fit fondre tous les joyaux, ſans avoir reſpect ny acception des belles deviſes qui y eſtoient engravées : & après le Gentilhomme tourné, elle luy donna tous les joyaux convertis & contournez en lingots d'or. *Allez*, dit-elle, *portez cela au Roy, & dites-luy que puis qu'il luy a plu me révoquer ce qu'il m'avoit donné ſi libéralement, que je le luy rends & renvoye en lingots d'or. Quant aux deviſes, je les ay ſi-bien empreintes & colloquées en ma penſée, & les y tiens ſi cheres, que je n'ay peu permettre que perſonne en diſpoſaſt & joüiſt, & en euſt du plaiſir que moy-meſme.*

Quand le Roy eut reçeu le tout, & lingots & propos de cette Dame, il ne dit autre choſe, ſinon : *Retournez, & rendez-luy le tout. Ce que j'en faiſois, ce n'eſtoit point pour la valeur, (car je luy euſſe rendu deux fois plus ;) mais pour l'amour des deviſes, & puis qu'elle les a fait ainſi perdre, je ne veux point de l'or, & le luy renvoye. Elle a montré en cela plus de courage & généroſité que je n'euſſe penſé provenir d'une femme.* Un cœur

de femme généreuſe, dépité & ainſi dédaigné, fait de grandes choſes.

Ces Princes, qui font ces révocations de préſents, ne font pas comme fit une fois Madame de Nevers, de la maiſon de Bourbon, fille de Monſieur de Montpenſier, qui a eſté dans ſon temps une très-ſage, très-vertueuſe & belle Princeſſe, & pour telle tenue en France & en Eſpagne, où elle avoit eſté nourrie quelque temps avec la Reyne Eliſabeth de France, eſtant ſa coupiere, luy donnant à boire, d'autant que la Reyne eſtoit ſervie de ſes Dames & filles; & chacune avoit ſon eſtat, comme nous autres Gentilshommes à l'entour de nos Roys. Cette Princeſſe fut mariée avec le Comte d'Eu, fils aiſné de Monſieur de Nevers, elle digne de luy, & luy très-digne d'elle : car c'eſtoit un des beaux & agréables Princes de ſon temps; & pour ce, il fut aimé & recherché des belles & honneſtes de la Cour, & entr'autres d'une qui eſtoit telle, & avec ce très-accorte & très-habile. Il advint qu'il prit un jour à ſa femme une bague à ſon doigt, d'un diamant de quinze cent à deux mille eſcus, que la Reyne d'Eſpagne luy avoit donné à ſon deſpart. Ce Prince, voyant que ſa maiſtreſſe la luy loüoit fort, & monſtroit envie de la vouloir, luy, qui eſtoit très-magnanime & libéral, la luy donna librement, luy faiſant accroire qu'il l'avoit gagnée

à la paulme : elle ne la refuſa point, & la prit fort privément, &, pour l'amour de luy, la portoit tousjours au doigt. Si-bien que Madame de Nevers, (à qui Monſieur ſon mary avoit fait accroire qu'il l'avoit perdue à la paulme, ou bien qu'elle demeuroit en gage), vint à voir la bague entre les mains de cette Damoiſelle, qu'elle ſçavoit bien eſtre maiſtreſſe de ſon mary. Elle fut ſi ſage & ſi fort commandante à ſoy, que changeant tout doucement de couleur, & rougeant de deſpit, ſans faire autre ſemblant, tourna la teſte de l'autre coſté, & jamais n'en ſonna mot à ſon mary, ny à ſa maiſtreſſe. En quoy elle fut fort à loüer, pour ne contrefaire de l'accariaſtre, & ſe courroucer, & ſcandaliſer la Damoiſelle ; comme pluſieurs autres que je ſçay, qui en euſſent donné plaiſir à la compagnie, & occaſion d'en cauſer & en meſdire.

Voilà comment la modeſtie en telles choſes eſt fort néceſſaire & très-bonne, & auſſi qu'il y a là de l'heur & du malheur, auſſi-bien qu'ailleurs : car telles Dames y a-t-il qui ne ſçauroient marcher, ny broncher le moins du monde ſur leur honneur, & en taſter ſeulement d'un petit bout du doigt, que les voilà auſſi-toſt deſcriées, divulguées, & paſquinées par-tout.

D'autres y a-t-il, qui à pleines voiles voguent dans la mer & douces eaux de Vénus, à corps

nuds & eſtendus, y nagent à nages eſtendues, & y folaſtrent leurs corps, & voyagent vers Cypre au Temple de Vénus & ſes jardins, & s'y délectent comme il leur plaiſt : au diable ſi l'on parle d'elles, ny plus ny moins que ſi jamais elles n'euſſent eſté nées. Ainſi la fortune favoriſe les unes, & défavoriſe les autres en meſdiſance ; comme j'en ay veu pluſieurs en mon temps, & y en a encore.

Du temps du feu Roy Charles IX, fut fait un paſquin à Fontainebleau, fort vilain & ſcandaleux, où il n'eſpargnoit pas les Princeſſes & les plus grandes Dames, ny autres. Que ſi l'on euſt ſçeu au vray l'auteur, il s'en fuſt trouvé très-mal.

A Blois, lors que le mariage de la Reyne de Navarre fut accordé avec le Roy ſon mary, il s'en fit un autre, auſſi fort ſcandaleux, contre une très-grande Dame, dont on ne put ſçavoir l'auteur : mais bien y eut-t-il de braves & gallants Gentilshommes, qui y eſtoient compris, qui braverent fort, & donnerent force démentis en l'air. Tant d'autres ſe ſont faits, qu'on ne voyoit autre choſe, ny de ce regne, ny de celuy du Roy Henry III, dont entr'autres fut fait un fort ſcandaleux, en forme d'une chanſon, & ſur le chant d'une courante, qui ſe danſoit pour lors à la Cour, & pour ce ſe chanta entre les pages & laquais en baſſe & haute note.

De ce temps du Roy Henry III fut bien pis fait ; car un Gentilhomme, que j'ay ouy nommer & connu, fit un jour préſent à ſa maiſtreſſe d'un livre de peintures, où il y avoit trente-deux Dames, grandes & moyennes de la Cour, peintes au naturel, couchées & ſe joüant avec leurs ſerviteurs peints de meſme & au naïf. Telle y avoit-il, qui avoit deux ou trois ſerviteurs, telle plus, telle moins : & ces trente-deux Dames repréſentoient plus de ſept-vingt figures de celles de l'Aretin toutes diverſes. Les perſonnages eſtoient ſi-bien repréſentez, & au naturel, qu'il ſembloit qu'ils parlaſſent & le fiſſent les unes deshabillées & nues, & les autres veſtues, avec meſmes robbes, coëffures, parements & habillements qu'elles portoient, & qu'on les voyoit quelquesfois. Les hommes tout de meſme. Bref, ce livre fut ſi curieuſement peint & fait, qu'il n'y avoit rien que dire : auſſi avoit-il couſté huit à neuf cent eſcus, & eſtoit tout enluminé.

Cette Dame le preſta & monſtra un jour à une autre Dame, ſienne compagne & grande amie, laquelle eſtoit fort aimée & fort familiere d'une grande Dame qui eſtoit dans le livre des plus avant & au plus haut degré, ainſi que bien luy appartenoit, luy en fit cas. Elle, qui eſtoit curieuſe du tout, voulut voir, avec une grande Dame ſa couſine, qu'elle aimoit fort, laquelle

l'avoit conviée au feſtin de cette veuë, & qui eſtoit auſſi de la peinture du livre comme d'autres.

La viſite en fut faite curieuſement, & avec grande peine, de feuillet à feuillet, ſans en paſſer un à la légere. Si-bien qu'elles y conſumerent deux bonnes heures de l'après-diſnée. Elles, au-lieu de s'en eſtomaquer & de s'en faſcher, ce fut à elles à en rire, & de les admirer, & de les fixement conſidérer, & ſe ravir tellement en leurs ſens ſenſuels & lubriques, qu'elles s'entremirent à s'entre-baiſer à la colombine, & à s'entre-embraſſer, & paſſer plus outre; car elles avoient entr'elles deux accoutumé ce jeu très-bien.

Ces deux Dames furent plus hardies & vaillantes & conſtantes qu'une qu'on m'a dit, qui voyant un jour ce meſme livre avec deux autres de ſes amyes, elle fut ſi ravie, & entra en tel extaſe d'amour & d'ardent deſir, à l'imitation de ces laſcives peintures, qu'elle ne put voir qu'au quatrieſme feuillet, & au cinquieſme elle tomba évanoüie. Voilà un terrible évanoüiſſement bien contraire à celuy d'Octavia, ſœur de Céſar Auguſte, laquelle oyant un jour réciter à Virgile les trois vers qu'il avoit faits de ſon fils Marcellus mort, dont elle luy en donna trois mille eſcus pour les trois ſeulement, s'évanoüit incontinent. Que c'eſt que d'amour, & d'une autre ſorte!

J'ay ouy conter, & lors j'étois à la Cour, qu'un

grand Prince de par le monde, vieux & fort âgé ; & qui, depuis ſa femme perdue, s'eſtoit fort continemment porté en veufvage, comme ſa grande profeſſion de ſainteté le portoit ; il voulut revoler en ſecondes nopces avec une très-belle, vertueuſe & jeune Princeſſe. Et d'autant que depuis dix ans qu'il avoit eſté veuf, & n'avoit touché à femme, & craignant d'en avoir oublié l'uſage, (comme ſi c'eſtoit un art qui s'oublie) & de recevoir un affront la premiere nuit de ſes nopces, & ne faire rien qui valuſt, pour ce il ſe voulut eſſayer, & par argent fit gagner une belle jeune fille pucelle, comme la femme qu'il devoit épouſer : encore dit-on qu'il la fit choiſir, qu'elle reſſemblaſt un peu des traits du viſage de ſa femme future. La fortune fut ſi bonne pour luy, qu'il monſtra n'avoir point oublié encore ſes vieilles leçons, & ſon eſſai luy fut ſi heureux, que, hardy & joyeux, il alla à l'aſſaut du fort de ſa femme, dont il en remporta bonne victoire & réputation. Cet eſſay fut plus heureux que celuy d'un Gentilhomme que j'ay ouy nommer, lequel eſtant fort jeune & nigault, pourtant ſon pere le voulut marier. Il voulut premierement faire l'eſſay, pour ſavoir s'il ſeroit gentil compagnon avec ſa femme ; & pour ce, quelques mois avant, il recouvra quelque fille de joie belle, qu'il faiſoit venir toutes les après-dinées dans la gareſne de ſon pere, car c'eſtoit en eſté, & là il s'ébaudiſ-

ſoit

ſoit & ſe rigouloit ſous la fraiſcheur des arbres verds & d'une fontaine, avec ſa Damoiſelle, qu'il faiſoit rage : de façon qu'il ne craignoit nul homme pour faire cette diantrerie à ſa femme. Mais le pis fut, que le ſoir des nopces, venant à joindre ſa femme, il ne put rien faire. Qui fut esbahy ? ce fut luy, & maugréer ſa maudite piece traiſtreſſe, qui luy avoit failly feu, enſemble le lieu où il eſtoit ; puis prenant courage, il dit à ſa femme : *Mamy, je ne ſçay ce que veut dire cecy ; car tous ces jours j'ay fait rage à la gareſne à mon pere ;* & luy compta ſes vaillances. *Dormons, & j'en ſuis d'avis ; demain après diſner je vous y meneray, & vous verrez autre jeu.* Ce qu'il fit, & ſa femme s'en trouva bien, dont depuis à la Cour courut le proverbe : *Si je vous tenois à la gareſne à mon pere, vous verriez ce que je ſçaurois faire.* Penſez que le Dieu des jardins, Meſſer Priapus, les Faunes & les Satyres paillards qui préſidẽt aux bois, aſſiſtent-là aux bons compagnons, & leur favoriſent leurs faits & exécutions. Tous eſſais pourtant ne ſont pas pareils, ny ne portent pas coup toujours ; car pour l'amour, j'y en ay veu & ouy dire pluſieurs bons champions s'eſtre faillis à recorder leurs leçons, & recoller leurs témoins, quand ils venoient à la grande eſcole. Car les uns, ou ſont trop ardents & froids, ainſi que telles hu-

meurs de glace & de chaud, les y ſurprend tout-à coup : les autres, ou ſont perdus en extaſes d'un ſi ſouverain bien entre leurs bras. Autres viennent apprehenſifs : les autres tout à trac viennent flacqs, qu'ils ne ſçauroient qu'en dire la cauſe. Autres tout de vray ont l'eſguillette noüée. Bref, il y a tant d'inconvéniens inopinés, qui la-deſſus arrivent à l'improviſte, que ſi je les voulois raconter, je n'aurois fait de long-temps ; je m'en rapporte à pluſieurs gens mariés & autres adventuriers d'amour, qui en ſçauroient plus dire cent fois que moy. Tels eſſais ſont bons pour les hommes, mais non pour les femmes ; ainſi que j'ay ouy conter d'une mere & Dame de qualité, laquelle tenant une fille très-chere qu'elle avoit & unique, l'ayant compromiſe à un honneſte Gentilhomme en mariage ; avant que de l'y faire entrer, & craignant qu'elle ne peuſt ſouffrir ce premier & dur effort, à quoy on diſoit le Gentil-homme eſtre très-rude & fort proportionné, elle la fit eſſayer premierement par un jeune page, qu'elle avoit aſſez grandet, une douzaine de fois : diſant qu'il n'y avoit que la premiere ouverture faſcheuſe à faire, & que, ſe faiſant un peu douce & petite au commencement, qu'elle endureroit la grande plus aiſément ; comme il advint, & qu'il y peut avoir de l'apparence. Cet eſſay eſt encore plus honneſte &

moins ſcandaleux qu'un qui me fut dit une fois en Italie, d'un pere qui avoit marié ſon fils, qui eſtoit encore un jeune ſot, avec une fort belle fille, à laquelle, tant fat qu'il eſtoit, il n'avoit rien pu faire ny la premiere, ny la ſeconde nuit de ſes nopces; & comme il eut demandé & au fils & à la *nore* (a), comme ils ſe trouvoient en mariage, & s'ils avoient triomphé? Ils reſpondirent l'un & l'autre *Niente. A quoy y a-t-il tenu*, demanda à ſon fils? Il reſpondit tout follement, qu'il ne ſçavoit comment il falloit faire. Sur quoy il prit ſon fils par une main, & la *nore* par une autre, & les mena tous deux en une chambre, & leur dit: *Or, je vous veux donc monſtrer comme il faut faire.* Et fit couchet ſa *nore* ſur un bout de lit, & luy fait bien eſlargir les jambes, & puis dit à ſon fils: *Or voys comment je fais*: & dit à ſa *nore*: *Ne bougez; non importe, il n'y a point de mal.* Et en mettant ſon membre bien arboré dedans, dit: *Adviſe bien comme je fais & comme je dis. Dentro fuero, dentro fuero*; & répliqua ſouvent ces deux mots, en s'advançant dedans, & reculant, non pourtant tout dehors. Et ainſi, après ces fréquentes agitations & paroles, *Dentro & fuero*, quand ce vint à la conſommation, il ſe mit à dire bruſquement & viſte: *Dentro, dentro, dentro, dentro*; juſqu'à

(a) Vieux mot qui ſignifie bru.

ce qu'il euſt fait. Au diable le mot de *fuero!* Et par ainſi, penſant faire du *magiſter*, il fut tout à plat (a) adultere de ſa *nore*; laquelle, ou qu'elle fiſt de la niaiſe, ou, pour mieux dire de la fine, s'en trouva très-bien pour ce coup, voire pour d'autres que luy donna le fils, & le pere & tout, poſſible pour luy mieux apprendre ſa leçon, laquelle il ne luy voulut pas apprendre à demy, ny à moitié, mais à perfection. Auſſi toute leçon ne vaut rien autrement.

J'ay ouy dire & conter à pluſieurs amans adventuriers & bien fortunez, qu'ils ont veu pluſieurs Dames demeurées ainſi eſvanouyes & paſmées, eſtant en ces doux alteres de plaiſir; mais aſſez aiſément pourtant retournoient à ſoy-meſmes; que pluſieurs, quand elles ſont-là, elles s'écrient: *Hélas! je me meurs!* Je croy que cette mort leur eſt très-douce.

Il y en a d'autres qui contournent les yeux en la teſte, pour telle délectation, comme ſi elles devoient mourir de la grande mort, & ſe laiſſent aller comme du tout immobiles & inſenſibles.

D'autres ay-je ouy dire, qui roidiſſent & tendent ſi violemment leurs nerfs, arteres & membres, qu'ils engendrent la goute-crampe; comme d'une

(a) Brantôme ne pouvoit mieux couronner l'œuvre que par le récit de cet inceſte.

que j'ay ouy dire, qu'elle y eſtoit ſi ſujette, qu'elle n'y pouvoit remédier.

D'autres font péter leurs os, comme ſi on leur réhabilloit de quelque rompure. J'ay ouy parler d'une, à propos de ces eſvanouiſſements, qu'ainſi que ſon amoureux la manioit deſſus un coffre, que quand ce fut à la douce fin, elle ſe paſma de telle façon, qu'elle ſe laiſſa tombet derriete le coffre, à jambes ribaudaines, & s'engagea tellement entre le coffre & la tapiſſerie de la mutaille, qu'ainſi qu'elle s'efforçoit à s'en dégager, & que ſon amy luy aidoit, entra quelque compagnie qui la ſurptit faiſant ainſi l'arbre foutchu, qui eut loiſir de voir un peu de ce qu'elle portoit, qui eſtoit tout très-beau pourtant; & fut à elle à couvrit le fait, en diſant qu'un tel l'avoit pouſſée en ſe jouant ainſi, derriere le coffre, & dire par beau ſemblant que jamais ne l'aymeroit.

Cette Dame courut bien plus grande fortune qu'une que j'ay ouy dire, laquelle, ainſi que ſon amy la tenoit embraſſée & inveſtie ſur le bord du lit, quand ce vint ſur la douce fin qu'il eut achevée, & que par trop il s'eſtendoit, il avoit par cas des eſcarpins neufs, qui avoient la ſemelle gliſſante, & s'appuyant ſur des quarreaux plombez dont la chambre eſtoit pavée, qui ſont fort ſubjets à faire gliſſer, il vint à ſe couler & gliſſer ſi

compagnon. Voilà comment on l'a ſçeu, pour avoir été redit à d'autres; car le conte eſtoit bon, & propre à faire rire.

Et ne faut point douter que ces Dames, quand elles ſont à part, parmy leurs amies plus privées, qu'elles ne s'en faſſent des contes auſſi bons que nous autres, & ne s'entre-diſent leurs amours & leurs tours les plus ſecrets, & puis en rient à pleine bouche, & ſe mocquent de leurs gallands, quand ils font quelque faute, ou quelqu'action de riſée & moquerie.

Et ſi font bien mieux; car elles ſe dérobent les unes les autres leurs ſerviteurs: non tant quelquesfois pour l'amour; mais pour en tirer d'eux tous les ſecrets, menées & folies qu'ils ont faites avec elles, & en font leur profit, ſoit pour en attiſer davantage leurs feux, ſoit pour vengeance, ſoit pour s'entrefaire la guerre les unes aux autres en leurs privez devis, quand elles ſont enſemble.

Un pareil livre de figures à ce précédent, que je viens de dire, fut fait à Rome, du temps du Pape VI dernier mort, ainſi que j'ay dit ailleurs (a).

Or, c'eſt aſſez ſur ce ſubjet parlé. Je voudrois volontiers de bon cœur, que pluſieurs langues de noſtre France ſe fuſſent corrigées de ces mal-dires,

(a) Ci-deſſus, Diſcours I.

& ſe comportaſſent comme celles d'Eſpagne; leſquelles, ſur la vie, n'oſeroient toucher tant ſoit peu l'honneur des Dames de grandeur & réputation. Voire ils les honorent de telle façon, que, ſi on les rencontre en quelque lieu que ce ſoit, que l'on crie tant ſoit peu: *Lugar à las Damas* (a), tout le monde s'incline à leur porter tout honneur & révérence; & devant elles toutes inſolences ſont défendues, à peine de la vie.

Quand l'Impératrice, femme de l'Empereur Charles V, fit ſon entrée à Tolede, j'ay ouy dire que le Marquis de Villane, l'un des grands Seigneurs d'Eſpagne, pour avoir menacé un Arguaſil qui l'avoit preſſé de marcher & s'advancer, il cuida eſtre en grande peine, parce que cette menace ſe fit en la préſence de ladite Impératrice; & ſi c'euſt eſté en celle de l'Empereur, n'en fuſt eſté ſi grand bruit.

Le Duc Féria eſtant en Flandres, & les Reynes Eléonor & Marie, marchant par pays, & leurs Dames & filles après, & luy eſtant près de ſa maiſtreſſe, & venant à prendre queſtion contre un autre cavalier Eſpagnol, tous deux cuiderent perdre leurs vies, plus pour avoir fait tel ſcandale devant les Reynes & Impératrices, que pour tout autre ſubjet.

(b) C'eſt-à-dire. *Place aux Dames.*

De meſme, Don Carlos d'Avalos à Madrid, ainſi que la Reyne Iſabelle de France, marchoit par la ville, s'il ne ſe fuſt jetté dans une Egliſe, qui ſert là de refuge aux pauvres malheureux, il euſt auſſi-toſt eſté exécuté à la mort; & il luy fallut eſchapper deſguiſé, & s'enfuir d'Eſpagne, dont il en a eſté toute ſa vie banny & confiné en la plus miſérable Iſle de toute l'Italie, qui eſt Lipary.

Les bouffons meſmes, qui ont tout privilege de parler, s'ils touchent les Dames, en paſtiſſent, ainſi qu'il arriva une fois à un qui s'appelloit Legat, que j'ay connu. Un jour, noſtre Reyne Eliſabeth de France, en deviſant des demeures de Madrid & Valladolid, combien elles étoient plaiſantes & délectables, elle dit que de bon cœur elle voudroit que ces deux places fuſſent ſi proches, qu'elle en puſt toucher l'une d'un pied, & l'autre de l'autre; & ce diſoit en eſlargiſſant fort les jambes. Ledit boufon, qui ouyt cela, dit: » Et moy, je voudrois eſtre au beau mitan, *connu* » *carraco* (a) *de Bourrico, para encargar y plan-* » *tar la Roya* ». Il fut bien foüetté à la cuiſine pour ces paroles, dont pourtant il n'avoit tort de faire ce ſouhait : car cette Reyne eſtoit l'une des belles, agréables & honneſtes qui fuſt jamais en

(a) Carajo.

Eſpagne, & valoit bien eſtre deſirée de cette façon, non pas de luy, mais de plus honneſtes gens que luy cent mille fois.

Je penſe que ces meſſieurs les meſdiſants & cauſants des Dames, voudroient bien avoir & jouir du privilege & de la liberté qu'ont les vendangeurs de la campagne de Naples, au temps de vendange, auſquels il eſt permis, tant qu'ils vendangent, de dire tous les maux, pouilles & injures à tous les paſſants qui vont & viennent ſur les chemins, ſi-bien que vous les verriez crier & hurler après eux, ſans en eſpargner aucuns, & moyens & petits, de quelque eſtat qu'ils ſoient; & qui eſt le plaiſir, n'en eſpargnent auſſi les grandes Dames & Princeſſes, qui qu'elles ſoyent; ſi bien que de mon temps, j'ay ouy dire que pluſieurs d'entre elles, pour en avoir le plaiſir, ſe donnoient des affaires, & alloient exprès aux champs, & paſſoient par les chemins pour les ouyr gaſouiller, & entendre d'eux mille ſallauderies & paroles lubriques, qu'ils leur diſoient & débagouloient, leur faiſant la guerre de leurs paillardiſes & lubricitez, qu'elles exerçoient envers leurs marys & leurs ſerviteurs, juſques à leur reprocher leurs amours & habitations avec leurs cochers, pages, laquais & eſtaffiers qui les conduiſoient; & qui plus eſt, leur demandoient librement la courtoiſie de leur compagnie, qu'ils

les aſſailleroient & traiteroient bien mieux que tous autres, & ce diſoient, en franchiſſant naïfvement & naturellement le mot, ſans autrement le deſguiſer. Elles en eſtoient quittes pour en rire leur ſaoul, & en paſſer leur temps, & leur en faire rendre reſponſe à leurs gens qui les accompagnoient, ainſi qu'il eſt permis d'en rendre le change. Les vendanges faites, ils ſe font treves de tels mots juſques à l'autre année, autrement en ſeroient recherchés & punis.

On m'a dit que cette couſtume dure encore, que beaucoup de gens en France voudroient bien qu'elle fuſt obſervée en toute ſaiſon de l'année, pour avoir le plaiſir de leurs meſdiſances en toute ſeureté, qu'ils aiment tant.

Or, pour faire fin, les Dames doivent être reſpectées par tout le monde; leurs amours & leurs faveurs tenues ſecretes. C'eſt pourquoy l'Aretin diſoit, que quand on eſtoit à ce point, les langues que ces amants & amantes s'entredonnent les uns aux autres, n'eſtoient deſdiées tant pour ſe délecter, ny pour le plaiſir qu'on y prenoit, que pour s'entrelier de langues enſemble, & s'entre-faire le ſignal que l'on tienne caché le ſecret de leurs amours: meſme qu'aucuns lubriques & paillards marys imprudents ſe trouvent ſi libres & débordez en paroles, que, ne ſe contentant de paillardiſes & laſſivetez qu'ils commet-

tent avec leurs femmes, les déclarent & publient à leurs compagnons, & en font leurs contes; ſi bien que j'ay connu aucunes femmes en haïr leurs marys de mal mortel, & ſe retirer bien ſouvent des plaiſirs qu'elles leur donnoient pour ce ſubjet, ne voulant eſtre ſcandaliſées, encore que ce fuſt un fait de femme à mary.

Monſieur du Bellay, le poëte, en ſes tombeaux latins qu'il a compoſez, qui ſont très-beaux, en a fait un d'un chien, qui me ſemble qu'il eſt digne d'eſtre mis ici; car il eſt fait à noſtre matiere, qui dit ainſi :

Latratu fures excepti, mutus amantes.
Sic placui Domino, ſic placui Domina.

C'eſt-à-dire : *Par mon japper, j'ay chaſſé les larrons; & pour me tenir muet, j'ay accueilly les amants : ainſi j'ay pleu à mon maiſtre & à ma maiſtreſſe.*

Si donc on doit aimer les animaux pour eſtre ſecrets, que doit-on faire des hommes pour ſe taire? Et s'il faut prendre advis pour ce ſubjet d'une courtiſanne qui a eſté des plus fameuſes du temps paſſé, & grande clergeſſe en ſon meſtier, qui eſtoit Lamia, faire le peut-on; qui diſoit, de quoy une femme ſe contentoit le plus de ſon amant, c'eſtoit quand il eſtoit diſcret en propos, & ſecret en ce qu'il faiſoit : & ſur-tout qu'elle hayſſoit un vanteur, qui ſe vantoit de ce qu'il ne

faiſoit pas, & n'accompliſſoit ce qu'il promettoit : ce dernier s'entend en deux choſes. De plus, elle diſoit que la femme, bien qu'elle le fiſt, ne vouloit jamais eſtre appelée putain, ny pour telle divulguée. Auſſi dit-on d'elle, que jamais elle ne ſe mocqua d'homme, ny auſſi homme oncques ne ſe mocqua d'elle, ny en meſdit. Telle Dame ſçavante en amour, en peut bien donner leçons aux autres.

Or, c'eſt aſſez parlé de ce ſubjet. Un autre, mieux diſant que moy, l'euſt peu mieux aggrandir & embellir. C'eſt pourquoy je luy en quitte les armes & la plume.

Fin du LXVe Volume.

TABLE

DES MATIERES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

SUITE DES DAMES GALANTES.

DISCOURS II.

Sur ce qui contente le plus en amour, ou le Toucher, ou la Vue, ou la Parole.

INTRODUCTION, pages 1
ART. PREMIER. *De l'Attouchement en Amour*, 4
ART. II. *De la Parole en Amour*, 16
ART. III. *De la Vue en Amour*, 24

DISCOURS III.

Sur la beauté de la Jambe, & de la vertu qu'elle a, 87

DISCOURS IV.

Sur les Femmes mariées, les Veufves & les Filles; ſavoir, deſquelles les unes ſont plus portées à l'Amour que les autres, 113
ART. I. *De l'Amour des Femmes mariées*, 118
ART. II. *De l'Amour des Filles*, 136
ART. III. *De l'Amour des Veufves*, 177

DISCOURS V.

Sur aucunes Dames vieilles, qui aiment autant à faire l'amour comme les jeunes, 257

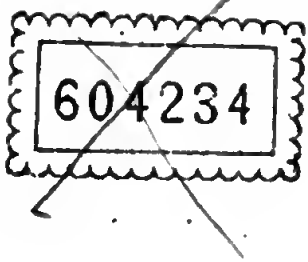
DISCOURS VI.

Sur ce que les belles & honneſtes Dames aiment les vaillants Hommes, les braves Hommes aiment les Dames courageuſes, 312

DISCOURS VII.

Sur ce qu'il ne faut jamais parler mal des Dames, & la conſéquence qui en vient, 419

Fin de la Table.



S791914